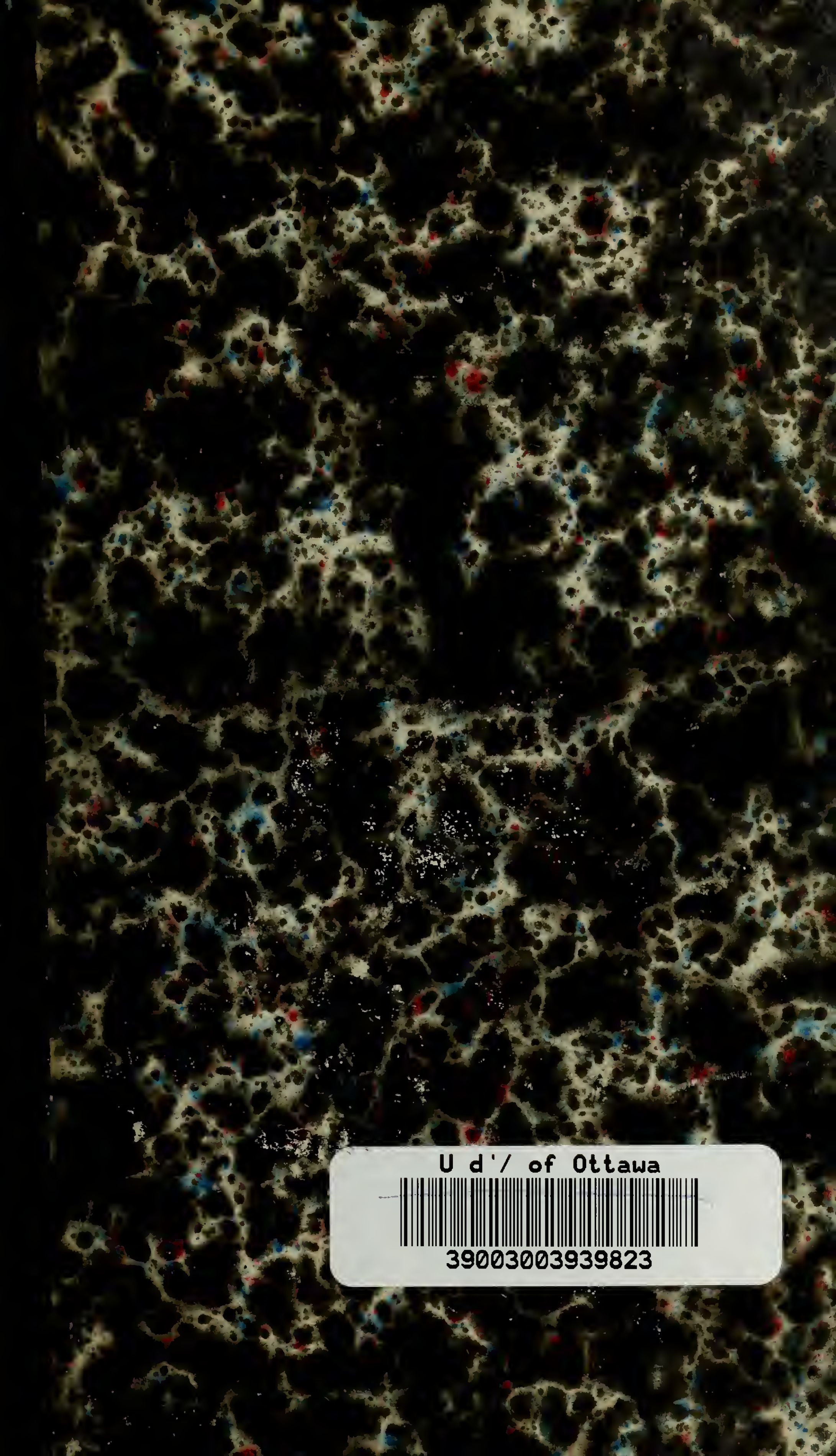

U d'/ of Ottawa
39003003939823

# HISTOIRE

DE

# L'AMÉRIQUE.

IMPRIMERIE DE E. DUVERGER,
RUE DE VERNEUIL, N° 4.

# HISTOIRE
# DE
# L'AMÉRIQUE

## PAR W. ROBERTSON;

TRADUITE DE L'ANGLAIS PAR MM. SUARD ET MORELLET,
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE;

QUATRIÈME ÉDITION,

CONTENANT LES NEUVIÈME ET DIXIÈME LIVRES;
REVUE ET CORRIGÉE SUR LA DERNIÈRE ÉDITION ANGLAISE
ET ACCOMPAGNÉE DE NOTES PUISÉES DANS LES OUVRAGES
DE MM. DE HUMBOLDT, BULLOCH, WARDEN,
CLAVIGERO, JEFFERSON, etc., etc.

PAR M. DE LA ROQUETTE
DE L'ACADÉMIE ROYALE D'HISTOIRE DE MADRID, etc.

---

TOME TROISIÈME.



A PARIS,
CHEZ JANET ET COTELLE, LIBRAIRES,
RUE SAINT-ANDRÉ-DES-ARCS, N° 55.

1828.

# HISTOIRE
# DE L'AMÉRIQUE.

## SUITE DU LIVRE CINQUIÈME.

Près de neuf mois s'étaient écoulés depuis que Porto-Carrero et Montejo avaient fait voile pour l'Espagne, chargés de ses dépêches et de ses présents. Il attendait tous les jours leur retour, et par eux la confirmation de son autorité des mains du roi. Sans cela, son état demeurait incertain et précaire; et, après avoir exécuté tant de grandes choses, sa destinée pouvait être de se voir donner les noms de rebelle et de traître, et d'en subir le châtiment. Quelque étendus, quelque rapides qu'eussent été ses progrès, il ne pouvait pas espérer d'achever la conquête d'un grand empire avec le petit nombre de troupes qui lui restait, diminué encore par les travaux et les maladies, ni de recevoir aucun renfort des établissements espagnols des îles, sans avoir préalablement obtenu du roi l'approbation de tout ce qu'il avait fait jusque là.

1520

Inquiétudes et danger de Cortez.

Tandis qu'il était dans cette cruelle situation, inquiet sur le passé, incertain sur l'avenir, et que

Arrivée d'un nouvel arme-

1520 ment espagnol au Mexique.

ses craintes s'augmentaient encore par la dernière déclaration de Montézuma, un courrier Mexicain apporta la nouvelle que quelques vaisseaux avaient paru sur la côte. Cortez se flatta sur-le-champ que Porto-Carrero était de retour d'Espagne et que ses souhaits étaient enfin accomplis. Il fit part de ces heureuses nouvelles à ses compagnons, qui les reçurent avec transport. Mais leur joie ne fut pas longue. Un courrier de Sandoval, qui avait succédé à Escalante dans son commandement à la Vera-Cruz, vint instruire Cortez que l'armement avait été fait par Velasquez, gouverneur de Cuba, et qu'au lieu de leur apporter les secours qu'ils attendaient, il les menaçait d'une destruction immédiate.

Envoyé par Velasquez.

Les motifs qui portaient Velasquez à ce parti violent étaient évidents. Dès l'instant du départ de Cortez, le gouverneur de Cuba avait pu soupçonner en lui le projet de secouer toute dépendance. Ses soupçons se fortifièrent lorsqu'il vit qu'on ne lui rendait aucun compte des opérations, et ils se changèrent en certitude par l'indiscrétion des officiers que Cortez avait envoyés à la cour d'Espagne. Porto-Carrero et Montejo, par des motifs que les historiens contemporains ne nous font pas assez clairement connaître, avaient touché à l'île de Cuba, contre les ordres positifs de leur général[1].

(1) B. Diaz, *chap.* 54, 55. Herrera, *Decad. II, lib. V, cap.* 14. Gomara, *Cron. cap.* 96.

Velasquez apprit d'eux que Cortez et ses compa- 1520
gnons, après avoir renoncé formellement à toute liaison avec lui, avaient établi une colonie indépendante dans la Nouvelle-Espagne, et qu'ils demandaient au roi une confirmation de tout ce qu'ils avaient fait. Ils l'instruisirent aussi de la richesse du pays, des magnifiques présents que Cortez avait reçus, et des espérances que ce général avait encore d'étendre et d'affermir son pouvoir dans ces nouvelles contrées.

Toutes les passions qui peuvent agiter un esprit ambitieux ; la honte d'avoir été si grossièrement trompé ; l'indignation d'avoir été trahi par un homme qu'il avait lui-même choisi et en qui il avait placé sa confiance ; la douleur d'avoir employé une partie de sa fortune à l'agrandissement d'un ennemi, et le désespoir de trouver jamais une si belle occasion d'établir sa réputation et d'étendre son autorité : tous ces motifs réunis excitèrent le gouverneur à faire les plus grands efforts pour tirer une vengeance éclatante de son ennemi, et pour enlever à la fois à Cortez ses conquêtes et l'autorité qu'il avait usurpée. Il ne manquait pas de raisons plausibles pour justifier cette tentative. Le compte qu'il avait fait passer en Espagne du voyage de Grijalva avait été reçu très favorablement. Sur les échantillons qu'il avait envoyés des productions et des richesses de la Nouvelle-Espagne, on avait conçu

1520 à la cour une haute idée de cette contrée. Velasquez avait été autorisé à en poursuivre la découverte, et en avait été fait gouverneur sa vie durant, avec des pouvoirs et des priviléges plus étendus que ceux qu'on avait accordés à aucun aventurier depuis Colomb[1]. Fier de ces marques d'une faveur distinguée, et autorisé à regarder Cortez non-seulement comme empiétant sur son gouvernement, mais comme rebelle aux ordres du roi, il se détermina à venger par la force des armes ses propres droits et l'autorité de son souverain[2]. Il pressa les préparatifs de son expédition avec toute l'ardeur qu'on pouvait attendre des passions violentes dont il était animé, et en peu de temps il mit sur pied un armement consistant en dix-huit vaisseaux ayant à bord quatre-vingts hommes de cavalerie, huit cents hommes d'infanterie, dont quatre-vingts mousquetaires, cent vingt arbalêtriers et douze pièces de canon[3]. Velasquez avait déjà éprouvé le danger de confier à un autre l'expédition qu'il aurait dû conduire lui-même; mais cette expérience ne l'avait pas rendu plus entreprenant. Il donna le commandement de ce corps formidable, qui dans

Sous le commandement de Narvaez.

(1) Herrera, *Decad. II*, *lib. III*, *cap.* 11.

(2) Voyez la note 1.

(3) Clavigero dit que cet armement consistait en onze vaisseaux, et sept brigantins, ayant à bord quatre-vingts chevaux, huit cents hommes d'infanterie et plus de cinq cents marins, avec douze pièces d'artillerie et d'abondantes munitions de guerre. (D. L. R.)

l'enfance de l'établissement des Espagnols en Amérique méritait le nom d'armée, à Pamphilo de Narvaez, avec ordre de se saisir de Cortez et de ses principaux officiers, de les lui envoyer prisonniers, et d'achever ensuite en son nom la découverte et la conquête du pays. 1520

Conduite de Narvaez. Avril.

Après un voyage heureux, Narvaez débarqua ses troupes sans opposition près de Saint-Jean-de-Ulua. Trois soldats envoyés à la recherche des mines de ce district le joignirent. Non-seulement ils lui firent connaître la situation de Cortez; mais, comme ils avaient fait quelques progrès dans la connaissanee de la langue mexicaine, il trouva en eux des interprètes qui le mirent en état d'avoir quelque communication avec les naturels du pays. Il est vrai que, selon l'artifice bas et grossier des déserteurs, ceux-ci cherchèrent plutôt à flatter Narvaez par des espérances agréables qu'à lui dire l'exacte vérité. Ils lui représentèrent la situation de Cortez si désespérée et le mécontentement de ses troupes si général, que la présomption naturelle de Narvaez en prit une nouvelle force. Sa première opération aurait dû cependant lui inspirer quelque défiance sur les relations de ces individus; car ayant envoyé sommer le gouverneur de la Vera-Cruz de se rendre, Guevara, ecclésiastique chargé de cette commission, s'en acquitta avec une telle insolence, que Sandoval, homme de courage et très attaché à Cortez, loin

1520 d'obéir, se saisit de lui et de ceux qui l'accompagnaient, et les envoya prisonniers et enchaînés à Mexico.

Cortez les reçut non pas en ennemis, mais en amis; et, condamnant la sévérité de Sandoval, les remit sur-le-champ en liberté. Cet acte de clémence, placé à propos et accompagné de caresses et de présents, lui gagna leur confiance, et il en obtint des instructions sur les forces et les projets de Narvaez, d'après lesquelles il conçut toute l'étendue du danger qui le menaçait. Ce n'étaient plus des Indiens demi-nus que Cortez avait à combattre, mais une armée qui ne le cédait à la sienne ni en courage ni en discipline, et qui l'emportait de beaucoup par le nombre, agissant au nom et par l'autorité du monarque et commandée par un officier d'une bravoure reconnue. Il avait appris que Narvaez, plus occupé de seconder le ressentiment de Velasquez que jaloux de maintenir la gloire du nom espagnol et l'intérêt même de sa patrie, l'avait représenté lui et ses compagnons comme des proscrits, coupables de révolte envers leur propre souverain et d'injustice envers les Mexicains, en envahissant leur pays : Narvaez avait ajouté que son unique objet était de punir leurs oppresseurs et de délivrer le Mexique de leur tyrannie. Cortez vit bientôt que Montézuma avait reçu toutes ces impressions défavorables; il sut que Narvaez avait trouvé le moyen

de faire assurer l'empereur que la conduite des Espagnols qui le retenaient prisonnier était désapprouvée du roi, son maître, et qu'il était chargé de lui rendre non-seulement sa liberté, mais encore son ancienne autorité et toute son indépendance. Les provinces, espérant dès lors de pouvoir secouer le joug de ces étrangers, commencèrent à se révolter ouvertement contre Cortez et à regarder Narvaez comme ayant et le pouvoir et la volonté de les arracher à l'oppression. Montézuma lui-même entretenait une correspondance secrète avec le nouveau commandant, et semblait avoir recours à lui, et le regarder comme supérieur en pouvoir et en dignité aux Espagnols, qu'il avait jusque là respectés comme les premiers des hommes [1]. 1520

Cortez délibère sur la conduite qu'il doit tenir.

Tels étaient l'embarras et le danger où se trouvait Cortez. Il est impossible d'imaginer une situation qui pût mettre son habileté et son courage à une épreuve plus critique, et dans laquelle il fût plus difficile de prendre un parti. S'il attendait à Mexico l'arrivée de Narvaez, sa perte paraissait inévitable; car tandis que les Espagnols le presseraient du dehors, les habitants, que, malgré toute son autorité et tous ses soins, il avait déjà beaucoup de peine à retenir dans la soumission, saisiraient avec ardeur cette occasion de se venger de tout ce qu'il leur avait fait souffrir. S'il abandonnait la

(1) Voyez la note 2.

1520 capitale en rendant la liberté au monarque captif et en allant au-devant de l'ennemi, il perdait tout à la fois le fruit de ses travaux et de ses victoires, et renonçait à des avantages qu'il ne pourrait plus recouvrer sans des efforts extraordinaires et des dangers infinis. Enfin, si au lieu de combattre il tentait un accommodement avec Narvaez, la hauteur naturelle de cet officier, encouragée par la démarche même de Cortez, serait un obstacle insurmontable au succès de sa négociation. Après avoir pesé et comparé ces différents projets avec la plus grande attention, Cortez s'arrêta à celui dont l'exécution était plus difficile, mais qui devait être le plus avantageux à sa patrie s'il était suivi du succès : il s'arma de la résolution et de l'intrépidité nécessaires dans les situations qui ne laissent qu'un seul objet d'espérance, et il se détermina à faire un dernier et courageux effort en risquant de combattre, malgré tous ses désavantages, plutôt que de sacrifier ses conquêtes et les intérêts de l'Espagne dans le Mexique.

Il négocie secrètement avec les soldats de Narvaez.

Quoique Cortez prévit bien qu'il en faudrait toujours venir à décider ses différents avec Narvaez par le sort des armes, il pensa qu'il serait non-seulement indécent, mais criminel d'attaquer ses compatriotes sans avoir auparavant tenté la voie de la négociation. Il employa pour cela son aumônier Olmedo, que son caractère rendait très propre

à cet emploi, et qui avait d'ailleurs l'adresse et la 1520
prudence nécessaires pour bien conduire les intrigues secrètes que Cortez avait le projet de se ménager parmi les troupes de Narvaez, et dans lesquelles il mettait sa plus grande confiance. Narvaez rejeta avec dédain toutes les propositions d'accommodement que lui fit Olmedo, et ce ne fut qu'avec beaucoup de peine qu'on l'empêcha de maltraiter cet ecclésiastique et ceux qui l'accompagnaient; mais les envoyés de Cortez trouvèrent un accès plus favorable parmi les troupes. Ils avaient apporté diverses lettres de leur chef et de ses officiers à leurs anciens amis et compagnons. Les lettres étaient accompagnées de présents, comme d'anneaux, de chaînes d'or et d'autres bijoux précieux, propres à donner à ces aventuriers nécessiteux de grandes idées de la richesse de Cortez, et à leur faire envier le bonheur de ceux de leurs compatriotes qui étaient engagés à son service. Quelques-uns, dans l'espoir d'être admis au partage de ces riches dépouilles, se déclarèrent pour un accommodement immédiat avec Cortez. D'autres, par amour du bien public, voulaient qu'on prévînt une guerre civile qui ne manquerait pas, quelque parti qui l'emportât, d'ébranler et peut-être de renverser entièrement la puissance des Espagnols dans un pays où elle était encore si imparfaitement établie. Narvaez ne daigna écouter aucun de ces

1520 avis, et déclara par un acte public Cortez et ses adhérents rebelles et ennemis de leur pays. Il est probable que Cortez, connaissant l'arrogance de Narvaez, s'attendait à cette réponse. Après avoir donné une preuve de ses dispositions pour la paix, et justifié ainsi la nécessité où il serait de recourir à d'autres moyens, il se détermina à marcher contre un ennemi qu'il avait inutilement tenté de fléchir.

Il marche contre lui. Mai.

Il laissa en partant cent cinquante hommes dans la capitale[1], sous le commandement de Pedro d'Alvarado, officier d'un grand courage, et pour lequel les Mexicains avaient conçu beaucoup de respect. C'est à cette faible garnison qu'il confia la garde d'une grande ville, de tous les trésors qu'il avait amassés, et, ce qui est plus important encore, du monarque prisonnier. Il employa toute son adresse à cacher à Montézuma la véritable cause de son départ. Il s'efforça de lui persuader que les étrangers nouvellement arrivés étaient ses amis, sujets du même souverain, et qu'après une courte entrevue, ils partiraient tous ensemble pour retourner dans leur patrie. Montézuma, ne pouvant pénétrer les desseins des Espagnols, ni concilier ce qu'on lui disait maintenant avec les déclarations de Narvaez,

(1) Bernal Diaz prétend que Cortez ne laissa que quatre-vingt-trois hommes à Mexico; dans les premières éditions des lettres de Cortez, ce nombre n'est que de cent quarante, tandis que dans des éditions postérieures il est porté à cinq cents. Clavigero pense que le nombre de cent quarante est le seul exact. (D. L. R.)

craignant d'ailleurs de laisser voir aucune marque 1520
de soupçon ou de défiance, promit de rester tranquille au milieu des Espagnols, et d'avoir pour Alvarado la même amitié qu'il avait pour Cortez lui-même. Le général, paraissant se confier à cette promesse, mais comptant bien plus sur les ordres qu'il laissait à Alvarado de garder son prisonnier avec la plus grande vigilance, partit de Mexico.

Nombre de ses troupes.

Ses troupes, après leur jonction avec Sandoval et la garnison de la Vera-Cruz, ne formaient pas ensemble plus de deux cent cinquante hommes. Comme il mettait sa principale confiance dans la célérité de ses mouvements, il n'avait pris avec lui que fort peu de bagage et d'artillerie; mais il craignait beaucoup la cavalerie de l'ennemi, et il s'était précautionné contre ce désavantage avec la sagacité d'un grand homme de guerre. Il avait observé que les Indiens de la province de Chinantla se servaient de piques très longues et très fortes. Il donna à ses soldats cette arme, la meilleure peut-être qu'on pût employer contre la cavalerie, et les accoutuma à se tenir serrés pour en faire l'usage le plus avantageux.

Il continue de négocier et de s'avancer.

Avec son petit corps [1], Cortez s'avança vers Zempoalla, dont Narvaez s'était emparé. Pendant sa mar-

(1) Cortez avait invité la république de Tlascala à lui envoyer quatre mille guerriers, et il avait demandé deux mille hommes aux habitants de Chinantla, mais aucun de ces secours ne lui fut donné, soit, ainsi que B. Diaz l'affirme, parce que les Indiens craignaient de se mesurer en-

1520 che il réitéra ses propositions d'accommodement; mais Narvaez exigeant que Cortez et ses compagnons le reconnussent sur-le-champ comme gouverneur de la Nouvelle-Espagne, en vertu des pouvoirs qu'il tenait de Velasquez, et Cortez refusant de se soumettre à toute autorité qui ne serait pas émanée immédiatement du roi d'Espagne (devenu empereur), sous la protection duquel sa colonie naissante s'était mise, toutes les négociations ne produisirent aucun effet; seulement la communication qui s'établit à cette occasion entre les deux armées donna de grands avantages à Cortez, en lui fournissant des occasions de gagner quelques officiers de Narvaez par des présents, d'en adoucir d'autres par l'air de modération qu'il se donnait, et de les éblouir tous par les richesses dont les soldats faisaient parade en se montrant avec des bracelets, des chaînes et d'autres bijoux d'or. Toute l'armée de Narvaez, excepté lui-même et un petit nombre de ses créatures, penchait vers un accommodement avec leurs compatriotes. Cette disposition irrita jusqu'à la fureur ce caractère violent. Il mit à prix la tête de Cortez et de ses principaux officiers, et ayant appris que leur petite troupe s'était avancée jusqu'à une lieue de Zempoalla, il regarda cette hardiesse comme une

core avec des Espagnols, soit parce qu'ils ne voulaient pas s'éloigner autant de leur pays, soit enfin parce que, doutant de la réussite de Cortez, ils ne voulaient pas partager ses désastres. (D. L. R.)

insulte qu'il fallait châtier sur-le-champ, et marcha pour lui offrir la bataille. 1520

Cortez attaque Narvaez pendant la nuit.

Mais Cortez avait trop de talents et d'expérience pour combattre un ennemi si supérieur en nombre sans se donner l'avantage de la situation. Il se posta sur le bord opposé de la rivière de Canoas, où il savait qu'on ne pouvait l'attaquer, et vit de là l'approche de l'ennemi sans inquiétude et ses vaines bravades avec dédain. On était au commencement de la saison des pluies[1], qui étaient tombées pendant une grande partie du jour avec toute la violence qu'elles ont sous la zone torride. Les soldats de Narvaez, peu accoutumés aux travaux du service militaire, murmurèrent si hautement de ce qu'on les y exposait, à leur avis sans nécessité, que leur général, cédant à leur impatience et méprisant d'ailleurs ses ennemis, consentit à se retirer à Zempoalla. Les mêmes circonstances qui le déterminaient à cette démarche encouragèrent Cortez à tenter une entreprise par laquelle il espérait de terminer la guerre d'un seul coup. Il observa que ses soldats endurcis aux fatigues, quoique exposés sans tentes et sans aucun abri aux torrents de pluie qui ne cessaient de tomber, loin d'être découragés, conservaient toute leur bonne volonté et toute leur activité. Il prévit que ceux de Narvaez se livreraient naturellement au repos, et que, jugeant de leurs ennemis par leur

(1) Hackluyt, vol. III. 467. De Laet. Descrip. Ind. Occid. 221.

1520 propre mollesse, ils se croiraient à l'abri de toute attaque dans un temps si peu propre à l'action. D'après ces observations, il résolut de profiter de l'obscurité de la nuit, lorsque la surprise et la terreur d'une attaque inattendue compenseraient avantageusement pour lui l'infériorité du nombre. Ses soldats, convaincus qu'il ne leur restait de ressource que dans quelque effort extraordinaire de courage, approuvèrent sa résolution avec tant de chaleur, que Cortez, dans le discours qu'il leur fit avant de se mettre en marche, fut plus occupé de modérer leur ardeur que de l'enflammer. Il forma trois petits corps, et donna le commandement du premier à Sandoval, qui eut la commission aussi périlleuse qu'importante de s'emparer de l'artillerie, placée au-devant de la principale tour du temple où Narvaez avait établi son quartier. Cristoval d'Olid, qui commandait la seconde division, fut chargé d'attaquer la tour et de soutenir Sandoval. Cortez conduisait la troisième division qui était la moins considérable, formant un corps de réserve destiné à se porter aux endroits où l'on aurait besoin de son secours. Il fallut d'abord passer la rivière de Canoas, ce qui ne se fit pas sans difficulté. Elle était grossie par les pluies, et les soldats avaient de l'eau presque jusqu'au menton. On s'avança ensuite dans un profond silence, sans tambour ni sans bruit d'aucun instrument militaire : chaque homme était armé

d'une épée, d'un poignard et d'une pique de Chinantla. Narvaez, dont la négligence était proportionnée à sa confiance, n'avait laissé que deux sentinelles pour veiller sur les mouvements d'un ennemi qu'il avait tant de raison de craindre. L'une fut saisie par l'avant-garde de Cortez, l'autre s'échappa et arriva à la ville assez à temps pour donner à Narvaez tout le loisir de se préparer à recevoir l'ennemi. Mais l'aveuglement et la prévention de ce général lui firent perdre des moments si précieux. Il taxa la sentinelle de lâcheté et traita de chimère l'avis qu'on lui donnait, n'imaginant pas que Cortez pût l'attaquer avec des forces si inégales. Les cris des assaillants le convainquirent enfin que le danger qu'il avait méprisé était réel. La promptitude de l'attaque fut telle que la division de Sandoval, après avoir essuyé un seul coup de canon, s'empara de l'artillerie et commença à s'avancer vers la tour. Narvaez, dont la bravoure égalait la présomption, s'arme en hâte, et par ses paroles et son exemple anime ses soldats au combat. Olid s'avance pour soutenir ses compagnons, et Cortez lui-même gagnant les devants conduit et presse l'attaque avec une nouvelle vigueur. Ce petit corps serrant ses rangs, et présentant avec ses longues piques un front impénétrable, renverse tout devant lui. Il arriva bientôt jusqu'aux portes de la tour, et il combattait pour s'en rendre maître, lorsqu'un soldat ayant mis le feu aux roseaux dont

1520

Il remporte la victoire.

1520 la tour était couverte, Narvaez se vit obligé d'en sortir. Au premier choc il fut blessé à l'œil d'un coup de pique, renversé par terre et mis aux fers.

Des cris de victoire se firent entendre aussitôt. Ceux qui avaient accompagné Narvaez dans sa sortie soutenaient le combat faiblement, ou commençaient à se rendre. La terreur et la confusion gagnèrent le reste des soldats placés dans deux petites tours du temple. L'obscurité était si grande qu'ils ne pouvaient distinguer les amis des ennemis. Leur propre artillerie était tournée contre eux. De quelque côté qu'ils jetassent les yeux, les insectes lumineux qui abondent dans les climats chauds et humides, et qui brillaient pendant la nuit, paraissaient à leur imagination effrayée autant d'ennemis qui s'avançaient avec les mèches de leurs arquebuses allumées. Après une courte résistance, les soldats forcèrent leurs chefs à capituler, et avant le jour tous avaient mis bas les armes et s'étaient soumis à leur vainqueur[1].

Suites de cette victoire.

Une victoire si complète était d'autant plus heureuse qu'elle n'avait presque point coûté de sang. Cortez n'avait eu que deux soldats de tués[2], et du côté de Narvaez on n'avait perdu que deux officiers et quinze soldats. Le vainqueur traita les vaincus en

(1) Ce fut dans la nuit du 26 mai 1520, que Cortez remporta cette victoire. Le lendemain matin à la pointe du jour, les deux mille guerriers qu'il avait demandés aux Chinantlans parurent en bon ordre et complètement armés, pour être témoins de son triomphe. (D. L. R.)

(2) Il en aurait perdu quatre, suivant Clavigero. (D. L. R.)

amis et en compatriotes; il leur donna le choix ou 1520
d'être renvoyés directement à Cuba ou d'entrer à son service pour partager sa fortune aux mêmes conditions que ses anciens soldats. Cette dernière offre, secondée de quelques présents et de beaucoup de promesses, flatta tellement les espérances romanesques qui avaient déterminé ces aventuriers, qu'elle fut acceptée par tous les soldats de Narvaez, à l'exception d'un petit nombre de ses plus zélés partisans, et que tous à l'envi les uns des autres firent des protestations d'un attachement inviolable à un général qui venait de donner des preuves si éclatantes de son talent pour commander. C'est ainsi que, par une suite de circonstances aussi extraordinaires qu'heureuses, Cortez échappa à sa perte qui paraissait inévitable, et se vit, au moment où il pouvait s'y attendre le moins, à la tête de mille Espagnols[1] prêts à le suivre partout où il voudrait les conduire. En considérant la facilité avec laquelle il obtint cette grande victoire, ainsi que la promptitude et l'unanimité avec lesquelles les soldats de Narvaez se rangèrent sous les étendards de son rival, on ne peut guère s'empêcher d'attribuer ces événements aux intrigues de Cortez autant qu'à ses armes,

(1) Suivant les différents historiens cités par Clavigero, Cortez se trouvait à la tête de près de deux mille Espagnols et de cent chevaux. Herrera dit cependant qu'il n'avait que onze cents hommes lorsqu'il marcha au secours d'Alvarado. (D. L. R.)

1520 et à la trahison des compagnons de Narvaez autant qu'à la valeur de son ennemi[1].

Les Mexicains prennent les armes contre les Espagnols.

On reconnaît également le bonheur et l'habileté de Cortez dans les événements qui suivirent. Si, depuis son départ de Mexico, il n'eût pas mis dans ses marches et dans ses opérations toute la célérité que nous venons de décrire, sa victoire, quelque décisive qu'elle fût, n'eût pas sauvé les Espagnols qu'il avait laissés dans la capitale. Peu de jours après la défaite de Narvaez, il reçut avis que les Mexicains avaient pris les armes et détruit les deux brigantins qu'il avait fait construire pour s'assurer du lac; qu'ils avaient attaqué les Espagnols dans leurs quartiers, qu'après en avoir tué plusieurs et blessé un plus grand nombre, ils avaient réduit leurs magasins en cendres et poussé leur attaque avec une telle furie que, quoique Alvarado et les siens se défendissent avec le plus grand courage, ils étaient à la veille de périr par la famine ou d'être accablés sous la multitude de leurs ennemis. Les motifs qui avaient excité cette révolte la rendaient encore plus alarmante. Au départ de Cortez pour Zempoalla, les Mexicains s'étaient flattés que l'occasion si long-temps attendue de rendre à leur monarque sa liberté, et de délivrer leur pays de la tyrannie des étrangers était enfin

(1) Cortez, *Relat.* 242. D. B. Diaz, *chap.* 110-125. Herrera, *Decad. II, lib. IX*, *cap.* 18, *etc.* Gomara, *Cron, cap.* 97, *etc.*

arrivée; que, tandis que les forces de leurs oppresseurs étaient ainsi divisées et leurs armes tournées contre eux-mêmes, il serait facile de détruire l'un et l'autre parti. Dans cette vue les Indiens tenaient des conseils et formaient des plans. Les Espagnols restés à Mexico, connaissant leur propre faiblesse, étaient remplis de soupçons et de craintes. Alvarado, quoique bon officier, n'avait ni la capacité ni la dignité qui avaient donné à Cortez un si grand ascendant sur l'esprit des Mexicains, et qui les avaient empêchés de se former une idée juste de leur force et de sa faiblesse. Ce commandant ne connaissait d'autre moyen que la rigueur. Au lieu d'employer quelque adresse pour déconcerter les projets ou adoucir l'esprit des Mexicains, il attendit l'occasion d'une de leurs fêtes solennelles, et tandis que selon l'usage les citoyens les plus distingués de l'empire étaient assemblés pour danser dans la cour du grand temple, il s'empara de toutes les avenues qui y conduisaient, et tenté par la richesse des ornements dont les Mexicains étaient parés en l'honneur de leurs dieux, et par la facilité de se défaire d'un seul coup des auteurs de la conspiration qu'il craignait, il avait profité d'un moment où ils étaient désarmés et sans défiance pour en massacrer un grand nombre; de sorte qu'il ne s'était sauvé que ceux qui avaient pu s'échapper par les toits des bâtiments voisins du tem-

1520

1520 ple [1]. Tant de perfidie et de cruauté avait allumé l'indignation et la rage des Mexicains, non-seulement dans la capitale, mais dans tout l'empire. Tous s'excitaient mutuellement à la vengeance, et bravant le danger qui menaçait leur souverain tant qu'il serait entre les mains des Espagnols, et celui auquel ils s'exposaient eux-mêmes en attaquant un ennemi qui leur inspirait depuis si long-temps une si grande terreur, ils avaient commencé contre les Espagnols l'attaque vigoureuse dont Cortez recevait la nouvelle.

Cortez revient à Mexico.

Le danger parut assez pressant au général pour ne permettre ni délibération ni délai. Il partit sur-le-champ de Zempoalla avec toutes ses forces et avec la même promptitude qu'il avait mise à s'y rendre pour attaquer Narvaez. A Tlascala [2], il fut joint par deux mille soldats indiens choisis. En entrant sur le territoire des Mexicains il reconnut que la haine qu'on portait aux Espagnols n'était pas bornée à la seule capitale. Les principaux habitants des villes par lesquelles il passait les avaient

(1) Les historiens espagnols ne sont d'accord ni sur le lieu où s'exécuta cet horrible massacre, ni sur le nombre des victimes qui appartenaient à la haute noblesse, ni sur les motifs qui dirigeaient Alvarado. Suivant Gomara, six cents nobles étaient présents, d'autres historiens portent le nombre à mille, et Las Casas à plus de deux mille. (D. L. R.)

(2) Cortez fit la revue de ses troupes à Tlascala, et il trouva qu'elles consistaient, dit Clavigero, en quatre-vingt-seize cavaliers et en treize cents fantassins. Herrera prétend qu'il n'avait avec lui que mille hommes d'infanterie et cent cavaliers. (D. L. R.)

abandonnées; aucune personne de marque ne se 1520
présentait pour le recevoir avec les témoignages de respect qu'il avait reçus jusqu'alors. Ses troupes ne trouvaient aucunes provisions préparées, et, quoique rien ne s'opposât à sa marche, la solitude et le silence qui régnaient partout, et l'horreur avec laquelle le peuple paraissait éviter tout commerce avec les Espagnols, étaient bien propres à l'alarmer. Mais les Mexicains, malgré la haine dont ils étaient animés, étaient si ignorants dans l'art de la guerre qu'ils ne savaient prendre aucune mesure efficace pour leur propre sûreté ou contre leurs ennemis. L'expérience même ne les avait pas éclairés sur la grandeur de la faute qu'ils avaient faite en admettant les Espagnols dans leur capitale: et au lieu de rompre les chaussées et les ponts pour enfermer Alvarado et arrêter Cortez dans sa marche, ils le laissèrent rentrer dans la ville sans aucun obstacle, et prendre paisiblement possession de son ancien poste. 24 juin.

Conduite peu sage de Cortez.

Les transports de joie avec lesquels Alvarado et ses soldats reçurent leurs compatriotes ne peuvent s'exprimer. Les premiers se voyaient délivrés d'un danger pressant; ceux-ci venaient d'obtenir une victoire signalée. Ce succès enfla tellement le cœur des uns et des autres, que Cortez même s'en laissant éblouir, et oubliant en cette occasion et la prudence et l'attention qui lui étaient ordinaires,

1520 non-seulement il négligea de rendre visite à Montézuma, mais il ajouta à cette insulte les expressions du plus grand mépris pour ce malheureux prince et pour toute sa nation. Les forces dont il avait le commandement lui paraissaient invincibles. Il se crut en état de prendre un ton plus haut, et de quitter le masque de modération sous lequel il avait jusqu'alors caché ses desseins. Quelques Mexicains qui avaient appris un peu d'espagnol entendirent le langage insultant de Cortez, et excitèrent l'indignation de leurs compatriotes en le leur rapportant. Ils furent alors convaincus que les intentions du général étaient aussi sanguinaires que celles d'Alvarado, et que son projet, en venant dans leur pays, n'avait pas été, comme il l'avait toujours dit, de faire une alliance avec leur souverain, mais de conquérir le Mexique. Dans cette idée, ils reprirent les armes avec plus de fureur que jamais, et attaquant un corps assez considérable d'Espagnols dans sa marche, vers la grande place du marché, ils le forcèrent à se retirer avec quelque perte. Enhardis par ce succès et persuadés dès lors que leurs oppresseurs n'étaient pas invincibles, ils allèrent le jour suivant avec toute leur pompe guerrière attaquer les Espagnols dans leurs quartiers. Leur multitude et leur courage étaient bien capables d'inspirer de l'effroi. Quoique l'artillerie pointée contre leurs nombreux bataillons entassés dans des rues étroites,

Nouvelles hostilités des Mexicains.

en emportât un grand nombre à chaque décharge, 1520
et que, pour des hommes nus, chaque coup porté par les Espagnols fût mortel, l'impétuosité de l'attaque ne se ralentissait point. De nouveaux assaillants se précipitaient pour occuper la place des morts, et, périssant à leur tour, ils étaient remplacés par d'autres aussi intrépides et aussi avides de vengeance. Cortez, malgré tous ses efforts et toute son habileté, malgré la valeur et la discipline de ses troupes, eut beaucoup de peine à défendre les fortifications qui entouraient le poste où les Espagnols étaient établis, et à empêcher l'ennemi de forcer ses quartiers.

Fâcheuse situation des Espagnols.

Ce général vit avec surprise ce peuple qui paraissait accoutumé au joug, et qui l'avait supporté si long-temps sans résistance, devenu féroce et implacable envers ses vainqueurs. Les soldats de Narvaez, qui s'étaient imaginé trop légèrement qu'ils suivaient Cortez au partage des dépouilles d'un empire déjà conquis, furent étonnés de se voir engagés dans une guerre dangereuse avec un ennemi dont la vigueur n'était pas encore affaiblie, et se reprochèrent hautement leur crédule confiance dans les promesses trompeuses de leur nouveau chef[1]. Mais la surprise et les plaintes étaient désormais inutiles. Il fallait un effort extraordinaire et prompt pour les tirer de cette périlleuse situation. Dès que

(1) B. Diaz, *chap.* 126.

1520 les Mexicains, selon leur coutume, eurent cessé les hostilités aux approches de la nuit, Cortez se prépara à une sortie qui pût, ou forcer l'ennemi d'abandonner son entreprise, ou l'obliger d'en venir à quelque accommodement.

Cortez fait une sortie sans succès.

Il se mit lui-même à la tête des troupes qui devaient faire la sortie. Il employa toutes les ressources de l'art de la guerre alors connues en Europe, et toutes celles que pouvait lui fournir l'expérience qu'il avait de la manière de combattre les Indiens; mais il trouva les Mexicains préparés et en état de lui opposer toutes leurs forces. Des troupes fraîches arrivaient continuellement aux Mexicains de toutes les provinces, et leur courage se soutenait. Conduits par leurs nobles, et enflammés par les exhortations de leurs prêtres, ils combattaient pour la défense de leurs temples et de leurs familles, sous les yeux de leurs divinités, de leurs femmes et de leurs enfants. Malgré leur nombre et le mépris de la mort que l'enthousiasme leur inspirait, partout où les Espagnols pouvaient les joindre, ils ne résistaient pas à la supériorité de la discipline et des armes européennes; mais dans les rues étroites et dans les endroits où les ponts de communication étaient rompus, les Espagnols se trouvaient exposés à des grêles de flèches et de pierres lancées du haut des maisons. Le combat avait duré une journée entière; un nombre prodi-

gieux de Mexicains avaient été tués et une partie 1520
de la ville brûlée, lorsque les Espagnols, las de meurtres et pressés sans relâche par de nouveaux assaillants qui remplaçaient les premiers, furent enfin obligés de se retirer avec la douleur de n'avoir rien fait d'assez décisif pour compenser le désavantage peu ordinaire d'avoir eu douze soldats tués et soixante blessés. Une autre sortie avec de plus grandes forces ne fut pas plus heureuse, et dans cette dernière le général lui-même fut blessé à la main.

Montézuma est tué.

Cortez aperçut alors, mais trop tard, l'erreur où l'avait jeté son mépris pour les Mexicains; il fut convaincu qu'il ne pouvait ni se maintenir dans le poste qu'il avait pris au milieu d'une ville ennemie, ni se retirer, sans courir le plus grand danger. Il lui restait une ressource: Montézuma pouvait calmer les Mexicains par sa médiation ou par son autorité. Le lendemain au matin, lorsque l'assaut recommença, ce malheureux prince, à la merci des Espagnols, et réduit à la triste nécessité d'être l'instrument de sa honte et de l'esclavage de sa nation[1], parut sur la muraille vêtu de ses habits royaux et avec toute la pompe qu'il avait coutume d'étaler dans les occasions solennelles. A la vue de leur souverain, qu'ils avaient été long-temps habitués à honorer et à révérer comme une divinité, les Mexicains laissèrent tomber les armes de leurs mains et gardèrent un profond silence,

(1) Voyez la note 3.

1520 tous en inclinant leur tête et plusieurs en se prosternant. Montézuma leur adressa un discours où il s'efforçait de calmer leur fureur et de les engager à cesser les hostilités. A peine eut-il fini qu'un murmure de mécontentement se fit entendre et fut suivi de reproches et de menaces [1]. Bientôt leur fureur s'accrut au point de leur faire oublier le respect qu'ils avaient montré d'abord pour leur empereur. Les flèches et les pierres recommencèrent à voler en si grand nombre et avec tant de violence, qu'avant que les soldats espagnols, chargés de couvrir Montézuma de leurs boucliers, eussent eu le temps de les élever, le malheureux monarque fut atteint par des flèches et frappé à la tempe par une pierre qui le renversa. En le voyant tomber, les Mexicains furent si effrayés que, par un de ces changements subits assez ordinaires dans les mouvements populaires, ils passèrent subitement d'une extrémité à l'autre. Le remords succéda à l'insulte : ils s'enfuirent tous, épouvantés du crime qu'ils venaient de commettre, et persuadés que la vengeance du ciel allait tomber sur eux. Les Espagnols portèrent Montézuma à son appartement sans être inquiétés [2], et Cortez s'empressa d'aller le

(1) Suivant Acosta le discours de Montézuma fit une grande impression sur les Mexicains, et ce ne fut que lorsque Quauhtemotzin son neveu, qui devint plus tard roi de Mexico, lui eut reproché à haute voix sa lâcheté et la bassesse de ses sentimens, que la multitude entraînée par cet exemple se porta aux excès dont parle Robertson. (D. L. R.)

(2) Clavigero prétend que Montézuma fut porté dans son appartement

consoler dans son infortune; mais ce prince voyant 1520
alors dans quel abîme d'humiliation il était tombé, et reprenant la hauteur d'ame qui paraissait l'avoir abandonné depuis si long-temps, dédaigna de survivre à ce dernier affront et de prolonger une vie honteuse depuis qu'il était devenu non-seulement le prisonnier des Espagnols et l'instrument de la servitude de son peuple entre leurs mains, mais encore l'objet du mépris et de la haine de ses propres sujets. Transporté de rage, il déchira l'appareil qu'on avait mis à ses blessures, et refusa si obstinément de prendre aucune nourriture qu'il termina bientôt ses jours, rejetant avec dédain toutes les sollicitations des Espagnols pour qu'il embrassât la religion chrétienne[1].

Nouveaux combats.

La mort de Montézuma fit perdre à Cortez toute espérance d'accommodement avec les Mexicains. Il ne vit plus de salut que dans la retraite, et il commença à s'y disposer. Mais un nouveau mouvement des Mexicains l'engagea dans de nouveaux combats. Ils prirent possession d'une haute tour du grand temple qui commandait le quartier des Espagnols, et y placèrent une troupe de leurs principaux guerriers. Aucun espagnol ne pouvait se

par ses serviteurs et non par les Espagnols; et que les Mexicains ne discontinuèrent pas de combattre. (D. L. R.)

(1) Montézuma mourut le 30 juin dans la cinquante-quatrième année de son âge; il avait régné dix-huit ans et il était depuis sept mois prisonnier des Espagnols. (Clavigero, liv. IX.) (D. L. R.)

1520 montrer sans être exposé à leurs traits. Il était nécessaire de chasser, à quelque prix que ce fût, les Indiens de ce poste, et Jean d'Escobar, avec un nombreux détachement de soldats choisis, fut chargé de cette attaque; mais Escobar, quoique brave lui-même, quoique à la tête d'hommes accoutumés à vaincre et combattant sous les yeux de leurs compatriotes, fut trois fois repoussé. Cortez, qui vit bien que le salut de son armée dépendait du succès de cet assaut, se fit attacher au bras son bouclier, que sa blessure l'empêchait de tenir de la main, et, armé seulement d'une épée, il se jeta au plus fort de la mêlée. Encouragés par la présence de leur général, les Espagnols retournèrent à la charge avec une telle vigueur qu'ils parvinrent par degrés jusqu'au haut de la tour et repoussèrent les Mexicains jusque sur la plate-forme qui en couronnait le faîte. Là commença un terrible carnage. Deux jeunes Mexicains, reconnaissant Cortez qui animait ses soldats de sa voix et de son exemple, résolurent de sacrifier leur vie pour faire périr l'auteur des calamités de leur patrie. Ils s'approchèrent de lui dans une posture suppliante, comme s'ils avaient voulu mettre bas les armes, et, le saisissant au corps, ils le tirèrent vers les créneaux par lesquels ils se précipitèrent, espérant l'entraîner avec eux. Mais la force et l'agilité de Cortez le délivrèrent de leurs mains; et ces braves Mexicains périrent dans

cette tentative généreuse et inutile pour le salut de leur pays[1]. Dès que les Espagnols furent maîtres de la tour ils y mirent le feu et continuèrent, sans rencontrer d'obstacle les préparatifs pour leur retraite. 1520

Les Espagnols abandonnent la ville.

Elle devenait d'autant plus nécessaire que les Mexicains, étonnés de ce dernier effort de valeur des Espagnols, commençaient à changer de plan, et, au lieu de continuer leurs attaques, barricadaient les rues et rompaient les chaussées pour couper la communication avec le continent, et affamer un ennemi qu'ils ne pouvaient forcer. Les Espagnols eurent d'abord à délibérer s'ils se mettraient en marche en plein jour afin de pouvoir reconnaître tous les dangers, régler leurs mouvements et opposer une résistance mieux concertée aux attaques de l'ennemi, ou s'ils tenteraient de s'échapper après le coucher du soleil. On préféra le dernier parti, tant par l'espérance que la superstition ordinaire des Mexicains les empêcherait d'agir pendant la nuit, que par un effet de la confiance des troupes dans les prédictions d'un soldat qui, ayant pris un grand crédit sur ses compagnons par quelques connaissances superficielles et par son prétendu savoir en astrologie, leur promettait hardiment un succès assuré, s'ils choisissaient ce temps

(1) Clavigero conteste l'exactitude de cet incident, que Robertson rapporte d'après Solis; avec d'autant plus de raison qu'il n'en est fait aucune mention ni dans les lettres de Cortez lui-même, ni dans Bern. Diaz, ni dans Gomara, ni dans les autres historiens espagnols. (D. L. R.)

1520 pour leur retraite. On se mit donc en marche, vers minuit, en trois divisions. Sandoval commandait l'avant-garde, Pédro de Alvarado et Velasquez de Léon l'arrière-garde, et Cortez le centre, où étaient placés les prisonniers, parmi lesquels étaient un fils et deux filles de Montézuma et quelques Mexicains de distinction. On y avait placé aussi l'artillerie, le bagage, et on avait un pont volant de bois pour traverser les parties de chaussées rompues [1]. On suivit dans un profond silence la chaussée qui conduisait à Tacuba [2], parce qu'il y avait par là moins de distance de la ville au continent, et que cette chaussée étant plus éloignée de la route de Tlascala et de la mer, les Mexicains l'avaient moins endommagée que les autres. Les Espagnols la suivirent sans être inquiétés jusqu'au premier endroit où elle était rompue, se flattant que l'ennemi ne s'était pas aperçu de leur retraite.

Ils sont attaqués par les Mexicains.

Mais les Mexicains, sans se montrer, avaient non-seulement suivi tous les mouvements des Espagnols, mais préparé une attaque terrible. Tandis que ceux-ci s'occupaient à établir leur pont et à faire passer leurs chevaux et leur artillerie, ils furent tout à coup alarmés par le son d'un grand nombre d'instruments guerriers et par les cris d'une

(1) Les troupes auxiliaires de Tlascala, Chempoalla et Cholula qui s'élevaient alors à plus de sept mille hommes, étaient réparties entre les trois divisions. Voir *Stor. ant. del Mess.* liv. IX. (D. L. R.)

(2) A Tlacopan, suivant Clavigero. (D. L. R.)

multitude d'ennemis. Le lac fut couvert de canots. 1520
Les flèches et les pierres pleuvaient de tous les côtés. Les Mexicains se précipitaient sur eux avec furie, dans l'espérance de se venger enfin de tout ce qu'ils avaient souffert. Le pont de bois s'enfonça tellement par le poids de l'artillerie qu'il fut impossible de le dégager. Troublés par cet accident, les Espagnols s'avancèrent avec précipitation vers la seconde brèche faite à la chaussée; les Mexicains les environnaient alors de toutes parts, et quoiqu'ils se défendissent avec leur courage ordinaire, entassés sur une chaussée étroite, leur discipline et leur talent militaire leur étaient d'un faible secours, tandis que l'obscurité de la nuit leur faisait perdre en grande partie l'avantage que leur donnait la supériorité de leurs armes.

Tous les habitants de Mexico s'étaient mis à la poursuite de leurs oppresseurs, et avec une telle ardeur que ceux qui ne pouvaient s'approcher poussaient leurs compatriotes sur l'ennemi avec une violence terrible. De nouveaux soldats succédaient sans cesse à ceux qui tombaient. Les Espagnols, las du carnage et ne pouvant plus soutenir l'effort du torrent qui fondait sur eux, commencèrent à céder. En un moment le désordre fut général : cavaliers et gens de pied, officiers et soldats, amis et ennemis, se trouvèrent mêlés ensemble, et, tous combattant, ceux qui périssaient pouvaient à peine

1520 distinguer par quelles mains ils étaient frappés.

Cortez, avec environ cent hommes de son infanterie et quelques cavaliers, vint à bout de franchir les deux dernières brèches faites à la chaussée à l'aide des corps morts qui les comblaient, et mit enfin le pied sur la terre ferme. Il rangea ses soldats en bataille à mesure qu'ils arrivaient; il retourna avec ceux qui étaient encore en état de combattre pour favoriser la retraite de ceux qui étaient restés en arrière, et les encouragea par sa présence et son exemple. Il reçut ainsi une partie des siens qui s'étaient fait jour au travers de l'ennemi. Le reste avait été accablé par le nombre ou noyé dans le lac. Il entendit les cris lamentables de ceux qui, pris vivants, étaient emmenés en triomphe pour être sacrifiés au dieu des Mexicains. Avant le jour, tout ce qui était échappé se trouva réuni à Tacuba[1]; mais lorsque l'aube vint à montrer aux yeux de Cortez les tristes débris de ses troupes, diminuées de plus de moitié, découragées, le plus grand nombre de ce qui restait couvert de blessures, la pensée de ce qu'ils avaient souffert et le souvenir des braves amis et des fidèles compagnons qu'il venait de perdre dans cette nuit de douleur[2], pénétrèrent son ame de si vives douleurs qu'en faisant ses dispositions et en donnant

(1) *Tlacopan*, suivant Clavigero; Herrera est d'accord avec Robertson. (D. L. R.)

(2) *Noche-triste* est le nom qu'on donne encore à cette nuit dans la Nouvelle Espagne.

quelques ordres nécessaires, ses yeux étaient mouillés de larmes. Ses soldats virent avec une grande satisfaction que les occupations qu'exigeaient les devoirs de sa place ne fermaient point son ame aux sentiments de l'humanité. 1520

Leurs pertes.

Cette fatale retraite coûta la vie à plusieurs officiers de distinction[1], et entre autres à Velasquez de Léon, qui, ayant abandonné le parti de son parent, le gouverneur de Cuba, pour suivre la fortune de ses compagnons, était regardé comme la seconde personne de l'armée, tant pour le sacrifice qu'il avait fait que pour son mérite supérieur. Toute l'artillerie fut perdue, ainsi que les munitions et le bagage. Presque tous les chevaux et plus de deux mille Tlascalans furent tués[2]. Les Espagnols ne sauvèrent qu'une très petite portion de leurs trésors amassés par tant de travaux. Ces richesses même, le but presque unique de leur expédition, avaient été la principale cause de leur malheur; car plusieurs soldats s'étaient tellement chargés d'or, qu'il leur avait été impossible de combattre, et que, retardés dans leur fuite, ils avaient péri victimes d'une avidité aussi inconsidérée que honteuse. Parmi ces désastres, ce fut pour les Espagnols une consolation qu'Aguilar et Marina, qui leur étaient si néces-

(1) Voyez la note 4.

(2) Suivant Gomara le nombre des Indiens auxiliaires qui périrent dans cette retraite s'éleva à plus de quatre mille, et parmi eux tous les Cholulans. (D. L. R.)

1520 saires comme interprètes, eussent échappé à tant de dangers[1].

Retraite difficile des Espagnols.

Le premier soin de Cortez fut de chercher un asile pour ses troupes excédées de fatigues, car il ne pouvait plus tenir où il était : les Mexicains le pressaient de tous les côtés, et les habitants de la province de Tacuba commençaient à prendre les armes. Il dirigea sa marche vers un terrain élevé, et y ayant aperçu heureusement un temple, il s'en mit en possession. Il y trouva non-seulement l'abri qu'il cherchait, mais quelques provisions de bouche qui ne lui étaient pas moins nécessaires. L'ennemi continua de l'attaquer pendant toute la journée, mais il ne reçut aucun échec. Cependant il consultait avec ses officiers sur le choix de la route qu'il devait prendre. Les Espagnols se trouvaient alors à l'ouest du lac. Tlascala, le seul endroit où ils pussent espérer d'être bien reçus, était à soixante-quatre milles à l'est de Mexico[2]; de sorte qu'il leur fallait tourner tout autour de l'extrémité nord du lac pour joindre la route qui conduit à cette ville. Un soldat tlascalan entreprit d'être leur guide, et les conduisit par un pays tantôt marécageux, tantôt montagneux, mal peuplé et mal cultivé. Ils marchèrent six jours presque sans s'arrêter et dans de

(1) Cortez, *Relat. pag.* 248. B. Diaz, *chap.* 128. Gomara, *Cron. cap.* 109. Herrera, *Decad. II, lib. X, cap.* 11, 12.

(2) Villa Segnor, *Teatro Americano, lib. II, cap.* 11.

cruelles alarmes. Des corps nombreux de Mexicains 1520
les harcelaient sans cesse, tantôt de loin avec des traits et quelquefois se formant en corps et les attaquant de front, en flanc et à leur arrière-garde, avec une grande audace, parce qu'ils venaient de voir que ces étrangers n'étaient pas invincibles. Tant de fatigues et de dangers n'étaient pas même les plus grands des maux qu'eussent à souffrir les Espagnols. Le pays qu'ils traversaient ne leur fournissait aucune ressource; ils étaient réduits à vivre de baies sauvages, de racines et de tiges de maïs encore vert. La faim abattait leur ame et diminuait leurs forces, tandis que leur situation demandait les plus grands efforts de courage et d'activité. Au milieu de toutes leurs détresses, ils étaient soutenus et animés par l'inaltérable fermeté de leur chef. Sa présence d'esprit ne l'abandonna jamais. Il prévoyait avec une étonnante sagacité, et sa vigilance faisait face à tout. Il était le premier à s'exposer au danger et supportait les fatigues avec sérénité. Les difficultés semblaient développer en lui de nouveaux talents, et ses soldats, qui, sans lui, eussent désespéré de leur salut, continuaient de le suivre avec une confiance qui ne faisait qu'augmenter.

Le sixième jour de leur marche ils arrivèrent à Otumba[1], non loin de la route qui conduit de Mexico

Bataille d'Otumba.

(1) Clavigero appelle cette ville *Otompan*. (D. L. R.)

1520 à Tlascala. Dès la pointe du jour ils se mirent en marche, les ennemis inquiétant toujours leur arrière-garde. Parmi les insultes dont ceux-ci accompagnaient leurs hostilités, Marina remarqua qu'ils répétaient souvent : « Allez, brigands, allez au lieu où « vous trouverez bientôt la punition de vos crimes. » Les Espagnols ne comprirent le sens de cette menace qu'en arrivant sur une hauteur qui était sur le chemin. De là ils découvrirent une vaste plaine couverte d'une armée immense qui s'étendait autant que la vue pouvait porter. Les Mexicains, pendant qu'un corps de troupes fatiguait les Espagnols dans leur retraite, avaient assemblé leurs principales forces de l'autre côté du lac, et, suivant directement la route de Mexico à Tlascala, s'étaient postés dans la plaine d'Otumba, par où Cortez devait nécessairement passer. A la vue de cette effrayante multitude d'ennemis, que l'élévation du terrain leur permettait de découvrir tout entière, les Espagnols furent saisis d'étonnement, et même les plus courageux commencèrent à perdre tout espoir. Mais Cortez, sans donner à leurs craintes le temps de se fortifier par la réflexion, après les avoir avertis en peu de mots qu'ils étaient dans la nécessité de vaincre ou de périr, les mena à la charge. Les Mexicains les attendirent avec une fermeté extraordinaire. Telle était cependant la supériorité de la discipline et des armes des Espagnols, que l'impulsion de leur petite troupe

renversait tout devant elle, et que partout où elle se 1520
portait, elle perçait et dissipait les plus nombreux bataillons. Mais tandis que les uns se dispersaient, d'autres leur succédaient sans relâche, et les Espagnols, quoique victorieux dans chacun de ces petits combats, étaient près de succomber sous la fatigue que leur causaient tant d'efforts répétés sans prévoir la fin de leurs travaux et sans espérer de remporter une victoire générale. Dans cet instant critique, Cortez vit s'avancer le grand étendard de l'empire qu'on portait devant le général mexicain[1], et, se souvenant heureusement d'avoir entendu dire que la destinée des batailles chez cette nation dépendait de celle de cet étendard, il assemble un petit nombre de ses plus braves officiers dont les chevaux étaient encore capables de service; il se met à leur tête et renverse avec impétuosité tout ce qu'il rencontre devant lui. Une troupe choisie de nobles qui gardaient l'étendard fit quelque résistance, mais elle fut bientôt rompue. Cortez, d'un coup de lance, blessa le général mexicain et le renversa par terre; un Espagnol descendant de cheval l'acheva et se saisit de l'étendard impérial[2]. Dès que le général fut

(1) Cet étendard nommé par les Mexicains *Tlahuizmatlaxopilli*, était porté par le général lui-même. C'était un réseau d'or fixé au bout d'un bâton attaché fortement sur le dos de ce général et s'élevant de dix palmes au-dessus de sa tête. (Clavigero. *Stor. ant. del Mess.* liv. IX.) (D. L. R.)

(2) Le nom de cet Espagnol mérite d'être conservé par l'histoire, il s'appelait Juan de Salamanca. Charles-Quint lui accorda, entre autres fa-

1520 tué et que l'étendard, vers lequel tous les yeux etaient dirigés, cessa de paraître, une terreur panique frappa tous les Mexicains, et, comme si le lien qui les tenait réunis eût été rompu, toutes les enseignes s'abattirent, chaque soldat jeta ses armes et tous s'enfuirent avec précipitation vers les montagnes. Les Espagnols, trop fatigués pour être en état de les poursuivre bien loin, retournèrent pour recueillir les dépouilles sur le champ de bataille. L'armée étant formée des principaux guerriers de la nation qui s'étaient parés de leurs plus riches ornements comme s'ils allaient à une victoire assurée, le butin fut assez considérable pour dédommager en partie Cortez et ses gens de la perte qu'ils avaient faite dans leur retraite de Mexico. Le lendemain, à leur grande satisfaction, ils entrèrent sur le territoire des Tlascalans [1].

8 juillet. Accueil que reçoivent les Espagnols chez les Tlascalans.

Mais au milieu de la joie qu'ils ressentaient d'être sortis d'un pays où ils se voyaient environnés d'ennemis, ils n'étaient pas sans inquiétude sur la manière dont ils allaient être reçus de leurs anciens alliés chez lesquels ils retournaient dans un état bien différent de celui où ils étaient en les quittant peu de temps auparavant. Heureusement pour eux la haine

veurs, des armoiries représentant un bouclier surmonté d'une plume, en mémoire de celle qu'il avait enlevée au général mexicain Cihuacatzin et présentée à Cortez. (D. L. R.)

(1) Cortez, *Relat. p.* 219. B. Diaz, *chap.* 128. Gomara, *Cron. cap.* 110. Herrera, *Decad. II*, *lib. X*, *cap.* 12, 13.

des Tlascalans pour le nom mexicain était si invétérée, le desir de venger la mort de leurs compatriotes si ardent, et l'ascendant que Cortez avait acquis sur les chefs de la république si absolu, que, loin d'avoir la pensée de prendre avantage de la malheureuse situation où ils voyaient les Espagnols, ils les reçurent avec une tendresse et une cordialité qui dissipèrent promptement toutes les craintes. 1520

Nouvelles délibérations de Cortez.

Les Espagnols avaient le plus pressant besoin de prendre du repos et de trouver du secours non-seulement pour la guérison de leurs blessures trop longtemps négligées, mais pour recouvrer leurs forces épuisées par tant de fatigues et de souffrances. Cortez apprit alors que ses troupes n'étaient pas les seules qui eussent éprouvé le ressentiment des Mexicains. Un détachement considérable allant de Zempoalla à la capitale avait été détruit par les peuples de Tepeaca. Un parti moins nombreux qui retournait de Tlascala à la Vera-Cruz avec la portion du butin tombé en partage à la garnison, avait été surpris et massacré dans les montagnes. Dans un moment où les Espagnols étaient déjà réduits à un si petit nombre[1], ces pertes étaient vivement senties. Cortez en était surtout affecté, parce qu'elles rendaient plus difficile l'exécution des plans qu'il médi-

(1) Le nombre des soldats espagnols que Cortez ramena à Tlascala ne s'élevait pas à plus de quatre cent quarante. (Clavigero. *Stor. ant. del Mess.*) (D. L. R.)

1520 tait. Les ennemis qu'il avait dans son armée, et même plusieurs des Espagnols qui lui étaient encore attachés, regardaient les désastres qu'il venait d'essuyer comme devant arrêter absolument les progrès de ses armes, et ne croyaient pas qu'il lui restât d'autre parti à prendre que de quitter incessamment un pays dont il avait entrepris la conquête avec des forces insuffisantes; mais, aussi persévérant à exécuter qu'ardent à entreprendre, il demeurait fermement attaché à son premier et grand projet de soumettre l'empire du Mexique à la couronne de Castille. Quelque rude et inattendu que fût l'échec qu'il venait de recevoir, il n'y voyait pas un motif suffisant pour abandonner les conquêtes qu'il avait déjà faites et pour renoncer à reprendre ses opérations avec l'espérance d'un plus heureux succès. La colonie de la Vera-Cruz n'avait pas été entamée ni même attaquée. Les peuples de Zempoalla et des districts voisins n'avaient laissé apercevoir aucune disposition à se détacher de lui. Les Tlascalans lui demeuraient fidèles. Il pouvait espérer de puissants secours de ce peuple, ennemi implacable des Mexicains, et dont l'esprit guerrier pouvait être mis aisément en activité. Il avait encore sous ses ordres un corps d'Espagnols aussi nombreux que celui avec lequel il s'était ouvert un chemin jusqu'au centre de l'empire et s'était rendu maître de la capitale; enfin, avec les avantages que lui donnaient une plus grande expérience et une plus par-

faite connaissance du pays, il ne désespérait pas de recouvrer promptement tout ce qu'il venait de perdre par des événements malheureux. 1520

Mesures qu'il prend.

Plein de ces idées, il montra aux chefs des Tlascalans tant d'égards et répandit entre eux si libéralement le riche butin d'Otumba qu'il fut bientôt sûr d'obtenir de la république tout ce qu'il demanderait. Il tira de ses magasins de la Vera-Cruz quelques munitions et deux ou trois pièces de campagne. Il dépêcha un officier de confiance avec quatre vaisseaux de la flotte de Narvaez à Hispaniola et à la Jamaïque, pour engager de nouveaux aventuriers à venir le joindre et pour y acheter des chevaux, de la poudre et d'autres munitions de guerre. Enfin, comme il était convaincu qu'il tenterait inutilement de soumettre et de garder Mexico s'il ne se rendait maître du lac, il donna ordre de préparer dans les montagnes de Tlascala des bois pour la construction de douze brigantins qui pussent être portés sur les bords du lac par morceaux, assemblés et mis à l'eau lorsqu'il en aurait besoin[1].

Esprit de mutinerie parmi ses troupes.

Mais tandis qu'il prenait de si sages précautions pour l'exécution de ses projets, il vit s'élever devant lui un obstacle formidable auquel il ne s'attendait pas. L'esprit de mutinerie et de mécontentement éclata de toutes parts dans son armée. Plusieurs des compagnons de Narvaez étaient planteurs plutôt

(1) Cortez, *Relat. p.* 253. E. Gomara, *Cron. cap.* 117.

1520 que soldats, et n'avaient suivi cet officier à la Nouvelle-Espagne que dans l'espérance d'y former des établissements et sans penser à s'exposer aux fatigues et aux dangers de la guerre. Comme ils ne s'étaient attachés à Cortez que dans les mêmes vues, ils n'eurent pas plutôt essayé l'espèce de service qu'on exigeait d'eux, qu'ils se repentirent amèrement du parti qu'ils avaient pris. Ceux qui avaient eu le bonheur d'échapper aux dangers passés dans lesquels leur propre imprudence les avait exposés, frémissaient à la pensée de s'y exposer une seconde fois. Dès qu'ils connurent les intentions de Cortez, ils commencèrent à murmurer et à cabaler secrètement, et, devenant de moment en moment plus audacieux, ils firent des représentations sur la témérité qu'il y aurait à attaquer un empire puissant avec les faibles moyens qui restaient, et demandèrent hautement de retourner sur-le-champ à Cuba. Cortez, quelque talent qu'il eût pour conduire les hommes, employa inutilement les raisons, les prières et les présents pour les persuader ou les adoucir. Ses anciens soldats, animés de l'esprit de leur chef, secondèrent en vain ses efforts avec la plus grande chaleur. Les craintes étaient trop violentes et trop profondément enracinées, et tout ce qu'on put obtenir des mutins fut de différer leur départ de quelque temps, en leur promettant de les renvoyer dès que les circonstances le permettraient.

Pour ne pas laisser le mécontentement fermenter 1520
et se nourrir dans l'oisiveté, il se détermina à met- Moyens qu'il emploie pour
tre ses troupes en mouvement. Il leur proposa de les calmer.
punir sur les peuples de Tepeaca[1] l'audace qu'ils avaient eue d'attaquer et de détruire un détachement espagnol, ainsi qu'on l'a dit plus haut; et comme ce détachement était composé en grande partie des soldats de Narvaez, leurs compagnons s'engagèrent plus volontiers dans cette expédition pour les venger. Il se mit à leur tête accompagné d'un corps Août.
nombreux de Tlascalans, et en quelques semaines, après différents combats et un grand carnage des Tepeacans, il les réduisit entièrement. Il employa de même plusieurs mois, pendant lesquels il attendait des îles un secours d'hommes et de munitions, à avancer les préparatifs de la construction de ses brigantins et à faire différentes incursions dans les provinces environnantes, toujours avec un succès égal. Par ces moyens, ses gens se familiarisèrent de nouveau avec la victoire et reprirent le sentiment de leur ancienne supériorité. Les Mexicains s'affaiblirent. Les Tlascalans acquirent l'habitude d'agir de concert avec les Espagnols; et les chefs de la république, charmés de voir leur pays s'enrichir des dépouilles des provinces voisines, et étonnés des preuves journalières qu'ils acquéraient de la force

(1) *Tepejacac*, suivant Clavigero. (D. L. R.)

1520 invincible de leurs alliés, se prêtèrent à tout ce que Cortez demandait d'eux.

Toutes ces précautions, les plus sages que la situation de Cortez lui permît de prendre, ne lui auraient pas suffi sans un renfort de troupes espagnoles. Il sentait si bien la nécessité absolue de ce secours que c'était là le principal objet de toutes ses pensées et de tous ses desirs, et cependant ses espérances sur le retour de l'officier qu'il avait envoyé dans les îles pour y faire une recrue étaient encore incertaines et éloignées; mais une suite d'événements heureux et imprévus fit pour lui ce que toute sa sagacité et tous ses talents n'auraient pu faire. Le gouverneur de Cuba, qui avait regardé le succès de l'expédition de Narvaez comme infaillible, ayant envoyé après lui deux petits vaisseaux avec de nouvelles instructions, un renfort d'hommes et de munitions de guerre, l'officier à qui Cortez avait confié le commandement de la côte eut l'adresse de les attirer dans le havre de la Vera-Cruz, se saisit des vaisseaux et persuada aisément aux soldats de suivre les drapeaux d'un chef plus habile que celui auquel on les envoyait [1]. Peu de temps après, trois vaisseaux plus forts entrèrent séparément dans le même havre. Ils faisaient partie d'une escadre armée par François de Garay, gouverneur de la Jamaïque, qui, possédé de la fureur des découvertes

(1) B. Diaz, *chap.* 131.

et des conquêtes, comme tous les Espagnols alors 1520
établis en Amérique, avait cherché long-temps à pénétrer dans quelque partie de la Nouvelle-Espagne et à partager avec Cortez la gloire et les avantages que pouvait attendre celui qui soumettrait cet empire à la couronne de Castille. Ces aventuriers avaient fait imprudemment leur descente dans les provinces septentrionales où le pays était pauvre et le peuple féroce et guerrier; et, après une longue suite de cruels malheurs, la famine les avait forcés
à se hasarder d'entrer à la Vera-Cruz et à se mettre à 28 octobre.
la merci de leurs compatriotes. Leur fidélité ne tint pas contre les espérances flatteuses et les grandes promesses qui avaient séduit d'autres aventuriers avant eux, et, comme si l'esprit de révolte eût été alors contagieux dans la Nouvelle-Espagne, ils quittèrent aussi le service du chef qui les avait engagés et se donnèrent à Cortez [1]. L'Amérique même ne fut pas la seule partie du monde qui lui fournit des secours inattendus. Un vaisseau frété par quelques négociants toucha à la Nouvelle-Espagne. Il était chargé de munitions de guerre qu'ils envoyaient vendre dans l'espérance de faire de grands profits dans un pays dont la richesse commençait à être connue en Europe. Cortez acheta avec beaucoup d'empressement une cargaison qui était pour lui sans

(1) Cortez, *Relat. p.* 253. F. B. Diaz, *chap.* 133.

1520 prix, et l'équipage, suivant l'exemple des autres, alla le joindre à Tlascala [1].

Par tous ces événements l'armée de Cortez se trouva augmentée de cent quatre-vingts hommes et de vingt chevaux, forces trop peu considérables pour mériter qu'on en fît mention dans l'histoire d'aucune autre partie du globe; mais dans celle de l'Amérique, où l'on voit constamment de grandes révolutions opérées par des causes qui semblent n'avoir aucune proportion avec les effets qu'elles produisent, ces petites circonstances prennent de l'importance, parce qu'elles décident de la destinée des royaumes. Il est surtout à remarquer que les deux hommes qui ont le plus contribué au succès de Cortez, en lui fournissant si à propos ces secours, étaient l'un son ennemi déclaré qui travaillait de toutes ses forces à le perdre, et l'autre un rival envieux qui cherchait à le supplanter. L'histoire de Cortez ne présente aucun exemple plus frappant du bonheur singulier qui accompagna toutes ses entreprises.

Etat de ses forces.

Le premier avantage que tira Cortez de ces renforts fut de pouvoir renvoyer ceux des soldats de Narvaez qui demeuraient contre leur gré à son service. Après leur départ il se trouva encore à la tête de cinq cent cinquante hommes d'infanterie, dont quatre-vingts étaient armés de mousquets ou d'ar-

(1) Cortez, *Relat. p.* 253. F. B. Diaz, *cap.* 136.

quebuses, et de quarante cavaliers. Il avait avec cela neuf pièces de canon de campagne[1]. A la tête de cette petite armée et de dix mille Tlascalans et autres Indiens, il commença sa marche vers Mexico le vingt-huit décembre, six mois après la fatale retraite à laquelle les Mexicains l'avaient forcé[2]. 1520

Préparatifs des Mexicains pour leur défense.

L'ennemi se préparait de son côté à le recevoir. Après la mort de Montézuma, les principaux Mexicains, à qui appartenait le droit d'élire un empereur, avaient élevé au trône son frère Quetlavaca[3]. Sa haine connue et invétérée pour les Espagnols eût été un titre suffisant auprès d'eux, quand même il eût été moins digne de leur choix par son courage et ses grandes qualités. Il eut immédiatement après son élection une occasion de montrer ses talents, en dirigeant en personne les vives attaques qui avaient forcé les Espagnols à abandonner la capitale. Dès que leur retraite lui donna le temps de respirer, il prit des mesures pour prévenir leur retour à Mexico, avec autant de prudence qu'il en avait mis à les en chasser. La proximité de Tlascala lui donnait la facilité d'être instruit des mouvements et des intentions de Cortez.

(1) Cortez, *Relat. p.* 255. E.

(2) *Relat.* 256. A. B. Diaz, *chap.* 137.

(3) Solis paraît le seul écrivain espagnol qui lui donne le nom de *Quetlabaca* ou *Quetlavaca,* Clavigero et les historiens cités par lui l'appellent *Cuitlahuatzin.* Il était seigneur d'Iztapalapan, conseiller intime de son frère Montézuma et *Tlachcocalcatl* ou général de l'armée.

(D. L. R.)

1520 Il vit l'orage qui se formait, et se prépara de bonne heure à le repousser. Il répara les parties de la ville que les Espagnols avaient détruites, et y ajouta de nouvelles fortifications, telles que l'art des Mexicains était capable de les élever. Après avoir rempli ses magasins des armes en usage parmi les Indiens, il fit faire de longues piques, armées des épées et des poignards pris sur les Espagnols, dans le dessein de les employer contre la cavalerie. Il exhorta les peuples de toutes les provinces à prendre les armes contre leurs oppresseurs; et, pour les encourager à une vigoureuse résistance, il leur promit l'exemption de toutes les taxes que ses prédécesseurs avaient imposées [1].

Mais le principal objet de son attention fut d'enlever aux Espagnols les avantages qu'ils retiraient de l'amitié des Tlascalans. Il tâcha d'engager ces républicains à renoncer à toute liaison avec des hommes ennemis déclarés des dieux des Indiens, et qui ne manqueraient pas de les soumettre eux-mêmes au joug qu'on les aidait si imprudemment à imposer au reste de la nation. Ces raisons étaient frappantes, et elles furent présentées avec tant de force, que Cortez eut besoin de toute son adresse pour effacer les impressions qu'elles avaient faites sur les chefs des Tlascalans [2].

(1) Cortez, *Relat. p.* 253. E, 254. A. B. Diaz, *chap.* 140.
(2) B. Diaz, *chap.* 129. Herrera, *Decad. II*, *lib. X*, *cap.* 14-19.

Mais tandis que Quetlavaca préparait sa défense 1520
avec une prévoyance rare dans un Américain, il fut emporté par la petite vérole. Cette maladie, qui venait de se montrer dans la Nouvelle-Espagne avec toute sa malignité, était inconnue en Amérique avant que les Européens y eussent pénétré, et doit être regardée comme une des plus grandes calamités que l'ancien monde ait répandues sur le nouveau. Les Mexicains élevèrent au trône Guatimozin [1], neveu et gendre de Montézuma, jeune homme d'une si grande réputation pour les talents et la valeur, qu'il fut choisi tout d'une voix dans la circonstance critique où l'empire se trouvait [2].

Cortez, à son entrée sur les terres de l'ennemi, 1521
trouva partout des dispositions faites pour arrêter ses progrès. Mais ses troupes surmontèrent facilement ces obstacles et s'emparèrent de Tezcuco [3], la seconde ville de l'empire, sur les bords du lac à environ vingt milles de Mexico [4]. C'est là qu'il établit son principal quartier, tant parce qu'il était le lieu le plus propre à mettre à l'eau ses brigantins, que pour faire de là ses approches vers la capitale avec plus de facilité. Afin de n'avoir rien à craindre pour sa sûreté pendant son séjour dans cette ville, il dé-

Cortez s'avance vers Mexico.

(1) Clavigero l'appelle *Quauhtemotzin,* et dit qu'il avait environ vingt-cinq ans lorsqu'il fut élu.

(2) B. Diaz, *chap.* 130.

(3) Cortez y entra avec son armée le 31 décembre 1520. (D. L. R.)

(4) Villa Senor, *Teatro Americano*, *lib. 1, cap.* 156.

1521 posa le cacique ou chef qui y commandait : son titre n'était pas valide [1], et il mit à sa place un Indien qu'un parti de nobles lui désignait comme l'héritier légitime de cette place. Attachés par ce nouveau bienfait, le nouveau cacique et ses partisans servirent les Espagnols avec une inviolable fidélité [2].

Lenteur et circonspection de Cortez.

La construction des brigantins ne se faisait qu'avec beaucoup de lenteur, parce qu'elle était exécutée en grande partie par des soldats et des Indiens ignorants que Cortez était obligé d'employer à aider trois ou quatre charpentiers qui s'étaient heureusement trouvés dans son armée. Il ne recevait point le renfort qu'il attendait de l'Espagnole. Toutes ces circonstances l'empêchaient de porter ses armes vers la capitale aussi promptement qu'il aurait voulu. Attaquer sans de nouvelles forces une ville si peuplée, si bien préparée à se défendre et si avantageusement située, c'eût été exposer ses troupes à une destruction inévitable. Trois mois s'écoulèrent avant que les matériaux de ses brigantins fussent prêts et qu'il eût aucune nouvelle des effets de sa négociation à l'Espagnole; cependant il ne resta pas dans l'inaction. Il attaqua successivement différentes villes situées sur le lac, et les soumit ou les détruisit, quoique les Mexicains eussent employé toutes leurs

(1) Clavigero pense le contraire et le prouve; ce souverain s'appelait Coanacotzin et était neveu de Montézuma. (D. L. R.)

(2) Cortez, *Relat. p.* 256, *etc.* B. Diaz, *chap.* 137. Gomara, *Cron. cap.* 121. Herrera, *Decad. III, cap.* 1.

forces pour les défendre. Il n'en usa pas de même 1521
avec quelques autres villes. Il employa des moyens plus doux. Quoiqu'il ne pût traiter avec les habitants que par l'intervention des interprètes, il n'avait pas laissé d'acquérir par cette manière de communiquer avec eux, tout imparfaite et pénible qu'elle était, une grande connaissance de l'état du pays et des dispositions des peuples; en sorte qu'il conduisit ses négociations et ses intrigues avec une dextérité merveilleuse et un succès étonnant. Plusieurs de ces villes voisines de Mexico avaient été autrefois les capitales de petits états indépendants. Quelques-unes, n'étant soumises que depuis peu de temps à l'empire, conservaient encore le souvenir de leur ancienne liberté et portaient avec impatience le joug de leurs nouveaux maîtres. Les marques de leur mécontentement n'échappèrent pas à Cortez, qui sut mettre à profit cette découverte pour gagner leur confiance et leur amitié. En leur promettant de les délivrer de la domination odieuse des Mexicains et de les traiter avec plus de douceur, s'ils voulaient se réunir aux Espagnols contre leurs oppresseurs, il engagea les peuples de plusieurs districts non-seulement à reconnaître le roi de Castille comme leur souverain, mais à fournir à son camp des provisions en abondance et à fortifier son armée de troupes auxiliaires. A peine Guatimosin se fut-il aperçu de cette défection parmi ses sujets, qu'il mit tous ses

1521 soins à la prévenir. Mais, malgré tous ses efforts, l'esprit de révolte fit des progrès. Les Espagnols acquirent de nouveaux alliés, et le monarque indien vit avec douleur Cortez, armant contre l'empire les mêmes mains qui auraient dû le défendre, prêt à s'avancer contre la capitale à la tête d'un corps nombreux de ses propres sujets[1].

Cortez préparait ainsi la destruction de l'empire du Mexique en resserrant par degrés les limites de sa puissance; l'exécution de ses grands desseins ne paraissait plus ni incertaine ni éloignée, lorsqu'il faillit à les voir renversés par une conspiration aussi dangereuse qu'inattendue. Les soldats de Narvaez n'avaient jamais été fort unis avec les premiers soldats de Cortez, et il s'en fallait bien qu'ils secondassent avec le même zèle que ceux-ci les projets du général. Ils se laissaient facilement abattre dans toutes les occasions où il fallait quelque effort extraordinaire de patience et de courage. En voyant maintenant de près tous les dangers auxquels ils allaient s'exposer, pour réduire une ville aussi avantageusement située que l'était Mexico, et défendue par une armée nombreuse, ceux d'entre eux qui étaient restés fidèles à Cortez quand leurs compagnons l'avaient abandonné, commencèrent à manquer de résolution. La crainte les conduisit à discuter

(1) Cortez, *Relat. p.* 256-260. B. Diaz, *chap.* 137-140. Gomara, *Cron. cap.* 122, 123. Herrera, *Decad. III, lib. I, cap.* 1, 2.

avec une présomption et une liberté peu convenables à de simples soldats les plans de leur général et l'improbabilité du succès. Ils se laissèrent ensuite aller à des censures et à des invectives, et commencèrent enfin à délibérer sur les moyens de pourvoir à leur sûreté, que Cortez leur paraissait négliger entièrement. Antoine Villefagna, simple soldat, mais audacieux, intrigant et fortement attaché à Velasquez, nourrissait avec adresse ce mécontentement. La maison qu'il habitait devint le rendez-vous des séditieux. Ils ne trouvèrent d'autre moyen d'arrêter Cortez dans sa carrière que de l'assassiner lui et ceux des officiers les plus considérables qui lui étaient attachés, et de donner le commandement à un autre officier, lequel, abandonnant des projets qui leur paraissaient extravagants, prendrait de meilleures mesures pour le salut commun. Le désespoir les encourageait au crime. Le moment fixé pour l'exécution de ce complot, les officiers qui devaient périr, ceux qui devaient leur succéder, tout était désigné. Les conspirateurs avaient signé un acte d'association et s'étaient liés entre eux par les serments les plus solennels. Mais le soir du jour qui précédait l'exécution, un des compagnons de Cortez qui s'était laissé séduire par les conjurés, touché de repentir à la vue du danger dont était menacé un homme qu'il était depuis long-temps accoutumé à respecter, ou frappé d'horreur à la pensée de sa propre trahison, 1521

1521 se rendit en secret auprès du général et lui découvrit tout le complot. Cortez, quoique vivement alarmé, ne laissa pas de démêler sur-le-champ ce qu'il avait à faire dans une situation si critique. Il se rend sur-le-champ à la maison de Villefagna, accompagné de quelques-uns de ses officiers en qui il avait le plus de confiance. L'étonnement et la confusion du coupable à cette visite inattendue furent bientôt suivis de l'aveu du complot. Tandis que les officiers de Cortez se saisissaient de ce traître, le général arracha de son sein un papier contenant l'acte d'association signé par les conspirateurs. Impatient de connaître toute l'étendue du danger qu'il avait couru, il se retira chez lui pour le lire et y trouva des noms qu'il ne put voir sans être pénétré de surprise et de douleur; mais il sentit que dans cette circonstance il pouvait y avoir du danger à faire des recherches trop rigoureuses, et prit le parti de ne poursuivre que le seul Villefagna. Comme la preuve de son crime n'était pas équivoque, son procès fut court. Il fut condamné et pendu le jour suivant à la porte de la maison où il était logé. Cortez assembla ensuite ses troupes, et, leur ayant exposé d'abord l'atrocité du crime et la justice de la punition, il ajouta avec un air de satisfaction que les détails de cet abominable complot lui étaient entièrement inconnus, parce que Villefagna, au moment où il s'était vu arrêté, avait déchiré un papier qui vrai-

semblablement contenait son plan et les noms de ses complices, qu'il en avait avalé les morceaux, et que, malgré la rigueur des tourments, il n'avait rien avoué. Cette artificieuse déclaration tranquillisa les complices, que tourmentait la conscience de leur crime, et plus encore la crainte de le voir découvert. Cortez retira de cet événement l'avantage de connaître ceux de ses compatriotes qui étaient ses ennemis, et de pouvoir observer leurs démarches avec plus d'attention : tandis que persuadés par sa modération que la conspiration ne lui était pas connue, ils s'efforçaient de détourner d'eux tous les soupçons en redoublant de zèle et d'activité pour son service [1].

1521

Ses préparatifs singuliers pour la construction des brigantins.

Cortez ne laissa pas à ses troupes le temps de refléchir beaucoup sur ce qui venait d'arriver; il les mit sur-le-champ en action pour empêcher plus efficacement le retour de l'esprit de mutinerie. Une circonstance heureuse lui en offrit le moyen sans qu'il eût paru le chercher. On lui donna avis que les matériaux de ses brigantins étaient enfin prêts, et qu'on n'attendait pour les conduire à Tezcuco qu'un corps d'Espagnols qui les escortât. Le commandement de cette troupe, composée de deux cents fantassins et quinze cavaliers, ayant avec eux deux pièces de canon, fut confié à Sandoval, qui

(1) Cortez, *Relat. p.* 283. C. B. Diaz, *chap.* 146. Herrera, *Decad. III, lib. I, cap.* I.

1521 par sa vigilance, son activité et son courage, acquérait chaque jour de plus en plus la confiance de Cortez et l'estime de ses compagnons. L'expédition était aussi difficile qu'importante. Il fallait conduire les pièces de bois, les planches, les mâts, les cordages, les voiles, les fers, et tout ce qui était nécessaire à la construction de treize brigantins, par une route de soixante milles à travers un pays de montagnes, et avec l'aide des Indiens, qui n'avaient aucun animal domestique et ne connaissaient l'usage d'aucune de ces machines qui facilitent les grands travaux. Les Tlascalans fournirent huit mille *tamènes*, classe d'hommes destinés parmi eux aux travaux serviles et qui devaient être accompagnés et protégés par quinze mille guerriers de la même nation. Sandoval régla l'ordre de leur marche avec beaucoup d'intelligence. Les tamènes furent placés au centre, ayant un corps de Tlascalans à leur tête, un second à leur arrière-garde, et des partis considérables sur les flancs. A chacun de ces corps il joignit un certain nombre d'Espagnols, non-seulement pour les aider à repousser l'ennemi, mais pour les accoutumer à l'ordre et à l'obéissance. Ce corps si nombreux et si embarrassé dans sa marche n'avançait qu'avec beaucoup de lenteur, mais en très bon ordre. Dans les endroits resserrés par les bois ou les montagnes, la ligne s'étendait au-delà de six milles. Des partis de Mexicains paraissaient souvent sur les

hauteurs voisines; mais ne voyant aucune espérance de succès contre un ennemi sans cesse sur ses gardes et préparé à les recevoir, ils n'osèrent tenter aucune attaque, et Sandoval eut la gloire de conduire sans aucun échec à Tezcuco un convoi d'où dépendait désormais le sort de toutes les opérations des Espagnols[1]. 1521

Il reçoit de nouveaux secours.

Cet heureux succès fut suivi d'un événement non moins important pour Cortez. Quatre vaisseaux arrivèrent de l'Espagnole à la Vera-Cruz avec deux cents soldats, quatre-vingts chevaux, deux pièces de canon de siége et une grande quantité d'armes et de munitions[2]. Cortez, encouragé par la réussite de tous les projets qu'il avait formés pour affaiblir ses ennemis ou se fortifier lui-même, impatient d'ailleurs de commencer le siége de Mexico, hâta la construction de ses brigantins et le moment de les lancer à l'eau. Pour faciliter cette dernière opération, il avait employé pendant deux mois un grand nombre d'Indiens à creuser le lit d'un petit ruisseau qui coule de Tezcuco dans le lac, et à en former un canal de près de deux milles de long[3]. L'ouvrage était enfin terminé, malgré tous les efforts des Mexicains pour interrompre les travailleurs ou pour brûler les brigantins[4].

(1) Cortez, *Relat.* 260. C. E. B. Diaz, *chap.* 140.
(2) Cortez, *Relat.* 259. F. 262. D. Gomara, *Cron. cap.* 129.
(3) Voyez la note 5.
(4) B. Diaz, *chap.* 140.

1521
Les brigantins sont lancés à l'eau.

Le vingt-huit avril, toutes les troupes espagnoles et tous les Indiens auxiliaires [1] furent rangés sur les bords du canal et les brigantins lancés à l'eau; ce qui se fit avec une grande pompe militaire, consacrée et rendue plus solennelle encore par la célébration des mystères les plus respectés de la religion romaine. A mesure qu'ils entraient dans le canal, le P. Olmedo les bénissait et leur donnait un nom. Les spectateurs, pénétrés d'admiration et animés par l'espérance, les suivaient des yeux jusqu'à leur entrée dans le lac. Dès que les brigantins déployèrent leurs voiles et prirent le vent, un cri général de joie s'éleva dans les airs; ils admiraient tous le génie hardi et entreprenant qui, par des moyens si extraordinaires, que le succès surpassait presque tout ce qu'on avait pu concevoir, avait su se créer une flotte, sans le secours de laquelle les Espagnols ne pouvaient espérer de se rendre maîtres de Mexico [2].

Dispositions pour le siége.

Cortez se détermina à former le siége par trois différents côtés: à l'est du lac vis-à-vis de Tezcuco, à l'ouest vis-à-vis de Tacuba, et au sud vis-à-vis de Cuyocan. Ces villes, situées sur les principales chaussées qui conduisent à la capitale, avaient été placées

(1) L'armée destinée à faire le siége de Mexico consistait, suivant Clavigero, en neuf cent dix-sept Espagnols et plus de soixante-quinze mille Indiens auxiliaires, dont le nombre s'éleva plus tard à plus de deux cent mille. (D. L. R.)

(2) Cortez, *Relat.* 266. C. Herrera, *Decad. III*, *lib. I*, *cap.* 5. Gomara, *Cron. cap.* 129.

ainsi pour en défendre l'approche[1]. Sandoval commandait la première attaque, Pedro d'Alvarado la seconde, et Christoval de Olid la troisième, chacun d'eux avec un nombre égal d'Espagnols et un corps nombreux d'Indiens auxiliaires. Les Espagnols, depuis l'arrivée du renfort de l'Espagnole, étaient au nombre de huit cent dix-huit fantassins, dont cent dix-huit étaient armés de mousquets ou arquebuses, et quatre-vingt-six étaient à cheval. Leur artillerie consistait en trois canons de siége et quinze pièces de campagne[2]. Cortez se réserva la conduite des brigantins, comme l'opération la plus importante et la plus dangereuse. Chaque brigantin était armé d'un petit canon et monté par vingt-cinq Espagnols. 1521

Alvarado et Olid, en s'avançant aux postes qui leur avaient été assignés, rompirent les aqueducs qui portaient les eaux à Mexico, prélude des calamités que les habitants auraient à souffrir[3]. Ils trouvèrent les villes dont ils devaient prendre possession abandonnées par leurs habitants, qui s'étaient réfugiés dans la capitale, où Guatimosin avait 10 mai.

(1) Clavigero prétend que Robertson a commis ici plusieurs erreurs; qu'à l'est du lac il n'y avait et même qu'il ne pouvait pas y avoir de route qui conduisît à la capitale, à cause de la profondeur des eaux dans cet endroit, et que Sandoval ne campa point à Tezcuco, d'où il était impossible d'attaquer Mexico; mais à Tepejacac vers le nord. (D. L. R.)

(2) Cortez, *Relat.* 266. C.

(3) Cortez, *Relat.* 267. B. Diaz, *chap.* 150. Herrera, *Decad. III, lib. 1, cap.* 13.

1521 rassemblé les principales forces de son empire, le seul endroit en effet où il pût espérer avec quelque vraisemblance de résister à l'ennemi formidable qui le menaçait.

Les Mexicains attaquent les brigantins.

Le premier effort des Mexicains fut dirigé contre les brigantins, dont ils prévoyaient et redoutaient avec raison les terribles effets. Quelque peine que se fût donnée Cortez et quelque talent qu'il eût montré à les faire construire, ces bâtiments étaient fort petits, grossièrement faits et montés presque uniquement de soldats qui n'entendaient pas l'art de les conduire. Mais, tout imparfaits qu'ils étaient, on conçoit qu'ils devaient être encore des objets d'admiration et de terreur pour un peuple qui n'avait que des canots et ne connaissait d'autre navigation que celle de son lac. La nécessité força cependant Guatimosin à tenter de les attaquer. Il espéra de suppléer par le nombre de ses canots à ce qui leur manquait en force. Il en assembla une si grande multitude qu'ils couvrirent la surface du lac. Ils s'avancèrent hardiment contre les brigantins, qui, retenus par un calme plat, ne pouvaient venir à leur rencontre. Mais, lorsque les Mexicains se trouvèrent près des bâtiments espagnols, un petit vent s'éleva. En un moment les voiles furent déployées, et les brigantins, se portant au milieu de leurs faibles ennemis avec une impétuosité à laquelle ceux-ci ne pouvaient résister, renversèrent un grand

Ils sont repoussés.

nombre de canots et dissipèrent tout le reste. La perte des Mexicains fut si considérable qu'ils demeurèrent convaincus que les progrès des Européens dans les connaissances et les arts leur donnaient à la mer une supériorité sur les Indiens plus grande encore que celle qu'ils avaient montrée jusqu'alors sur terre[1]. 1521

Plan singulier pour la conduite du siége.

Dès ce moment Cortez demeura maître du lac, et non-seulement les brigantins conservèrent la communication entre les différents postes occupés par les Espagnols, quoique très éloignés les uns des autres, mais ils furent occupés à défendre les chaussées que les Indiens auraient voulu rompre et à en éloigner les canots lorsqu'ils tentaient d'en approcher pour inquiéter les troupes à mesure qu'elles s'avançaient vers la ville. On fit trois divisions des brigantins, et chacune fut employée à une des trois attaques, avec l'ordre de seconder les opérations de l'officier qui la commandait. Les attaques furent alors poussées des trois côtés avec une égale vigueur, mais d'une manière si différente de celle qui se pratique dans les siéges ordinaires, que Cortez dans sa relation paraît craindre qu'elle ne soit mal entendue ou désapprouvée par les personnes qui ne connaissent pas la situation de Mexico[2]. Chaque

(1) Cortez, *Relat.* 267, C. B. Diaz, *chap.* 150. Gomara, *Cron. cap.* 131. Herrera, *Decad. III*, *lib. I*, *cap.* 17.

(2) Cortez, *Relat.* 270. F.

1521 jour au matin ses troupes attaquaient les barricades que l'ennemi avait élevées sur les chaussées, passaient les tranchées creusées par les Mexicains, ou le canal lui-même lorsque les ponts étaient rompus. On s'efforçait ainsi de pénétrer jusqu'au cœur de la ville dans l'espérance de remporter quelque avantage décisif qui pût forcer l'ennemi à se rendre et terminer la guerre en un coup. Mais lorsque la valeur obstinée des Mexicains rendait les travaux de la journée sans effet, les Espagnols se retiraient le soir dans leurs premiers quartiers. Ainsi la fatigue et le danger se renouvelaient en quelque manière chaque jour, les Mexicains réparant pendant la nuit ce que les Espagnols avaient détruit dans le jour, et reprenant les postes dont ils avaient été chassés. Mais la nécessité prescrivait cette marche ennuyeuse et lente. Les troupes de Cortez étaient en si petit nombre qu'il n'osait tenter de s'établir avec cette poignée d'hommes dans une ville où il pouvait être environné par une si grande multitude d'ennemis. Le souvenir de ce que lui avait déjà coûté l'excès de confiance avec lequel il s'était mis dans cette dangereuse situation était toujours présent à son esprit. Les Espagnols, épuisés par la fatigue, étaient dans l'impuissance de conserver tous les postes qu'ils gagnaient chaque jour, et, quoique leur camp fût rempli d'Indiens auxiliaires, ils n'osaient confier ce soin à des gens si peu accoutumés

à la discipline militaire et sur la vigilance desquels 1521
il eût été imprudent de compter. Outre cela Cortez avait le plus vif desir d'empêcher, autant que possible, la ville de Mexico d'être détruite, parce qu'il voulait en faire la capitale des grands pays qu'il allait conquérir, et qu'il souhaitait qu'elle restât comme un monument durable de sa gloire. Toutes ces considérations l'engagèrent à suivre opiniâtrément pendant un mois entier le système de siége qu'il avait adopté. Les Mexicains montrèrent à se défendre presque autant de valeur que les Espagnols à les attaquer. Par terre et par eau, la nuit et le jour, un combat furieux succédait à un autre. Plusieurs Espagnols furent tués, un plus grand nombre blessés, et tous étaient au moment de succomber sous les travaux d'un service qui ne leur laissait aucun repos et qui devint encore plus difficile lorsqu'à la saison des pluies elles commencèrent à tomber avec leur violence ordinaire [1].

Cortez tente de prendre la ville d'assaut.

Cortez, étonné et déconcerté de la longueur et des difficultés du siége, se détermina à faire un grand effort pour se rendre maître de la ville avant d'abandonner le plan qu'il avait suivi jusque là et d'embrasser un nouveau système d'attaque. Il envoya ordre à Alvarado et à Sandoval de s'avancer avec leurs divisions pour un assaut général, et se mit à la tête du corps posté sur la chaussée de

(1) B. Diaz, *chap.* 151.

1521 3 juillet. Cuyocan. Animés par sa présence et par l'espoir de quelque événement décisif, les Espagnols attaquèrent avec une impétuosité à laquelle rien ne résista : ils renversèrent toutes les barricades les unes après les autres, franchirent les fossés et les canaux, et arrivèrent à la ville, où ils gagnèrent du terrain par degrés, malgré tous les efforts des Mexicains. Cortez, au milieu de la satisfaction que lui donnait la rapidité de ses progrès n'avait pas oublié de prendre des précautions pour la sûreté de sa retraite, dans le cas où il y aurait été forcé, et avait chargé Julien d'Alderète, officier estimé, qui lui était venu avec le renfort de l'Espagnole, de combler les canaux et de défendre les passages aux endroits rompus de la chaussée à mesure que les corps s'avanceraient. Cet officier jugea cet emploi trop indigne de lui, et, tandis que ses compagnons étaient au plus fort du combat et dans le chemin de la victoire, il abandonna le soin important dont il était chargé, et vint se mêler parmi les combattants. Les Mexicains, qui faisaient insensiblement des progrès dans l'art de la guerre, ayant observé cette négligence, en instruisirent Guatimosin.

Il est repoussé. Ce prince vit sur-le-champ les conséquences de la faute que commettaient les Espagnols, et, avec une grande présence d'esprit, se disposa à en profiter. Il donna ordre aux troupes qui combattaient les Espagnols de front de céder peu à peu du ter-

rain pour les attirer plus avant dans la ville, et envoya en même temps un corps nombreux de guerriers par différentes rues, les uns par terre, les autres par eau, vers la grande brèche faite à la chaussée. A un signal qu'il donna, les prêtres du principal temple frappèrent le grand tambour consacré au dieu de la guerre. Aussitôt que les Mexicains entendirent ces sons lugubres et solennels, propres à leur inpirer l'enthousiasme et le mépris de la mort, ils se précipitèrent sur l'ennemi avec une nouvelle furie, allumée par le fanatisme et par l'espérance du succès. Les Espagnols ne pouvant tenir contre des hommes animés par de si puissants motifs, commencèrent à se retirer d'abord lentement et en bon ordre. Mais l'ennemi les pressant toujours, et la retraite devenant de moment en moment plus nécessaire, la terreur et la confusion se mirent parmi eux; de sorte qu'en arrivant à la grande brèche de la chaussée, Espagnols et Tlascalans, infanterie et cavalerie, y tombaient pêle-mêle, et y étaient accablés par les Mexicains, qui fondaient sur eux de toutes parts; leurs petits canots les portaient à travers les bas-fonds dont les brigantins ne pouvaient approcher. Cortez s'efforça inutilement d'arrêter et de rallier ses soldats. La crainte les rendait sourds à ses ordres et à ses prières. Enfin, ne pouvant les ramener au combat, il s'occupa de sauver quelques-uns de ceux qui 1521

1521 étaient tombés dans le canal. Mais tandis qu'il était tout entier à ce soin et qu'il négligeait sa propre sûreté, six Mexicains se saisirent de lui et l'emmenaient en triomphe, lorsque deux de ses officiers l'arrachèrent à ce danger aux dépens de leur vie; il reçut néanmoins plusieurs blessures dangereuses avant de pouvoir se dégager. Les Espagnols perdirent plus de soixante des leurs, et ce qui rendit cette perte encore plus cruelle, dans ce nombre quarante tombèrent vivants entre les mains d'un ennemi qui ne faisait point de quartier à ses prisonniers [1].

Avec une perte considérable.

Les approches de la nuit en éloignant les Mexicains amenèrent pour les Espagnols une situation presque aussi cruelle que celle dont ils sortaient. Ils entendaient les cris de triomphe et le tumulte de l'horrible fête par laquelle les Mexicains célébraient leur victoire. Toute la ville était illuminée, et le grand temple était si brillant de clarté qu'on pouvait distinguer de loin le peuple en mouvement et les prêtres empressés à faire les préparatifs pour la mort des prisonniers. Les Espagnols s'imaginaient reconnaître leurs compagnons à la blancheur de leur peau et les voir dépouillés et contraints de danser devant la statue du dieu à qui ils allaient être immolés. Ils entendaient leurs cris et croyaient

Les Espagnols prisonniers sont sacrifiés au dieu de la guerre.

(1) Cortez, *Relat. p.* 273. B. Diaz, *chap.* 152. Gomara, *Cron. cap.* 138. Herrera, *Decad. III, lib. I, cap.* 20.

distinguer chaque victime par le son de sa voix. 1521
L'imagination augmentait l'horreur de ces tableaux; les plus insensibles fondaient en larmes, et les plus courageux frémissaient à la vue de ce terrible spectacle [1].

Nouveaux efforts des Mexicains.

Cortez, en partageant avec ses soldats les sentiments que ce cruel événement leur inspirait, avait à supporter encore les accablantes réflexions, naturelles à un général après un malheur si inattendu, et ne pouvait se soulager comme eux en le montrant dans toute son étendue. Pour soutenir et ranimer le courage et les espérances de ses compagnons, il était obligé d'affecter une tranquillité qu'il n'avait point. La conjoncture demandait en effet de sa part la plus grande fermeté. Les Mexicains, encouragés par leur succès, l'attaquèrent le lendemain matin dans ses quartiers; mais ils ne s'en tinrent pas uniquement à cette attaque. Ils envoyèrent les têtes des Espagnols qu'ils avaient immolés aux gouverneurs des provinces voisines, en les assurant que le dieu de la guerre, apaisé par le sang de leurs ennemis versé si abondamment sur ses autels, avait fait entendre sa voix et déclaré que dans huit jours leurs ennemis seraient entièrement détruits, et la paix et le bonheur rétablis dans tout l'empire.

Cortez est

Une prédiction énoncée avec tant de confiance

(1) Voyez la note 6.

1521 et en termes si précis fut universellement adoptée par un peuple superstitieux. Le zèle des provinces qui s'étaient déjà déclarées contre les Espagnols en devint plus ardent; et d'autres qui s'étaient jusqu'alors tenues dans l'inaction, échauffées par l'enthousiasme religieux, prirent les armes pour exécuter les décrets des dieux. Les Indiens auxiliaires qui s'étaient joints à Cortez, adorateurs des mêmes divinités que les Mexicains, et accoutumés à croire aussi aveuglément qu'eux aux réponses de leurs prêtres, abandonnèrent les Espagnols, comme des hommes dévoués à une destruction certaine. La fidélité des Tlascalans eux-mêmes fut ébranlée, et les Espagnols demeurèrent presque seuls dans leurs quartiers. Cortez, ayant essayé en vain de dissiper par des raisonnements les craintes superstitieuses de ses alliés, se servit avantageusement de l'imprudence que les fabricateurs de la prophétie avaient eue d'en fixer l'accomplissement à un terme si prochain. Pour donner une preuve frappante de leur imposture, il suspendit toutes ses opérations militaires jusqu'à ce que le temps fixé par l'oracle fût écoulé, et, en se couvrant de ses brigantins, qui écartaient l'ennemi, ses troupes passèrent tout ce temps sans être inquiétées, et le terme fatal expira sans aucun désastre pour lui [1].

Abandonné par plusieurs tribus d'Indiens alliés.

Ses alliés, honteux alors de leur crédulité, revin-

Il regagne leur amitié.

(1) B. Diaz, *chap.* 153. Gomara, *Cron. cap.* 138.

rent à leurs postes. D'autres tribus, jugeant que les dieux qui venaient de tromper ainsi les Mexicains avaient abandonné cet empire, se joignirent aux Espagnols ; et telle fut la légèreté de ce peuple, que, fort peu de temps après une défection générale de tous ses alliés, Cortez, si nous l'en croyons lui-même, se vit à la tête de cent cinquante mille Indiens. 1521

Il adopte un nouveau système d'attaque.

Quoique maître d'une armée si nombreuse, il crut devoir former un nouveau système d'attaque qui serait conduit avec plus de circonspection. Au lieu de tenter encore de s'emparer brusquement de la ville par la bravoure de ses troupes, il prit le parti de s'en approcher par degrés et avec toutes les précautions possibles pour ne pas exposer ses gens aux malheurs qu'ils avaient déjà éprouvés. A mesure que les Espagnols avançaient, les Indiens leurs alliés réparaient en les suivant les chaussées; dès qu'ils se rendaient maîtres de quelques parties de la ville, ils faisaient raser les maisons. Peu à peu les Mexicains, forcés de se replier à mesure que leurs ennemis gagnaient du terrain, se trouvèrent resserrés dans un plus petit espace. Guatimosin, ne pouvant empêcher entièrement les progrès de ses ennemis, continuait de se défendre avec le plus grand courage et disputait le terrain pied à pied. Cependant les Espagnols avaient non-seulement changé leur système d'attaque, mais les armes même

1521 avec lesquelles ils combattaient. Cortez leur avait fait prendre de nouveau les longues piques de Chinantlan, qu'ils avaient employées avec tant de succès contre Narvaez. Cette arme leur donna la facilité de combattre serrés ; ils repoussaient presque sans danger des ennemis qui les attaquaient sans ordre. Il périt un nombre prodigieux de Mexicains dans ces combats chaque jour renouvelés [1]. La ville, dévastée ainsi par la guerre, était en même temps en proie à toutes les horreurs de la famine. Les brigantins espagnols, maîtres du lac, empêchaient l'abord de toutes les provisions qui pouvaient leur venir par eau. Le grand nombre des Indiens auxiliaires fermait toutes les avenues de la ville par terre. Les magasins formés par Guatimosin étaient épuisés par le nombre d'hommes réunis dans la capitale pour défendre leur souverain et les temples de leurs dieux. Non-seulement le peuple, mais les premiers des citoyens étaient réduits aux plus cruelles extrémités. Les maladies mortelles et contagieuses, la dernière des calamités qu'éprouvent les villes assiégées, comblaient enfin la mesure de leurs maux [2].

Constance et courage de Guatimosin.

Le courage de Guatimosin se soutenait cependant au milieu de tant de malheurs, et son ame demeurait ferme. Il rejetait avec mépris toutes les

(1) Cortez, *Relat. p.* 275. C. 276. F. B. Diaz, *chap.* 153.

(2) Cortez, *Relat.* 276. E. 277, F. B. Diaz, 155. Gomara, *Cron. cap.* 141.

ouvertures de paix que lui faisait faire Cortez, et 1521
ne pouvait supporter l'idée de se soumettre aux oppresseurs de son pays, déterminé à ne pas survivre à sa ruine. Les Espagnols avançaient toujours.
Enfin les trois divisions à la fois pénétrèrent jusqu'à 27 juillet.
la grande place qui était au milieu de la ville, et s'y logèrent. Les trois quarts de Mexico se trouvaient en leur puissance; le reste était si pressé que les habitants désespérèrent de pouvoir résister à des ennemis qui les attaqueraient désormais avec plus d'avantages encore et plus de moyens de succès. Les nobles, empressés de sauver la vie d'un monarque qu'ils respectaient, obtinrent de Guatimosin qu'il quitterait sa capitale qu'on ne pouvait plus défendre, et qu'il se retirerait dans les provinces éloignées de l'empire, où il pourrait encore exciter les peuples à la défense commune et combattre avec moins de désavantage. Pour faciliter l'exécution de ce projet, ils tâchèrent d'amuser Cortez par des propositions de paix, afin que Guatimosin pût s'échapper pendant le cours de la négociation. Mais Cortez avait trop de discernement et de sagacité pour se laisser tromper par leurs artifices. Pénétrant leur dessein, et persuadé qu'il lui était très important d'en empêcher l'exécution, il avait confié à Sandoval, sur la vigilance duquel il pouvait compter entièrement, le commandement des brigantins, avec ordre de veiller sur les moindres mouvements de

1521 l'ennemi. Sandoval, attentif à exécuter ces ordres, ayant observé quelques grands canots remplis d'Indiens, qui traversaient le lac avec une extrême rapidité, donna le signal de la chasse; Garcia Holguin, qui commandait le brigantin le plus léger, les ayant bientôt atteints, était prêt à faire feu sur le plus avancé qui semblait porter un homme auquel le reste obéissait. A l'instant les rameurs élevèrent leurs rames, et tous ceux qui étaient dans le canot, renonçant à faire aucune résistance, le conjurèrent, avec des pleurs et des cris, d'arrêter ses gens, parce que l'empereur était parmi eux. Holguin se saisit sur-le-champ de sa proie. Guatimosin, se remettant entre ses mains, le pria avec dignité d'épargner les insultes à l'impératrice et à ses enfants. Le malheureux prince, conduit devant Cortez, ne montra ni la férocité sombre d'un barbare, ni l'abattement d'un suppliant. « J'ai rempli, dit-il à l'Espagnol, le devoir d'un roi; j'ai défendu mon peuple jusqu'à la dernière extrémité. Il ne me reste qu'à mourir. Prends ce poignard, continua-t-il, en mettant la main sur celui de Cortez, enfonce-le dans mon sein, et termine une vie qui ne peut plus être utile [1]. »

Il est fait prisonnier.

13 août. La ville se rend.

Aussitôt que le sort du monarque fut connu, la résistance des Mexicains cessa, et Cortez prit pos-

(1) Cortez, *Relat.*, 279. B. Diaz, *chap.* 156. Gomara, *Cron. cap.* 142. Herrera, *Decad. III, lib. II, cap.* 7.

session de la partie de la capitale qui n'était pas 1521
encore détruite. Ainsi fut terminé le siége de Mexico[1], le plus mémorable événement de la conquête de l'Amérique. Il avait duré soixante-quinze jours, dont presqu'aucun ne s'était passé sans quelque effort extraordinaire de la part des assaillants ou des assiégés pour l'attaque ou la défense d'une ville du destin de laquelle les uns et les autres savaient que celui de l'empire entier dépendait. La défense avait été plus vigoureuse et la lutte plus égale qu'en aucune autre action, entre les habitants de l'Ancien-Monde et ceux du Nouveau. Les talents de Guatimosin, le nombre de ses troupes, la situation avantageuse de sa capitale, avaient balancé la grande supériorité de la discipline et des armes des Espagnols, qui se seraient vus forcés d'abandonner leur entreprise, s'ils n'eussent été secondés par des secours étrangers. Mais Mexico fut perdu par la jalousie des villes voisines, qui redoutaient sa puissance, et par la révolte des sujets de l'empire, las du joug qu'ils portaient. Leurs secours mirent Cortez en état d'exécuter un projet qu'il n'eût peut-être pas osé tenter, s'il eût été réduit à ses propres forces. Si le compte que nous venons de rendre de la réduction de Mexico fait disparaître le merveilleux dont

(1) Mexico fut pris le 13 août 1521, cent quatre-vingt-seize ans après sa fondation par les Aztèques, et cent soixante-neuf ans depuis qu'elle était devenue la capitale d'un empire qui avait été gouverné par onze souverains. Voir Clavigero. (*Stor. ant. del Mess.*) (D. L. R.)

1521 les historiens espagnols ont embelli le récit de cet événement, en montrant des causes simples et naturelles où ils ne voient que les exploits romanesques de leurs compatriotes, on y trouve d'un autre côté des motifs d'admirer encore plus les grands talents de Cortez, qui, avec toutes sortes de désavantages, eut l'art d'acquérir sur des nations qui n'entendaient pas sa langue un ascendant assez puissant pour les faire servir d'instrument à l'exécution de ses desseins[1].

Espérances des Espagnols trompées par la médiocrité du butin.

La joie que ressentirent les Espagnols du succès de cette périlleuse entreprise fut d'abord excessive; mais elle se calma bientôt lorsqu'ils se virent frustrés des espérances chimériques qui les avaient animés à braver tant de difficultés et de dangers. Au lieu de ces richesses inépuisables, sur lesquelles ils comptaient en devenant maîtres des trésors de Montézuma, et de l'or de tant de temples, toute leur avidité ne put rassembler, du milieu des ruines et de la désolation d'une ville immense, qu'un butin fort peu considérable[2]. Guatimosin, prévoyant sa destinée, avait rassemblé toutes les richesses laissées par ses ancêtres, et les avait fait jeter dans le lac. Les Indiens auxiliaires s'étaient

(1) Voyez la note 7.

(2) L'or et l'argent, selon la relation de Cortez (*Relat.* 280, A.), ne montèrent qu'à 120,000 pesos, valeur bien inférieure à celle que les Espagnols avaient précédemment partagée entre eux à Mexico.

emparés de la meilleure partie du reste tandis que les Espagnols combattaient. Ce qu'en purent rassembler les conquérants eux-mêmes était si peu de chose, que plusieurs d'entre eux dédaignèrent d'accepter la part qui leur en revenait. Les plaintes et les murmures s'élevèrent d'abord contre Cortez et ses favoris, qu'on soupçonnait de s'être approprié une plus grande part que celle qui devait leur échoir dans un partage équitable, et ensuite contre Guatimosin, qu'ils accusaient d'obstination, parce qu'il refusait de découvrir le lieu où il avait, disait-on, caché ses trésors. 1521

Guatimosin mis à la torture.

Les raisons, les prières et les promesses furent inutilement mises en usage pour calmer les mécontents, et il faut croire que cette inutilité même et la crainte de voir le mécontentement s'augmenter poussèrent Cortez à une action qui ternit la gloire de tout ce qu'il a fait de grand. Sans égard pour le rang qu'avait occupé Guatimosin, sans respect pour les vertus qu'avait déployées ce malheureux monarque, il le fit mettre à la torture, ainsi que son premier favori, pour les forcer à découvrir l'endroit où l'on supposait qu'il avait caché les trésors de l'empire. Guatimosin supporta tout ce que l'ingénieuse cruauté de ses bourreaux put imaginer de tourments, avec le courage indomptable d'un guerrier américain. Le compagnon de ses souffrances, cédant à la violence de la douleur, semblait demander à son maî-

1521 tre, par un regard languissant, la permission de révéler ce qu'il savait; mais le courageux monarque, jetant sur lui un coup d'œil où se peignaient à la fois l'autorité et le dédain, releva sa faiblesse en lui disant: « Et moi, suis-je sur un lit de roses? »[1] Terrassé par ce reproche, le favori persévéra dans le silence et expira dans les tourments. Cortez, honteux enfin de cette horrible scène, tira la victime des mains de ses bourreaux, et prolongea une vie réservée à de nouvelles indignités et à de nouvelles souffrances[2].

Toutes les provinces de l'empire se soumettent.

Le sort de la capitale entraîna celui de tout l'empire, ainsi que les deux partis l'avaient prévu. Les provinces se soumirent les unes après les autres aux vainqueurs. De petits détachements d'Espagnols pénétrèrent dans tout le pays sans obstacle, et jusqu'à la grande mer du Sud, par laquelle ils espéraient toujours, selon les idées de Colomb, s'ouvrir aux Indes-Orientales un passage court et facile, et assurer à la couronne de Castille les richesses si enviées de ces belles régions. L'esprit actif de Cortez commença dès lors à s'occuper de ce projet. Il ignorait que, pendant le cours de ses victoires au Mexique, ce même plan avait été exécuté. Cet événement étant un des plus intéressants dans l'histoire des découvertes des Espagnols, et ayant beaucoup influé sur

Cortez forme des plans pour de nouvelles découvertes qui sont faites par Magellan.

(1) Les historiens Herrera, Torquemada, Orellana et Clavigero ne rapportent point cette exclamation du roi de Mexico. (D. L. R.)

(2) B. Diaz, *chap.* 157. Gomara, *Cron. cap.* 146. Herrera, *Decad. III, lib. II, cap.* 8. Torquemada, *Monar. Ind. I*, 574.

l'état du pays que Cortez venait de soumettre, nous 1521
devons à nos lecteurs quelque détail à ce sujet.

Ferdinand Magalhaens ou Magellan, Portugais, d'une naissance honorable, ayant servi plusieurs années dans les Indes-Orientales, avec une grande valeur, sous le fameux Albuquerque, demanda les récompenses qu'il croyait lui être dues avec la hauteur naturelle à un homme de courage; mais, pour des raisons qu'on ignore, son général et son souverain rejetèrent ses demandes avec dédain. Magellan, se rendant témoignage de ce qu'il avait fait et de ce
qu'il méritait, ne put supporter ce refus. Dans son 1517
ressentiment il se crut dégagé du serment de fidélité qu'il avait prêté à un maître ingrat, et se présenta à la cour de Castille, où il espérait qu'on rendrait plus de justice à ses talents. Pour commencer à s'y faire connaître avantageusement, il proposa un projet dont l'exécution devait blesser à l'endroit le plus sensible le monarque dont il avait à se plaindre: c'était le plan originaire favori de Colomb, la découverte d'un passage aux Indes-Orientales par l'ouest, sans empiéter sur la partie du globe attribuée aux Portugais, par la ligne de démarcation qu'avait tracée Alexandre VI. Il fondait ses espérances sur les idées de ce grand navigateur, confirmées par beaucoup d'observations, fruit de sa propre expérience et de celle que ses compatriotes avaient acquise par leur commerce avec les régions orientales. L'entre-

1521 prise était difficile et dispendieuse, il en convenait; il lui fallait une escadre assez forte, et pourvue de vivres au moins pour deux années. Heureusement il eut affaire à un ministre qui ne se laissait effrayer ni par les difficultés, ni par la dépense. Le cardinal Ximenès, qui gouvernait alors l'Espagne, voyant à la fois dans le succès de cette entreprise un accroissement de richesses et de gloire pour son pays, écouta favorablement les propositions de Magellan. Charles-Quint, à son arrivée dans son nouveau royaume, adopta les mesures de Ximenès avec la même chaleur, et donna ses ordres pour un armement aux dépens de la couronne, dont le commandement fut conféré à Magellan, avec les titres de chevalier de Saint-Jacques et de capitaine-général [1].

Le dixième d'août 1519, Magellan fit voile de Séville [2] avec cinq vaisseaux, armement considérable pour l'état de la navigation dans ces temps-là, quoique le plus grand de ses navires n'excédât pas cent vingt tonneaux. Les équipages montaient en tout à deux cent trente-quatre hommes [3], parmi lesquels se trouvaient quelques-uns des meilleurs pilotes d'Es-

(1) Herrera, *Decad. II*, *lib. II*, *cap.* 19; *lib. IV*, *cap.* 9. Gomara, *Hist. cap.* 91.

(2) Magellan parti de Séville le 10 août 1519, ainsi que le dit Robertson, ne mit à la voile de San-Lucar que le 20 septembre suivant: sa navigation ne commença donc véritablement qu'à cette dernière époque. Voyez Pigafetta (*Premier voyage autour du monde*). (D. L. R.)

(3) Deux cent trente sept, suivant Pigafetta. (D. L. R.)

pagne, et plusieurs marins portugais, en qui Ma- 1521
gellan avait encore une plus grande confiance. Après avoir touché aux Canaries, il prit sa route directement au sud en suivant la côte de l'Amérique. Il essuya des calmes si longs, et employa tant de temps à reconnaître toutes les baies et tous les golfes qui lui semblaient pouvoir former une communication avec la mer qu'il comptait découvrir au sud, qu'au
12 de janvier il ne se trouva qu'à la rivière de la 1520
Plata. En voyant la large embouchure de ce fleuve, qui porte une si grande abondance d'eau à l'océan Atlantique, il se persuada qu'il pourrait trouver par là le passage qu'il cherchait; mais, après l'avoir remonté pendant quelques jours et avoir observé que le canal se rétrécissait et que les eaux devenaient douces, il reprit sa route vers le sud. Le 31 mars, il toucha au port de Saint-Julien, à quarante-huit degrés au sud de l'équateur, où il se détermina à passer l'hiver. Il y perdit un de ses vaisseaux, et les Espagnols y souffrirent tant de l'excessive rigueur du climat, que les équipages de trois des vaisseaux, les officiers à leur tête, se mutinèrent ouvertement, et demandèrent qu'on abandonnât le projet d'un aventurier inconsidéré, et qu'on retournât en Espagne. Magellan réprima cette révolte dangereuse avec autant de promptitude que d'intrépidité, et infligea une punition exemplaire à ceux qui l'avaient dirigée. Avec le reste de ses

1521 gens subjugués par sa fermeté, sans être réconciliés avec son entreprise, il continua son voyage vers le sud, et découvrit enfin au cinquante-troisième degré de latitude l'entrée d'un détroit où il se jeta malgré les murmures et les remontrances de tout ce qui était sous ses ordres. Après avoir navigué vingt jours dans ce canal tortueux et dangereux, auquel il donna son nom, et où il fut abandonné par un de ses vaisseaux, il vit enfin se découvrir à ses yeux la grande mer du sud, et remercia le ciel, en répandant des larmes de joie de l'heureux succès de son entreprise [1].

Mais il se trouvait à une plus grande distance qu'il ne l'imaginait du but de son voyage. Il navigua trois mois et vingt jours, portant constamment au nord-ouest, sans découvrir aucune terre [2]. Dans cette route, la plus longue qui eût jamais été faite sur un océan dont on ne connaissait point les bornes, il eut beaucoup à souffrir. Ses provisions étaient presque épuisées. L'eau douce se corrompit; ses gens furent réduits à la plus petite ration nécessaire pour ne pas mourir de faim; et le scorbut, la plus terrible des maladies auxquelles sont expo-

(1) Herrera, *Decad. II, lib. IV, cap.* 10; *lib. IX, cap.* 10, *etc.* Gomara, *Hist. cap.* 92. Pigafetta, *Viagg. apud.* Ramus. II, p. 352, *etc.*

(2) Cela n'est pas exact; avant de trouver les îles des Larrons, Magellan avait découvert deux petites îles désertes situées à deux cents lieues environ l'une de l'autre, auxquelles il ne put aborder et auxquelles il donna, malgré la distance qui les sépare, le nom commun d'*Iles Infortunées*. (D. L. R.)

sés les navigateurs, commença à se manifester. 1521
Une circonstance seule leur donna quelque consolation. Ils eurent un beau temps soutenu et des vents si favorables, que Magellan donna à cet océan le nom de Pacifique, qu'il conserve encore. Enfin, 6 mars.
lorsqu'ils étaient réduits aux dernières extrémités, ils tombèrent sur un groupe de petites îles très fertiles, où ils trouvèrent des rafraîchissements en si grande abondance, qu'ils recouvrèrent bientôt la santé. De ces îles, auxquelles ils donnèrent le nom d'*îles des Larrons*, Magellan s'avança encore plus à l'est, et découvrit celles qu'on nomme aujourd'hui *Philippines*. Il eut malheureusement à s'y défendre contre les naturels du pays, qui l'attaquèrent avec un corps nombreux et des troupes bien armées [1], et Magellan périt, ainsi que plusieurs de ses prin- 26 avril.
cipaux officiers, en combattant ces barbares avec sa valeur ordinaire.

L'expédition se continua sous d'autres commandants. Après avoir visité plusieurs des petites îles répandues dans la partie orientale de l'océan Indien, ils touchèrent à la grande île de Borneo, et

(1) Magellan voulant donner au roi de Zebu (l'une des Philippines) qui l'avait parfaitement accueilli une haute idée de la force des Espagnols, lui promit inconsidérément d'aller attaquer avec cinquante-cinq hommes choisis un de ses voisins avec lequel il était en guerre. Ce fut dans l'engagement qui eut lieu que Magellan, après des prodiges de valeur, périt accablé par la multitude des ennemis, et lorsqu'il songeait à faire retraite, parce que la poudre était venue à lui manquer. (D. L. R.)

1521 ensuite à Tidor, une des Moluques, où ils prirent
8 novembre. terre, au grand étonnement des Portugais, qui ne pouvaient comprendre comment les Espagnols, en naviguant à l'ouest, étaient arrivés à cet établissement reculé de leur commerce le plus lucratif, auquel eux-mêmes se rendaient en faisant route dans une direction opposée. Les Espagnols trouvèrent dans ces îles et dans les îles voisines des peuples instruits des avantages du commerce, et disposés à trafiquer avec une nation inconnue. Ils prirent une cargaison de ces épices précieuses qui sont une des productions les plus recherchées de ces climats. Avec ces trésors et des échantillons des riches marchandises qu'ils avaient trouvées dans les autres contrées qu'ils avaient visitées, la *Victoire*, celui des deux vaisseaux restant de toute l'escadre, qui était le plus en état de soutenir encore un long voyage, fit voile pour l'Europe, sous le commandement de
Janv. 1522. Jean-Sébastien del Cano. Il suivit la route des Portugais par le cap de Bonne-Espérance, et, après avoir beaucoup souffert, il arriva à San-Lucar, le 7 septembre 1522, ayant fait le tour du globe en trois ans et vingt-huit jours [1].

Quoiqu'une destinée malheureuse ait privé Ma-

(1) Herrera, *Decad. III, lib. I, cap.* 3-9; *lib. IV, cap.* 1. Gomara, *Cron. cap.* 93, *etc.* Pigafetta, *apud* Ramus. II, *pag.* 361, *etc.*

L'expédition était partie de San-Lucar le 20 septembre 1519, et elle fut de retour dans le même port le 6 septembre 1522; elle avait donc mis trois ans et quatorze jours à faire ce premier voyage autour du

gellan de la satisfaction de terminer lui-même sa 1521
grande entreprise, ses contemporains rendant justice à sa mémoire et à ses grands talents, lui ont conservé, non-seulement la gloire d'en avoir formé le plan, mais encore celle d'avoir surmonté presque tous les obstacles qui en traversaient l'exécution, et il est encore aujourd'hui placé au rang des navigateurs les plus habiles et les plus heureux. La gloire des navigateurs espagnols éclipsait à cette époque celle de toutes les autres nations; et, dans le cours d'un petit nombre d'années, ils avaient eu le rare bonheur de découvrir un nouveau continent, presque aussi étendu que l'Ancien-Monde[1], et ils constatèrent, par l'expérience, la figure et l'étendue du globe terrestre.

Les Espagnols ne se contentaient pas cependant de la gloire d'avoir les premiers fait le tour du

monde. Le journal de Pigafetta, qui en donne la relation, le seul qui ait été rendu public, a été tronqué par le traducteur français Jacques Fabre. Herrera fournit des renseignements plus étendus. On en trouvera de plus circonstanciés encore dans la *Collection des voyages et découvertes des Espagnols depuis la fin du XV^e siècle*, publiée par M. de Navarrete. On y lit avec un vif intérêt les relations originales de Magellan, de del Cano, dont les manuscrits ont été retrouvés par ce savant. (D. L. R.)

(1) Robertson donne ici dans une grande exagération; car l'ancien continent a plus du double d'étendue que le nouveau, et l'Asie toute seule autant d'étendue et même probablement davantage que tout le continent de l'Amérique. Voir l'*Introduction à la géographie mathématique et critique*, etc., *de Lacroix*, p. 257, et la note 1 du t. II.

(D. L. R.)

1521 monde; ils prétendaient recueillir de grands avantages pour leur commerce de cet effort hardi de leur habileté dans l'art de la navigation. Les savants parmi eux croyaient que les îles à épiceries, et plusieurs des pays les plus riches de l'est, étaient situés dans les limites de la partie du globe attribuée à la couronne de Castille, par le partage d'Alexandre VI. Les négociants, sans s'embarrasser de cette discussion, s'empressèrent de profiter de tout ce que le commerce avec ces pays nouveaux leur offrait d'avantageux et de séduisant. Les Portugais, alarmés de la concurrence de rivaux si dangereux, adressèrent des plaintes et négocièrent en Europe, tandis qu'ils les traversaient en Asie, à force ouverte. Charles, peu instruit de l'importance de cet objet, ou distrait par ses autres projets et par l'étendue de ses autres opérations, ne donna pas à ses commerçants d'Asie la protection dont ils avaient besoin. Enfin le mauvais état de ses finances, épuisées par ses guerres dans toutes les parties de l'Europe, et la crainte de s'en susciter une nouvelle avec les Portugais, le déterminèrent à céder à ceux-ci toutes ses prétentions sur les Moluques, pour la somme de trois cent cinquante mille ducats. Il réserva cependant à la couronne de Castille la faculté de faire revivre ses prétentions, en remboursant cette somme. Mais d'autres objets détournèrent toute son attention et celle de ses successeurs, et l'Espagne perdit tout-à-fait une

branche de commerce qu'elle avait travaillé si long- 1521
temps à s'ouvrir, et dont elle espérait tirer les plus grands avantages [1].

Quoique le commerce avec les Moluques fût abandonné, le voyage de Magellan eut d'abord des suites fort avantageuses pour l'Espagne. Philippe II, en 1564, soumit à sa couronne les îles découvertes dans l'Océan oriental, et y forma des établissements avec lesquels la Nouvelle-Espagne établit une communication régulière, dont nous parlerons dans la suite. Je reviens à présent à ce qui se passait dans la Nouvelle-Espagne.

Cortez rappelé par le roi d'Espagne.

Tandis que Cortez acquérait à sa patrie de si vastes possessions, et préparait encore d'autres conquêtes, sa destinée singulière était non-seulement d'être privé d'une commission du souverain qu'il servait avec tant de zèle et de succès, et de n'avoir aucune autorité légale; mais d'être regardé comme un sujet rebelle. Par les intrigues de Fonseca, évêque de Burgos, sa conduite, lorsqu'il prit le gouvernement de la Nouvelle-Espagne, fut déclarée une usurpation irrégulière faite au mépris de l'autorité royale; et Christoval de Tapia fut revêtu d'une commission qui l'autorisait à destituer Cortez, à se saisir de sa personne, à confisquer ses biens, et rechercher tout ce qu'il avait fait jusqu'a-

(1) Herrera, *Decad. III*, *lib. VII*, *cap.* 5; *Decad. IV*, *lib. V*, *cap.* 7, *etc.*

1521 lors, pour en rendre compte au conseil des Indes, dont l'évêque de Burgos était président. Quelques semaines après la réduction de Mexico, Tapia débarqua à la Vera-Cruz, y portant l'ordre du souverain de dépouiller le conquérant de toute autorité et de le traiter en criminel. Mais Fonseca avait choisi un homme peu propre à seconder son inimitié pour Cortez. Tapia n'avait ni la réputation, ni les talents nécessaires pour exécuter l'importante commission dont il était chargé. Cortez, en témoignant publiquement le plus grand respect pour l'autorité de l'empereur, prit secrètement des mesures pour rendre inutiles les ordres dont Tapia était chargé. Il entama avec lui une négociation si compliquée, il multiplia tellement les conférences, il employa tour à tour et les menaces et les promesses, et les présents, d'une manière si adroite, qu'il détermina enfin cet homme faible à abandonner un pays qu'il n'était pas digne de gouverner[1].

Cortez élude ces ordres.

1522

Il s'adresse de nouveau à la cour.

15 mai.

Cependant, malgré l'adresse avec laquelle il venait de parer ce coup, Cortez était si persuadé qu'il ne tenait pas son pouvoir d'une autorité légitime et suffisante, qu'il se détermina à envoyer en Espagne des députés pour rendre compte du succès de ses armes, pour y porter des échantillons des produc-

(1) Herrera, *Decad. III, lib. III, cap.* 16; *Decad. IV, cap.* 1. Cortez, *Relat.* 281. E. B. Diaz, *chap.* 158.

tions du pays et de riches présents pour l'empe- 1521
reur, comme des gages des grands revenus que la couronne pourrait tirer dans la suite de ses nouvelles conquêtes, et pour demander en récompense de tous ses services l'approbation de tout ce qu'il avait fait et le gouvernement des pays que sa conduite et la valeur de ses compagnons avaient soumis à la couronne de Castille. Le moment où les députés se présentèrent à la cour était favorable. Les mouvements qui avaient troublé l'Espagne à l'avénement de ce prince au trône achevaient de se calmer[1]. Les ministres avaient le temps de s'occuper des affaires du dehors; les récits qu'on publiait des victoires de Cortez remplissaient ses compatriotes d'admiration; l'étendue et les richesses des pays conquis étaient pour eux un objet d'espérances flatteuses et sans bornes. Ce qu'il pouvait y avoir d'irrégulier dans la manière dont Cortez s'était élevé au pouvoir était couvert par l'éclat et le mérite des grandes actions qu'il n'avait faites qu'à l'aide de ce pouvoir même. Tous les esprits se révoltaient à la pensée de punir un homme dont les services méritaient les plus grandes marques de distinction. La voix publique s'élevait hautement en sa faveur; et Charles, arrivant en Espagne dans le même temps, adopta les sentiments de ses sujets avec l'ardeur de son âge. Malgré les réclamations

(1) Histoire du règne de Charles-Quint, *tom. II.*

1522 de Velasquez et les représentations passionnées de l'évêque de Burgos[1], il nomma Cortez capitaine général et gouverneur de la Nouvelle-Espagne, jugeant que personne n'était aussi capable de maintenir l'autorité royale ou d'établir un bon gouvernement parmi ses sujets espagnols et indiens de la Nouvelle-Espagne, que le même commandant à qui les premiers s'étaient volontairement soumis et que les derniers étaient accoutumés à craindre et à respecter depuis si long-temps[2].

Il est nommé capitaine général et gouverneur de la Nouvelle-Espagne.

Ses plans et ses dispositions.

Cortez, avant d'avoir obtenu de son souverain, la confirmation légale de son autorité, l'employait à assurer sa conquête et à la rendre utile à sa patrie. Il résolut d'établir le chef-lieu de son gouvernement au même endroit où était situé l'ancien, et il entreprit de relever Mexico de ses ruines. Comme il se faisait une brillante idée de la future grandeur de l'état qu'il fondait, il commença à rebâtir sa capitale sur un plan dont l'exécution en a fait peu à peu la plus belle ville du Nouveau-Monde. Il employa en même temps dans différentes provinces des personnes instruites pour chercher les mines, et il en ouvrit quelques-unes, les plus riches de

(1) Ce prélat reçut ordre de ne plus se mêler de cette affaire, et le 15 octobre 1522 l'empereur annonça aux autorités mexicaines qu'il avait nommé Cortez capitaine général et gouverneur de la Nouvelle-Espagne. (D. L. R.)

(2) Herrera, *Decad. III, lib. IV*, *cap.* 3; Gomara, *Cron.* 164, 165. B. Diaz, 167, 168.

celles que les Espagnols eussent jusque là découvertes en Amérique. Il détacha ses principaux officiers dans les provinces éloignées et les encouragea à s'y établir, non-seulement en leur faisant de grandes concessions de terre, mais encore en leur accordant sur les Indiens la même autorité et le même droit d'en exiger des services que les Espagnols s'étaient attribués dans les îles. 1522

Révolte des Mexicains et cruauté des Espagnols.

Ce ne fut pas cependant sans difficulté que l'empire du Mexique fut réduit à former une colonie espagnole. Ce peuple, poussé à bout par l'oppression, oublia souvent la supériorité des Espagnols, et courut aux armes pour recouvrer sa liberté ; mais la discipline et la valeur des Européens l'emportèrent partout. Malheureusement pour la gloire de l'Espagne, les vainqueurs souillèrent leur victoire par la manière dont ils traitèrent le peuple vaincu. Aussitôt qu'ils furent maîtres de la capitale et de la personne de Guatimosin, ils supposèrent que le roi de Castille entrait dès ce moment en possession de tous les droits du monarque prisonnier, et affectèrent de considérer les moindres efforts des Mexicains pour assurer leur indépendance comme une rébellion de vassaux contre leur souverain ou une révolte d'esclaves contre leur maître. Sous le prétexte de ces maximes absurdes, ils violèrent tous les droits de la guerre entre les nations. A chaque mouvement d'une province, ils y réduisaient le peuple à la plus

1522 humiliante des conditions, la servitude personnelle. Les chefs, regardés comme plus criminels, étaient mis à mort par les supplices les plus honteux et les plus cruels que pussent imaginer l'insolence et la férocité du vainqueur. Partout les progrès des Espagnols étaient marqués par des traces de sang et par des actions d'une atrocité révoltante. Dans la province de Panuco, soixante caciques ou chefs et quatre cents nobles furent brûlés vifs à la fois, et cette exécrable barbarie ne fut pas commise dans un moment d'emportement, ni par un subalterne; elle fut l'ouvrage de Sandoval, officier dont le nom tient le premier rang après celui de Cortez dans les annales de la Nouvelle-Espagne, et elle avait été concertée avec Cortez lui-même. Pour mettre le comble à l'horreur de cette scène, on assembla les parents et les enfants de ces malheureuses victimes, et on les força d'être les témoins de leur supplice[1]. Il paraît impossible d'ajouter à ces excès : ils furent cependant suivis d'une atrocité qui révolta les Mexicains plus fortement encore, en leur faisant sentir tout leur avilissement et le mépris insultant de leurs vainqueurs pour l'ancienne dignité de leur empire. Sur un léger soupçon, appuyé de témoignages sans force, que Guatimosin avait formé le projet de secouer le joug et d'exciter ses anciens sujets à prendre les armes, Cortez, sans

(1) Cortez, *Relat.* 291. C. Gomara, *Cron. cap.* 155.

forme de procès, fit pendre le malheureux monarque et les caciques de Tezcuco et de Tacuba, les deux personnes les plus qualifiées de l'empire. Les Mexicains virent avec horreur et étonnement ce supplice honteux infligé à des personnes qu'ils respectaient presque à l'égal de leurs dieux[1]. L'exemple de Cortez et de ses principaux officiers encouragea les moindres Espagnols à commettre les plus grands excès. Nuno de Gusman en particulier, dans plusieurs expéditions qu'il commanda, déshonora un nom illustre par un grand nombre d'actions cruelles[2]. 1522

Une circonstance paraît avoir sauvé les Mexicains de l'entière destruction que les Espagnols avaient portée dans les îles. Les premiers conquérants du Mexique n'entreprirent pas d'y fouiller les mines. Ils n'avaient ni les fonds pour les avances des grands travaux par lesquels on pénètre jusqu'à ces profondeurs où la nature a caché les métaux précieux, ni la connaissance des procédés au moyen desquels on sépare le métal de sa mine. Ils se contentèrent de la méthode plus simple, pratiquée par les Indiens, de laver les terres entraînées des montagnes par les rivières et les torrents, et d'en retirer les grains d'or qu'on y trouve. Les riches mines de la

(1) Gomara, *Cron. cap.* 170. B. Diaz, *chap.* 177. Herrera, *Decad. III*, *lib. VIII*, *cap.* 9. Voyez la note 8.

(2) Herrera, *Decad. IV* et *V*, *passim.*

1522 Nouvelle-Espagne, qui ont depuis versé tant de richesses sur le globe, ne furent découvertes que plusieurs années après la conquête[1]. A cette époque l'Espagne avait déjà établi au Mexique un gouvernement mieux réglé et plus humain. L'expérience, fruit des premières fautes, avait suggéré aux conquérants beaucoup de lois utiles et douces en faveur des Indiens; et, quoiqu'on augmentât le nombre de ceux qui travaillaient aux mines, espèce de travail la plus funeste à l'homme, ils souffrirent moins de maux et moins de dépopulation que les îles n'en avaient souffert des exploitations moins étendues mais plus mal réglées des premiers conquérants.

La grande mortalité des Indiens fit évanouir aussi les espérances de leurs nouveaux maîtres. Les travaux des mines, mal conduits, rapportèrent peu de richesses aux entrepreneurs; et, comme on le remarque dans les nouveaux établissements, les dangers et les difficultés furent pour les premiers colons, tandis que le fruit de leurs travaux et de leurs succès, réservé à des temps plus tranquilles, fut recueilli par des successeurs qui avaient plus d'industrie avec moins de mérite. Les premiers historiens de l'Amérique nous parlent sans cesse des maux qu'eurent à souffrir ses conquérants et de leur extrême pauvreté[2]. Dans la Nouvelle-Es-

(1) Herrera, *Decad. VIII, lib. X*, *cap.* 21.

(2) Cortez, *Relat. p.* 283. F. B. Diaz, *chap.* 209.

pagne leur condition devint encore plus fâcheuse 1522
par des arrangements particuliers à cette colonie.

Charles V, en nommant Cortez gouverneur de ce pays, établit en même temps des commissaires indépendants de lui, pour y recevoir et administrer ses revenus [1]. Ces gens, pris dans des emplois subalternes à Madrid, se crurent appelés à un rôle de la première importance; accoutumés aux formalités minutieuses des bureaux, et remplis des idées étroites qu'ils avaient prises dans la sphère où ils s'étaient exercés jusqu'alors, ils furent très étonnés de l'autorité dont Cortez y jouissait, et ne conçurent pas combien la manière de gouverner un pays nouvellement conquis est différente de celle qu'on peut employer dans un état où un gouvernement tranquille et régulier est établi depuis longtemps. Ils représentèrent Cortez à la cour d'Espagne comme un ambitieux et comme un tyran, qui, se donnant un pouvoir supérieur à la loi même, aspirait à l'indépendance, et qui, par ses richesses excessives et par l'influence qu'elles lui donnaient, était en état d'exécuter les projets qu'il paraissait méditer [2]. Ces insinuations firent des impressions si fortes sur les ministres espagnols, presque tous formés aux affaires sous l'administration sévère et jalouse de Ferdinand, qu'ils oublièrent tous les services de

(1) Herrera, *Decad. III, lib. IV, cap.* 3.
(2) Herrera, *Decad. III, lib. V, cap.* 14.

1522 Cortez et les travaux excessifs auxquels il venait de se livrer, en conduisant lui-même une expédition dans laquelle il s'était avancé du lac de Mexico à l'extrémité occidentale du pays de Honduras[1]. Ils firent bientôt passer leurs soupçons dans l'esprit de leur maître, et déterminèrent Charles à en-
1525 voyer au Mexique le licencié Ponce de Léon, pourvu d'amples pouvoirs, pour rechercher la conduite de Cortez, et même pour le faire arrêter et l'envoyer prisonnier en Espagne, s'il le trouvait convenable[2].

La mort soudaine de Ponce de Léon, peu de jours après son arrivée dans la Nouvelle-Espagne[3], empêcha l'exécution de ces ordres; mais, comme ils étaient connus, Cortez fut vivement blessé de cette ingratitude pour des services les plus grands qu'un roi d'Espagne eût jamais reçus d'aucun de ses sujets.

Il travailla cependant à regagner la confiance de son souverain et à conserver sa place. Mais tous

(1) Voyez la note 9.

(2) Herrera, *Decad. III, lib. VIII, cap.* 14, 15.

(3) Ponce de Léon partit de San-Lucar le 2 février 1526, séjourna deux mois à Santo-Domingo pour y attendre un navire; ayant appris que Cortez se trouvait dans les Honduras, il mit à la voile, et dix-neuf jours après il aborda au port de Saint-Jean de Ulua, où il fut informé de l'arrivée de Cortez au Mexique. Il passa par Medellin, se rendit à Islapalapan, arriva à Mexico le 2 juillet, et s'empara aussitôt du gouvernement; mais il mourut au moment qu'il s'occupait d'organiser le tribunal qu'il devait présider comme grand-juge. (D. L. R.)

des Espagnols employés par le gouvernement dans 1525
la Nouvelle-Espagne étaient autant d'espions de sa conduite, et donnaient les interprétations les plus malignes et les plus défavorables à toutes ses actions. Les craintes de Charles et de ses ministres redoublèrent. On forma une nouvelle commission d'enquête, revêtue de pouvoirs plus étendus, et l'on prit différentes précautions pour prévenir ou punir la résistance de Cortez, s'il avait l'audace de manquer à la fidélité d'un sujet[1]. Cortez, en voyant se former l'orage qui le menaçait, éprouva toutes les émotions violentes naturelles à un homme qui a l'ame fière, et qui, au lieu de la reconnaissance qu'on lui doit, reçoit un indigne traitement. Mais, quoique quelques-uns de ses compagnons les plus déterminés le pressassent de faire valoir la justice de sa cause contre une patrie ingrate et de saisir d'une main hardie le pouvoir que de bas courtisans l'accusaient de convoiter[2], il demeura si bien maître de lui-même, ou fut retenu si fortement par des sentiments de fidélité pour son souverain, qu'il rejeta ces dangereux conseils, et prit le seul moyen qui lui restât pour conserver sa dignité sans s'écarter de son devoir. Il résolut de ne pas s'exposer à la honte de se voir appelé en jugement dans un pays qui

(1) Herrera, *Decad. III, lib. VIII, cap.* 15; *Decad. IV, lib. II, cap.* 1; *lib. IV, cap.* 9, 10. B. Diaz, *chap.* 172, 196. Gomara, *Cron. cap.* 166.

(2) B. Diaz, *chap.* 194.

1525 avait été le théâtre de sa gloire et de ses triomphes, et, au lieu d'attendre l'arrivée des juges qu'on envoyait, il se rendit sans délai en Espagne pour y confier sa cause et sa personne à la justice et à la générosité de son souverain [1].

Cortez parut dans sa patrie [2] avec un éclat convenable au conquérant d'un puissant royaume. Il avait apporté avec lui une grande partie de ses richesses, beaucoup de bijoux et d'ornements de grand prix, et différentes productions de la Nouvelle-Espagne [3]. Il était accompagné par quelques Mexicains du premier rang et par les plus considérables de ses officiers. Son arrivée dissipa en un moment tous les soupçons et toutes les craintes. L'empereur, ne voyant plus rien à redouter des desseins qu'on prêtait à Cortez, le reçut comme un sujet fidèle qui se présentait à son maître en se reposant sur son innocence, et qui, par la grandeur de ses services, avait acquis des droits aux plus hautes distinctions. On lui accorda l'ordre de Saint-Jacques, le titre de marquis del Valle de Guaxaca avec la propriété d'un vaste territoire dans la Nouvelle-Espagne; et,

(1) Herrera, *Decad. III. lib. IV*, *cap.* 8.

(2) Ce fut en 1528 que Cortez revint en Espagne, d'après le conseil du cardinal Louisa, président du conseil des Indes et confesseur de l'empereur, qui lui avait écrit une lettre affectueuse pour lui faire connaître que ce souverain desirait le voir. (F. Piz. Orellana.) *Varon. ilust. del Nuevo-Mondo.* p. 119. (D. L. R.)

(3) Voyez la note 10.

comme ses manières étaient polies et élégantes, quoiqu'il eût passé la plus grande partie de sa vie au milieu d'aventuriers grossiers et sans éducation, l'empereur l'admit dans sa familiarité, comme ses courtisans les plus élevés par leur naissance ou leur rang[1]. 1525

Cependant au milieu de ces marques extérieures de considération, les traces de la défiance se laissaient apercevoir encore. Quoique Cortez sollicitât vivement sa réintégration dans le gouvernement de la Nouvelle-Espagne, Charles, trop sage pour confier un emploi si important à un homme qu'il avait soupçonné, refusa de lui donner de nouveau un pouvoir qu'il craignait de ne pouvoir plus borner ou réprimer. Cortez, honoré de nouveaux titres, ne remporta à Mexico qu'une autorité restreinte. On lui laissa le commandement des troupes avec le droit de tenter de nouvelles découvertes; mais toute l'administration civile fut confiée à un conseil, appelé Audience de la Nouvelle-Espagne. Dans des temps postérieurs, lorsque l'accroissement de la colonie y rendit nécessaire une autorité unique et plus étendue, Antoine de Mendoza, de la première noblesse d'Espagne, y fut envoyé en qualité de vice-roi, et réunit dans sa personne les deux pouvoirs qu'on avait séparés du temps de Cortez.

(1) Herrera, *Decad. III, lib. IV, cap.* 1; *lib. VI, cap.* 4. B. Diaz, *chap.* 196. Gomara, *Cron. cap.* 182.

1525 Cette séparation même, comme cela était inévitable, devint la source de dissentions continuelles, de chagrins pour Cortez, et d'obstacles à tous ses projets. Comme il n'avait plus d'occasions de déployer ses talents et d'exercer son activité qu'en tentant de nouvelles découvertes, il forma différents plans d'entreprises de ce genre, qui toutes ont le caractère d'un génie hardi et porté au grand. Il avait pensé de bonne heure qu'en s'avançant dans le golfe de la Floride, le long de la côte orientale de l'Amérique septentrionale, on trouverait quelque détroit conduisant à l'océan occidental, ou que, dans l'isthme de Darien, mieux connu, on découvrirait quelque communication entre la mer du Nord et celle du Sud[1]. Mais, ses espérances ayant été trompées dans l'une et l'autre tentative, il se borna aux expéditions qu'on pouvait faire des ports de la Nouvelle-Espagne sur la mer du Sud. Il y arma successivement différentes petites escadres, dont les unes périrent et les autres revinrent sans avoir fait aucune découverte importante. Las de confier à d'autres la conduite de ses opérations, il se mit lui-même à la tête d'un nouvel armement, et, après avoir beaucoup souffert et essuyé des dangers de toute espèce, il découvrit la grande péninsule de la Californie, et reconnut la plus grande partie du golfe qui la sépare de la Nouvelle-

(1) Cortez, *Relat.* Ramus. III, 294. B.

Espagne[1]. La découverte d'un pays si étendu aurait 1525
fait honneur à tout autre qu'à lui, mais elle n'ajouta rien à la gloire de Cortez, et ne satisfit pas les grandes espérances qu'il avait conçues[2]. Dégoûté par de mauvais succès auxquels il n'était pas accoutumé, et las de voir toujours opposés à ses vues des gens avec lesquels il trouvait honteux pour lui d'être obligé de contester, il retourna une seconde fois en Espagne[3] pour demander ce qu'il croyait lui être dû.

Il n'y reçut pas l'accueil que ses services et même la décence seule le mettaient en droit d'espérer. La gloire de ses anciens exploits était déjà en partie oubliée ou éclipsée par celle des nouvelles conquêtes plus récentes et plus importantes faites sur d'autres points de l'Amérique. On n'attendait plus rien d'un homme déjà avancé en âge, et qui commençait à être malheureux. L'empereur le reçut poliment, mais froidement. Les ministres le traitèrent tantôt avec légèreté, et tantôt avec insolence. Ses plaintes ne furent pas écoutées. Il fit valoir inutilement ses droits. Après avoir perdu plusieurs années à solliciter les ministres et les magistrats, occupation aussi ennuyeuse que mortifiante

(1) Voyez la note 11.

(2) Herrera, *Decad. V, lib. VIII, cap.* 9, 10; *Decad. VIII, lib. VI, cap.* 14. Venegas, *Hist. of Californ. I,* 125. Lorenzana, *Hist. pag.* 322, *etc.*

(3) En 1540, suivant Orellana. (D. L. R.)

1525 pour un homme d'un caractère altier, qui jusque là avait presque toujours commandé, Cortez finit ses jours le 2 décembre 1547, dans la soixante-deuxième année de son âge[1]. Sa destinée fut semblable à celle de tous ceux qui se sont illustrés par des découvertes ou des conquêtes dans le Nouveau-Monde. Envié par ses contemporains, et mal récompensé par le souverain qu'il avait servi, il a été admiré et célébré par les siècles suivants. Pour se former une juste idée de son caractère il suffit de considérer avec impartialité toute la suite de ses actions.

(1) Suivant Fernand Pizarre Orellana, (*Varones ilustres del Nuevo-Mundo.*) p. 122, Cortez accompagna l'empereur Charles-Quint dans son expédition contre Alger en 1541. Il avait l'intention de finir ses jours à Mexico, et il était au moment de passer en Amérique lorsqu'il mourut à Castilleja de la Cuesta, près de Séville, le 2 décembre 1554, à l'âge de soixante-trois ans. Cortez étant né en 1485, suivant Orellana lui-même, d'accord sur ce point avec Herrera, ce grand homme aurait eu à sa mort soixante-neuf ans. (D. L. R.)

FIN DU LIVRE CINQUIÈME.

# HISTOIRE

# DE L'AMÉRIQUE.

## LIVRE SIXIÈME.

DEPUIS que Nugnez de Balboa, en partant des côtes orientales de l'Amérique, avait découvert la mer du Sud et acquis quelques notions imparfaites des riches contrées auxquelles elle pouvait conduire, tous les yeux et tous les projets des aventuriers espagnols établis dans les colonies de Darien et de Panama se tournaient vers ces pays inconnus. Dans un siècle où l'esprit aventurier engageait un grand nombre d'hommes à hasarder toute leur fortune et à braver les plus grands dangers pour tenter une découverte simplement possible, le moindre rayon d'espérance était saisi avec ardeur, et sur des informations légères on entreprenait les plus périlleuses expéditions[1].

1523

Entreprises pour la découverte du Pérou.

C'est ainsi que différents armements furent faits pour prendre possession des pays situés à l'est de Panama. Mais ces entreprises, confiées à des chefs

Leurs mauvais succès.

(1) Voyez la note 12.

1523 dont les talents étaient au-dessous des difficultés, n'eurent aucun succès [1]. Comme ces excursions ne s'étendaient pas au-delà des limites de la province à laquelle les Espagnols ont donné le nom de *Tierra firme*, pays montagneux, couvert de bois, peu peuplé, et très malsain, les aventuriers, à leur retour, firent des rapports décourageants des maux qu'ils avaient soufferts et du peu d'espérances qu'offraient les lieux qu'ils avaient visités. Ces récits calmèrent un peu la fureur des découvertes de ce côté, et il s'établit une opinion générale que Balboa s'était laissé séduire par quelque Indien ignorant qui avait voulu le tromper, ou qui avait été mal entendu.

Nouvelle tentative faite par Pizarre, Almagro et Luque. 1524

Mais il y avait alors à Panama trois hommes sur lesquels les circonstances qui décourageaient tous les autres firent si peu d'impression, qu'au moment même où tous regardaient comme chimérique l'espoir de découvrir à l'est le riche pays qu'avait annoncé Balboa, ils se déterminèrent à entreprendre l'exécution de son projet. Ces hommes extraordinaires étaient François Pizarre, Diego d'Almagro, et Fernand de Luque. Pizarre était fils naturel d'un gentilhomme de bonne famille et d'une femme de basse naissance; et, comme il arrive ordinairement aux enfants illégitimes, son éducation avait été entièrement négligée. Son père ne le croyait pas destiné à s'élever au-dessus de la condition de sa mère,

(1) Calancha, *Cronica*, *p.* 100.

car il l'employa dans sa jeunesse à garder les cochons; 1524
mais le jeune Pizarre, dédaignant cette vile occupation, se fit soldat, et, après avoir servi quelques années en Italie, s'embarqua pour l'Amérique, où une carrière ouverte aux talents attirait tout aventurier ambitieux dont la fortune n'égalait pas les desirs. Sur ce théâtre, Pizarre se distingua promptement. Né avec un caractère aussi entreprenant que son corps était robuste, il était le premier à tous les dangers, toujours infatigable, et d'une patience à toute épreuve. Quoique ignorant jusqu'à ne savoir pas lire, on le regarda bientôt comme un homme né pour commander. Il réussit dans toutes les opérations dont il fut chargé, unissant en sa personne des qualités qui se trouvent rarement ensemble, la persévérance et l'ardeur, la hardiesse dans la combinaison de ses plans, et la prudence dans leur exécution. En se jetant de bonne heure dans les affaires, sans autres moyens que ses talents et son adresse, et en ne comptant que sur lui-même pour se tirer de l'obscurité, il acquit une si grande connaissance des affaires et des hommes qu'il se rendit bientôt propre à conduire les unes et à gouverner les autres[1].

La naissance d'Almagro n'était pas plus relevée que celle de Pizarre. Celui-ci était bâtard, l'autre

(1) Herrera, *Decad. I* et *II*, *passim; Decad. IV*, *lib. VI*, *cap.* 107. Gomara, *Hist. cap.* 144. Zarate, *lib. IV*, *cap.* 9.

1524 était un enfant trouvé. Almagro, élevé dès sa jeunesse dans le métier des armes comme son compagnon, ne lui cédait en aucune des vertus militaires. Il avait comme lui une valeur intrépide, une activité sans relâche, et une constance à l'épreuve de toutes les fatigues que la guerre pouvait entraîner après elle dans le Nouveau-Monde; mais ces qualités dans Almagro étaient accompagnées de la franchise et de la générosité d'un soldat; dans Pizarre, elles étaient unies avec l'adresse, la ruse, la dissimulation d'un politique, l'art de cacher ses desseins, et la sagacité qui démêle ceux des autres.

Fernand de Luque[1] était un prêtre, maître d'école à Panama. Par des moyens que les historiens ne nous ont pas fait connaître, il avait amassé des richesses qui lui firent concevoir l'espérance de s'élever aux plus hauts emplois.

Condition de leur association.

Tels étaient les hommes destinés à renverser un des plus grands empires du monde. Leur association fut autorisée par Pedrarias[2], gouverneur de Panama. Chacun d'eux s'engagea à employer toute sa fortune pour le succès de l'entreprise. Pizarre, le moins riche des trois, ne pouvant fournir autant de

(1) Garcilaso de la Vega (*Hist. gener. del Peru.*, t. VI, cap. 1, p. 8.) dit que le plus jeune des trois aventuriers avait à cette époque plus de cinquante ans, et qu'ils étaient l'objet de la dérision générale. On se moquait surtout de Fernand de Luque, qu'on appelait *Hernando el loco* ou Fernand le fou. (D. L. R.)

(2) Zarate l'appelle Pedro Arias de Avila. (D. L. R.)

fonds que les autres, prit sur lui la plus grande partie de la fatigue et du danger, en se chargeant de commander en personne l'armement destiné au premier voyage et à la première découverte. Almagro devait conduire les renforts de troupes et de provisions dont Pizarre pourrait avoir besoin. Luque devait rester à Panama pour traiter avec le gouverneur et veiller aux intérêts communs. L'enthousiasme religieux se trouve encore ici, comme chez tous les aventuriers qui se sont signalés dans le Nouveau-Monde, uni avec la passion des découvertes, union étrange par laquelle se fortifiaient l'un et l'autre sentiments. Cette confédération, formée par l'avidité et l'ambition, fut confirmée par les cérémonies les plus solennelles de la religion. Luque célébra la messe, partagea l'hostie en trois parties, dont il garda une pour lui, et dont il remit les deux autres à ses deux associés; et un contrat qui avait pour objet le pillage et le meurtre fut ratifié au nom du Dieu de paix[1]. 1524

La force de leur premier armement ne répondait pas à la grandeur de l'entreprise. Pizarre partit de Panama[2] avec un seul vaisseau de peu de port et cent douze hommes[3]. Les Espagnols connaissaient encore si peu les mers de cette partie de l'Amérique, Leur première expédition. 14 novembre.

(1) Herrera, *Decad. III*, *lib. VI*, *cap.* 13. Zarate, *lib. I*, *cap.* 1.

(2) Suivant Herrera, Pizarre partit de Panama vers le milieu de novembre 1524; et en 1525, suivant Zarate et Garcilaso de la Vega. (D. L. R.)

(3) Selon Herrera, le vaisseau de Pizarre avait à son bord quatre-

1525 que le temps choisi pour le départ se trouva être le moins favorable de toute l'année, les vents réglés qui soufflaient alors étant directement contraires à la route qu'ils se proposaient de tenir [1]. Après avoir louvoyé pendant soixante-dix jours avec beaucoup de danger et de fatigue, Pizarre n'avait pas fait plus de chemin vers le sud-est que n'en ferait aujourd'hui un bon navigateur en autant d'heures. Il toucha en beaucoup d'endroits de la côte de la terre-ferme; mais il trouva partout le pays peu attrayant que les premiers navigateurs avaient décrit; les terrains bas inondés par les rivières, les plus hauts couverts de bois impénétrables; peu d'habitants, mais féroces et hostiles. La faim, la fatigue, les combats fréquents avec les naturels du pays, et par-dessus tout les maladies propres aux pays humides et brûlants, concoururent à affaiblir sa petite armée. Le courage indomptable du chef soutint quelque temps celui de sa troupe, quoiqu'on n'aperçût rien qui pût faire découvrir ces pays abondants en or, où il leur promettait de les conduire. A la fin, il fut obligé d'abandonner cette côte inhospitalière et de se retirer à Chuchama, à l'opposé des îles des Perles, où il espérait recevoir de Panama un renfort et des provisions.

Suivie de peu de succès.

vingts hommes et quatre chevaux, et 114 hommes, suivant Zarate et Garcilaso de la Vega. (D. L. R.)

(1) Herrera, *Decad. IV, lib. II, cap.* 8. Xerès, *p.* 179.

Almagro, de son côté, ayant fait voile de ce port 1525
avec soixante-dix hommes, s'était porté en droiture à la partie du continent où il espérait rencontrer son associé. Ne l'y trouvant pas, il avait débarqué ses soldats, qui, en cherchant leurs compagnons, coururent les mêmes dangers et essuyèrent les mêmes souffrances qui avaient forcé la troupe de Pizarre à quitter ce pays. Repoussés à la fin dans un combat opiniâtre avec les Indiens, dans lequel Almagro perdit un œil par un coup de flèche, ils furent aussi obligés de se rembarquer. Le hasard les conduisit au lieu où Pizarre s'était retiré. Ils se consolèrent mutuellement en se contant leurs aventures, et en 24 juin.
comparant leurs souffrances. Comme Almagro s'était avancé jusqu'à la rivière de Saint-Jean, dans le Popayan, où l'aspect du pays et des habitants lui avait paru moins décourageant, ce rayon d'espérance fut suffisant pour déterminer ces hommes ardents à ne pas abandonner leur projet, malgré tout ce qu'ils avaient déjà souffert en voulant en suivre l'exécution[1].

Ils reprennent leur entreprise.

Almagro retourna à Panama pour y recruter quelques troupes. Mais ce que Pizarre et lui avaient souffert donna à ses compatriotes une si mauvaise opinion de son entreprise, que ce fut avec beaucoup de difficulté qu'il parvint à lever quatre-vingts hommes[2].

(1) Herrera, *Decad. III*, *lib. VIII*, *cap.* 11, 12. Voyez la note 13.
(2) Zarate, *lib. I*, *cap.* 1.

1526 Tout faible que fût ce renfort, ils n'hésitèrent pas à reprendre leurs opérations. Après avoir essuyé les mêmes calamités que dans leur première expédition, une partie de l'armement toucha à la baie de Saint-Mathieu, sur la côte de Quito, et, débarquant à Tacamez, au sud de la rivière des Émeraudes, ils reconnurent une contrée plus unie et plus fertile qu'aucune de celles qu'ils avaient vues jusque là sur les côtes de la mer du Sud, et trouvèrent les habitants vêtus d'étoffes de laine et de coton, et parés de différents ornements d'or et d'argent.

Cependant, malgré ces apparences favorables, exagérées encore par la vanité de ceux qui en rendaient compte, et par l'imagination de ceux à qui on les présentait, Pizarre et Almagro n'osèrent tenter d'envahir un pays si peuplé avec une poignée d'hommes affaiblis par la fatigue et par les maladies. Ils se retirèrent à la petite île Gallo, où Pizarre demeura avec une partie des troupes, tandis que son associé retourna à Panama dans l'espérance d'en ramener un renfort assez considérable pour prendre possession des riches pays dont l'existence n'était plus douteuse à leurs yeux[1].

Pizarre est rappelé par le gouverneur de Panama.

Quelques-uns des aventuriers, moins entreprenants et moins hardis que leurs chefs, avaient envoyé secrètement à leurs amis de Panama des relations lamentables de leurs souffrances et de leurs

(1) Xères, 181. Herrera, *Decad. III*, *lib. VI*, *cap.* 13.

pertes. Almagro fut mal reçu de Pedro de Los Rios 1526
qui avait succédé à Pedrarias. Après avoir pesé la chose avec cette prudence froide et flegmatique qui paraît la première des vertus aux hommes incapables de concevoir et d'exécuter de grands desseins, il conclut qu'une expédition qui entraînait une perte si grande d'hommes ne pouvait être que funeste à une colonie naissante et faible. Non-seulement il défendit qu'on fît de nouvelles levées, mais il dépêcha un bâtiment pour ramener Pizarre et ses compagnons de l'île Gallo. Almagro et de Luque, très mécontents de ces mesures qu'ils n'avaient pu prévenir, et auxquelles ils n'osaient s'opposer, trouvèrent moyen de faire savoir à Pizarre leurs sentiments. Ils l'exhortèrent à ne point abandonner une entreprise sur laquelle toutes leurs espérances étaient fondées, et à ne point détruire l'unique ressource qu'ils eussent pour rétablir leur réputation et leur fortune, qui avaient déjà reçu l'une et l'autre une fâcheuse atteinte. Pizarre, avec l'inflexible obstination qui faisait son caractère, n'avait pas besoin d'être excité à persévérer dans l'exécution de son projet. Il refusa nettement d'obéir aux ordres du gouverneur de Panama, et employa toute son adresse et toute son éloquence pour engager ses compagnons à ne pas le quitter. Mais le souvenir des maux qu'ils avaient soufferts était si récent, et la pensée de revoir leur famille et leurs amis après une si longue

Il refuse de revenir.

1526 absence se présentait d'une manière si séduisante à leur esprit, que Pizarre ayant tiré sur le sable avec son épée une ligne au-delà de laquelle ceux qui voudraient retourner à Panama devaient passer, il n'y eut que treize de ses anciens soldats[1] qui eurent le courage de rester avec lui[2].

Ce petit nombre d'hommes déterminés, dont les historiens espagnols ont conservé les noms avec les éloges qu'ils méritent, et à qui l'Espagne est redevable de ses plus belles possessions en Amérique, s'établirent dans l'île de la Gorgonne. Cette île, plus éloignée de la côte que l'île de Gallo et tout-à-fait inhabitée, leur parut une retraite plus sûre où ils pourraient attendre avec plus de tranquillité les secours que leurs associés devaient leur procurer. Almagro et de Luque ne les servirent pas avec négligence, et leurs importunités furent secondées par la voix de toute la colonie. On disait qu'il était honteux d'abandonner de braves gens, engagés dans une entreprise utile et glorieuse à la nation, et à qui l'on ne pouvait reprocher que l'excès de leur zèle et de leur courage, et de les laisser périr comme des criminels dans une île déserte. Vaincu par les plaintes et les sollicitations, le gouverneur consentit enfin à envoyer un petit vaisseau à la

(1) Robertson a pris ici pour guide Garcilaso de la Vega; suivant Zarate, il ne resta que douze hommes avec Pizarre. (D. L. R.)

(2) Herrera, *Decad. III*, *lib. X*, *cap.* 2, 3. Zarate, *lib. I*, *cap.* 2. Xerès, 181. Gomara, *Hist. chap.* 109.

Gorgonne; mais, afin qu'il ne semblât pas encourager Pizarre à aucune entreprise nouvelle, il ne laissa passer dans ce bâtiment que des hommes de mer. 1526

Extrémités auxquelles il est réduit.

Pizarre et ses compagnons avaient passé cinq mois dans cette île, connue pour l'endroit le plus malsain de cette partie de l'Amérique [1]. Pendant tout ce temps leurs yeux avaient été tournés vers Panama, d'où ils espéraient que leurs compatriotes leur enverraient quelques secours. Mais, lassés enfin d'une attente inutile, et excédés de souffrances auxquelles ils ne voyaient plus de terme, ils venaient de prendre la résolution de s'abandonner sur l'Océan dans un radeau, plutôt que de rester plus long-temps dans cet horrible séjour. A l'arrivée du vaisseau de Panama, les transports de leur joie furent si vifs qu'ils oublièrent tout ce qu'ils avaient souffert. Leurs espérances se ranimèrent; et, par un changement rapide, assez naturel à des hommes accoutumés par leur genre de vie aux vicissitudes les plus soudaines de la fortune, ils passèrent de l'excès de l'abattement à l'excès de la confiance. Pizarre détermina aisément, non-seulement ses propres compagnons, mais encore l'équipage du vaisseau de Panama à reprendre son premier projet avec une nouvelle ardeur. Au lieu de retourner dans cette ville, ils portèrent au sud-est,

(1) Voyez la note 14.

1526 et, plus heureux que dans leurs tentatives précédentes, le vingtième jour après leur départ de l'île de la Gorgonne, ils découvrirent la côte du Pérou. Après avoir touché à différents endroits peu considérables, ils prirent terre à Tumbès, ville assez grande, située au-delà du troisième degré au sud de l'équateur, et où se trouvaient un grand temple et un palais des Incas, souverains du pays [1]. Là les Espagnols eurent pour la première fois le spectacle de l'opulence et de la civilisation de l'empire péruvien. Ils virent une contrée bien peuplée et cultivée avec quelque industrie, et les naturels décemment vêtus, et ayant sur les autres habitants du Nouveau-Monde l'avantage de connaître l'usage des animaux domestiques. Mais ce qui attira plus vivement leur attention fut une quantité d'or et d'argent si grande, que ces métaux étaient employés, non-seulement à la parure de ces peuples et à l'ornement de leurs temples, mais encore à faire des vases et des ustensiles communs, ce qui ne laissait plus douter qu'il n'y en eût une prodigieuse abondance dans le pays. Pizarre et ses compagnons crurent dès lors qu'ils allaient voir leurs espérances réalisées et se trouver en possession de vastes domaines et de trésors inépuisables.

Il découvre le Pérou.

Cependant, avec le peu de monde qu'il avait sous ses ordres, Pizarre ne pouvait faire que reconnaître

Il retourne à Panama. 1527.

(1) Calancha, *p.* 103.

le riche pays dont il espérait devenir bientôt le 1528
maître. Il suivit quelque temps la côte et communiqua paisiblement avec les naturels, aussi surpris à la vue de ces étrangers que les Espagnols eux-mêmes l'étaient des marques d'opulence et de civilisation qu'ils apercevaient partout. Pizarre explora le pays autant qu'il était nécessaire pour constater l'importance de sa découverte. Il obtint des habitants quelques llamas, animal domestique auquel les Espagnols donnèrent le nom de mouton, quelques vases d'or et d'argent, de petits ouvrages de leur industrie, et deux jeunes gens à qui il se proposait d'enseigner la langue espagnole pour en faire ses interprètes dans l'expédition qu'il méditait. Il arriva à Panama vers la fin de la troisième année qui s'était écoulée depuis qu'il en était parti [1]. Aucun aventurier de ce siècle n'avait éprouvé autant de malheurs et n'avait été exposé à de si grands dangers que Pizarre durant ces trois années. La patience avec laquelle il supporta les uns et le courage qu'il montra contre les autres surpassent tout ce que l'histoire du Nouveau-Monde nous présente dans le même genre, quoiqu'on y trouve ces vertus poussées jusqu'à l'héroïsme.

Ni les relations pompeuses que fit Pizarre de

Nouveaux projets des associés.

(1) Herrera, *Decad. III, lib. X, cap.* 3-6; *Decad. V, lib. II, cap.* 7, 8. Vega, *lib. I, cap.* 10-14. Zarate, *lib. I, cap.* 2. Benzo, *Hist. Novi orbis, lib. III, cap.* 1.

1528 l'opulence incroyable des pays qu'il avait découverts, ni ses plaintes amères sur le rappel de ses troupes dans un temps où elles lui étaient nécessaires pour former un établissement, ne purent engager le gouverneur de Panama à s'écarter de son premier plan. Il soutint toujours que la colonie n'était pas en état d'envahir un si puissant empire, et refusa d'autoriser une expédition qui pouvait ruiner la province confiée à ses soins, en lui faisant faire des efforts au-delà de ses moyens. Mais toute sa froideur ne put ralentir l'ardeur des trois associés. Ils virent seulement qu'ils ne pourraient poursuivre l'exécution de leur projet sans être appuyés par une autorité supérieure et qu'il leur fallait solliciter auprès de leur souverain la permission qu'ils ne pouvaient obtenir de son délégué. Dans cette vue, après être convenus entre eux que Pizarre demanderait pour lui la place de gouverneur, Almagro, celle de lieutenant-gouverneur, et de Luque, la dignité d'évêque dans le pays qu'ils se proposaient de conquérir, Pizarre partit pour l'Espagne, chargé de leurs intérêts communs. La fortune de tous les trois était tellement épuisée par les dépenses qu'ils avaient déjà faites, qu'ils eurent beaucoup de peine à se procurer par un emprunt la petite somme nécessaire pour les frais de ce voyage [1].

(1) Herrera, *Decad. IV*, *lib. III*, *cap.* 1. Vega, *II*, *lib. I*, *cap.* 14.

Pizarre ne perdit point de temps. Quelque nouveau que fût pour lui le théâtre sur lequel il se produisait, il parut devant l'empereur sans embarras et avec la dignité d'un homme qui a le sentiment des services qu'il a rendus. Il conduisit sa négociation avec une adresse insinuante, qu'on ne devait attendre ni de son éducation, ni du genre de vie qu'il avait mené jusqu'alors. Les récits touchants de ses souffrances et les descriptions pompeuses des pays qu'il avait découverts, confirmés par les échantillons de leurs productions qu'il apportait, firent une telle impression sur Charles et sur ses ministres, que non-seulement ils approuvèrent le projet d'une nouvelle expédition, mais qu'ils parurent encore s'intéresser au succès du chef. Pizarre, abusant de ces dispositions favorables, négligea beaucoup les intérêts de ses associés. Comme de Luque ne courait pas la même carrière que lui, il obtint pour cet ecclésiastique la dignité à laquelle il aspirait; mais il ne demanda pour Almagro que le commandement de la forteresse qu'on devait bâtir à Tumbès. Quant à lui-même, il se fit accorder tous les titres et toute l'autorité que son insatiable ambition pouvait desirer. Il fut fait gouverneur, capitaine-général, et adelantade de toute la contrée qu'il avait découverte et qu'il espérait conquérir, avec une autorité absolue, tant pour le militaire que pour le civil, ainsi

1528

Pizarre se rend en Espagne pour y négocier.

Il obtient le gouvernement pour lui même.

26 juillet.

1529 que tous les priviléges concédés jusqu'alors aux conquérants du Nouveau-Monde. Sa juridiction indépendante du gouverneur de Panama, devait s'étendre sur un espace de deux cents lieues le long de la côte, au sud de la rivière de Sant-Jago; et il avait le pouvoir de nommer tous les officiers qui devaient servir sous lui. Pour ces concessions, qui ne coûtaient rien à la cour d'Espagne, puisque c'était à Pizarre lui-même à s'en mettre en possession par la conquête, le nouveau gouverneur s'engageait à lever deux cent cinquante hommes et à se pourvoir de vaisseaux, d'armes, et de munitions, pour soumettre à la couronne de Castille le pays dont on lui donnait le gouvernement.

1529 Faiblesse de son armement.

Quelque peu considérable que fût le corps que Pizarre s'était obligé de lever, il avait si peu de fonds et si peu de crédit, qu'il put à peine engager la moitié du nombre de soldats qu'il voulait avoir; de sorte qu'après avoir obtenu ses patentes il fut obligé de quitter secrètement le port de Séville pour éviter la visite des officiers chargés d'examiner s'il avait rempli ses engagements [1]. Cependant, avant son départ, il reçut quelques secours d'argent de Cortez, qui, étant retourné vers ce temps-là en Espagne, voulut contribuer aux succès d'un ancien compagnon dont il connaissait les talents et le courage, et qui entrait dans une carrière de gloire

(1) Herrera, *Decad. IV, lib. VII, cap.* 9.

semblable à celle que lui-même venait de fournir [1]. 1529

Pizarre débarqua à Nombre-de-Dios et traversa l'isthme de Panama, accompagné de ses trois frères, Ferdinand, Jean et Gonzale, et de François d'Alcantara, frère de sa mère. Le premier seul était né en mariage légitime; les deux seconds étaient bâtards comme lui [2]. Ils étaient tous à la fleur de l'âge, et leur courage et leurs talents les rendaient propres à le seconder dans tout ce qu'il pourrait entreprendre de difficile et de grand.

A son arrivée à Panama, Pizarre trouva Almagro 1530 tellement exaspéré de la manière dont la négociation à la cour d'Espagne avait été conduite, qu'il refusa non-seulement d'agir de concert avec un homme dont la perfidie l'avait exclu du pouvoir et des honneurs auxquels il avait de si légitimes droits, mais qu'il travailla même à former une nouvelle société, dans le dessein de traverser l'entreprise de son ancien associé, ou du moins de partager l'honneur de ses découvertes. Pizarre avait trop de prudence et d'adresse pour ne pas prévenir une rupture qui pouvait être si fatale à ses projets : il offrit de lui-même d'abandonner à Almagro la charge

Il se réconcilie avec Almagro.

(1) Herrera, *lib. VII, cap.* 10.

(2) Suivant Zarate et Garc. de la Véga, François Pizarre avait quatre frères; Ferdinand, Jean et Gonzalo Pizarre, et François-Martin de Alcantara. Les deux premiers seuls étaient légitimes; le troisième était bâtard comme François, quoique de mères différentes. Quant à François-Martin de Alcantara, il était frère de François Pizarre, mais du côté de sa mère seulement. (D. L. R.)

1530 d'adelantade, et de réunir leurs sollicitations pour obtenir de l'empereur ce titre et un gouvernement indépendant. Il parvint ainsi à adoucir par degrés cette ame ouverte et franche, capable d'un ressentiment violent, mais non pas implacable. De Luque, extrêmement satisfait d'avoir réussi dans ses prétentions pour lui-même, seconda de toute son adresse les efforts de Pizarre. On se réconcilia, et la confédération se renouvela aux anciennes conditions, que l'entreprise serait conduite aux frais communs des trois associés, et que les profits seraient partagés entre eux également[1].

Leurs préparatifs.

Malgré leur réunion, et quoiqu'ils eussent fait tous les efforts dont ils étaient capables, ils ne purent rassembler que trois petits vaisseaux avec cent quatre-vingts soldats, dont trente-six cavaliers[2];
1531 Février. mais les progrès étonnants des Espagnols en Amérique leur avaient donné une telle idée de leur supériorité, que Pizarre, avec cette petite troupe, n'hésita pas d'entreprendre la conquête d'un grand empire. Almagro demeura encore à Panama pour y rassembler un renfort qu'il se chargeait de conduire. La saison propre à l'embarquement étant bien choisie, et la navigation de Panama au Pérou étant mieux connue, Pizarre fit le voyage en treize

(1) Herrera, *Decad. IV, lib. VII, cap.* 9. Zarate, *lib. I, cap.* 3. Vega, 2, *lib. I, cap.* 14.

(2) Oviedo dit 250 hommes d'infanterie et 80 cavaliers; d'autres historiens, 185 hommes et 37 chevaux. (D. L. R.)

jours, quoiqu'il eût été emporté par la force des vents et des courants à cent lieues au nord de Tumbès et obligé de débarquer ses troupes dans la baie de Saint-Mathieu. Il ne perdit point de temps et commença à s'avancer vers le sud sans s'écarter du rivage, tant pour pouvoir être joint plus aisément par le renfort qu'il attendait de Panama, que pour s'assurer une retraite sur ses vaisseaux en cas d'accident. Il eut beaucoup à souffrir dans cette route. La côte du Pérou est, en différents endroits, stérile, malsaine et peu habitée. Les Espagnols avaient à passer les rivières près de leur embouchure où leur largeur rend le passage plus difficile. Pizarre, au lieu de gagner la confiance des habitants, les avait imprudemment attaqués et forcés d'abandonner leurs habitations. La famine, l'excès de la fatigue et des maladies de différents genres, réduisirent les Espagnols à des extrémités presque aussi cruelles que celles qu'ils avaient souffertes dans la première expédition. Ce qu'ils éprouvaient répondait si peu aux descriptions séduisantes que Pizarre leur avait faites du pays où il les conduisait, que plusieurs de ses compagnons commencèrent à lui faire des reproches, et que ses soldats auraient perdu toute confiance en lui, si même dans cette partie stérile du Pérou ils n'eussent trouvé quelque apparence de richesse et de culture qui semblait justifier les rapports de leur chef. Enfin

1531.

Il débarque au Pérou.

14 avril.

1531 ils arrivèrent dans la province de Coaque, et ayant surpris les habitants de la ville principale ils y trouvèrent des vases et des ornements d'or et d'argent évalués à plus de trente mille pesos, et d'autres richesses qui dissipèrent leurs doutes et rendirent aux plus mécontents et leur courage et leurs premières espérances [1].

Ses mesures pour obtenir du renfort.

Pizarre lui-même fut si transporté de ces riches dépouilles, qu'il considérait comme les premiers fruits d'une terre abondante en trésors, qu'il dépêcha sur-le-champ un vaisseau à Panama avec une grosse part du butin pour Almagro, et un autre bâtiment à Nicaragua, chargé de sommes considérables pour des personnes en crédit dans la province, dans l'espérance que cet étalage des richesses qu'il avait acquises en si peu de temps déterminerait beaucoup d'aventuriers à venir le joindre. En attendant il continuait sa marche le long de la côte, et, dédaignant d'employer d'autres moyens que la force ouverte, il attaquait les naturels du pays dans leurs habitations éparses avec une si grande impétuosité, qu'il les forçait à se soumettre ou à se retirer dans l'intérieur des terres. Cette apparition soudaine d'étrangers, dont la figure et les mœurs étaient également extraordinaires à leurs yeux, qui venaient pour envahir leur pays, et à qui rien ne pouvait résister, fit sur les Péruviens la même im-

(1) Herrera, *Decad. IV, lib. VII, cap.* 9; *lib. II, cap.* 1. Xerès, 182.

pression de terreur qu'avaient éprouvée les autres nations de l'Amérique. Pizarre ne rencontra presque aucune résistance jusqu'à l'île de Puna dans la baie de Guyaquil. Cette île était plus peuplée que les autres pays qu'il avait traversés, et les habitants en étaient plus courageux et moins civilisés que ceux du continent. Ils se défendirent avec tant de valeur et d'obstination, que Pizarre employa six mois à les soumettre. De Puna il se rendit à Tumbès, où les maladies qui s'étaient manifestées dans sa troupe le forcèrent de séjourner pendant trois mois [1]. 1531

Pendant ce temps de repos il commença à recueillir le fruit des soins qu'il avait pris de répandre la renommée de ses premiers succès. Il lui arriva de Nicaragua deux détachements qui n'étaient pas à la vérité de plus de trente hommes chacun, mais qui lui parurent un renfort d'autant plus considérable que l'un était commandé par Sébastien Benalcasar et l'autre par Fernand Soto, deux des meilleurs officiers qui eussent servi en Amérique. De Tumbès il se porta sur la rivière de Piura; et, dans une situation avantageuse près de son embouchure, il établit la première colonie espagnole du Pérou, à laquelle il donna le nom de Saint-Michel. 1532 Il en reçoit, et continue sa marche. 16 mai.

(1) P. Sancho, *ap.* Ramus. III, *p.* 371. F. Herrera, *Decad. IV, lib. VII, cap.* 18; *lib. IX*, *cap.* 1. Zarate, *lib. II*, *cap.* 2, 3. Xerès, *pag.* 182, *etc.*

1532 A mesure que Pizarre s'avançait vers le centre du Pérou, il acquérait plus de connaissances sur la grandeur, la police et l'état des affaires de cet empire. Il n'aurait pas pu alors, sans ces connaissances préliminaires, conduire heureusement ses opérations, et sans cette circonstance on ne pourrait pas même aujourd'hui expliquer les progrès que les Espagnols avaient déjà faits et développer les causes des succès qu'ils eurent dans la suite.

Etat de l'empire du Pérou.

A l'époque de l'invasion des Espagnols, l'empire du Pérou avait, du nord au sud, une étendue de plus de quinze cents milles sur l'Océan pacifique; sa largeur de l'est à l'ouest était beaucoup moins considérable, et bornée par les grandes chaînes des Andes, qui se prolongent d'une de ses extrémités à l'autre dans toute sa longueur. Le Pérou, comme le reste du Nouveau-Monde, était originairement possédé par de petites tribus indépendantes, différant les unes des autres par leurs mœurs et par les formes grossières d'une police imparfaite; et toutes étaient alors si mal civilisées que, si nous en croyons les traditions conservées par leurs descendants, elles n'avaient rien au-dessus des nations les plus sauvages de l'Amérique. Dépourvus de toute espèce de culture et d'industrie régulière, sans demeures fixes, ne connaissant aucune de ces obligations morales qui forment les premiers liens de l'union sociale, les habitants erraient nus dans les forêts

dont leur pays était couvert, plus semblables à des animaux sauvages qu'à des hommes. Après avoir lutté pendant plusieurs siècles contre les maux inséparables de cette barbarie, et lorsque rien ne semblait annoncer pour eux les approches de la civilisation, un homme et une femme d'une figure majestueuse et décemment vêtus leur apparurent, dit-on, sur les bords du lac Titiaca. Ces deux personnages s'annoncèrent comme enfants du soleil. Cette divinité bienfaisante avait, dirent-ils, regardé d'un œil de compassion les maux de la race humaine, et les envoyait pour l'instruire et la réformer. Leurs exhortations, fortifiées par le respect qu'inspirait la divinité au nom de laquelle ils parlaient, déterminèrent plusieurs de ces sauvages errants à se réunir : ils reçurent comme des ordres du ciel les instructions de ces êtres extraordinaires, et les suivirent à Cusco, où ils s'établirent et jetèrent les fondements d'une ville. 1532

Manco-Capac et Mama-Ocollo (tels étaient les noms de ces prétendus enfants du soleil), ayant ainsi rassemblé plusieurs tribus errantes [1], établirent parmi les Péruviens cette union sociale qui, en multipliant les objets de desirs et en combinant les efforts de l'espèce humaine, excite l'industrie

(1) Suivant les traditions péruviennes, rapportées par l'incas Garcilaso de la Vega, Manco-Capac commença à établir son empire quatre cents ans environ avant l'arrivée des Espagnols. (D. L. R.)

1532 et amène les progrès de tous les genres. Manco-Capac instruisit les hommes dans l'agriculture et dans les autres arts utiles. Mama-Ocollo enseigna aux femmes l'art de filer et celui de faire des tissus. Par le travail d'un sexe, la subsistance devint moins précaire; celui de l'autre rendit la vie plus douce. Après avoir pourvu aux objets de première nécessité pour une société naissante, c'est-à-dire à la nourriture, au vêtement, et à l'habitation du peuple grossier qu'il avait pris sous sa conduite, Manco-Capac s'occupa de rendre leur félicité durable en leur donnant une police et des lois. Ses institutions, dont nous parlerons dans la suite avec plus d'étendue, fixèrent les différents rapports des hommes entre eux, et prescrivirent les devoirs qui en résultaient avec tant de propriété, que bientôt un peuple barbare et grossier acquit par degrés des mœurs et prit des idées de décence. Les fonctions des personnes chargées de quelque administration et revêtues de quelque autorité furent réglées avec tant de précision, et la subordination de leurs inférieurs fut si bien établie, que la société à laquelle Manco-Capac présidait ne tarda pas à ressembler à un état politique régulier et bien gouverné.

C'est ainsi, selon la tradition des Péruviens, que fut fondé l'empire des *incas* ou *seigneurs* du Pérou. Peu considérable à son origine, il ne s'étendait pas au-delà de huit lieues de Cusco. Mais dans

ces bornes étroites Manco-Capac exerça une autorité absolue. Ses successeurs, à mesure que leur domination s'étendit, s'arrogèrent les mêmes droits sur leurs sujets. Leur despotisme était aussi absolu que celui des souverains de l'Asie. Les incas étaient respectés, non-seulement comme des monarques, mais comme des divinités. Leur sang était regardé comme sacré, et ne fut jamais souillé par aucun mélange, tout mariage étant défendu entre le peuple et la race des incas. Leur famille, demeurant ainsi séparée du reste de la nation, en était distinguée par l'habillement et par des ornements qu'il était défendu à tout autre de porter. Le monarque ne se montrait lui-même qu'avec des marques de sa royauté, dont l'usage était réservé à lui seul, et recevait de ses sujets des témoignages d'un respect qui allait presque jusqu'à l'adoration. 1532

Mais entre les mains des monarques péruviens ce pouvoir sans bornes fut, dit-on, toujours uni à un soin tendre pour le bonheur de leurs sujets. Si l'on en croit les Indiens, ce n'est pas la passion des conquêtes qui poussa les incas à étendre leur empire, mais le desir de répandre les avantages de la civilisation et les connaissances des arts parmi les peuples barbares qu'ils soumettaient. Pendant une succession de douze rois[1], aucun ne

(1) Cieça de Leon, *Cron. cap.* 44. Herrera, *Decad. III, lib. X, cap.* 4; *Decad. V, lib. III, cap.* 17.

1532 s'écarta, disent-ils, de ce caractère de bienfaisance.

Lorsque les Espagnols abordèrent pour la première fois à la côte du Pérou, en 1526, Huana-Capac, le douzième monarque depuis la fondation de l'empire, était sur le trône. On nous le représente comme un prince qui réunissait les talents militaires aux vertus pacifiques qui distinguaient ses aïeux. Il soumit le royaume de Quito [1] conquête qui doubla presque le pouvoir et l'étendue de l'empire. Il voulut résider dans la capitale de cette belle province, et, contre la loi ancienne et fondamentale de la monarchie, qui défendait de souiller le sang royal par aucune alliance étrangère, il épousa la fille du roi de Quito, qu'il avait vaincu. Il en eut un fils, nommé Atahualpa, à qui il laissa ce royaume à sa mort, qui paraît avoir eu lieu à Quito vers 1529 [2]. Huascar, son fils aîné, par sa mère, qui était du sang royal, eut pour son partage le reste de ses états. Quel que fût le respect des Péruviens pour la mémoire d'un monarque qui avait régné avec plus de gloire qu'aucun de ses prédécesseurs, la disposition d'Huana-Capac pour la succession à l'empire parut si contraire à une maxime aussi ancienne

(1) Ce fut, suivant. Garc. de la Vega, pendant la vie de son père, Capac-Inca-Yupanqui, que Huana ou Huayna-Capac soumit le royaume de Quito. (D. L. R.)

(2) En 1523, suivant l'*Art de vérifier les dates*, *t. X*, *p.* 153. (D. L. R.)

que la monarchie et fondée sur une autorité regar- 1532
dée comme sacrée, qu'elle excita à Cusco un mécontentement général. Huascar, encouragé par les dispositions de ses sujets, voulut que son frère renonçât au royaume de Quito et le reconnût pour son souverain. Mais le premier soin d'Atahualpa avait été de s'attacher un gros corps de troupes qui avait accompagné son père à Quito. C'était l'élite des guerriers péruviens, et Huana-Capac leur devait toutes ses victoires. Appuyé de ce secours, Atahualpa éluda d'abord la demande de son frère et marcha bientôt après contre lui à la tête d'une armée.

C'est ainsi que l'ambition de deux jeunes princes, dont l'un avait pour lui l'ancienne loi du Pérou, et l'autre les forces de l'empire, précipita cet état dans les malheurs d'une guerre civile, dont il avait été exempt jusque là sous une suite de princes vertueux. Dans une telle situation, l'événement n'était pas difficile à prévoir : la force des armes l'emporta sur l'autorité des lois. Atahualpa demeura victorieux et abusa cruellement de sa victoire. Convaincu lui-même de la faiblesse de ses droits à la couronne, il entreprit d'éteindre la race royale en faisant périr tous les enfants du soleil descendus de Manco-Capac, dont il put parvenir à s'emparer, soit par la force soit par ruse. Il conserva la vie à son infortuné rival. Huascar, fait prisonnier dans la bataille qui

1532 avait décidé du sort de l'empire, fut épargné par un motif de politique, afin qu'Atahualpa, donnant des ordres au nom de son frère, pût établir plus aisément sa propre autorité[1].

Favorable aux progrès des Espagnols.

Lorsque Pizarre débarqua dans la baie de Saint-Mathieu cette guerre civile était dans toute sa violence. Si, dans sa première expédition, en 1526, il eût attaqué ce pays, il aurait eu en tête les forces d'un grand état réunies sous un monarque habile, courageux, et qu'aucun autre soin n'eût détourné[2]. Mais alors les deux compétiteurs, en apprenant l'arrivée et les violences des Espagnols, étaient si occupés d'une guerre plus intéressante pour chacun d'eux, qu'ils donnèrent peu d'attention aux mouvements d'un ennemi qui leur semblait trop faible pour les alarmer, et qu'ils croyaient pouvoir arrêter facilement dès qu'ils en auraient le loisir.

Pizarre en profite et s'avance.

Ce concours heureux de circonstances que Pizarre ne pouvait prévoir et dont il ne put être instruit que fort tard, par la difficulté de communiquer avec une nation dont il ignorait la langue, lui laissa la facilité de pousser ses opérations presque sans obstacles, et d'arriver jusqu'au centre de l'empire avant qu'on eût fait un seul effort pour l'arrê-

(1) Zarate, *lib. I, cap.* 15. Vega, 1, *lib. IX, cap.* 12 et 32-40. Herrera, *Decad. V, lib. I, cap.* 2; *lib. III, cap.* 17.

(2) Si Húana-Capac était mort en 1523, ainsi qu'on le voit dans l'*Art de vérifier les dates*, toutes les réflexions de Robertson seraient sans base. (D. L. R.)

ter dans sa marche. Les Espagnols en s'avançant 1532
apprirent quelque chose de la division qui partageait le royaume; mais ils n'en furent bien instruits que par des envoyés d'Huascar à Pizarre, à qui ce prince demanda du secours contre Atahualpa comme contre un rebelle et un usurpateur [1]. Pizarre comprit d'abord l'importance de cette ouverture, et prévit si nettement tous les avantages qu'il pouvait retirer de la guerre civile qui divisait le royaume, que, sans attendre le renfort qui devait lui arriver de Panama, il se détermina à s'avancer pendant que la discorde intérieure mettait les Péruviens dans l'impossibilité de l'attaquer avec toutes leurs forces, espérant lui-même qu'en prenant la défense de l'un des compétiteurs, selon les circonstances, il pourrait plus aisément les opprimer tous les deux. Quoique la valeur et l'audace fussent les qualités distinctives des Espagnols de ce siècle, et que Pizarre possédât ces qualités au plus haut degré, nous ne pouvons guère supposer qu'après s'être avancé jusqu'à ce moment avec beaucoup de lenteur et de précaution, il n'eût pas eu un motif nouveau pour changer si subitement son système d'opérations, et pour embrasser un plan si hardi et si dangereux.

État de ses forces.

Comme il était obligé de partager ses troupes, afin de laisser à Saint-Michel une garnison suffisante pour défendre ce poste aussi important comme

(1) Zarate, *lib. II, cap.* 3.

1532 place de retraite [1], en cas d'événement, que comme port où devaient arriver les secours qu'il attendait de Panama, il commença sa marche avec une troupe peu considérable et en assez mauvais état. Elle consistait en soixante-deux cavaliers [2] et cent deux fantassins, dont vingt étaient armés d'arquebuses et trois de mousquets. Il dirigea sa route sur Caxamalca, petite ville à douze journées de distance de Saint-Michel, et où Atahualpa était campé avec une grande partie de ses troupes. Il n'avait fait encore que peu de chemin, lorsqu'un officier dépêché par l'incas vint à sa rencontre avec un riche présent de ce prince, qui lui offrait son amitié et le faisait assurer qu'il serait bien reçu à Caxamalca. Pizarre, employant l'artifice déjà mis en usage par ses compatriotes en Amérique, se donna pour l'ambassadeur d'un prince puissant, et déclara qu'il s'avançait avec l'intention d'offrir à Atahualpa son secours contre les ennemis qui lui disputaient le trône [3].

Opinions des Péruviens sur les projets des Espagnols.

Les Péruviens, ne pouvant se faire aucune idée du véritable objet que les Espagnols avaient en vue en entrant dans leur pays, s'épuisaient en conjectures. Devaient-ils regarder ces étrangers comme des êtres d'une nature supérieure qui venaient à

(1) Il y laissa 55 hommes et en partit le 24 septembre 1532; *Art de vérifier les dates, t. X, p.* 211. (D. L. R.)

(2) Voyez la note 15.

(3) Herrera, *Decad. V, lib. I, cap.* 3. Xerès, *p.* 189.

eux pour leur faire du bien ou pour punir leurs 1532
crimes, ou bien comme des ennemis de leur repos et de leur liberté? Les protestations des Espagnols qui ne cessaient de dire qu'ils étaient venus apporter aux Péruviens la connaissance de la vérité, et les conduire dans le chemin du bonheur, donnaient quelque vraisemblance à la première opinion; mais ils étaient rejetés dans la seconde par les violences, la rapacité et la cruauté de ces terribles hôtes. Dans cette incertitude, la déclaration que Pizarre fit de ses intentions pacifiques dissipa les craintes de l'incas et le détermina à recevoir les Espagnols en amis. En conséquence on les laissa traverser paisiblement un désert sablonneux entre Saint-Michel et Motupé, où le plus petit effort d'un ennemi, joint à la détresse où ils se trouvaient en s'avancant dans un si mauvais pays, aurait pu leur être fatal[1]. De Motupé ils s'avancèrent vers les montagnes qui environnent la partie basse du Pérou, et passèrent par un défilé si étroit et si inaccessible, qu'un petit nombre d'hommes aurait pu le défendre contre une armée nombreuse. Mais là encore, par l'imprudente crédulité de l'incas, ils ne rencontrèrent aucun obstacle, et prirent tranquillement possession d'un fort construit pour défendre ce passage important. A leur approche, Atahualpa leur fit renouveler les assurances de son amitié et leur en donna des gages en leur envoyant

(1) Voyez la note 16.

1532 des présents plus riches encore que les premiers.

Il arrive à Caxamalca.

A son entrée dans Caxamalca, Pizarre prit possession d'une grande cour ou place, dont un des côtés était formé par une maison que les historiens espagnols appellent le palais de l'incas, et l'autre par un temple du soleil, le tout environné d'un fort rempart de terre. Après avoir établi ses troupes dans ce poste avantageux, il dépêcha Fernand Soto et son frère Ferdinand au camp d'Atahualpa, éloigné de la ville d'environ une lieue. Ils étaient chargés de confirmer les assurances que Pizarre avait déjà données de ses dispositions pacifiques et de demander une entrevue avec l'incas, afin de lui expliquer plus au long les intentions que les Espagnols avaient eues en venant dans son pays. Ils furent reçus avec les attentions de l'hospitalité que les Péruviens eussent pu employer à l'égard de leurs meilleurs amis, et Atahualpa leur promit qu'il irait dès le lendemain visiter leur commandant dans son quartier. Le maintien décent du monarque, l'ordre qui régnait à sa cour, le respect avec lequel ses sujets approchaient de sa personne et exécutaient ses ordres, étonnèrent les Espagnols, qui n'avaient encore rien vu en Amérique au-dessus des petits caciques de quelques tribus sauvages. Mais leurs regards s'attachèrent bien davantage sur les immenses richesses étalées avec profusion dans le camp du monarque. Les ornements que portaient sur leurs personnes l'incas et

les gens de sa suite, les vases d'or et d'argent dans lesquels le repas qu'on leur donna fut servi, la multitude d'ustensiles de toute espèce, faits de ces précieux métaux, furent pour eux un spectacle qui surpassait toutes les idées d'opulence que pouvait se former un Européen du seizième siècle. 1532

Perfidie méditée de Pizarre.

A leur retour à Caxamalca, l'imagination encore échauffée du spectacle dont ils avaient été témoins et leur cupidité s'exaltant de plus en plus, ils firent à leurs compagnons une description si séduisante de ce qu'ils avaient vu, que Pizarre se confirma dans la résolution qu'il avait déjà prise. Il savait, par les observations qu'il avait faites sur les mœurs des peuples du Nouveau-Monde, aussi bien que par l'exemple de Cortez, de quelle conséquence il pouvait être pour lui de se saisir de la personne de l'incas. Pour en venir à bout, il forma un plan qui demandait autant d'audace que de perfidie. Au mépris du caractère qu'il avait revêtu en s'annonçant comme l'ambassadeur d'un grand monarque qui recherchait l'alliance de l'incas, au mépris des assurances répétées d'amitié qu'il lui avait données et des offres de service qu'il lui avait faites, il résolut de se prévaloir de la simplicité confiante avec laquelle Atahualpa comptait sur ces protestations, et de s'emparer de la personne de ce prince dans l'entrevue à laquelle il l'avait invité. Il prépara l'exécution de son plan aussi froidement et avec aussi peu de scru-

1532 pule que si cette trahison n'eût pas dû faire un jour sa honte et celle de son pays. Il divisa sa cavalerie en trois petits escadrons, sous le commandement de Ferdinand son frère, de Soto, et de Benalcazar. Il ne fit qu'un corps de son infanterie; seulement il garda près de sa personne vingt de ses plus déterminés soldats pour le seconder dans la périlleuse entreprise qu'il se réservait. L'artillerie qui consistait en deux pièces de canon de campagne [1], et les arquebusiers furent placés vis-à-vis du chemin par lequel l'incas devait arriver. Tous reçurent ordre de ne pas sortir de leurs postes et de ne faire aucun mouvement qu'on ne leur donnât le signal de l'action.

16 novemb. Visite que lui rend l'incas.

Dès le grand matin tout le camp des Péruviens fut en mouvement; mais comme Atahualpa voulait paraître avec la plus grande magnificence dans sa première entrevue avec ces étrangers, les préparatifs de sa marche furent si longs que le jour était déjà fort avancé lorsqu'elle commença; et même alors elle se fit avec tant de lenteur, pour que l'ordre n'en fût pas troublé, que les Espagnols, s'impatientant et craignant que quelque soupçon de la part d'Atahualpa ne fût la cause de ce retardement, Pizarre lui dépêcha un de ses officiers avec de nouvelles assurances de ses intentions amicales. Cependant l'incas s'approchait. Il était précédé de quatre cents hommes habillés uniformément, qui faisaient l'office

(1) Xerès, p. 194.

de coureurs, et lui ouvraient le passage. Assis lui-même sur une espèce de trône ou de lit, orné de plumes de diverses couleurs, presque couvert de plaques d'or et d'argent enrichies de pierres précieuses, il était porté sur les épaules de ses principaux courtisans. Derrière lui quelques-uns de ses premiers officiers étaient portés de la même manière. Plusieurs bandes de danseurs et de chanteurs accompagnaient cette marche, et toute la plaine était couverte de troupes au nombre de plus de trente mille hommes. 1532

Étrange harangue de Valverde.

Dès que l'incas fut près du quartier des Espagnols, le P. Vincent Valverde, aumônier de l'expédition, s'avança un crucifix à la main et son bréviaire dans l'autre, et dans un long discours exposa au monarque la doctrine de la création, la chute du premier homme, l'incarnation, la passion et la résurrection de J.-C., le choix que Dieu avait fait de saint Pierre pour être son vicaire sur la terre, le pouvoir de saint Pierre transmis aux papes, et la donation faite au roi de Castille par le pape Alexandre de toutes les régions du Nouveau-Monde. Après avoir exposé toute cette doctrine, il somma Atahualpa d'embrasser la religion chrétienne, de reconnaître l'autorité suprême du pape, et le roi de Castille comme son légitime souverain, lui promettant, s'il se soumettait immédiatement, que le roi son maître prendrait le Pérou sous sa protection, et lui permettrait de continuer d'y régner, mais lui déclarant la guerre

1532 et le menaçant de la plus terrible vengeance s'il refusait d'obéir et s'il persévérait dans son impiété.

Réponse de l'incas.

Cet étrange discours, qui contenait des mystères incompréhensibles et qui faisait allusion à des faits inconnus, dont toute l'éloquence humaine ne pouvait donner en si peu de temps une idée distincte à un Américain, fut si mal rendu par l'interprète, qui entendait peu l'espagnol et qui ne pouvait s'exprimer avec clarté dans la langue de l'incas, qu'Atahualpa n'en comprit presque rien. Seulement quelques points de la harangue de Valverde plus faciles à saisir le remplirent d'étonnement et d'indignation. Sa réponse fut pourtant modérée. Il commença par observer qu'il était maître de son royaume par le droit de succession, et qu'il ne pouvait concevoir comment un prêtre étranger prétendait disposer de ce qui ne lui appartenait pas; que si cette prétendue donation avait été faite, lui qui était le légitime propriétaire refusait de la confirmer; qu'il n'était point du tout disposé à renoncer à la religion qu'il tenait de ses ancêtres et à abandonner le culte du soleil, divinité immortelle que lui et son peuple adoraient, pour adorer le Dieu des Espagnols qui était sujet à la mort; qu'à l'égard des autres points traités dans le discours du harangueur il n'en avait jamais entendu parler, qu'il n'y comprenait rien, et qu'il desirerait de savoir où Valverde avait appris des choses si extraordinaires. *Dans ce livre*,

dit Valverde en lui présentant son bréviaire. L'incas prit le livre avec empressement, et, après en avoir tourné quelques feuillets, l'approcha de son oreille. « Ce que vous me donnez là ne parle pas et ne me dit rien », reprit-il en jetant avec dédain le livre à terre. Le moine furieux court à ses compagnons et leur crie : « Aux armes! chrétiens; la parole de « Dieu est profanée, vengez ce crime sur ces chiens « d'infidèles [1]. » 1532

Pizarre attaque les Péruviens.

Pizarre, qui, durant cette longue conférence, avait eu de la peine à retenir ses soldats, impatients de se jeter sur les richesses qu'ils avaient sous les yeux, donna le signal de l'attaque. A l'instant les instruments militaires des Espagnols se firent entendre; les canons et les mousquets commencèrent à tirer, les chevaux s'élancèrent, et l'infanterie tomba sur les Péruviens l'épée à la main. Les malheureux Américains, étonnés d'une attaque si soudaine et à laquelle ils s'attendaient si peu, troublés par les terribles effets des armes à feu et par l'irrésistible impétuosité de la cavalerie, prirent la fuite de tous les côtés sans essayer même de se défendre. Pizarre, à la tête de sa troupe d'élite, pousse droit à l'incas; et, quoique les grands de sa suite s'empressassent autour de leur monarque et lui fissent un bouclier de leurs corps en se dévouant à l'envi pour le défendre, il arrive bientôt jusqu'à lui, le saisit

(1) Voyez la note 17.

1532 par le bras, le fait descendre de son trône, et l'emmène dans son quartier. La prise du monarque précipita la fuite de toutes ses troupes. Les Espagnols les poursuivirent de tous les côtés, et continuèrent de massacrer de sang froid et avec une barbarie réfléchie des fuyards qui ne faisaient aucune résistance. Le carnage ne finit qu'avec le jour. Il y eut plus de quatre mille Péruviens égorgés; aucun Espagnol ne périt, et Pizarre seul fut légèrement blessé à la main par un de ses propres soldats qui s'était saisi avec trop de précipitation de la personne de l'incas [1].

Il se rend maître de la personne de l'incas.

Les richesses amassées dans le pillage du camp surpassèrent toutes les idées que les Espagnols s'étaient faites du Pérou; et ils furent si transportés de cet étonnant succès, qu'ils passèrent la nuit dans l'ivresse d'une joie insensée, naturelle à de misérables aventuriers qui éprouvaient en si peu de temps un changement si extraordinaire dans leur fortune.

Abattement de l'incas.

Aux premiers moments de sa captivité, l'incas pouvait à peine croire à un événement si inattendu; mais il sentit bientôt toute l'horreur de sa destinée, et son abattement fut proportionné à la hauteur d'où il était tombé. Pizarre, craignant de perdre tous les avantages qu'il pouvait tirer de la possession d'un prisonnier de cette importance, s'efforça de le consoler par des démonstrations de

(1) Voyez la note 18.

douceur et de respect que démentaient ses actions. 1532
En vivant parmi les Espagnols l'incas démêla bientôt la passion qui les dominait et qu'ils ne prenaient pas la peine de cacher; il crut pouvoir la faire servir à se procurer la liberté. Il offrit aux Espagnols une rançon qui les étonna, malgré tout ce qu'ils connaissaient déjà de la richesse de son royaume. La chambre où il était gardé avait vingt-deux pieds de long et seize de large; il s'engagea à la remplir de vases et d'ustensiles d'or jusqu'à la hauteur où un homme peut atteindre. Pizarre accepta sans hésiter des offres si séduisantes, et l'on tira une ligne sur les murs de la chambre pour marquer la hauteur à laquelle le trésor promis devait s'élever.

Atahualpa, transporté de joie par l'espoir de recouvrer sa liberté, prit sur-le-champ des mesures pour remplir son engagement. Il envoya des messagers à Cusco, à Quito, et dans tous les lieux où l'or était en plus grande abondance, soit dans les temples, soit dans les palais des incas, et les chargea de rapporter directement à Caxamalca le prix qu'on mettait à sa rançon. Quoiqu'il fût prisonnier chez ses ennemis, les Péruviens étaient si accoutumés à respecter tous les ordres de leurs souverains, qu'ils obéirent avec la plus grande promptitude. Calmés par l'espérance de voir leur roi bientôt libre, ils ne voulurent pas mettre sa vie en danger en formant la moindre tentative pour le dé-

1532 livrer ; et, quoique les forces de l'empire fussent encore entières, on ne fit pas de préparatifs, on n'assembla pas d'armée pour venger les insultes faites à l'état et au souverain[1]. Les Espagnols demeurèrent tranquilles à Caxamalca. Pizarre envoya dans les provinces éloignées de petits détachements qui, loin de trouver aucune résistance, furent partout reçus avec des témoignages de respect et de soumission[2].

Les Espagnols visitent différentes provinces. Almagro arrive avec un renfort.

Quelque peu considérables que fussent ces détachements et quelque desir qu'eût Pizarre de connaître un peu l'intérieur du pays, il se serait bien gardé d'affaiblir ainsi son corps de troupes s'il n'avait pas reçu dans le même temps la nouvelle qu'Almagro était débarqué à Saint-Michel avec un renfort qui allait presque doubler ses forces[3]. L'arrivée de ce secours si long-temps attendu était aussi alarmante pour l'incas qu'agréable aux Espagnols. Le monarque prisonnier voyait le pouvoir de ses ennemis s'accroître; et, comme il ne connaissait ni d'où venaient ces étrangers, ni par quels moyens ils étaient conduits au Pérou, il lui était impossible de prévoir jusqu'où pouvait aller l'inondation qui fondait sur ses états. Tandis qu'il était tourmenté de ces inquiétudes, il apprit que quelques Espagnols marchant vers Cusco, avaient rendu visite

Décembre.

1533

Huascar est mis à mort.

(1) Xerès, 205.

(2) Voyez la note 19.

(3) Xerès, 204. Herrera, *Decad. V*, *lib. III*, *cap.* 1, 2.

à son frère Huascar dans le lieu où il le tenait confiné, que ce prince leur avait représenté la justice de sa cause, et que, pour les déterminer à prendre sa défense, il leur avait promis une quantité d'or beaucoup plus considérable que celle qui avait été offerte pour la rançon de son frère. Atahualpa vit que sa perte était inévitable si les Espagnols écoutaient ces propositions, et, craignant que leur insatiable avidité ne les déterminât en faveur d'Huascar, il résolut de sacrifier la vie de son frère pour sauver la sienne. En conséquence, il donna des ordres, qui furent exécutés avec une ponctualité scrupuleuse [1]. 1533

Les Espagnols partagent le butin.

Cependant les Indiens chargés d'or arrivaient tous les jours à Caxamalca de toutes les provinces du royaume. La plus grande partie de la quantité convenue était amassée, et Atahualpa assurait les Espagnols que si toute sa rançon n'était pas encore prête à leur être livrée c'était l'éloignement des lieux d'où il fallait l'apporter qui en était la cause. Mais ces amas d'or, mis continuellement sous les yeux de soldats indigents, avaient tellement irrité leur cupidité, qu'il devenait impossible de contenir plus long-temps l'impatience qu'ils avaient de se mettre en possession d'un aussi riche butin. On fit fondre tous les vases et ustensiles, excepté quel-

(1) Zarate, *lib. II*, *cap.* 6. Gomara, *Hist. cap.* 115. Herrera, *Decad. V*, *lib. III*, *cap.* 2.

1533 ques pièces d'un travail curieux qu'on réserva pour le roi d'Espagne. Après avoir mis à part le quint dû à la couronne et cent mille pesos, destinés aux soldats qui étaient arrivés avec Almagro, il resta un million cinq cent vingt-huit mille cinq cents pesos à partager entre Pizarre et ses compagnons. Le jour de saint Jacques, patron de l'Espagne, fut choisi pour la répartition de cette somme immense, et dans la manière dont elle se fit on reconnaît bien ce bizarre mélange de fanatisme et de rapacité, que j'ai eu plus d'une fois déjà l'occasion de faire observer comme un des traits les plus frappants des conquérants du Nouveau-Monde. Assemblés pour se partager les dépouilles d'un peuple innocent, arrachées par la fourbe, la violence et la cruauté, ils commencèrent par invoquer solennellement le nom de Dieu[1], comme s'ils avaient pu attendre les lumières du ciel pour faire la distribution de ces fruits d'iniquité. Chaque cavalier eut pour sa part huit mille pesos, somme équivalente en ce temps-là à autant de livres sterling du nôtre, et chaque fantassin quatre mille. Les parts de Pizarre et de ses officiers furent proportionnées à leurs rangs.

Effets de ce partage.

L'histoire n'offre aucun autre exemple d'une fortune si subite, acquise par le service militaire, et jamais un si grand butin ne fut partagé par un si

(1) Herrera, *Decad. V, lib. III, cap. 3*.

petit nombre de soldats. Plusieurs d'entre eux, se voyant récompensés de leurs travaux au-delà de leurs espérances, furent si impatients de se retirer des dangers et des fatigues de la guerre pour passer le reste de leurs jours dans leur patrie, qu'ils demandèrent leur congé à grands cris et avec importunité. Pizarre, voyant bien qu'il ne pouvait plus attendre de ceux qui étaient ainsi disposés ni courage dans les combats, ni patience dans les travaux, convaincu d'ailleurs que partout où ils iraient le spectacle de leur richesse engagerait d'autres aventuriers plus pauvres et plus hardis à venir se ranger sous ses drapeaux, leur accorda leur demande sans difficulté, et permit à plus de soixante d'entre eux d'accompagner en Espagne son frère Ferdinand, qu'il envoyait pour porter à l'empereur la relation de ses victoires et les présents qu'il lui destinait [1]. 1533

L'incas demande inutilement sa liberté.

L'incas, après le partage de sa rançon entre les Espagnols, les somma d'accomplir la promesse qu'on lui avait faite de le mettre en liberté; mais rien n'était plus éloigné de la pensée de Pizarre. En faisant la guerre dans le Nouveau-Monde, il s'était accoutumé, comme tous ses compatriotes, à regarder les Américains comme des êtres d'une espèce inférieure, qui ne méritaient pas le nom d'hommes, et n'en avaient pas les droits. Dans la

(1) Herrera, *Decad. V*, *lib. III*, *cap.* 4. Vega, *p.* 2, *lib. I*, *cap.* 38.

1533 convention avec Atahualpa il n'avait eu d'autre objet que d'amuser son prisonnier, afin que l'espoir de recouvrer sa liberté l'engageât à lui prêter son autorité pour recueillir les richesses de son royaume. Après avoir réussi dans ce projet, il ne tint aucun compte de ce qu'il avait promis, et, tandis que ce prince crédule espérait de remonter bientôt sur son trône, Pizarre avait secrètement résolu de lui ôter la vie. Plusieurs circonstances semblent l'avoir déterminé à commettre ce forfait, un des plus criminels et des plus atroces dont les Espagnols se soient souillés dans la conquête de l'Amérique.

Défiance mutuelle entre l'incas et les Espagnols.

Pizarre, en imitant la conduite que Cortez avait tenue avec le souverain du Mexique, manquait des talents nécessaires pour suivre avec autant d'art le plan adopté par le conquérant du Mexique. Comme il n'avait ni l'adresse ni la modération qui eussent pu lui faire gagner la confiance de son prisonnier, il n'avait pas su mettre à profit l'avantage d'être maître de sa personne et de son autorité. Il est vrai qu'Atahualpa montrait plus d'habileté et de discernement que n'en avait fait voir Montézuma, et qu'il paraissait avoir mieux démêlé le caractère et les vues des Espagnols. Les soupçons et la défiance s'établirent bientôt entre eux et lui. Le soin avec lequel il fallait garder un prisonnier de cette importance augmentait beaucoup les embarras du service militaire, tandis que l'avantage qu'on en retirait

paraissait peu considérable. Pizarre ne vit bientôt plus l'incas que comme un fardeau dont il desirait d'être délivré [1]. 1533

Almagro et ses compagnons avaient demandé de partager également avec ceux de Pizarre la rançon de l'incas; et, quoique les nouveaux venus eussent eu, comme nous l'avons vu ci-dessus, une part du butin, et que leur chef eût reçu des présents considérables, ils étaient tous mécontents. Ils craignaient que, tant qu'Atahualpa serait prisonnier, les soldats de Pizarre ne regardassent les trésors qu'on pourrait amasser dans la suite comme le supplément de ce qui manquait à la rançon de l'incas, et que, sous ce prétexte, ils ne prétendissent se les approprier en entier. Ils demandaient donc sa mort avec énergie, afin que tous les aventuriers du Pérou fussent désormais sur le même pied et eussent les mêmes droits [2].

Almagro et ses compagnons demandent la mort de l'incas.

Pizarre lui-même commençait à être alarmé des nouvelles qui lui parvenaient des provinces éloignées de l'empire. On y assemblait des troupes, et il soupçonnait Atahualpa d'avoir donné des ordres à cet effet. Ces craintes et ces soupçons étaient entretenus et augmentés par les artifices de Philippillo, un des Indiens que Pizarre avait amenés de

Motifs qui portent Pizarre à y consentir.

(1) Herrera, *Decad. V*, *lib. III, cap.* 4.

(2) Zarate, *lib. II*, *cap.* 7. Vega, *p.* 2, *lib. I*, *cap.* 7. Herrera, *Decad. V*, *lib. III*, *cap.* 4.

1533 Tumbès en 1527 pour lui servir d'interprète. Cette fonction mettant Philippillo à portée de voir familièrement et fréquemment le monarque prisonnier, il osa, malgré la bassesse de sa naissance, porter ses vœux jusqu'à une *Coya* ou fille du soleil, l'une des femmes d'Atahualpa; et, ne voyant aucune espérance de l'obtenir tant que le monarque vivrait, il conçut le projet d'engager les Espagnols à lui ôter la vie, en leur donnant des alarmes sur les desseins secrets de leur prisonnier, et en leur parlant sans cesse des préparatifs qu'il faisait contre eux.

Tandis qu'Almagro et ses compagnons demandaient ouvertement la mort de l'incas, et que Philippillo travaillait en secret à le perdre, ce malheureux prince contribuait lui-même imprudemment à hâter sa perte. Durant sa captivité il avait conçu un attachement particulier pour Ferdinand Pizarre et Fernand Soto, qui, ayant reçu une meilleure éducation que les autres aventuriers, se conduisaient à son égard avec plus de décence et d'attention. Adouci par le respect que lui montraient ces officiers d'un rang distingué parmi les Espagnols, il se plaisait dans leur société; mais en présence du gouverneur il était timide et contraint. A la crainte se joignit bientôt le mépris pour Pizarre. Parmi les arts de l'Europe, celui de lire et d'écrire excitait sa plus grande admiration. Il cherchait depuis long-temps à découvrir si c'était un talent acquis

ou naturel. Pour éclaircir ses doutes, il pria un des soldats qui le gardaient d'écrire sur l'ongle de son pouce le nom de Dieu. Il montra ensuite ces caractères à différents Espagnols en leur demandant ce qu'ils signifiaient, et, à son grand étonnement, tous lui firent sans hésiter la même réponse. Pizarre entrant un jour chez lui, l'incas lui présenta son pouce. Le gouverneur rougit et fut forcé d'avouer avec quelque confusion son ignorance. Dès ce moment Atahualpa le regarda comme un homme de rien, moins instruit que ses soldats, et il n'eut pas l'adresse de cacher les sentiments que cette découverte lui avait inspirés. Le général fut si vivement blessé de se voir l'objet du mépris d'un barbare, que, son ressentiment se joignant à tous les autres motifs, il se détermina à faire périr l'incas [1]. 1533

On fait à l'incas son procès.

Mais, pour donner quelque apparence de justice à une action si violente et pour n'en être pas lui seul responsable aux yeux de son souverain, Pizarre se détermina à faire juger l'incas selon toutes les formes observées en Espagne dans les procès criminels. Lui-même et Almagro avec deux conseillers furent ses juges, avec un pouvoir absolu d'absoudre ou de condamner. Un procureur général poursuivit au nom du roi. On donna à l'accusé un conseil pour sa défense, et des greffiers furent chargés de rédiger les actes du procès. On porta à cet

(1) Herrera, *Decad. V, lib. III, cap.* 4. Vega, *p.* 2, *lib. I, cap.* 38.

1533 étrange tribunal des accusations encore plus étranges. Elles consistaient en divers articles. Atahualpa, quoique bâtard, avait usurpé le trône et fait mourir son frère, son légitime souverain. Il était idolâtre, et il avait non-seulement permis, mais même ordonné des sacrifices humains. Il avait un grand nombre de concubines. Depuis son emprisonnement il avait dissipé et détourné frauduleusement les trésors de l'empire, qui appartenaient aux Espagnols par droit de conquête, et excité ses sujets à prendre les armes contre eux. Parmi ces chefs d'accusation, quelques-uns sont si ridicules, d'autres si absurdes, qu'on ne sait de quoi s'étonner le plus, ou de l'effronterie ou de l'iniquité de Pizarre, qui en faisait le fondement d'une procédure criminelle à laquelle il soumettait le souverain d'un grand empire sur lequel il n'avait aucune juridiction. Sur tous ces articles des témoins furent entendus; mais comme ils faisaient leur déposition dans leur langue, Philippillo, chargé de les interpréter, pouvait y donner toutes les tournures qui favorisaient ses perfides intentions. Ces témoignages parurent convaincants à des juges dont l'opinion était arrêtée d'avance. Ils prononcèrent qu'Atahualpa était coupable, et le condamnèrent à être brûlé vif. Le P. Valverde prostitua ses fonctions sacrées jusqu'à confirmer cette sentence par l'autorité de son ministère et à en attester la justice par sa signature.

Il est condamné.

Accablé de sa destinée, Atahualpa s'efforça d'obtenir par ses larmes, ses promesses et ses prières d'être envoyé en Espagne, où un monarque en serait l'arbitre. Mais la pitié était un sentiment inconnu au cruel Pizarre. Il ordonna que l'exécution fût faite sur-le-champ, et ce qui ajouta encore à l'amertume des derniers moments du malheureux prince, le même moine qui venait de ratifier sa sentence se présenta à lui pour le consoler et tenta de le convertir. Le plus fort argument dont fit usage Valverde pour faire embrasser à l'incas la religion chrétienne fut la promesse qu'on adoucirait la rigueur de son supplice. La crainte d'une mort cruelle lui arracha la demande du baptême. La cérémonie fut faite, et Atahualpa, au lieu d'être brûlé, fut étranglé au poteau auquel il était attaché [1]. — 1533 — Et exécuté.

Heureusement pour l'honneur de la nation espagnole, même parmi ces aventuriers abandonnés à tous les excès et sortis de leur patrie pour conquérir et désoler le Nouveau-Monde, il se trouvait encore des hommes qui conservaient des sentiments d'honneur et de générosité dignes du nom castillan. Quoique Ferdinand Pizarre fût parti pour l'Espagne avant le procès d'Atahualpa, et que Soto eût été envoyé dans un poste éloigné de Caxamalca, cette cruelle exécution ne se fit pas sans opposi- — Plusieurs Espagnols s'élèvent contre cette violence.

(1) Zarate, *lib. II*, *cap.* 7. Xerès, *p.* 233. Vega, *p.* 2, *lib. I*, *cap.* 36, 27. Gomara, *Hist. cap.* 117. Herrera, *Decad. V*, *lib. III*, *cap.* 4.

1533 tion. Plusieurs officiers, et particulièrement quelques-uns de la plus grande réputation et des plus nobles familles, firent non-seulement des remontrances, mais protestèrent contre ce jugement, comme déshonorant pour leur patrie et contraire à toutes les maximes de l'équité, comme une violation de la foi publique et comme une usurpation de juridiction sur un souverain indépendant, juridiction à laquelle ils n'avaient aucun droit. Toutes leurs démarches furent vaines : le nombre et l'opinion de ceux qui regardaient comme légitime tout ce qu'ils croyaient leur être avantageux l'emportèrent. Mais l'histoire se plaît à conserver le souvenir des efforts que fait la vertu, lors même qu'ils sont inutiles, et les écrivains espagnols, en rapportant ces événements où la valeur de leurs compatriotes se montre bien plus que leur humanité, ont conservé les noms de ceux qui tentèrent ainsi de dérober leur patrie à la honte d'un si grand crime [1].

Dissolution du gouvernement et de toute police intérieure au Pérou.

Après la mort d'Atahualpa, Pizarre investit un des fils de ce prince de la royauté, espérant que ce jeune homme sans expérience deviendrait entre ses mains un instrument passif, et qu'il se servirait de lui plus aisément que d'un monarque ambitieux accoutumé à un commandement indépendant. Les

(1) Vega, *p.* 2, *lib. I, cap.* 37. Xerès *I*, 235. Herrera, *Decad. V, lib. III, cap.* 5.

peuples de Cusco et des pays adjacents reconnurent 1533
comme incas Manco-Capac, frère d'Huascar[1]. Mais ni l'un ni l'autre de ces souverains n'eut l'autorité de ses prédécesseurs. Les convulsions violentes qui avaient agité l'empire, d'abord dans la guerre civile des deux frères, et ensuite depuis le moment de l'invasion des Espagnols, avaient non-seulement troublé l'ordre établi dans l'administration intérieure, mais presque brisé tous les ressorts du gouvernement. Lorsque les Péruviens virent leur monarque au pouvoir des étrangers et périssant enfin d'une mort honteuse, le peuple des différentes provinces s'abandonna aux plus grands excès, se regardant comme affranchi désormais de toute la contrainte des lois et des mœurs [2]. Atahualpa avait fait périr un si grand nombre des descendants du soleil et les avait traités avec tant d'indignité, que l'ascendant des incas sur les peuples était fort affaibli et le respect qu'on avait pour cette race sainte sensiblement diminué. Encouragés par ces circonstances, des hommes ambitieux s'élevèrent en différentes parties de l'empire, et aspirèrent au pouvoir suprême sans être de la race des incas. Le général qui commandait pour Atahualpa, dans Quito, saisit le frère et les enfants de son maître, les fit mourir dans les supplices, et, rejetant toute liaison

(1) Vega, *p.* 2, *lib. II, cap.* 7.

(2) Herrera, *Decad. V, lib. II, cap.* 12; *lib. III, cap.* 5.

1533 avec l'un et l'autre incas, se forma pour lui-même un royaume séparé [1].

Pizarre s'avance vers Cusco.

Les Espagnols virent avec grand plaisir la discorde s'établir parmi les Péruviens et la vigueur du gouvernement se relâcher. Ils considérèrent ces désordres comme les avant-coureurs de la dissolution prochaine de l'état. Pizarre n'hésita plus à s'avancer vers Cusco. Il avait reçu des renforts si considérables qu'il pouvait désormais sans danger pénétrer dans l'intérieur du pays. Le partage des trésors de Caxamalca avait produit les effets qu'il avait prévus. Dès que son frère Ferdinand et les officiers et soldats à qui il avait permis de quitter le service en emportant leur part du butin, furent arrivés à Panama et eurent étalé aux yeux de leurs compatriotes étonnés les trésors qu'ils apportaient, la renommée de leurs victoires et de leurs richesses se répandit dans tous les établissements espagnols de la mer du Sud, et y produisit un si grand effet, que les gouverneurs de Guatimala, de Panama et de Nicaragua eurent beaucoup de peine à retenir les Espagnols de leurs districts, qui voulaient tous abandonner leurs possessions pour se porter en foule à cette source inépuisable de richesses qui venait de s'ouvrir au Pérou [2]. Malgré toutes les

(1) Zarate, *lib. II, cap.* 8. Vega, *p.* 2, *lib. II*, *cap.* 3, 4.

(2) Gomara, *Hist. cap.* 125. Vega, *p.* 2, *lib. II, cap.* 1. Herrera, *Decad. V, lib. III*, *cap.* 5.

défenses Pizarre vit arriver un si grand nombre 1533
d'aventuriers, qu'en se mettant en marche pour Cusco, il se trouva à la tête de cinq cents hommes, après avoir laissé à Saint-Michel une garnison imposante sous le commandement de Benalcazar. Les Péruviens avaient assemblé plusieurs gros corps de troupes pour s'opposer à ses progrès. On livra plusieurs combats, qui se terminaient comme toutes les actions entre les Européens et les Américains; il y avait un petit nombre d'Espagnols tués ou blessés, et les Américains étaient mis en fuite chaque fois avec un grand carnage. A la fin Pizarre entra dans Cusco et en prit possession. Les trésors qu'on y trouva, reste de ce que les Péruviens avaient détourné ou caché, soit par une vénération superstitieuse pour les ornements de leurs temples, soit en haine de leurs avides vainqueurs, excédèrent en valeur ce que ces derniers avaient reçu pour la rançon d'Atahualpa. Mais, comme les Espagnols étaient à cette époque familiarisés avec la richesse du pays et que le butin fut partagé entre un plus grand nombre d'aventuriers, ce partage, malgré la part considérable qui fut distribuée à chacun, n'excita pas le même étonnement que le premier [1].

Pendant cette marche à Cusco, le fils d'Atahualpa, que Pizarre traitait comme incas, vint à mourir; et comme les Espagnols ne lui substi-

(1) Voyez la note 20.

1533 tuèrent personne, les droits de Manco-Capac au trône parurent être alors universellement reconnus[1].

Conquête de Quito par Benalcazar.

Tandis que les troupes de Pizarre étaient ainsi occupées, Benalcazar, gouverneur de Saint-Michel, officier brave et entreprenant, rougissait de son inaction et brûlait de se signaler parmi les conquérants du Nouveau-Monde. Un corps de troupes fraîches, arrivé fort à propos de Panama et de Nicaragua, le mit en état de satifaire sa passion pour les entreprises. Après avoir laissé des forces suffisantes pour la sûreté de l'établissement naissant confié à ses soins, il se mit à la tête du reste[2] et partit dans l'intention de soumettre Quito, où, selon le rapport des Péruviens, Atahualpa avait laissé la plus grande partie de ses trésors. Il y avait une grande distance de Saint-Michel à cette ville, et la marche était pénible dans un pays montagneux et couvert de bois; il fut souvent et vivement attaqué par les meilleures troupes du Pérou, conduites par un chef habile. La valeur, la bonne conduite et la constance de Benalcazar surmontèrent tous les obstacles et il entra victorieux dans Quito. Mais il éprouva une grande mortification. Les habitants, connaissant par leurs malheurs mêmes la passion dominante de leurs ennemis et le moyen de la tromper,

(1) Herrera, *Decad. V, lib. V, cap.* 2.

(2) Cent quarante hommes tant d'infanterie que de cavalerie, selon Herrera; deux cents hommes dont quatre-vingts cavaliers, selon Zarate. (D. L. R.)

avaient emporté toutes les richesses qui attiraient les Espagnols et qui leur avaient fait entreprendre cette périlleuse expédition, supporter tant de fatigues et braver tant de dangers[1]. 1533

Expédition d'Alvarado.

Benalcazar ne fut pas le seul capitaine espagnol qui attaqua le royaume de Quito. La renommée des grandes richesses qui s'y trouvaient y attira un ennemi plus puissant. Pierre d'Alvarado, qui s'était si fort distingué dans la conquête du Mexique, ayant obtenu le gouvernement de Guatimala[2] pour récompense de sa valeur, s'ennuya bientôt d'une vie uniforme et tranquille, et sentit le besoin de se rejeter dans l'activité de la vie militaire. La gloire et les richesses acquises par les conquérants du Pérou exaltèrent en lui cette passion et en déterminèrent l'objet. Croyant ou feignant de croire que le royaume de Quito était hors des limites du gouvernement de Pizarre, il résolut de l'envahir. Sa grande réputation lui attira de tous côtés des volontaires. Il s'embarqua avec cinq cents hommes, dont plus de deux cents étaient des gentilshommes servant à cheval. Il débarqua à Puerto-Viejo, et, connaissant très imparfaitement le pays, il entreprit sans guide de marcher directement à Quito, en suivant

(1) Zarate, *lib. II, cap.* 9. Vega, *p.* 2, *lib. II, cap.* 9. Herrera, *Decad. V, lib. IV, cap.* 11, 12; *lib. V, cap.* 2, 3; *lib. VI, cap.* 3.

(2) Il avait été nommé par Charles-Quint gouverneur de toute la partie du Pérou qu'il pourrait découvrir hors de la juridiction du gouvernement de Pizarre. (D. L. R.)

1533 le cours de la rivière Guyaquil et en traversant les Andes vers sa source. Dans cette route, une des moins praticables de l'Amérique, ses troupes furent si excédées de fatigue en s'ouvrant des chemins au travers des forêts et des marais dans des terrains bas, et souffrirent tellement de la rigueur du froid sur les hauteurs des montagnes, qu'avant d'arriver à la plaine de Quito il avait péri un cinquième des Espagnols et la moitié des chevaux; le reste était découragé et hors d'état de servir [1]. Dans cet état, ils virent venir à leur rencontre un corps de troupes non pas américaines mais espagnoles, qui parurent disposées à les attaquer. Pizarre, ayant été instruit de l'armement d'Alvarado, avait envoyé Almagro à la tête d'un détachement pour s'opposer à son invasion. Benalcazar victorieux s'était réuni à Almagro. Alvarado, quoique surpris à la vue d'ennemis qu'il n'attendait pas, allait les charger courageusement lorsque quelques officiers plus modérés proposèrent et firent agréer un accommodement qui retarda de quelques années le moment fatal où les Espagnols devaient suspendre leurs conquêtes pour tremper leurs mains dans le sang de leurs compatriotes. Alvarado s'engagea à retourner dans son gouvernement à condition qu'Almagro lui paierait cent mille pesos pour le défrayer de la dépense de son armement. Plusieurs de ses soldats restèrent

(1) Voyez la note 21.

dans le Pérou, et une expédition qui semblait devoir perdre Pizarre et sa colonie contribua à augmenter ses forces[1]. 1534

Honneurs conférés par le roi d'Espagne à Pizarre et à Almagro.

Vers le même temps Ferdinand Pizarre était arrivé en Espagne. L'immense quantité d'or et d'argent qu'il apportait [2] y causa autant d'étonnement qu'elle en avait excité à Panama et dans les autres colonies espagnoles. Pizarre fut reçu de l'empereur avec les égards dus à un homme qui lui offrait un présent dont la valeur surpassait toutes les idées que les Espagnols s'étaient formées de la richesse de leurs acquisitions en Amérique, même après avoir été pendant dix ans maîtres du Mexique. Pour récompenser les services de François Pizarre, l'empereur le confirma dans sa qualité de gouverneur, en y joignant de nouveaux priviléges, et en étendant les bornes de son gouvernement à soixante-dix lieues au sud le long des côtes, par delà les limites fixées dans sa première patente. Almagro obtint aussi les honneurs qu'il avait long-temps desirés. On lui donna le titre d'adelantade ou gouverneur, et sa juridiction fut étendue sur deux cents lieues de pays, à commencer des limites méridionales du gouvernement de Pizarre. Ferdinand lui-même ne demeura pas sans récompense. Il fut fait

(1) Zarate, *lib. II*, *cap.* 10-13. Vega, *p.* II *lib. II*, *cap.* 1, 2, 9, *etc.* Gomara, *Hist. cap.* 126, *etc.* Remesal, *Hist. Guatimal. lib. III*, *cap.* 6. Herrera, *Decad. V*, *lib. VI*, *cap.* 1, 2, 7, 8.

(2) Voyez la note 22.

1534 chevalier de l'ordre militaire de Saint-Jacques, distinction toujours flatteuse pour un gentilhomme espagnol, et retourna bientôt au Pérou accompagné de beaucoup de personnes plus distinguées par leur naissance que celles qui avaient jusqu'alors servi en Amérique [1].

Commencement des dissentions entre Pizarre et Almagro.

On reçut au Pérou quelques nouvelles de la négociation de Ferdinand Pizarre avant qu'il y arrivât lui-même. Almagro ne fut pas plutôt instruit qu'il avait obtenu de l'empereur un gouvernement indépendant, qu'il prétendit que Cusco, où résidaient les incas, y était compris, et qu'il se prépara à se rendre maître de ce poste important. Jean et Gonzales Pizarre se mirent en devoir de le repousser. Chacun des contendants avait un parti puissant, et la dispute allait se décider par le sort des armes lorsque François Pizarre arriva dans la capitale; il n'y avait jamais eu entre ce guerrier et Almagro de réconciliation sincère. La perfidie de Pizarre, qui s'était fait donner à lui seul des honneurs et des avantages qu'ildevait partager avec son associé, était toujours présente à l'esprit de l'un et de l'autre. L'un, ne pouvant se dissimuler sa mauvaise foi, ne se flattait pas que son rival la lui pardonnât; l'autre, se souvenant toujours qu'il avait été trompé, ne cherchait que les occasions de se venger. L'avidité et

(1) Zarate, *lib. III, cap.* 3. Vega, *p.* 2, *lib. II*, *cap.* 19. Herrera, *Decad. V*, *lib. VI*, *cap.* 13.

l'ambition les avaient portés tous deux à dissimuler leur haine réciproque, et même à agir de concert pour obtenir les richesses et la puissance; mais ils n'eurent pas plutôt atteint le but de leurs desirs que les mêmes passions qui avaient formé cette union passagère semèrent entre eux la jalousie et la discorde. Chacun d'eux avait auprès de lui un certain nombre de subalternes intéressés à les flatter, qui, avec l'art et la méchanceté particulière à cette espèce d'hommes, aigrissaient leurs soupçons mutuels et grossissaient à leurs yeux les torts les plus légers. Mais, malgré ces causes d'inimitié, ils connaissaient si bien l'un et l'autre leurs talents respectifs, qu'ils craignaient également les conséquences d'une rupture ouverte. L'arrivée de Pizarre à Cusco et l'adresse mêlée de fermeté qu'il montra dans ses plaintes contre Almagro et ses partisans détournèrent l'orage pour le moment. Il se fit une nouvelle réconciliation dont la condition principale fut qu'Almagro tenterait la conquête du Chili, et que, s'il n'y trouvait pas un établissement digne de lui, Pizarre pour l'indemniser lui céderait une partie du Pérou. Cette nouvelle convention fut confirmée avec les mêmes solennités religieuses que la première, et observée avec aussi peu de fidélité [1]. 1534

Dès que cette affaire importante fut terminée, Réglements de Pizarre.

(1) Zarate, *lib. II*, *cap.* 13. Vega, *p.* 2, *lib. II*, *cap.* 19. Benzo, *lib. III*, *cap.* 6. Herrera, *Decad. V*, *lib. VIII*, *cap.* 8.

1534 Pizarre revint dans les provinces voisines de la mer, et, comme il jouissait alors d'une tranquillité qui n'était troublée par aucun ennemi, ni espagnol, ni indien, il s'occupa avec l'ardeur et la constance qui distinguaient son caractère à établir un gouvernement régulier dans les vastes pays soumis à son autorité. Quoique son éducation le rendît incapable de toute recherche sur les principes de la police intérieure, et que le genre de vie qu'il avait mené jusque là parût peu compatible avec l'ordre que demande l'administration, sa sagacité naturelle suppléa aux lumières et à l'expérience. Il partagea le pays en différents districts, et il établit des magistrats dans chacun. Il fit des réglements sur l'administration de la justice, la perception des impôts, le travail des mines et le traitement des Indiens. Ses lois étaient simples et n'avaient pour objet que la prospérité publique.

Fondation de Lima.

Mais, quoiqu'il proportionnât son plan à l'état de faiblesse où était sa colonie naissante, son esprit étendu se portait vers sa grandeur future. Il se considérait lui-même comme le fondateur d'un grand empire, et il délibéra long-temps avec beaucoup de sollicitude sur le lieu où il placerait le siége du gouvernement. Cusco, la résidence des incas, était situé dans un coin de l'empire, à plus de quatre cents milles de la mer, et plus éloigné encore de Quito, province dont l'importance lui paraissait

extrême. Le Pérou n'avait aucun autre établissement qui méritât le nom de ville et qui pût déterminer les Espagnols à y fixer leur séjour. Mais, en parcourant le pays, Pizarre avait été frappé de la beauté et de la fertilité de la vallée de Rimac, une des plus étendues et des mieux cultivées du Pérou. Il établit le chef-lieu de son gouvernement sur les bords d'une petite rivière du même nom que la vallée qu'elle arrose et qu'elle enrichit, à six milles de Callao, le hâvre le plus commode de l'Océan Pacifique. Il lui donna le nom de *Ville des rois*, soit parce qu'il en posa la première pierre le jour où l'Église célèbre la fête des trois rois, soit, comme il est plus vraisemblable, en l'honneur de Jeanne et de Charles, souverains de Castille. Ce nom se conserve encore en Espagne dans tous les actes publics; mais la ville est plus connue des étrangers sous celui de *Lima*, mot corrompu de l'ancien nom de la vallée où elle est située. Par les soins de Pizarre, les bâtiments s'élevèrent avec tant de promptitude qu'elle prit bientôt l'aspect d'une ville qui, par un palais magnifique qu'il avait fait construire pour lui-même et par les superbes maisons destinées à ses principaux officiers, annonçait dès son origine la grandeur à laquelle elle atteindrait un jour [1].

1534

1535 18 janvier.

Invasion du Chili par Almagro.

En conséquence de sa convention avec Pizarre,

(1) Herrera, *Decad. V, lib. VI, cap.* 12; *lib. VII, cap.* 13. Calancho, *Cronica. lib. I, cap.* 37. Barnueno, *Lima fundata, II*, 294.

1535 Almagro se mit en marche pour le Chili. Comme il possédait au plus haut degré les qualités qui attirent surtout l'admiration du soldat, une libéralité sans bornes et un courage intrépide, cinq cent soixante-dix hommes se rangèrent sous ses drapeaux. C'était le plus grand corps d'Européens qui eût été assemblé jusqu'alors au Pérou. Soit par l'impatience de terminer promptement son expédition, soit par l'habitude de supporter tous les travaux et de braver tous les dangers, habitude commune à tous les Espagnols qui avaient servi long-temps en Amérique, Almagro se détermina à traverser les montagnes, au lieu de s'avancer par le pays plat, le long de la côte. Le chemin était en effet plus court, mais presque impraticable. Dans cette route ses troupes souffrirent tous les maux que la nature humaine peut éprouver de la fatigue, de la faim et des rigueurs du climat dans ces régions élevées de la zone torride, où le froid est presque aussi rude que sous le cercle polaire. Il en périt un grand nombre, et ceux qui résistèrent et parvinrent jusqu'aux plaines fertiles du Chili y trouvèrent de nouveaux obstacles à surmonter. Ils eurent affaire à des hommes très différents des Péruviens, intrépides, robustes, d'un caractère indépendant, et assez semblables aux tribus guerrières du nord de l'Amérique par leur constitution physique et par leur courage. Quoique étonnés à la première apparition des Espagnols, et

plus encore à la vue de leur cavalerie et des effets 1535
de leurs armes à feu, les naturels revinrent bientôt de leur surprise jusqu'à se défendre courageusement et même jusqu'à assaillir leurs nouveaux ennemis avec plus de résolution et de vigueur que n'en avait montré jusque là aucune nation américaine. Les Espagnols continuèrent cependant à pénétrer dans le pays, et y recueillirent de l'or en abondance, mais ils ne pensèrent plus à former un établissement au milieu d'un peuple si redoutable. Malgré toute la valeur et l'habileté de leur chef, le succès de leur expédition était encore extrêmement douteux lorsqu'ils furent rappelés au Pérou par une révolution inattendue dont je vais développer les causes[1].

Révolte des Péruviens.

Les colonies espagnoles de l'Amérique avaient envoyé un si grand nombre d'aventuriers au Pérou, et tous y portaient des espérances si exagérées d'une fortune immense et rapide, qu'il n'était pas possible de proposer à aucun d'eux de s'enrichir par les travaux d'une lente industrie. Ils eussent vu dans une pareille proposition, non-seulement le renversement de toutes leurs espérances, mais une véritable insulte. Il fallait cependant trouver quelque occupation à des hommes qu'on ne pouvait pas sans danger laisser dans l'inaction. Pizarre encou-

(1) Zarate, *lib. III, cap.* 1. Gomara, *Hist. cap.* 131. Vega, *p.* 2. *lib. II, cap.* 20. Ovalle, *Hist. de Chile, lib. IV, cap.* 15, *etc.* Herrera, *Decad. V, lib. VI, cap.* 9; *lib. X, cap.* 1, *etc.*

1535 ragea plusieurs des officiers les plus distingués qui lui étaient arrivés nouvellement à tenter des expéditions dans quelques provinces de l'empire que les Espagnols n'avaient pas encore visitées. Il se forma diverses troupes assez considérables, qui, vers le temps du départ d'Almagro pour le Chili, se mirent en marche pour pénétrer dans différentes provinces éloignées de l'intérieur du pays. L'incas Manco-Capac, observant l'imprudence des Espagnols, qui dispersaient ainsi leurs troupes, et le petit nombre de ceux qui étaient demeurés à Cusco sous les ordres de Jean et de Gonzalez Pizarre, crut être arrivé au moment heureux d'assurer ses droits à l'empire, de venger son pays et d'exterminer ses oppresseurs. Quoique surveillé de très près par les Espagnols, qui lui laissaient habiter le palais de ses ancêtres à Cusco, il trouva moyen de communiquer son projet aux gens qui devaient l'exécuter. Les moindres desirs des souverains sont des ordres chez un peuple accoutumé à les respecter comme des divinités. Les Espagnols, loin de se disposer à abandonner volontairement le Pérou, ainsi qu'ils l'avaient fait croire aux habitants, y abordaient en beaucoup plus grand nombre. Comme les Péruviens ne pouvaient plus espérer de se voir délivrés de leurs tyrans que par un effort vigoureux de toute la nation, les préparatifs pour l'exécution de cette entreprise furent faits avec le

Son origine.

silence et le secret dont les Américains sont peut-être seuls capables. 1536

Et ses progrès.

L'incas avait déjà fait quelques tentatives infructueuses pour s'échapper des mains des Espagnols, lorsque Ferdinand Pizarre, étant venu à Cusco, lui accorda la permission d'assister à une grande fête qui devait se célébrer à quelques lieues de la capitale[1]. Sous le prétexte de cette solennité, les hommes les plus considérables de l'empire s'étaient rassemblés. Dès que l'incas les eut joints, l'étendard de la guerre fut déployé, et, en peu de temps, tous les guerriers de la nation furent en armes, depuis les confins de la province de Quito jusqu'aux frontières du Chili. Beaucoup d'Espagnols, qui vivaient tranquilles dans les possessions qu'ils avaient obtenues, furent massacrés. Différents détachements, marchant sans précaution dans une contrée qui paraissait entièrement soumise au joug, furent exterminés. Une armée de deux cent mille hommes, si nous en croyons les historiens espagnols, attaqua Cusco. Les trois frères s'y défendirent avec cent soixante-dix Espagnols seulement[2]. Un autre corps considérable d'Indiens investit Lima et y tint les Espagnols étroitement renfermés. Des troupes nombreuses de Péruviens répandus dans tout le pays interceptaient tous les courriers, et comme toute communication était interrompue entre Cusco et Lima,

(1) Voyez la note 23. (2) Voyez la note 24.

1536 les Espagnols, dans l'une et dans l'autre de ces villes, ignoraient également le sort de leurs compatriotes, et, supposant les événements les plus funestes, se croyaient les seuls échappés à la destruction de leur nation au Pérou [1].

Siége de Cusco.

Ce fut contre Cusco que se fit le plus grand effort des Indiens. L'incas à la tête d'une nombreuse armée en forma le siége, qui fut suivi pendant neuf mois avec la plus grande ardeur. Les Péruviens n'y déployèrent pas au même degré le courage féroce des guerriers mexicains; mais ils conduisirent quelques-unes de leurs opérations avec plus de sagacité, et montrèrent plus d'aptitude à acquérir les connaissances de l'art militaire. Ils avaient observé l'avantage que les Espagnols retiraient de la discipline et de leurs armes : ils s'efforcèrent d'imiter la première, et ils tournèrent les armes européennes contre leurs ennemis. Ils armèrent un corps nombreux de leurs plus braves guerriers avec les épées, les piques et les boucliers qu'ils avaient pris aux Espagnols tués dans les différentes parties du pays. Ils avaient remarqué que les Espagnols combattaient serrés et tiraient de là leur plus grande force dans l'action; ils s'exercèrent à combattre de la même manière. Quelques-uns osèrent manier les mousquets et acquirent assez d'adresse pour s'en servir.

(1) Vega, *p.* 2. *lib. II, cap.* 28. Zarate, *lib. III*, *cap.* 3. Cieça de Leon, *cap.* 82. Gomara, *Hist. cap.* 135. Herrera, *Decad. V, lib. VIII, cap.* 5.

Les plus hardis, parmi lesquels était Manco-Capac lui-même, montaient les chevaux qu'ils avaient pris et s'avançaient hardiment, la lance en arrêt, pour charger les cavaliers espagnols. C'était cependant bien plus par leur nombre que par ces imitations imparfaites et cet usage maladroit des arts et des armes des Européens que les Péruviens fatiguaient les Espagnols [1]. Manco-Capac se mit en possession d'une moitié de sa capitale, malgré la valeur désespérée avec laquelle les Pizarre défendirent Cusco. Il en fut à la vérité chassé ensuite; mais les Espagnols y perdirent Jean Pizarre, le plus aimé des trois frères, et quelques autres officiers de distinction. Excédés par les fatigues d'un service qui ne leur laissait aucun moment de repos, manquant de vivres, et désespérant de résister plus long-temps à des ennemis dont le nombre augmentait tous les jours, les soldats de Pizarre avaient résolu d'abandonner Cusco, dans l'espérance de rejoindre leurs compagnons, s'il en existait encore qui eussent échappé aux Péruviens, ou de s'ouvrir un chemin au travers des ennemis, et de gagner la mer, où ils trouveraient quelque moyen de quitter un pays devenu le tombeau de leur nation [2]. 1536

Arrivée d'Almagro.

La nouvelle de la révolte générale des Péruviens aurait suffi pour engager Almagro à quitter le Chili

(1) Voyez la note 25.

(2) Herrera, *Decad. V, lib. VIII, cap.* 4.

1536 afin d'aller au secours de ses compatriotes ; mais il fut porté à cette résolution par un motif moins généreux et plus intéressé. Le même messager par lequel il apprenait la situation des affaires au Pérou lui apportait la patente royale qui le créait gouverneur du Chili et fixait les limites de son gouvernement. D'après cette patente, Cusco lui parut évidemment compris dans l'étendue de son département, et il eut dès lors autant d'ardeur pour ôter aux Pizarre la possession de cette capitale que pour empêcher les Péruviens de s'en emparer. Impatient d'exécuter ce double projet, il hasarda de retourner par une nouvelle route au travers des plaines sablonneuses de la côte. Dans cette marche il souffrit de la chaleur et de la soif, presque autant qu'il avait souffert du froid et de la faim, en traversant les sommets des Andes.

1537 Ses opérations.

Il arrivait à Cusco dans un moment critique. Les Espagnols et les Péruviens en le voyant approcher éprouvèrent une égale inquiétude. Ceux-là, instruits de ses prétentions, qu'il ne prenait pas la peine de cacher, délibéraient s'ils le traiteraient comme un libérateur ou comme un ennemi. Ceux-ci, connaissant le sujet de la querelle des deux partis, se flattaient qu'il y avait pour eux plus à espérer qu'à craindre des opérations d'Almagro. Almagro lui-même, mal instruit des événements qui s'étaient passés pendant son absence, et voulant connaître avec

plus d'exactitude l'état des affaires, avançait vers 1537
la capitale avec beaucoup de lenteur et de circonspection. Des négociations s'entamèrent entre tous les partis. L'incas s'y conduisit avec beaucoup d'adresse. Il s'efforça d'abord de gagner l'amitié d'Almagro ; mais, après plusieurs tentatives sans succès, désespérant de former jamais une union sincère avec un Espagnol, il l'attaqua par surprise avec un corps nombreux et choisi. La discipline et la valeur des Espagnols triomphèrent. Les Péruviens furent repoussés avec une si grande perte qu'une grande partie de leur armée se dispersa et qu'Almagro put s'avancer librement jusqu'aux portes de Cusco.

Il prend possession de Cusco.

Les Pizarre n'ayant plus à combattre les Péruviens portèrent toute leur attention sur ce nouvel ennemi et prirent des mesures pour lui fermer l'entrée de la capitale. Cependant la prudence empêcha pendant quelque temps les deux partis de tourner leurs armes l'un contre l'autre, tant qu'ils furent environnés d'ennemis communs qui se seraient réjouis de leurs pertes. On proposa différents plans de conciliation. Chacun des chefs s'efforçait de tromper l'autre ou d'attirer à soi ses soldats. Le caractère ouvert, affable et généreux d'Almagro lui gagna plusieurs partisans des Pizarre, révoltés des manières dures et impérieuses de ces chefs. Encouragé par cette défection, Almagro

1537 s'avança de nuit vers la ville, surprit quelques sentinelles, gagna les autres, et, environnant la maison qu'habitaient les deux frères, il les força, après une défense opiniâtre, de se rendre à discrétion. Les prétentions d'Almagro sur Cusco furent universellement reconnues, et une forme d'administration y fut établie en son nom [1].

Guerre civile et succès d'Almagro.

Il n'y eut que deux ou trois Espagnols tués dans ces premières hostilités de la guerre civile; mais elles furent bientôt suivies de scènes plus meurtrières. François Pizarre, ayant dispersé les Péruviens qui investissaient Lima et reçu de l'Espagnole et de Nicaragua des renforts considérables, envoya cinq cents hommes sous les ordres d'Alonzo d'Alvarado pour délivrer ses frères et la garnison de Cusco, dans le cas où ils n'auraient pas succombé sous les attaques des Péruviens. Ce corps, qu'on pouvait regarder comme une force imposante dans l'enfance de la puissance espagnole en Amérique, s'avança jusqu'à une petite distance de la capitale, avant de soupçonner qu'il pût avoir à combattre d'autres ennemis que les Indiens. Ce fut un grand étonnement pour ces Espagnols de voir leurs compatriotes postés sur les bords de la rivière d'Abançay, décidés à leur en fermer le passage. Almagro cependant, plus jaloux de les attirer à son parti que

(1) Zarate, *lib. III, cap.* 4 Vega, *p.* 2, *lib. II, cap.* 29-31. Gomara, *Hist. cap.* 134. Herrera, *Decad. VI, lib II, cap.* 1-5.

de les vaincre, tenta de séduire leur chef par des promesses et des présents. La fidélité d'Alvarado ne fut point ébranlée; mais il avait plus de vertu que de talent pour la guerre. Almagro l'amusa par différents mouvements dont son adversaire ne comprenait pas le but, tandis qu'un gros détachement de ses soldats choisis, ayant passé la rivière pendant la nuit, tomba sur son camp, dispersa ses troupes avant qu'il eût eu le temps de les mettre en bataille, et le fit lui-même prisonnier avec ses principaux officiers[1]. 1537 — 12 juillet.

Il n'en profite pas.

Par cet avantage, la querelle aurait été décidée sans retour si Almagro avait aussi bien connu l'art de profiter de la victoire que celui de vaincre. Rodrigue Orgonez, officier d'un grand talent, qui, sous le connétable de Bourbon dans ses guerres en Italie, s'était accoutumé aux résolutions hardies et décisives, lui conseilla de faire mourir Ferdinand et Gonzalez Pizarre, Alvarado et quelques autres qu'il ne pouvait espérer de gagner, et de marcher sur-le-champ à Lima avec ses troupes victorieuses avant que le gouverneur eût le temps de faire des préparatifs de défense. Almagro sentait tous les avantages de ce conseil et ne manquait pas de la résolution nécessaire pour le suivre; mais il céda à des sentiments qui ne paraissaient guère conve-

(1) Zarate, *lib. III, cap. VI.* Gomara, *Hist. cap.* 138. Vega, *p.* 2, *lib. II, cap.* 33, 34. Herrera, *Decad. VI, lib. II, cap.* 9. Voyez la note 26.

1537 nir à un soldat de fortune, vieilli dans le service, et il fut arrêté par des scrupules qu'on ne devait pas attendre d'un chef de parti qui avait tiré l'épée dans une guerre civile. Son humanité l'empêcha de répandre le sang de ses adversaires, et la crainte d'être regardé comme rebelle ne lui permit pas d'entrer à main armée dans une province que son souverain avait donnée à un autre. Il savait bien que la dispute entre lui et Pizarre ne pouvait se terminer que par les armes, et il ne prétendait pas éviter cette manière de la décider. Mais une délicatesse mal entendue dans la circonstance où il se trouvait lui faisait souhaiter que son rival fût regardé comme l'agresseur, et ce motif lui fit reprendre tranquillement le chemin de Cusco pour attendre que Pizarre vînt l'y chercher [1].

Situation fâcheuse de Pizarre.

Celui-ci ignorait encore tout ce qui s'était passé, le retour d'Almagro, la prise de Cusco, la mort d'un de ses frères, la captivité des deux autres et la défaite d'Alvarado. Toutes ces nouvelles lui furent portées en même temps. Tant de malheurs à la fois abattirent pour quelques moments ce courage qui avait déjà résisté aux plus rudes coups de l'adversité; mais la nécessité de pourvoir à sa sûreté aussi bien que le desir de la vengeance l'empêchèrent de succomber. Il prit ses mesures avec la sagacité qui lui était naturelle. Comme il était maître de la côte et

Adresse de sa conduite.

(1) Herrera, *Decad. VI, lib. II, cap.* 10, 11.

qu'il attendait des renforts considérables d'hommes 1537
et de provisions, il était aussi important pour lui de gagner du temps et d'éviter un engagement, que pour Almagro de hâter ses opérations et d'en venir à une action décisive. Il eut recours aux artifices qu'il avait déjà employés avec succès, et Almagro fut assez faible pour se laisser amuser par l'espérance de terminer leurs différents à l'amiable. En variant sans cesse ses propositions, en cédant du terrain à propos, en accordant quelquefois tout et rétractant ensuite ce qu'il avait accordé, Pizarre fit traîner la négociation de manière que, quoique chaque jour fût précieux à Almagro, il s'écoula plusieurs mois sans qu'on eût rien arrêté. Tandis qu'Almagro et ses officiers n'étaient occupés qu'à reconnaître et éviter les piéges que leur tendait le gouverneur de Lima, Gonzalès Pizarre et Alvarado trouvèrent le moyen de corrompre leurs gardes, et non-seulement ils échappèrent, mais ils persuadèrent à soixante soldats d'Almagro de fuir avec eux [1]. La fortune ayant ainsi rendu au gouverneur un de ses frères, une perfidie de plus ne lui coûta rien pour délivrer l'autre. Il proposa à Almagro de soumettre leurs contestations au jugement de leur souverain. Jusqu'à sa décision chacun demeurerait en possession de ce qu'il occupait actuellement, Ferdinand Pizarre serait mis en liberté et partirait sur-

(1) Zarate, *lib. III*, *cap.* 8. Herrera, *Decad. VI*, *lib. II*, *cap.* 14.

1537 le-champ pour l'Espagne avec les officiers qu'Almagro voudrait envoyer lui-même afin de faire valoir ses droits. Le but de Pizarre dans ces propositions était manifeste. Almagro avait été déjà souvent trompé par ses artifices, et cependant il compta sur la sincérité de son rival avec une crédulité aveugle et accepta toutes ces conditions [1].

Ses préparatifs pour commencer la guerre.

Aussitôt que Ferdinand Pizarre fut en liberté, le gouverneur, n'étant plus retenu par la crainte du danger de son frère, cessa de dissimuler. Le traité fut oublié; il ne fut plus question de conciliation. Il déclara ouvertement que c'était désormais les armes à la main qu'il fallait décider qui de lui ou d'Al-
1538 magro demeurerait maître du Pérou. Ses préparatifs se firent avec la célérité que demandait une résolution si hardie. Il eut bientôt sept cents hommes en état de marcher à Cusco. Il en donna le commandement à ses deux frères, en qui il pouvait se confier pour l'exécution des mesures les plus violentes; car ils étaient animés par l'ambition commune aux trois frères et par le souvenir récent de leur captivité et de leurs souffrances. Après avoir tenté sans succès de traverser les montagnes pour arriver par une route directe à Cusco, ils marchèrent au sud le long de la côte jusqu'à Nasca, et alors tournant à gauche ils pénétrèrent dans les dé-

(1) Herrera, *Decad. VI, lib. III, cap.* 9. Zarate, *lib. III, cap.* 9. Gomara, *Hist. cap.* 140. Vega, *p.* 2, *lib. II, cap.* 35.

filés qu'on trouve dans la branche des Andes qui 1538
s'étendait entre eux et la capitale. Almagro, au lieu de suivre le conseil de quelques-uns de ses officiers qui voulaient qu'il essayât de défendre ces passages difficiles, attendit son ennemi dans la plaine de Cusco. Deux raisons semblent l'avoir conduit à prendre cette résolution. Il n'avait guère que cinq cents hommes, et il craignait de s'affaiblir encore en envoyant des détachements dans les montagnes; et, comme sa cavalerie était plus nombreuse et mieux disciplinée que celle des Pizarre, il ne pouvait tirer un grand parti de cet avantage qu'en combattant dans un pays découvert.

Son armée marche à Cusco.

Les Pizarre s'avancèrent sans rencontrer d'autres obstacles que ceux qui venaient de la nature des contrées horribles et désertes qu'il fallait traverser. Aussitôt qu'ils furent dans la plaine, les deux partis montrèrent une impatience égale de terminer enfin une querelle qui durait depuis si long-temps. Compatriotes, anciennement amis, sujets du même souverain et marchant chacun sous l'étendard d'Espagne, ils voyaient les montagnes qui environnaient la plaine couvertes d'Indiens assemblés pour jouir du plaisir de les voir s'égorger les uns les autres, et prêts à attaquer ensuite le parti demeuré vainqueur; mais tous ces motifs ne pouvaient l'emporter sur la haine cruelle dont ils étaient animés. Il ne se donna de part ni d'autre aucun conseil de paix;

1538 il ne se fit pas une proposition d'accommodement. Malheureusement pour Almagro son âge avancé ne lui permettait plus de supporter les grands travaux, et, dans ce moment critique, épuisé par les fatigues et privé de son activité ordinaire, il fut obligé de confier le commandement de ses troupes à Orgognez, qui, quoique excellent officier, n'était pas aussi aimé des soldats et n'avait pas autant d'ascendant sur leur esprit que le chef qu'ils étaient accoutumés à suivre et à respecter.

26 avril. Almagro est défait.

Le combat fut terrible et se soutint des deux côtés avec un courage égal. Almagro avait un plus grand nombre de vieux soldats et plus de cavalerie; mais ces avantages étaient balancés du côté de Pizarre par le nombre et par deux compagnies de mousquetaires bien disciplinés que l'empereur avait envoyées d'Espagne sur la nouvelle de la révolte des Indiens [1]. L'usage des armes à feu n'était pas encore très commun en Amérique parmi des aventuriers, qui s'équipaient sans beaucoup de soin et à leurs propres frais [2]. Cette petite troupe, armée régulièrement et bien disciplinée, décida la journée. Partout où elle se portait, un feu bien conduit et bien soutenu renversait tout ce qu'elle trouvait devant elle, cavalerie et infanterie. Et Orgognez, s'efforçant de rallier et de ranimer ses troupes, ayant

(1) Herrera, *Decad. VI, lib. III, cap.* 8.
(2) Zarate, *lib. III, cap.* 8.

reçu une blessure dangereuse, la déroute devint 1538
générale [1]. La cruauté des vainqueurs souilla la gloire d'une victoire si complète. La fureur qu'inspire ordinairement la guerre civile portait les uns à massacrer leurs compatriotes sans distinction et sans remords; un sentiment de basse vengeance poussait les autres à égorger leurs ennemis particuliers.

Orgognez et plusieurs officiers de distinction furent tués de sang froid. Plus de cent quarante soldats périrent sur le champ de bataille, nombre considérable dans une action entre deux petits corps, terminée en fort peu de temps. Almagro, trop faible pour se tenir à cheval, voulut qu'on le portât en litière sur une hauteur d'où il pouvait voir le champ de bataille. Il fut témoin des divers mouvements des deux armées avec la plus vive inquiétude, et vit enfin la défaite totale de ses troupes avec l'indignation d'un vieux capitaine long-temps Et pris.
accoutumé à vaincre. Il tenta de se dérober par la fuite; mais il fut fait prisonnier et gardé avec toute la vigilance possible [2].

(1) Cette bataille se donna dans la plaine de Cachipampa, à une demi-lieue de Cusco, suivant Herrera; et comme on trouve des salines dans cette plaine, cette bataille a reçu le nom de *las Salinas*. Ce fut le 26 avril, 1538 selon Zarate, et le 6 du même mois selon Garcilaso de la Vega. *Hist. gen. del Peru*, cap. XXXI. Ce dernier prétend que c'est par une faute des imprimeurs ou des copistes que d'autres historiens ont dit qu'elle se donna le 26. (D. L. R.)

(2) Zarate, *lib. III*, *cap.* 11, 12. Vega, *p.* 11, *lib. II*, *cap.* 36-38. Herrera, *Decad. VI*, *lib. III*, *cap.* 10-12; *lib. IV*, *cap.* 1-6.

1538 Les Péruviens, au lieu d'exécuter la résolution qu'ils avaient prise d'attaquer les Espagnols, se retirèrent tranquillement après la bataille ; et rien dans l'histoire du Nouveau-Monde ne prouve peut-être mieux l'ascendant étonnant que les Espagnols avaient pris sur les Américains que de voir ceux-ci, témoins de la défaite et de la dispersion d'un des partis, n'avoir pas le courage d'attaquer l'autre affaibli et fatigué par sa victoire même, et n'oser tomber sur leurs oppresseurs lorsque la fortune leur offrait une occasion si favorable de les combattre avec avantage [1].

Nouvelles expéditions.

Cusco fut pillé par les vainqueurs, qui y trouvèrent un butin considérable formé en partie de ce qui restait des trésors des Indiens et en partie des richesses amassées par leurs adversaires au Pérou et au Chili. Mais ces dépouilles et tout ce que leur chef put y ajouter étaient si fort au-dessous de ce qu'ils croyaient dû à leurs services, que Ferdinand Pizarre, ne pouvant les satisfaire, eut recours au même expédient que son frère avait employé dans une occasion semblable. Il chercha à occuper ces esprits hautains et remuants, afin d'empêcher leurs plaintes de dégénérer en mutinerie. Il encouragea ses officiers les plus actifs à entreprendre de découvrir et de réduire les différentes provinces que les Espagnols n'avaient pas encore soumises. Tous

(1) Zarate, *lib. III, cap.* 2. Vega, *p.* 2, *lib. II, cap.* 38.

les chefs qui commandèrent quelqu'une de ces expéditions furent suivis par beaucoup de volontaires animés d'une ardeur et d'une confiance qu'on ne trouve que dans les aventuriers de ce siècle. Plusieurs des soldats d'Almagro s'enrôlèrent aussi, et Pizarre eut la satisfaction d'être délivré des importunités de ses partisans mécontents et de la crainte de ses anciens ennemis [1]. 1538

On fait le procès à Almagro.

Almagro demeura plusieurs mois étroitement gardé et livré à toutes les inquiétudes que lui causait l'incertitude de sa situation. Son sort était fixé par les Pizarre depuis le moment où il était tombé entre leurs mains; mais la prudence les forçait de différer leur vengeance jusqu'à ce que les soldats qui avaient servi sous Almagro et plusieurs de leurs partisans même, en qui ils ne pouvaient se confier entièrement, fussent éloignés de Cusco. Dès que cet obstacle eut cessé, Almagro fut accusé juridiquement pour crime de trahison, jugé avec les formalités ordinaires, et condamné à la peine capitale. Sa sentence l'étonna, et quoiqu'il eût souvent bravé la mort avec la plus grande intrépidité dans les combats, il ne put sans faiblesse la voir approcher sous une forme ignominieuse. Il eut recours à des supplications basses et indignes de sa gloire. Il conjura les Pizarre de se souvenir de leur ancienne

Il est condamné.

(1) Zarate, *lib. III*, *cap.* 12. Gomara, *Hist. cap.* 141. Herrera, *Decad. VI*, *lib. IV*, *cap.* 7.

1538 amitié et des services qu'il avait rendus à leur famille. Il rappela à François l'humanité dont il avait usé envers Ferdinand et Gonzalez, ses prisonniers dont il avait épargné la vie, malgré les remontrances de ses plus fidèles amis. Il le pressa enfin d'avoir pitié de son âge et de ses infirmités et de lui laisser les tristes restes d'une vie qui ne pouvait pas encore être bien longue, pour lui donner le temps d'expier ses péchés et de faire sa paix avec le ciel. Les supplications d'un homme aimé de tous ceux qui avaient servi sous lui, arrachèrent des larmes de tous les yeux et touchèrent les cœurs les plus durs, dit un historien espagnol; mais les Pizarre demeurèrent inflexibles [1]. Dès qu'Almagro vit que son sort était inévitable, il reprit la dignité et le courage d'un an-

Et mis à mort.

cien soldat. Il fut étranglé dans sa prison et ensuite publiquement décapité, dans la soixante-quinzième année de son âge. Il laissa un fils qu'il avait eu d'une femme indienne de Panama, alors prisonnier à Lima et qu'il nomma néanmoins son successeur dans son gouvernement, en vertu du pouvoir qu'il en avait de l'empereur [2].

1539

Délibération de la cour d'Espagne sur l'état du Pérou.

La guerre civile du Pérou suspendant toute communication avec l'Espagne, la nouvelle de ces événements extraordinaires n'y arriva que fort tard. Malheureusement pour le parti victorieux, elle y

(1) Voyez la note 27.

(2) Zarate, *lib. III*, *cap.* 12. Gomara, *Hist. cap.* 141. Vega, *p.* 2, *lib. II*, *cap.* 39. Herrera, *Decad. VI*, *lib. IV*, *cap.* 9; *lib.* 5. *cap.* 1.

fut apportée par quelques-uns des officiers d'Almagro qui avaient quitté ce pays à l'époque de cette dernière révolution, et qui racontèrent les faits avec toutes les circonstances défavorables aux Pizarre; leur ambition, leur mépris pour leurs engagements les plus solennels, leur violence et leur cruauté furent peintes avec toute la malignité et l'exagération de l'esprit de parti. Ferdinand Pizarre, qui arriva bientôt après et qui se montra à la cour avec une magnificence extraordinaire, travailla à effacer ces impressions et à se justifier lui-même et ses frères, en représentant Almagro comme l'agresseur. L'empereur et ses ministres, sans être en état de décider avec certitude lequel des deux partis était le plus coupable, virent clairement les suites funestes qu'on devait attendre de ces dissentions. Il était bien manifeste que, tandis que des gouverneurs chargés de l'administration des deux colonies naissantes emploieraient l'un contre l'autre des forces destinées à les défendre contre l'ennemi commun, le bien public ne serait plus rien pour eux, et que les Indiens pourraient profiter de leurs divisions pour exterminer les vainqueurs et les vaincus. Mais il était plus aisé de connaître le mal que de trouver le remède. Les informations qu'on avait reçues étaient si incomplètes et si suspectes, le lieu de la scène était si éloigné, qu'il était presque impossible de prescrire à une administra-

1539

1539 teur la conduite qu'il devait suivre, et, qu'avant qu'aucun plan approuvé en Espagne pût être suivi au Pérou, l'exécution pouvait en devenir très funeste par le changement des circonstances et de la situation des partis.

Vaca de Castro y est envoyé avec d'amples pouvoirs.

L'empereur se vit donc obligé d'envoyer au Pérou un homme revêtu de pouvoirs très étendus et presque arbitraires, qui, après avoir observé l'état des affaires par lui-même et recherché sur les lieux la conduite des différents chefs, fût autorisé à établir la forme de gouvernement qu'il jugerait la plus avantageuse à la métropole et à la colonie. Christoval Vaca de Castro fut choisi pour cet important emploi. Il était juge de l'audience royale de Valladolid; et ses talents, son intégrité, sa fermeté justifièrent le choix de son souverain. Ses instructions, quoique très amples, ne le liaient pas dans ses opérations. Selon les circonstances, il pouvait revêtir différents caractères. S'il trouvait le gouverneur encore vivant, il ne devait prendre que la qualité de juge pour conserver l'air d'agir de concert avec lui, et ne pas blesser un homme qui avait si bien mérité de son pays. Mais si Pizarre était mort, il était muni de provisions qu'il produirait et qui le nommaient son successeur au gouvernement. Cette attention pour Pizarre semble pourtant avoir été l'effet de la crainte de son pouvoir plutôt qu'un témoignage d'approbation donné à sa conduite :

car au même moment où la cour paraissait ainsi 1539
vouloir le ménager, son frère Ferdinand fut arrêté à Madrid et renfermé dans une prison [1] où il demeura plus de vingt ans [2].

Pizarre partage le Pérou entre ses partisans.

Tandis que Vaca de Castro se disposait à partir, des événements importants se passaient au Pérou. Le gouverneur, se regardant, après la mort d'Almagro, comme unique dépositaire de l'autorité, partagea les terres aux vainqueurs. S'il eût fait ce partage avec quelque impartialité, cette contrée était assez vaste pour lui fournir de quoi récompenser ses partisans et gagner ses ennemis. Mais Pizarre se conduisit avec toute l'injustice de l'esprit de parti, et non avec l'équité d'un juge, qui cherche à distinguer et à récompenser le mérite. Il commença par prendre pour lui, ou pour ses frères et ses favoris, de grands districts dans les parties du pays les mieux cultivées et les mieux peuplées. Les autres n'eurent dans leurs lots que les terrains les moins bons et les plus mal situés. Les soldats d'Almagro, parmi lesquels étaient plusieurs des premiers aventuriers, à la valeur et à la persévérance desquels Pizarre avait dû la plus grande partie de ses succès, furent totalement

(1) Ferdinand Pizarre fut jeté dans les fers parce qu'il fut fortement soupçonné d'avoir fait empoisonner Diego de Alvarado qui lui avait proposé cinq jours auparavant un combat singulier. (D. L. R.)

(2) Gomara, *Hist. cap.* 142. Vega, *p.* 11, *lib. II, cap.* 40. Herrera, *Decad. VI, lib. VIII, cap.* 10, 11; *lib. X, cap.* 1.

1540 exclus de la propriété de ces terres qu'ils avaient conquises. Comme la vanité de chacun lui faisait attacher une valeur excessive à ses services et exagérer ses prétentions à mesure que les conquêtes s'étendaient, tous ceux qui furent trompés dans leurs espérances se récrièrent hautement contre l'injustice et la rapacité du gouverneur, tandis que les partisans d'Almagro murmuraient en secret et méditaient leur vengeance [1].

Progrès des Espagnols.

Quelque rapides qu'eussent été les progrès des Espagnols dans l'Amérique méridionale, depuis l'entrée de Pizarre au Pérou, leur passion pour les conquêtes n'était pas encore satisfaite. Les officiers que Ferdinand Pizarre avait mis à la tête de différents détachements avaient pénétré dans plusieurs nouvelles provinces. Ils souffrirent beaucoup, les uns dans les régions stériles et froides des Andes, les autres dans les bois, les marais et les plaines; mais ils firent des découvertes qui étendirent les connaissances et la domination des Espagnols. Pierre de Valdivia reprit le projet d'Almagro sur le Chili: et, malgré le courage des naturels du pays, il fit de si grands progrès qu'il fonda la ville de Santiago, le premier établissement espagnol dans cette province [2]. Mais de toutes les expéditions faites

(1) Vega, *p.* 11, *lib. III*, *cap.* 2. Herrera, *Decad. VI*, *lib. VIII*, *cap.* 5.

(2) Zarate, *lib. III*, *cap.* 13. Ovalle, *lib. II*, *cap.* 1, *etc.*

vers ce temps-là, celle de Gonzalez Pizarre est la plus remarquable. Le gouverneur, ne voulant souffrir dans aucune place importante au Pérou personne que ses frères et lui, avait ôté à Benalcasar, le même qui avait conquis Quito, le gouvernement de ce royaume pour en revêtir son frère Gonzalez. Il chargea celui-ci de tenter la découverte et la conquête des pays situés à l'est des Andes, que les Indiens disaient être abondants en cannelle et autres épices recherchées. Gonzalez, aussi courageux et aussi ambitieux que ses frères, entreprit avec zèle cette périlleuse expédition. Il parti de Quito à la tête de trois cent quarante soldats, dont près de la moitié étaient à cheval, avec quatre mille Indiens pour porter leurs provisions. Dans cette route, qu'il fallait s'ouvrir au travers des montagnes, les malheureux Indiens périrent presque tous par l'excès du froid et de la fatigue, auxquels ils n'étaient pas accoutumés. Les Espagnols, quoique plus robustes et plus capables de soutenir la différence des climats, souffrirent infiniment et perdirent quelques hommes. Mais, lorsqu'ils furent descendus dans le plat pays, leurs souffrances augmentèrent. Ils essuyèrent deux mois entiers des pluies continuelles qui ne leur laissaient pas assez d'intervalle pour sécher leurs habits [1]. Les plaines immenses qu'ils traversaient, entièrement dépourvues d'habi-

1540

Expédition mémorable de Gonzalez Pizarre.

(1) Zarate, *lib. IV, cap.* 2.

1540 tants, ou occupées par les peuplades les plus barbares et les moins industrieuses du Nouveau-Monde, leur fournissaient fort peu de subsistance. Ils étaient obligés de se faire un chemin dans les marais, ou de l'ouvrir dans les bois en coupant les arbres. Des travaux si continus et le défaut de nourriture auraient épuisé la constance de toute espèce de troupes; mais le courage et la persévérance des Espagnols du seizième siècle étaient à l'épreuve de tout. Toujours séduits par les fausses relations qu'on leur faisait de la richesse des pays qu'ils allaient chercher, ils persistèrent jusqu'à ce qu'ils eussent atteint les bords du Coca ou Napo, une des grandes rivières qui se jettent dans le Maragnon. Là, ils construisirent avec infiniment de peine une barque, qu'ils comptaient devoir leur être d'une grande utilité pour leur faire passer les rivières, leur procurer des provisions et reconnaître le pays. Elle fut montée par cinquante soldats sous le commandement de François Orellana, le premier officier de la troupe après Pizarre. Le cours du fleuve les emporta avec une si grande rapidité qu'ils devancèrent bientôt leurs compagnons, qui les suivaient par terre avec beaucoup de lenteur et de difficulté.

Il est abandonné par Orellana.

Éloigné de son commandant, Orellana, jeune homme ambitieux, commença à se regarder comme indépendant, et, transporté de la passion dominante dans ce siècle, il forma le projet de se

distinguer lui-même par quelque découverte, en 1540
suivant le cours du Maragnon jusqu'à l'Océan, et en reconnaissant les vastes pays que ce fleuve arrose. Ce projet était aussi hardi que perfide. Orellana fut sans doute coupable en désobéissant à son chef et en abandonnant ses compagnons dans des déserts ignorés, où ils n'avaient d'autre espérance de succès de leur entreprise et de salut pour eux-mêmes, que celle qu'ils fondaient sur cette même barque qu'Orellana leur enlevait. Mais son crime est en quelque sorte expié par la hardiesse avec laquelle il se hasarda à suivre une navigation de près de deux mille lieues à travers des nations inconnues, dans un bâtiment fait à la hâte de bois vert et mal construit, sans provisions, sans boussole, sans pilote. Son courage et son ardeur suppléèrent à tout ce qui lui manquait. En s'abandonnant avec audace au cours du Napo, il fut porté au sud jusqu'à ce qu'il atteignît la grande rivière de Maragnon. Tournant ensuite à l'est avec le fleuve, il suivit cette direction. Il fit des descentes fréquentes sur les deux rives, tantôt enlevant de force quelques provisions aux nations sauvages qu'il trouvait sur sa route, et tantôt les obtenant à l'amiable des peuplades plus civilisées. Après une longue suite de dangers surmontés avec un courage étonnant, et de travaux supportés avec non moins de constance, il entra dans l'Océan, où de nouveaux périls l'at-

1540 tendaient [1]. Il les surmonta de même et arriva enfin à l'établissement espagnol de l'île de Cubagua, d'où il fit voile pour l'Espagne. La vanité naturelle aux voyageurs qui ont vu des pays ignorés des autres hommes et l'artifice ordinaire aux aventuriers occupés de se faire valoir, concoururent à lui faire mêler dans le récit de son voyage beaucoup de merveilleux à la vérité. Il prétendit avoir découvert des nations si riches, que les toits de leurs temples étaient couverts de plaques d'or, et fit une description détaillée d'une république de femmes guerrières qui avaient étendu leur domination sur une partie considérable des plaines immenses qu'il avait visitées. Ces contes extravagants donnèrent naissance à l'opinion qu'il y avait dans cette partie du Nouveau-Monde un pays abondant en or, connu sous le nom de *El-Dorado*, et une république d'Amazones; et tel est le goût des hommes pour le merveilleux, que ce n'est qu'après beaucoup de temps et avec beaucoup de difficulté que la raison et l'observation ont détruit ces fables. Le voyage d'Orellana, dépouillé de toutes ces circonstances romanesques, mérite cependant d'être remarqué, non-seulement comme une des expéditions les plus mémorables de ce siècle, si fécond en entreprises, mais comme le premier événement qui ait donné une connaissance certaine de l'existence de ces régions im-

(1) Voyez la note 28.

menses qui s'étendent à l'est depuis les Andes jusqu'à l'Océan[1]. 1540

Situation fâcheuse de Pizarre.

Il n'y a point de termes qui puissent exprimer la consternation de Pizarre lorsqu'arrivé au confluent du Napo et du Maragnon, où il avait enjoint à Orellana de l'attendre, il n'y trouva pas la barque. Il ne put croire qu'un homme à qui il avait confié l'exécution d'un ordre si important eût assez de bassesse et d'ingratitude pour l'abandonner dans une pareille situation. Ne le trouvant pas au lieu du rendez-vous, il attribua son absence à quelque accident. Il s'avança jusqu'à cinquante lieues plus loin, en suivant les bords du Maragnon, espérant à chaque moment de voir la barque revenir chargée de provisions. Enfin il reconnut dans ces déserts un officier espagnol qui y avait été abandonné pour avoir eu le courage de faire des remontrances à Orellana contre sa perfidie. Pizarre apprit de lui toute l'étendue du crime d'Orellana, et ses compagnons comprirent toute l'horreur de leur situation dans ce moment où ils se virent privés de leur unique ressource. Le courage des plus hardis et des plus anciens vétérans fut abattu, et tous demandèrent à retourner à l'instant même sur leurs pas. Pizarre, affectant d'être tranquille, ne com-

(1) Zarate, *lib. IV. cap.* 4. Gomara, *Hist. cap.* 86. Vega, *p.* II, *lib. III, cap.* 4. Herrera, *Decad. VI, lib. IX, cap.* 2-5. Rodriguez, *El Maragnon y Amazonas, lib. I, cap.* 3.

1540 battit pas leurs desirs; mais il se trouvait alors à douze cents milles de Quito, et, dans leur retour, les Espagnols eurent à vaincre des difficultés plus grandes encore que celles qu'ils avaient rencontrées dans leur première route, sans être soutenus par les espérances qui les animaient alors. La faim les contraignit de se nourrir de racines et de baies sauvages, de manger leurs chevaux, leurs chiens, les reptiles les plus dégoûtants et enfin jusqu'au cuir de leurs selles et de leurs ceinturons. Quatre mille Indiens et deux cent dix Espagnols périrent dans cette expédition malheureuse, qui dura pendant près de deux ans, et, comme Orellana en avait emmené cinquante, il n'en revint que quatre-vingts à Quito, nus comme des sauvages, et si exténués par la faim et la fatigue qu'ils ressemblaient plus à des spectres qu'à des hommes [1].

Mécontentements au Pérou.

Mais, au lieu de jouir du repos que son état eût demandé, Pizarre de retour à Quito y apprit un événement fatal qui le menaçait de malheurs plus grands encore que ceux qu'il venait d'éprouver. Depuis que son frère avait partagé ses conquêtes entre ses compagnons avec la partialité que nous avons fait remarquer plus haut, les partisans d'Almagro, se considérant comme proscrits par le parti

(1) Zarate, *lib. IV, cap.* 2-5. Vega, *p.* 11, *lib. III, cap.* 3, 4, 5, 14. Herrera, *Decad. VI, lib. VIII, cap.* 7, 8; *lib. IX, cap.* 2-5; *Decad. VII, lib. III, cap.* 14. Pizar. *Varones. Illust.* 349, *etc.*

dominant, ne conservaient plus aucune espérance 1541 d'améliorer leur sort. Un grand nombre d'entre eux s'étaient retirés à Lima, où la maison du jeune Almagro leur était toujours ouverte. La petite portion de la fortune du père, que le gouverneur avait laissée au fils, était employée à les faire subsister. L'attachement que tous ceux qui avaient servi sous Almagro lui avaient montré s'était porté sur son fils, qui venait d'atteindre l'âge de virilité, et qui était doué de toutes les qualités propres à captiver l'affection des soldats. D'une figure agréable, adroit à tous les exercices du corps, hardi, d'un caractère ouvert et généreux, il semblait né pour commander; et comme son père avait reconnu en lui-même les inconvénients du manque d'éducation, il l'avait fait instruire avec soin : les connaissances qu'il avait acquises augmentaient le respect qu'avaient pour lui des aventuriers, la plupart ignorants, sur lesquels il avait à cet égard une grande supériorité. Les partisans d'Almagro trouvèrent dans ce jeune homme un centre de réunion dont ils avaient besoin, et, le regardant comme leur chef, ils étaient disposés à tout entreprendre pour le servir. Mais leur affection pour Almagro n'était pas leur unique motif. Il s'y joignait le desir de sortir de la fâcheuse situation où ils étaient. Plusieurs d'entre eux manquant de tout [1], et las de traîner une vie

Les mécontents prennent le jeune Almagro pour leur chef.

(1) Voyez la note 29.

1541 à charge à leur chef, ou à ceux de leurs compagnons qui avaient pu dérober quelques débris de leur fortune aux confiscations et aux violences des Pizarre, attendaient avec impatience une occasion d'exercer leur courage et leur activité. Ils commencèrent à délibérer sur les moyens de se venger de l'auteur de leurs maux. Leurs complots ne demeurèrent pas entièrement ignorés, et le gouverneur fut averti de se tenir sur ses gardes contre des hommes qui paraissaient méditer quelque action désespérée, et qui avaient assez de résolution pour l'exécuter. Mais, soit intrépidité naturelle, soit mépris pour des gens que leur pauvreté même lui paraissait mettre hors d'état de rien entreprendre de considérable, il négligea les avertissements de ses amis. « Soyez tranquilles, leur disait-il, je serai en sûreté tant qu'il n'y aura personne au Pérou qui ne sache que je puis en un moment ôter la vie à celui qui oserait concevoir le projet d'attenter à la mienne ». Cette sécurité donna aux partisans d'Almagro tout le temps de laisser mûrir leur projet, et Jean de Herrada, officier de beaucoup de talents, qui avait élevé le jeune Almagro, dirigea leurs mesures avec tout le zèle que son attachement pour Almagro lui inspirait, avec toute l'autorité que lui donnait sur les conjurés l'ascendant connu qu'il avait sur son pupille.

Ils conspirent contre la vie de Pizarre.

Et l'assassinent.

Le dimanche, vingt-sixième jour de juin, vers

midi, temps de repos dans tous les pays chauds, 1541
Herrada et dix-huit des plus déterminés conjurés sortent de la maison d'Almagro, armés de toutes pièces et l'épée à la main. Ils s'avancent à grands pas vers le palais du gouverneur, en criant : *Vive le roi, meure le tyran!* Les autres conspirateurs, avertis par un signal, se tiennent en armes à différents postes pour les soutenir. Pizarre, ordinairement environné d'une suite nombreuse, telle que pouvait l'avoir le particulier le plus riche du siècle dans lequel il vivait, n'avait alors presque personne auprès de lui, parce qu'il venait de se lever de table et que la plupart de ses domestiques s'étaient retirés dans leurs chambres. Les conjurés passèrent les deux premières cours sans obstacle. Ils étaient déjà au pied de l'escalier, lorsqu'un page donna l'alarme à son maître, qui conversait avec quelques amis dans une grande salle. Le gouverneur, qu'aucun danger n'étonnait, demanda ses armes et ordonna à François de Chaves de fermer la porte; mais cet officier, ne conservant pas assez de présence d'esprit pour exécuter un ordre si prudent, courut jusque sur l'escalier et demanda aux conjurés ce qu'ils voulaient et où ils allaient. Au lieu de répondre, ils lui percent le cœur d'un coup de poignard et se précipitent dans la salle. Quelques-uns de ceux qui y étaient se jetèrent par les fenêtres, d'autres tentèrent de s'échapper, et un

1541 petit nombre se mettant en défense suivirent le gouverneur dans une chambre voisine. Les conjurés, animés par la vue de l'objet de leur haine, les y poursuivirent. Pizarre, sans autres armes qu'un bouclier et son épée, défendit l'entrée, et, aidé de son beau-frère Alcantara [1] et de sa petite troupe d'amis, il soutint un combat si inégal avec une bravoure digne de ses anciens exploits et la vigueur d'un jeune homme. « Courage, compa« gnons, s'écriait-il, nous sommes encore assez de « braves gens pour faire repentir ces traîtres de « leur audace. » Mais, les conjurés couverts de leur armure se défendaient aisément des coups qu'on leur portait, tandis que tous les leurs faisaient couler le sang. Alcantara tomba mort aux pieds de son frère. Ses autres amis étaient presque tous blessés mortellement. Le gouverneur, si las qu'il pouvait à peine manier son épée et hors d'état de se défendre contre tant d'ennemis, reçut un coup mortel dans la poitrine, tomba et mourut sur-le-champ [2]. Aussitôt les assassins coururent dans les rues, leurs épées sanglantes à la main, et publiant la mort du tyran.

Almagro est reconnu pour son successeur.

(1) Garcil. de la Vega dit, en parlant de cet événement, que François Pizarre avait auprès de lui son alcade mayor, le docteur Velasquez, le capitaine Francisco de Chaves, Francisco Martin de Alcantara, son frère utérin, et douze ou treize des gens de sa maison. *Hist. gen. del Peru*, chap. IX.

(2) Des Nègres traînèrent à l'église le corps de ce grand capitaine qui avait gouverné un territoire de neuf cents lieues d'étendue; Jean Barbazem son ancien domestique, osa seul venir le réclamer pour lui rendre

Ils furent joints par environ deux cents de leurs compagnons. Après avoir conduit le jeune Almagro en pompe dans la ville, ils assemblèrent les magistrats et les principaux citoyens, qu'ils forcèrent de le reconnaître comme le légitime successeur de son père dans le gouvernement. Le palais de Pizarre, ainsi que les maisons de plusieurs de ses partisans, furent pillées par les soldats, qui eurent la double satisfaction de se venger de leurs ennemis et de s'enrichir des dépouilles de ceux aux mains desquels étaient tombées toutes les richesses du Pérou [1]. 1541

Nouvelles dissentions.

La hardiesse et le succès de cette conspiration, aussi bien que le nom et les qualités populaires d'Almagro, attirèrent sous ses drapeaux un grand nombre de soldats. Tous ceux qui désespéraient de leur fortune sous le gouvernement de Pizarre, tous ceux qui avaient souffert de ses violences ou de son avidité dans les dernières années de sa vie, se déclarèrent sans hésiter en faveur d'Almagro; ils étaient en grand nombre, et le jeune Almagro se trouva bientôt à la tête de huit cents des plus braves soldats du Pérou. Comme sa jeunesse et son

les derniers devoirs, et fit en secret tous les honneurs et tous les frais de ses modestes funérailles; car les conjurés n'avaient pas laissé dans le palais même de quoi payer les cierges. Après la guerre civile on exhuma ses restes pour les placer dans la cathédrale. (D. L. R.)

(1) Zarate, *lib. IV*, *cap.* 6-8. Gomara, *Hist. cap.* 144, 145. Vega, *p.* 2, *lib. III*, *cap.* 5-7. Herrera, *Decad. VI*, *lib. X*, *cap.* 4-7. Pizarro *Var. Ilust. p.* 183.

1541 inexpérience ne lui permettaient pas de commander en personne, il nomma Herrada général. Mais, avec de si grandes forces assemblées en si peu de temps, il s'en fallut bien que son autorité fût universellement reconnue. Pizarre avait laissé beaucoup d'amis à qui sa mémoire était chère. L'assassinat cruel d'un homme à qui sa patrie avait de si grandes obligations remplissait d'horreur tous ceux qui conservaient quelque impartialité. La naissance honteuse d'Almagro et l'incertitude du titre sur lequel il fondait ses prétentions, le faisaient regarder par d'autres comme un usurpateur. Les commandants de plusieurs provinces refusèrent de reconnaître son autorité jusqu'à ce qu'elle fût confirmée par l'empereur. Dans d'autres, comme à Cusco, on leva l'étendard royal et on fit des préparatifs pour venger la mort du gouverneur.

Arrivée de Vaca de Castro.

Ces semences de discorde n'auraient pas tardé à se développer; mais elles acquirent plus de force aussitôt que l'arrivée de Vaca de Castro fut connue. Après un long et pénible voyage, il fut jeté par la tempête dans un petit havre de la province de Popayan, et, s'avançant de là par terre, après un voyage aussi ennuyeux que difficile, il arriva enfin à Quito. Il apprit en route la nouvelle de la mort de Pizarre et les événements dont elle avait été suivie. Il produisit sur-le-champ ses patentes de gouverneur du Pérou, qui lui donnaient les mêmes priviléges et

Il prend le titre de gouverneur.

la même autorité dont avait joui son prédécesseur, 1541
et il fut reconnu sans difficulté par Benalcazar, adelantade ou lieutenant général pour l'empereur dans le Popayan, et par Pédro de Puelles, qui, en l'absence de Gonzalez Pizarre, avait le commandement des troupes restées à Quito. Vaca de Castro prit possession du gouvernement, et montra qu'il possédait les talents nécessaires dans une conjoncture si délicate. Par son crédit et son adresse il eut bientôt assemblé un corps de troupes suffisant, non-seulement pour être lui-même à couvert de toute insulte, mais pour être en état de faire respecter son autorité. Il dépêcha des personnes de confiance dans les divers établissements du Pérou pour y faire notifier légalement son arrivée et sa commission, et faire connaître à ses compatriotes les volontés de l'empereur relativement au gouvernement du pays. Il envoya des émissaires secrets qui encourageaient les officiers espagnols mécontents de la conduite d'Almagro à montrer leur fidélité pour leur souverain en soutenant l'homme à qui ce prince avait confié son autorité. Ces mesures produisirent beaucoup d'effet. Encouragés par l'approche du nouveau gouverneur, ou préparés par ses insinuations, les sujets fidèles se maintinrent dans leurs principes et les avouèrent plus hautement. Les plus timides laissèrent entrevoir leur façon de penser. Ceux qui étaient encore chance-

1542 lants et neutres, pressés par la nécessité de prendre un parti, commencèrent à pencher vers celui qui leur parut alors le plus sûr aussi bien que le plus juste [1].

Conduite d'Almagro.

Almagro s'aperçut qu'il perdait tous les jours dans l'opinion de ses partisans, et, pour arrêter les progrès de cette défection avant l'arrivée de Vaca de Castro, il s'avança vers Cusco à la tête de ses troupes. Le corps le plus considérable de ses ennemis y était assemblé sous les ordres de Pédro Alvarez Holguin. Pendant sa marche, Herrada, qui avait jusque là guidé sa jeunesse, mourut, et depuis cette époque ses mesures furent toutes violentes, concertées sans prudence et maladroitement exécutées. Holguin, avec des forces fort inférieures, descendait vers la côte pendant qu'Almagro s'avançait vers Cusco. Par un stratagème très simple il trompa un ennemi sans expérience, évita le combat et exécuta sa jonction avec Alvarado, officier de distinction qui avait été le premier à se déclarer contre Almagro comme contre un usurpateur.

Progrès de Vaca de Castro.

Vaca de Castro les rejoignit bientôt avec les troupes qu'il avait amenées de Quito, et, faisant placer l'étendard royal devant sa tente, il déclara qu'en sa qualité de gouverneur, il remplirait en

(1) Benzon, *lib. III. cap.* 9. Zarate, *lib. IV, cap.* 11. Gomara, *cap.* 146, 147. Herrera, *Decad. VI, lib. X, cap.* 1, 2, 3-7, *etc.*

personne les fonctions de général de toutes les 1542
troupes combinées. Quoique attaché par la profession qu'il avait exercée jusqu'alors à une vie pacifique et sédentaire, il montra tout de suite l'activité et le coup d'œil décisif d'un officier accoutumé depuis long-temps à commander. Se voyant maître de forces bien supérieures à celles de son ennemi, il voulut terminer promptement la guerre par une bataille. Les partisans d'Almagro, n'espérant aucun pardon du crime atroce qu'ils avaient commis en massacrant le gouverneur, ne cherchaient pas eux-mêmes à éviter ce genre de décision. Les deux partis se rencontrèrent à Chupas, 16 septembre.
lieu distant d'environ deux cents milles de Cusco, et combattirent avec toute la violence des guerres civiles et toute la fureur des haines particulières, animées encore par le desir de la vengeance et les derniers efforts du désespoir. La victoire long- Sa victoire.
temps incertaine se déclara enfin pour Vaca de Castro. La supériorité du nombre, l'intrépidité du général et les talents militaires de François de Carvajal, officier formé sous le grand capitaine dans les guerres d'Italie, et qui jeta dans cette journée les fondements de sa réputation au Pérou, triomphèrent de la bravoure des partisans d'Almagro et de celle de leur chef, qui se conduisit avec un courage digne d'une meilleure cause et d'une autre destinée. Le carnage fut grand, eu égard au

1542 nombre des combattants. Plusieurs des vaincus, et particulièrement ceux qui avaient trempé dans l'assassinat de Pizarre, se jetèrent au milieu des ennemis pour éviter une mort honteuse. De quatorze cents hommes qui formaient le nombre des combattants des deux armées, il en demeura cinq cents sur le champ de bataille, et le nombre des blessés fut encore plus considérable [1].

Sa sévérité. Les talents que Vaca de Castro avait déployés dans le conseil et sur le champ de bataille avaient étonné les aventuriers du Pérou; mais sa conduite après la victoire ajouta encore à leur surprise. Dispensateur sévère de la justice, par caractère, il était d'ailleurs persuadé qu'il fallait des exemples d'une rigueur extraordinaire pour arrêter l'esprit de licence répandu parmi des militaires si éloignés du centre de l'autorité. Son premier soin fut de faire faire le procès à ses prisonniers. Quarante furent condamnés à mort comme rebelles, et les autres bannis du Pérou. Leur chef, qui s'était sauvé du champ de bataille, ayant été trahi par quelques-uns de ses officiers, fut publiquement décapité à Cusco [2], et avec lui furent éteints et le nom d'Al-

(1) Zarate, *lib. V*, *cap.* 12-19. Gomara, *cap.* 148. Vega, *p.* 2, *lib. III*, *cap.* 11-18. Herrera, *Decad. VII*, *lib. I*, *cap.* 1, 2, 3; *lib. III*, *cap.* 1, 2.

(2) Au commencement de 1543, dans la vingt-quatrième année de son âge, sur la même place et par le même bourreau qui avait tranché la tête à son père, environ cinq ans auparavant. (D. L. R.)

magro et l'esprit de parti qui avait jusque là désolé le Pérou [1]. 1542

Délibérations de l'empereur sur l'administration de ses états d'Amérique.

Pendant que ces scènes violentes se passaient, l'empereur et ses ministres préparaient des lois à l'aide desquelles ils espéraient ramener la tranquillité dans les établissements espagnols du Nouveau-Monde et y introduire un meilleur système de police intérieure. Les conquêtes vastes et rapides des Espagnols n'avaient pas été le fruit des efforts réguliers et suivis de la nation; elles étaient l'ouvrage d'aventuriers particuliers. Après les premiers armements faits pour découvrir l'Amérique, la cour d'Espagne, sous les règnes agités de Ferdinand et de Charles V, deux princes dont l'un était l'homme le plus intrigant et l'autre le plus ambitieux de leur siècle, avait été si fort occupée de projets et de guerre avec presque toutes les nations de l'Europe qu'elle n'avait pas eu le temps de porter son attention sur des objets éloignés et moins intéressants. Le soin de poursuivre les découvertes et de tenter des conquêtes était abandonné à de simples particuliers; ces hommes, excités par l'amour de la nouveauté, par un esprit aventureux, par l'avarice, par l'ambition, par l'espoir de mériter le ciel, se jetèrent avec tant d'ardeur dans cette nouvelle carrière qu'en moins d'un siècle les contrées immenses que

(1) Zarate, *lib. IV*, *cap.* 21. Gomara, *cap.* 150. Herrera, *Decad. VII*, *lib. III*, *cap.* 12, *lib. VI*, *cap.* 15.

1542 possède aujourd'hui l'Espagne dans le Nouveau-Monde furent soumises à son empire. Le gouvernement, n'ayant aucunement contribué aux frais des expéditions entreprises en Amérique, ne pouvait pas s'attendre à en tirer de grands avantages. La souveraineté des pays conquis et le quint de l'or et de l'argent des mines furent réservés à la couronne; les conquérants s'emparaient de tout le reste comme leur appartenant de droit. Ils regardaient le pillage comme une indemnité des dépenses qu'ils avaient faites pour s'équiper, et les terrains qu'ils partageaient suivant de certaines règles introduites par l'usage, comme des établissements permanents dus à leur valeur. Dans l'enfance de ces établissements, comme on n'en connaissait ni l'étendue ni la valeur, il se commit beaucoup d'irrégularités qui ne purent être aperçues, et on fut forcé de fermer les yeux sur beaucoup d'injustices. Les peuples vaincus furent pillés avec une rapacité destructive, et leur pays fut distribué à leurs nouveaux maîtres en portions exorbitantes, excédant de beaucoup toutes les récompenses auxquelles pouvaient prétendre les conquérants. Ces hommes ignorants et grossiers, hors d'état de former aucun plan général de police intérieure, uniquement occupés de leur intérêt et incapables de sacrifier un profit actuel à l'espérance d'un avantage éloigné pour eux-mêmes ou pour le public, semblent n'avoir eu d'autre objet que de s'enrichir

promptement sans s'embarrasser des conséquences 1542
funestes que pouvaient avoir les moyens qu'ils employaient. Mais lorsque la cour d'Espagne eut enfin reconnu l'importance de ses possessions en Amérique, elle sentit la nécessité de les administrer sur un plan entièrement nouveau et de substituer les institutions d'un gouvernement régulier aux maximes et aux pratiques établies par des aventuriers qui ne savaient que vaincre.

Un mal surtout demandait le plus prompt remède. Les conquérants du Mexique et du Pérou avaient suivi le fatal exemple que leur avaient donné leurs compatriotes dans les îles; ils s'étaient livrés à la recherche de l'or et de l'argent des mines avec la même imprudence et la même ardeur. La même conduite avait produit les mêmes résultats. Les naturels, employés à ce travail par des maîtres qui leur imposaient des tâches bien au-dessus de leurs forces, périssaient avec tant de rapidité, que l'Espagne devait craindre de ne régner bientôt que sur un vaste désert, au lieu de posséder un pays peuplé et susceptible d'amélioration.

L'empereur et ses ministres, persuadés de ces tristes vérités, s'étaient occupés de prévenir la destruction des Indiens, qui allait leur faire perdre tous les avantages qu'ils attendaient de leurs nouvelles possessions. Cette crainte avait donné lieu à différentes lois dont j'ai fait mention, et par les-

1542 quelles on voulait assurer à ce peuple un traitement plus humain et plus équitable. Mais la distance où était l'Amérique du centre du gouvernement, la faiblesse de l'autorité dans les nouvelles colonies, l'avarice et l'audace des soldats, qui ne connaissaient aucun frein, avaient empêché jusque là les meilleures lois d'avoir aucun effet sensible. Le mal croissait; les affaires de l'Europe laissaient en ce moment à l'empereur quelque loisir pour tourner son attention sur l'Amérique; non content de délibérer sur cette importante matière avec ses ministres et les membres de son conseil, il consulta diverses personnes qui avaient résidé long-temps dans le Nouveau-Monde, pour s'aider du résultat de leur expérience et de leurs réflexions. Heureusement pour les Américains, Barthelemi de Las Casas se trouvait alors à Madrid chargé d'une mission que lui avait confiée le chapitre de son ordre établi à Chiapa [1]. L'empereur le fit appeler. Quoique depuis le mauvais succès de ses efforts pour le soulagement des Indiens il se fût tenu renfermé dans le cloître et ne se fût occupé que des devoirs de la vie monastique, son zèle pour ces malheureux, les premiers objets de sa compassion, loin de s'être amorti, n'avait fait que s'accroître par la connaissance plus suivie qu'il avait acquise de leurs calamités. Il saisit vivement cette occasion de rap-

Personnes dont il prend conseil.

(1) Remesal, *Hist. de Chiapa*, p. 146.

peler ses anciennes maximes sur le traitement des Indiens, avec l'éloquence vive et naturelle d'un homme dont l'ame était profondément affectée par les scènes qui avaient frappé tant de fois ses yeux. Il fit un tableau pathétique de la destruction de l'espèce humaine dans le Nouveau-Monde, en homme convaincu de la vérité de tout ce qu'il avançait; il peignit des plus vives couleurs les nations indiennes emportées presque entières en moins de cinquante ans dans les îles, et cette dévastation s'étendant sur le continent avec la même rapidité, il attribua ces calamités aux exactions, à la cruauté de ses compatriotes, et à l'esclavage des Américains. Il soutint que la dépopulation de l'Amérique ne s'arrêterait que lorsque ses habitants seraient libres, et qu'on les traiterait comme des sujets et non comme des esclaves. Il ne se contenta pas des discours éloquents qu'il prononça sur ce sujet; il composa à cette occasion son traité célèbre de la destruction de l'Amérique[1], dans lequel il rapporte avec les circonstances les plus horribles, et vraisemblablement avec quelque exagération, la dévastation de tous les pays conquis par les Espagnols. 1542

Ses soins pour réformer les abus.

L'empereur fut profondément affecté du récit de tant de barbarie; mais ses vues s'étendaient au-delà de celles de Las Casas. Il conçut que, pour donner à ses possessions du Nouveau-Monde toute

(1) Ramesal, p. 192, 199.

1542 la valeur dont elles étaient susceptibles, il ne suffisait pas de délivrer les Indiens de l'oppression sous laquelle ils gémissaient, mais qu'il fallait surtout y borner le pouvoir et les usurpations de ses propres sujets. Les conquérants de l'Amérique qui avaient rendu de si grands services à leur pays étaient pour la plupart de basse naissance et d'un ordre de citoyens qui ne paraissaient mériter aucune distinction aux yeux du monarque. Les richesses prodigieuses que quelques-uns d'eux avaient rapportées dans leur patrie excitaient la jalousie, dans un siècle moins accoutumé que le nôtre à voir des hommes d'une condition inférieure s'élever au-dessus de leur état et disputer en faste à l'ancienne noblesse. Les possessions que les chefs de ces aventuriers s'étaient appropriées étaient d'une étendue si prodigieuse [1], que si le pays pouvait jamais recevoir des améliorations proportionnées à la fertilité du sol, les propriétaires seraient devenus trop riches et trop puissants pour de simples sujets. Charles jugea qu'il était également nécessaire de corriger l'un de ces abus et de prévenir l'autre, et les réglements qu'on devait faire pour cela devaient être soutenus par une forme d'administration plus vigoureuse que celle qui jusqu'alors avait prévalu en Amérique.

Nouveaux réglements. C'est dans ces vues qu'on forma un corps de

(1) Voyez la note 30.

lois contenant plusieurs dispositions salutaires sur 1542
la constitution et les pouvoirs du conseil suprême des Indes, sur l'étendue de la juridiction et l'autorité des audiences royales dans les différentes parties de l'Amérique, sur l'administration de la justice et sur l'ordre du gouvernement ecclésiastique et civil. Ces lois furent généralement approuvées; mais on y joignit les réglements suivants, qui excitèrent une alarme universelle et causèrent les plus violentes agitations.

Les *repartimientos*, ou concessions de terres, étant excessifs, les audiences royales furent autorisées à les réduire à une étendue modérée. A la mort de chaque aventurier ou planteur, les terres et les Indiens qui lui auraient été accordés ne passeraient plus à sa veuve ou à ses enfants, mais retourneraient à la couronne. Les Indiens seraient désormais exemptés de service personnel et ne seraient obligés ni de porter les bagages des voyageurs, ni de travailler aux mines, ni de plonger pour la pêche des perles. Le tribut dû par eux à leurs seigneurs serait fixé, et ils devaient être payés comme des hommes à gages pour tous les ouvrages qu'ils feraient volontairement. Toute personne qui aurait été ou qui était actuellement dans quelque emploi public, tout ecclésiastique, tous les hôpitaux et monastères, seraient privés des terres et des Indiens dont ils étaient en possession, et les

1542 terres seraient réunies à la couronne. Enfin, tout habitant du Pérou impliqué au criminel dans la querelle de Pizarre et d'Almagro serait dépouillé aussi de ses terres et de ses Indiens, que l'on confisquerait au profit du roi[1].

Remontrances de ses ministres contre ces réglements.

Tous les ministres espagnols jusqu'alors chargés des affaires de l'Amérique et les mieux instruits de l'état du pays, firent des remontrances contre ces réglements, funestes, selon eux, aux colonies naissantes. Ils représentèrent que le nombre des Espagnols qui avaient jusqu'à cette époque passé dans le Nouveau-Monde était si extraordinairement petit qu'on ne pouvait rien espérer de leurs efforts pour l'amélioration des vastes régions sur lesquelles ils étaient disséminés, sans le secours des Indiens; le succès de toute espèce de plan de ce genre dépendait nécessairement du service des naturels, et que l'indolence de ces peuples et leur aversion pour le travail ne pouvaient être surmontées par l'appât du gain et des récompenses; qu'à l'instant où les maîtres n'auraient plus le droit d'imposer une tâche et d'exiger qu'elle fût faite, tout travail cesserait, et que toutes les sources de richesses, qui avaient commencé à couler d'Amérique en Espagne, se fermeraient pour jamais. Mais Charles, attaché dans tous les temps à ses opinions et frappé for-

(1) Herrera, *Decad. VII, lib. VI*, *cap.* 5. Fernandez, *Hist. lib. I*, *cap.* 1, 2.

tement alors des désordres qui régnaient en Amérique, voulut risquer l'application d'un remède même dangereux, et persista dans la résolution de publier ses nouvelles lois. Pour en presser l'exécution avec plus de vigueur, il destina François Tello de Sandoval à passer au Mexique en qualité de visiteur ou surintendant de ce pays, où il serait chargé de se concerter avec le vice-roi Antoine de Mendoza. Blasco Nugnez Vela fut nommé gouverneur du Pérou avec le titre de vice-roi [1], et, pour fortifier son administration, on établit une audience royale à Lima, où quatre jurisconsultes estimés devaient présider comme juges [2].

1542

1543 Vice-roi envoyé au Pérou.

Le vice-roi et le surintendant partirent en même temps; mais les lois qu'ils devaient faire exécuter en Amérique y étaient connues avant leur arrivée. L'entrée de Sandoval à Mexico fut regardée comme le prélude d'une ruine générale. La liberté entière rendue aux Indiens intéressait tous les Espagnols établis en Amérique, et il n'y en avait aucun qui, sous quelque prétexte, ne pût être compris dans les nouveaux réglements et en souffrir. Mais la colonie de la Nouvelle-Espagne s'était depuis si long-temps accoutumée à respecter les lois et l'autorité sous l'ad-

1544 Effets de ces réglements dans la Nouvelle-Espagne.

(1) B. N. de Vela, né à Avila, était un grand courtisan, et remplissait à cette époque les fonctions de contrôleur général des gardes de Castille. Il arriva à Nombre de Dios le 10 janvier 1544. ( D. L. R. )

(2) Zarate, *lib. III*, *cap.* 24. Gomara, *cap.* 151. Vega, *p.* 2, *lib. III*, *cap.* 20.

1544 ministration prudente et ferme de Mendoza, que, quelque aversion qu'on y eût pour les lois nouvelles et quelques mauvais effets qu'on en craignît, il ne se fit aucune tentative pour en empêcher la publication, ni aucun acte de violence contraire à la soumission due au souverain. Les magistrats et les principaux habitants se contentèrent d'exposer au vice-roi et au surintendant, dans de respectueuses remontrances, les conséquences funestes des nouveaux réglements. Heureusement pour eux, une longue résidence en Amérique avait donné à Mendoza une profonde connaissance de l'état du pays, de ses intérêts et de ses ressources; et Sandoval, quoique nouvellement appelé à l'administration, montra une modération rare parmi ceux qui se trouvent pour la première fois revêtus du pouvoir. Ils s'engagèrent l'un et l'autre à suspendre l'exécution des dispositions qui blessaient le plus les Mexicains [1], et non-seulement ils consentirent à ce que les habitants de la Nouvelle-Espagne envoyassent une députation à ce sujet, mais ils appuyèrent eux-mêmes le vœu de la colonie. Charles, ébranlé par l'opinion de ces hommes que leurs talents et leur intégrité rendaient si capables de juger avec discernement des objets qui étaient sous leurs yeux, se relâcha assez de la rigueur de ses lois pour rendre à la colonie sa première tranquillité [2].

(1) Les nouveaux habitants du Mexique.

(2) Fernandez, *Hist. lib. I, cap.* 3, 4, 5. Vega, *p.* 2, *lib. III, cap.* 21,

Au Pérou, les affaires prirent une tournure plus fâcheuse, et l'orage ne fut pas si promptement dissipé. Les conquérants de ce royaume, nés dans les dernières classes des citoyens, plus éloignés de la métropole et enivrés par les immenses richesses qu'ils avaient acquises en si peu de temps, s'abandonnaient à une plus grande licence que dans aucune autre partie du Nouveau-Monde. Au milieu du renversement général de l'ordre et des lois, occasionné par deux guerres civiles successives, chaque particulier était devenu son maître et son propre juge, et n'était plus guidé que par son intérêt et ses passions. L'esprit d'insubordination alla jusqu'à la révolte. Des hommes gâtés par une si longue anarchie ne pouvaient voir sans répugnance et sans crainte l'introduction d'un gouvernement régulier, le pouvoir d'un vice-roi et l'autorité d'une cour de judicature. Mais ils éprouvèrent encore une plus grande indignation à la seule idée de se soumettre à des lois qui les dépouillaient en un moment du fruit de tant d'années de travaux, de services et de souffrances. Dès que les réglements nouveaux furent connus dans les divers établissements, les habitants s'assemblèrent, les femmes en larmes et les hommes se récriant contre l'injustice et l'ingratitude du souverain, qui les privait de leurs biens sans les avoir entendus. « Est-ce

1544

Et au Pérou.

22. Herrera, *Decad. VII, lib. V, cap.* 7; *lib. VII, cap.* 14, 15. Torquemad. *Mon. ind. lib. V, cap.* 13.

1544 là, disaient-ils, la récompense due à des citoyens qui, sans le secours de l'état, à leurs propres frais et par leur valeur, ont soumis à la couronne de Castille des territoires si riches et si étendus? Est-ce là le prix de tant de maux que nous avons soufferts, de tant de dangers que nous avons courus pour servir la patrie? Quel est parmi nous celui dont le mérite soit assez grand, ou dont la conduite ait été assez irréprochable pour qu'on ne puisse pas le condamner en vertu de quelqu'une des clauses de ces nouvelles lois, conçues en termes si vagues et si généraux, qu'il semble qu'on ait eu, en les rédigeant, l'intention de les attirer tous dans un piège? Tous les Espagnols de quelque considération au Pérou ont eu part à l'autorité, et tous sans exception ont été forcés d'entrer dans les querelles des deux chefs rivaux. Faut-il dépouiller les premiers parce qu'ils ont rempli un devoir, et punir les autres de s'être trouvés dans des circonstances qu'ils n'ont pas pu éviter? Les conquérants d'un grand empire, au lieu des récompenses et des distinctions qu'ils ont si bien méritées, seraient donc privés de la consolation de pourvoir à la subsistance de leurs femmes et de leurs enfants, et forcés de les laisser dans la dépendance des secours qu'ils pourraient arracher à une cour ingrate [1]. Nous ne sommes plus en état, continuaient-ils, d'aller découvrir de nouvelles régions pour y

(1) Herrera, *Decad. VII, lib. VII, cap.* 14 15.

former des établissements plus solides; notre santé affaiblie par l'âge et nos corps couverts de blessures ne sont plus propres à une vie si fatigante et si active; mais il nous reste encore assez de force pour défendre la justice de nos droits et pour ne pas nous laisser dépouiller honteusement. [1] » 1544

Révolte prévenue par la modération de Vaca de Castro.

De pareils discours, proférés avec toute la véhémence de la passion et appuyés de l'approbation de tous ceux qui les entendaient, enflammèrent tellement les esprits que tout se disposait aux plus grandes violences. Les mécontents commencèrent à tenir conseil en différents endroits pour concerter les moyens de s'opposer à l'entrée du vice-roi et des magistrats, et pour prévenir non-seulement l'exécution, mais même la promulgation des nouvelles lois. Vaca de Castro avait détourné l'orage dans le moment, en les flattant de l'espérance qu'aussitôt que le vice-roi et les juges seraient arrivés, et auraient eu le temps d'examiner leurs pétitions et leurs remontrances, il se joindrait à eux pour apporter quelque modification à des réglements qui avaient été dressés sans qu'on eût fait assez d'attention à l'état du pays ou aux sentiments du peuple. Il paraissait nécessaire d'avoir quelque égard aux représentations des colonies, et de leur faire même des concessions pour calmer la fermentation et les ra-

(1) Gomara, *cap.* 152. Herrera, *Decad. VII*, *lib. VII*, *cap.* 10, 11. Vega, *p.* 2, *lib. III*, *cap.* 20-22; *lib. IV*, *cap.* 3, 4.

1544 Mécontentement augmenté par la conduite du vice-roi.

mener à l'obéissance en leur inspirant de la confiance en leurs supérieurs. Mais sans un profond discernement, sans des manières conciliantes et une grande souplesse de caractère, un pareil plan ne pouvait être suivi, et malheureusement Nugnez Vela en était dépourvu. Il n'avait aucune des qualités nécessaires aux hommes qui exercent un grand commandement, excepté l'intégrité et le courage; encore la première dégénérait-elle souvent en dureté et la seconde en obstination; de sorte que, dans les circonstances où il était placé, elles étaient en lui plutôt des vices que des vertus. Du moment qu'il débarqua à Tumbez il se regarda comme simple exécuteur des ordres qu'il apportait, sans se croire autorisé à en tempérer la rigueur; et sans faire aucune attention à ce qu'il entendait dire et à ce qu'il voyait lui-même de l'état du pays, il s'attacha avec une opiniâtre inflexibilité à la lettre des réglements dont il était porteur.

Dans toutes les villes où il passa il déclara les Indiens libres, priva tous ceux qui remplissaient quelque emploi de leurs terres et de leurs travailleurs; et pour donner lui-même l'exemple, il ne permit pas qu'un seul Indien fût employé à porter son bagage dans sa route vers Lima. L'étonnement et la consternation le précédèrent; mais il craignit si peu d'accroître l'un et l'autre, qu'à son entrée dans la capitale il déclara hautement qu'il venait pour obéir aux or-

dres de son souverain et non pour les altérer et les affaiblir. Cette déclaration sévère fut accompagnée de tout ce qui pouvait la rendre plus intolérable, beaucoup de hauteur dans sa conduite, de l'arrogance, un ton tranchant dans toutes ses discussions, et cette insolence du pouvoir si choquante pour des hommes qui n'étaient pas même accoutumés à accorder à l'autorité civile le respect qui lui est dû. Toute tentative qui avait pour objet de suspendre ou de mitiger les nouvelles lois fut regardée par le vice-roi comme suggérée par l'esprit de mécontentement et de rébellion. Il fit arrêter plusieurs personnes considérables, et d'autres furent mises à mort sans forme de procès. Vaca de Castro lui-même, sans égard pour le rang qu'il venait d'occuper et pour le service qu'il venait de rendre en prévenant une révolte générale dans la colonie, fut chargé de chaînes et jeté en prison comme un criminel[1]. 1544

Les mécontents choisissent Gonzalez Pizarre pour chef.

Mais, quelque générale que fût l'indignation qu'avaient inspirée de tels procédés, il est probable que l'autorité aurait eu encore assez de force pour l'empêcher d'éclater avec violence, si les mécontents n'eussent pas trouvé un chef capable par son crédit et son rang de réunir et de diriger leurs efforts. Depuis que les lois nouvelles avaient été connues au Pérou, tous les Espagnols avaient jeté les yeux

(1) Zarate, *lib. IV*, *cap.* 23, 24, 25. Gomara, *cap.* 153, 155. Vega, *p.* 2, *lib. IV*, *cap.* 4, 5. Fernandez, *lib. I*, *cap.* 6-10.

1544 sur Gonzalez Pizarre, comme sur le seul homme capable de détourner les malheurs qui menaçaient la colonie. Il recevait de tous côtés des lettres et des députations par lesquelles on le pressait de se déclarer le protecteur des colons, qui le soutiendraient au péril de leur vie et de leur fortune. Gonzalez, avec moins de talent que ses frères, avait autant d'ambition et de courage. L'ingratitude de la cour envers sa famille était sans cesse présente à son esprit. Ferdinand était prisonnier d'état en Europe. Les enfants de François, confiés à la garde du nouveau vice-roi, étaient retenus à bord de sa flotte. Lui-même se trouvait réduit à la condition de simple citoyen dans un pays que les Pizarre avaient découvert et conquis pour la monarchie. Ces pensées le poussaient à la vengeance et l'excitaient à défendre les droits de sa famille, dont il se regardait comme le dépositaire et l'héritier. Mais comme un Espagnol se dépouille difficilement de ce respect pour son souverain qui lui est comme naturel, la seule idée de prendre les armes contre les troupes royales lui faisait horreur. Il hésita long-temps, et il restait encore irrésolu, lorsque les violences du vice-roi, le vœu général de ses compatriotes et la certitude de se voir bientôt lui-même victime de la sévérité des lois nouvelles le déterminèrent à quitter Chuquisaca-de-la-Plata, lieu où il faisait sa résidence, pour se rendre à

Cusco. Tous les habitants vinrent au-devant de lui et le reçurent avec des transports de joie comme le libérateur de la colonie. Dans la première chaleur de leur zèle, ils le nommèrent procureur général de la nation espagnole au Pérou, pour solliciter la révocation des derniers réglements. Ils le chargèrent de présenter leurs remontrances à l'audience royale de Lima, et, sous le prétexte de quelque danger de la part des Indiens, l'autorisèrent à s'y rendre en armes. En vertu de cette nomination, Pizarre s'empara du trésor royal, nomma des officiers, leva des soldats, saisit une grande quantité d'artillerie que Vaca de Castro avait mise en dépôt à Guamanga, et s'avança vers Lima comme s'il marchait contre un ennemi public. Les mécontents, réunis dès lors sous un chef d'un nom si distingué, attirèrent bientôt à eux beaucoup de gens de marque, et une partie considérable des troupes levées par le vice-roi contre Pizarre déserta en corps et vint se réunir à l'armée de celui-ci [1]. 1544

Différents entre le vice-roi et les juges de l'audience.

Avant que Pizarre eût atteint Lima, il s'y était opéré une révolution qui disposait les choses en sa faveur; de sorte que son succès paraissait assuré. Autant la violence de l'administration du vice-roi

(1) Zarate, *lib. V*, *cap.* 1. Gomara, *cap.* 156, 157. Vega, *p.* 2, *lib. IV*, *cap.* 4-12. Fernandez, *lib. I*, *cap.* 12-17. Herrera, *Decad. VII*, *lib. VII*, *cap.* 18, *etc.*; *lib. VIII*, *cap.* 1-5.

1544 était redoutable aux Espagnols du Pérou, autant sa hauteur insupportable était odieuse aux appuis de son autorité, les juges de l'audience royale. Il y avait eu entre eux quelques symptômes de froideur pendant leur voyage d'Espagne au Pérou[1]; mais aussitôt qu'ils commencèrent à exercer leurs fonctions respectives, les deux partis s'aigrirent tellement par leurs fréquents débats sur les limites de leur juridiction, et la contrariété de leurs opinions fut telle, que bientôt l'éloignement se changea en haine ouverte. Les juges traversaient le vice-roi dans toutes ses mesures, mettaient en liberté les prisonniers qu'il avait fait arrêter, prenaient la défense des mécontents, et applaudissaient à leurs remontrances. Dans une circonstance où les deux parties de l'administration auraient dû être unies pour repousser l'ennemi qui les menaçait, elles se disputaient l'une l'autre l'autorité. Les magistrats l'emportèrent à la fin. Le vice-roi, universellement haï, et abandonné même de ses propres gardes, fut saisi dans son palais et conduit à une île déserte sur la côte, pour y être gardé jusqu'à ce qu'on pût l'envoyer en Espagne.

Le vice-roi est emprisonné.

Desseins de Pizarre.

Après cette démarche hardie, les juges, s'emparant de l'autorité suprême, donnèrent une déclaration qui suspendait l'exécution des lois dont on se plaignait, et envoyèrent un message à Pizarre

(1) Gomara, *cap.* 171.

pour le requérir de licencier ses troupes et de se 1544
rendre à Lima avec quinze ou vingt personnes de sa suite seulement, puisqu'ils avaient déjà accordé tout ce qu'il pouvait desirer. Ces magistrats ne pouvaient guère se flatter qu'un homme qui avait autant d'audace et d'ambition que Pizarre cédât si facilement à une pareille demande. Ils ne voulaient sans doute que jeter un voile de décence sur leur propre conduite; car Cepeda, président de la cour d'audience, esprit remuant et hardi, paraît avoir entretenu une correspondance secrète avec Pizarre et nourrissait le projet, que depuis il exécuta, de se dévouer entièrement à lui. L'emprisonnement du vice-roi, l'usurpation de l'autorité par les juges, enfin la confusion générale et l'anarchie, suites naturelles d'événements si singuliers et si inattendus, ouvraient à Pizarre une nouvelle carrière. Il se voyait à portée de s'emparer du pouvoir suprême, et ne manquait pas de courage pour saisir l'occasion que la fortune lui présentait. Carvajal, son conseil et son guide, envisageait depuis long-temps ce but comme le seul auquel Pizarre devait tendre. Au lieu du pouvoir subordonné de lieutenant pour le roi dans les établissements espagnols du Pérou, Pizarre demanda ouvertement celui de gouverneur et de capitaine-général, et requit le conseil ou l'audience de Lima de lui donner une commission avec ce titre. Une

1544 Il s'empare de l'autorité.

parcille requête était un ordre de la part d'un homme qui se trouvait à la tête de douze cents hommes aux portes de Lima, où il n'y avait ni chef, ni armée qui pussent s'opposer à lui. Mais le conseil, soit pour ne pas se dessaisir du pouvoir, soit pour sauver les apparences, hésita ou parut hésiter. Carvajal, impatient de ce délai et impétueux dans toutes ses opérations, entre de nuit dans la ville, saisit plusieurs officiers de distinction ennemis de Pizarre et les fait pendre sans forme de procès. Le lendemain, l'audience expédia au nom de l'empereur une commission qui nommait Pizarre gouverneur du Pérou avec une autorité absolue tant civile que militaire, et le même jour le nouveau gouverneur fit son entrée dans la ville avec une pompe extraordinaire et prit possession de sa nouvelle dignité [1].

28 octobre. Le vice-roi recouvre sa liberté.

Mais, au milieu du trouble et des désordres qu'entraînait la dissolution du gouvernement, les esprits ayant secoué le joug des lois et de l'autorité, et s'abandonnant sans frein à tous leurs caprices, on vit les événements les plus extraordinaires et les moins attendus se succéder avec rapidité. A peine Pizarre commençait-il à exercer l'autorité dont il s'était fait revêtir qu'il vit s'élever contre lui un ennemi formidable. Le vice-roi avait été envoyé

(1) Zarate, *lib. V*, *cap.* 8-10. Vega, *p.* 2, *lib. IV*, *cap.* 13-19. Gomara, *cap.* 159-163. Fernandez, *lib. I*, *cap.* 18-25. Herrera, *Decad. VII*, *lib. VIII*, *cap.* 10-20.

par le conseil à bord d'un vaisseau, sous la garde de Jean Alvarez, lui-même membre du conseil, pour être conduit en Espagne. Dès que le vaisseau fut hors du port, Alvarez, soit remords, soit crainte, se jeta aux pieds de son prisonnier, lui déclara que de ce moment il était libre, et que lui-même et tous ceux qui étaient dans le vaisseau étaient prêts à lui obéir comme au représentant légitime de leur souverain. Nugnez de Vela leur ordonna de le mener à Tumbez. En débarquant il éleva l'étendard royal et reprit ses fonctions de vice-roi. Plusieurs personnes de distinction, que l'esprit de sédition qui régnait à Cusco et à Lima n'avait pas encore gagnées, annoncèrent aussitôt la ferme résolution de le soutenir [1]. La violence du gouvernement de Pizarre, qui veillait sur les démarches de chaque particulier avec la défiance naturelle à un usurpateur et qui punissait avec rigueur la moindre apparence de mécontentement, augmenta bientôt le nombre des partisans de Nugnez, près duquel plusieurs des colons les plus distingués se virent contraints de chercher un asile. Tandis que les forces du vice-roi grossissaient à Tumbez, au point de former un corps qu'on pouvait regarder comme une armée en Amérique, Diego Centeno, officier actif et plein d'audace, poussé à bout par l'op- 1544

(1) Zarate, *lib. V, cap.* 9. Gomara, *cap.* 165. Fernandez, *lib. I, cap.* 23. Herrera, *Decad. VII, lib. VIII, cap.* 15.

1544 pression et les cruautés du lieutenant de Pizarre dans la province de Los-Charcas, trama une conspiration contre lui, le fit périr et se déclara pour le vice-roi [1].

1545 Pizarre marche contre lui.

Pizarre, quoique alarmé des mouvements qui s'élevaient aux deux extrémités de l'empire, ne se déconcerta point. Il se disposa à soutenir l'autorité dont il s'était emparé avec le courage et la capacité d'un homme accoutumé à commander, et marcha directement contre le vice-roi, le plus redoutable de ses ennemis et le plus voisin. Comme il était maître du trésor public du Pérou, et que le plus grand nombre des Espagnols attachés au service militaire étaient depuis long-temps dévoués à sa famille, ses troupes étaient si nombreuses que le vice-roi, incapable de lui résister, se retira sur Quito. Pizarre le suivit, et, dans cette longue marche, au travers de pays montagneux et déserts, les deux armées eurent à souffrir des fatigues qu'aucune troupe européenne n'aurait pu soutenir [2]. A peine le vice-roi avait-il atteint Quito que l'avant-garde de Pizarre parut après lui conduite par Carvajal, qui, quoique âgé de près de quatre-vingts ans, montrait toute l'activité et toute la vigueur d'un jeune soldat. Nugnez de Vela abandonna im-

(1) Zarate, *lib. V*, *cap.* 18. Gomara, *cap.* 169. Herrera, *Decad. VII, lib. IX, cap.* 27.

(2) Voyez la note 31.

médiatement une ville hors d'état de défense, et marcha vers le Popayan avec une célérité qui donnait à sa retraite l'air d'une fuite. Pizarre continua quelque temps de le poursuivre; mais, désespérant de l'atteindre, il revint à Quito, d'où il envoya Carvajal contre Centeno, qui avait assemblé de grandes forces dans les provinces méridionales de l'empire, tandis que lui-même demeura à Quito pour faire tête au vice-roi[1]. 1545

Défaite du vice-roi.

Nugnez Vela, par son activité et avec le secours de Benalcasar eut bientôt assemblé quatre cents hommes dans le Popayan. Comme il conservait au milieu de ses désastres la même élévation d'esprit et le même sentiment de sa dignité, il rejeta avec dédain l'avis de quelques-uns de ses partisans qui le pressaient de faire à Pizarre des ouvertures d'accommodement, et déclara que l'épée seule pouvait décider une querelle avec des rebelles. Dans cette 1546 résolution, il se remit en marche pour Quito. Pizarre, se confiant à la supériorité du nombre et encore plus à la discipline et à la valeur de ses troupes, s'avança à sa rencontre. La bataille fut 18 janvier. opiniâtre et sanglante, les deux partis combattant comme des hommes qui savent que la possession d'un grand empire, la destinée des chefs et leur

(1) Zarate, *lib. V*, *cap.* 15, 16-24. Gomara. *cap.* 167. Vega, *p.* 2, *lib. IV*, *cap.* 25-28. Fernandez, *lib. I*, *cap.* 34-40. Herrera, *Decad. VII*, *lib. VIII*, *cap.* 16, 20-27.

1546 fortune à venir dépendaient de l'issue de cette journée [1]. Mais les vétérans de Pizarre combattant plus régulièrement et avec plus d'ordre, ébranlèrent bientôt leurs ennemis. Le vice-roi déploya à la fois les talents d'un capitaine et le courage d'un soldat, et tint long-temps la victoire en suspens. Enfin il tomba percé de coups, et la déroute de ses troupes devint générale. On les poursuivit vivement. La tête de Nugnez fut coupée et placée au lieu des exécutions à Quito. Pizarre entra dans cette ville en triomphe. Les troupes assemblées par Centeno furent bientôt dispersées par Carvajal, et leur chef fut obligé de s'enfuir dans les montagnes, où il demeura plusieurs mois caché au fond d'une caverne. Des frontières du Popayan à celles du Chili tout se soumit à Pizarre, et sa flotte, sous le commandement de Pédro de Hinojosa, le rendit maître absolu de la mer du Sud, le mit en état de prendre possession de Panama et de placer une garnison à Nombre de Dios, sur la côte opposée de l'isthme par où se faisait la communication ordinaire de l'Espagne avec le Pérou [2].

Il est tué.

Après une victoire si décisive, Pizarre et ses

On conseille à Pizarre de se saisir de la souveraineté du Pérou.

(1) Suivant Herrera (*Decad. VIII, lib. I, cap.* 11), la bataille se donna dans la plaine d'Anaquito, le 19 janvier 1546. Les forces du vice-roi se composaient de deux cents fantassins et de cent dix cavaliers, et celles de Pizarre de trois cents piquiers, de cent cinquante mousquetaires et de cent trente cavaliers.

(2) Zarate, *lib. V, cap.* 31, 32. Gomara, *cap.* 170. Vega, *p.* 2, *lib.*

troupes passèrent quelque temps à Quito, et, dans 1546
les premiers transports de leur joie, se livrèrent à tous les excès qu'on pouvait attendre d'une troupe d'aventuriers enivrés d'une prospérité si étonnante. Mais, au milieu de cette dissipation, leur chef et ses amis étaient obligés de tourner quelquefois leurs réflexions sur des objets sérieux, et de délibérer avec inquiétude sur le parti qu'ils avaient à prendre. Carvajal, aussi hardi et aussi décidé au conseil que sur le champ de bataille, disait depuis long-temps à Pizarre que dans la carrière où il était entré il ne devait pas penser à modérer sa course, qu'il fallait prétendre à tout ou n'entreprendre rien : c'était la maxime qu'il avait sans cesse recommandée à Pizarre depuis le moment où celui-ci avait pris la qualité de gouverneur du Pérou. Lorsqu'il reçut la première nouvelle de la victoire remportée à Quito, il fit de nouvelles instances, et fut encore plus pressant et plus décidé. « Vous avez usurpé l'autorité suprême, écrit-il à Pizarre à cette occasion, au mépris de la commission donnée à un autre par l'empereur ; vous avez marché en armes contre les drapeaux de votre souverain ; vous avez attaqué son représentant ; vous l'avez défait en bataille rangée et vous lui avez fait couper la tête : ne croyez pas

*IV, cap.* 33, 34. Fernandez, *lib. I, cap.* 51-54. Herrera, *Decad. VII, lib. X, cap.* 12, 19-22; *Decad. VIII, lib. I, cap.* 1-3. Benzo, *lib. III, cap.* 12.

1546 que jamais un monarque pardonne de pareilles insultes, ni qu'aucune réconciliation entre vous et lui puisse jamais être sincère. Ne laissez plus dépendre votre destinée de la faveur incertaine d'un roi. Emparez-vous de la souveraineté d'un pays sur lequel votre famille a des droits, à titre de découverte et de conquête. Vous pouvez vous attacher tous les Espagnols un peu considérables du Pérou par des concessions de terres et d'Indiens, par l'institution d'un ordre de noblesse et par la création de quelques titres d'honneur semblables à ceux qu'on recherche en Europe avec tant d'empressement. En établissant des ordres de chevalerie avec des priviléges et des distinctions, comme en Espagne, vous donnerez aux officiers qui vous serviront une récompense conforme aux idées des militaires. Ne vous contentez pas de gagner ainsi vos compatriotes; tâchez de vous concilier les Indiens en épousant la Coya ou fille du soleil, qui a les droits les plus prochains à la couronne des incas; vous engagerez les anciens habitants du Pérou, par le respect qu'ils conservent pour le sang de leurs monarques, à s'unir avec les Espagnols qui y sont établis pour soutenir votre autorité. Appuyé des uns et des autres, vous pourrez défier le pouvoir de l'Espagne et repousser aisément le peu de forces qu'elle a les moyens d'envoyer dans un pays si éloigné d'elle. » Le jurisconsulte Cepeda, en qui

Pizarre avait alors beaucoup de confiance, seconda fortement les exhortations de Carvajal, et employa toute son érudition à prouver à Pizarre que tous les fondateurs des grandes monarchies avaient été élevés à ce rang, non par l'ancienneté de leur famille ou par la validité de leurs titres, mais par leur valeur et leur mérite personnel [1]. 1546

Pizarre se détermine à négocier avec la cour d'Espagne.

Pizarre les écouta l'un et l'autre attentivement, et ne put cacher la satisfaction avec laquelle il voyait la perspective qu'on offrait à son ambition. Mais, heureusement pour le repos du genre humain, peu d'hommes sont doués de cette force d'esprit et de cette étendue de talents nécessaires pour former et exécuter des desseins si hasardeux, qui ne peuvent être poursuivis sans le renversement de l'ordre établi dans les sociétés et la violation des maximes qu'on y regarde comme sacrées. La médiocrité des talents de Pizarre resserra son ambition dans des limites plus étroites. Au lieu d'aspirer à l'indépendance, il se borna à obtenir de la cour d'Espagne d'être confirmé dans l'autorité dont il jouissait. Pour cette négociation, il envoya en Europe un officier de distinction, chargé de présenter sa conduite et l'état du pays sous un point de vue capable de déterminer l'empereur et ses ministres, soit par inclination, soit par

(1) Vega, *p.* 2, *lib. IV, cap.* 40. Fernandez, *lib. I, cap.* 34; *lib. II, cap.* 1, 49. Herrera, *Decad. VIII, lib. II, cap.* 10.

1546 nécessité, à lui laisser la place qu'il occupait.

Délibération du ministère espagnol.

Tandis que Pizarre délibérait sur le parti qu'il avait à prendre, les ministres espagnols étaient occupés de leur côté à rechercher les moyens de rétablir au Pérou l'autorité de l'empereur. Ils ignoraient encore les derniers outrages qu'elle avait reçus; mais ils étaient instruits de la révolte contre le vice-roi, de son emprisonnement et de l'usurpation de Pizarre. Une révolution si alarmante demandait l'intervention immédiate de l'empereur; mais il se trouvait alors occupé tout entier en Allemagne contre la fameuse ligue de Smalkalde. Dans cette situation, une des plus critiques de son règne, il laissa à son fils Philippe et aux ministres qu'il lui avait donnés pour l'aider dans le gouvernement de l'Espagne, le soin de calmer les désordres du Pérou. Au premier coup d'œil, la conduite de Pizarre et de ses partisans parut si contraire aux devoirs des sujets envers leur souverain, que le plus grand nombre des ministres voulait qu'on les déclarât sur-le-champ rebelles, et qu'on s'occupât de les punir avec la plus grande rigueur. Mais, quand la première chaleur de leur zèle et de leur indignation fut amortie, ils trouvèrent eux-mêmes des obstacles sans nombre à l'exécution de ce plan. Les vieilles bandes d'infanterie, la gloire et la force des armées espagnoles, étaient alors employées en Allemagne. L'Espagne, épuisée

d'hommes et d'argent par une longue suite de guer- 1546
res, où l'avait jetée l'ambition inquiète de deux monarques, ne pouvait faire aucun armement assez puissant pour soumettre les rebelles. Il n'était pas possible de porter à une si grande distance un corps de troupes suffisant. Tant que Pizarre demeurerait maître de la mer du Sud, la route directe du Pérou par Nombre de Dios et Panama était impraticable, et le chemin à Quito par terre, au travers de la Nouvelle-Grenade et du Popayan, pays immenses, malsains, déserts, ou habités par des tribus sauvages et ennemies, offrait des dangers et des difficultés insurmontables. Enfin, le passage à la mer du Sud par le détroit de Magellan était si long, si incertain et si peu connu dans ce siècle, qu'on ne pouvait compter sur cette navigation pour porter des troupes au Pérou. Les ministres se virent donc obligés d'abandonner le système que leur zèle leur avait d'abord suggéré, et d'essayer par des moyens plus doux ce qu'ils ne pouvaient exécuter par la force. Le soin que Pizarre prenait de présenter sa conduite aux yeux de l'empereur sous un jour favorable prouvait qu'il conservait encore quelques sentiments de respect pour son autorité. En profitant de cette circonstance, et en lui accordant assez pour lui montrer dans le gouvernement quelque modération et quelque indulgence, on pouvait encore le rappeler à son devoir, ou bien les senti-

1546 ments de fidélité, naturels aux Espagnols, pouvaient se réveiller parmi ses partisans, et les déterminer à abandonner un usurpateur.

Gasca est envoyé au Pérou en qualité de président de l'audience de Lima.

Le succès de cette négociation, aussi importante que délicate, dépendait entièrement de l'habileté et de l'adresse du négociateur. Après avoir pesé attentivement le mérite de différents sujets, le choix des ministres tomba unanimement sur Pierre de la Gasca, ecclésiastique qui n'avait d'autre titre que celui de conseiller de l'inquisition. Mais, quoique sans emploi public, il avait été chargé en quelques occasions par le gouvernement d'affaires importantes, dans lesquelles il avait réussi en déployant un caractère insinuant et doux, joint à beaucoup de fermeté, une probité au-dessus de tout soupçon, une grande circonspection dans ses plans, avec beaucoup de vigueur dans leur exécution, qualités rarement unies. L'empereur, à qui Gasca n'était pas inconnu, approuva hautement ce choix, et lui en donna l'assurance dans une lettre pleine d'expressions de bienveillance et de bonté, qui font autant d'honneur au souverain qui les employait qu'au sujet à qui elles étaient adressées. Gasca, nonobstant son âge avancé, la faiblesse de sa constitution et la crainte des fatigues d'un long voyage et du séjour dans un climat malsain, crainte naturelle à un homme qui n'était jamais sorti de son pays [1], n'hé-

(1) Fernandez, *lib. II*, *cap.* 17.

sita pas un moment à se prêter aux volontés de son souverain. Afin de montrer que ce motif seul l'animait, il refusa un évêché qu'on lui offrait pour donner à son caractère plus de dignité. Le seul titre qu'il voulut accepter fut celui de président de l'audience de Lima, et il déclara qu'il ne voulait recevoir aucun salaire attaché à cet emploi. Tout ce qu'il demanda fut que sa famille fût entretenue par le roi, et, comme il allait exercer en Amérique un ministère de paix et qu'il n'emportait avec lui que sa soutane et son bréviaire, sans autre suite que quelques domestiques, son expédition ne pouvait être à charge aux finances du royaume[1].

1546

Sa modération.

Mais, en montrant tant de désintéressement et de modération relativement à sa personne, les demandes qu'il forma, lorsqu'il fut question de déterminer l'étendue de son autorité, furent d'un ton bien différent. Comme il allait dans un pays éloigné du chef-lieu du gouvernement, et où il lui serait impossible de recevoir de nouvelles instructions dans les circonstances délicates, et que tout le succès de sa négociation dépendait de la confiance que pourraient placer dans l'étendue de ses pouvoirs les gens avec qui il aurait à traiter, il exigea qu'on le revêtît d'une autorité sans bornes, et que sa juri-

Pouvoirs dont il est revêtu.

(1) Zarate, *lib. VI*, *cap.* 6. Gomara, *cap.* 174. Fernandez, *lib. II*, *cap.* 14-16. Vega, *p.* 2, *lib. V*, *cap.* 1. Herrera, *Decad. VIII*, *lib. I*, *cap.* 4, *etc.*

1546 diction s'étendît à toutes les personnes et à tous les cas; il voulut être autorisé à punir, à récompenser, à pardonner selon les circonstances, à employer la force des armes pour réduire les mécontents et les rebelles, à lever des troupes et à tirer des secours de tous les établissements espagnols de l'Amérique. Des pouvoirs si illimités, quoique manifestement utiles au succès de sa mission, parurent aux ministres espagnols trop considérables pour être confiés à un simple sujet. Ils les regardaient comme des prérogatives inséparables de la royauté, et refusaient de les confier à Gasca. Mais les vues de l'empereur étaient plus étendues que celles de ses ministres. Par la nature de sa place, Gasca devait être dépositaire d'un pouvoir arbitraire sur beaucoup d'objets, et tous ses efforts pouvaient devenir inutiles s'il était circonscrit sur les autres. Charles n'hésita pas à lui confier toute l'autorité qu'il demandait. Gasca, hautement satisfait de cette
26 mai. preuve nouvelle de la confiance de son maître, sans argent et sans troupes, hâta son départ pour aller apaiser une révolte capable d'effrayer tout autre que lui[1].

En arrivant à Nombre de Dios, il y trouva Hernand Mexia, officier de marque, posté avec un corps considérable pour s'opposer au débarquement de toute troupe ennemie. Mais Gasca se montrait si

(1) Fernandez, *lib. II*, *cap.* 16-18.

pacifique, sa suite était si peu nombreuse et son titre 1546
si modeste qu'il n'effraya personne et qu'il fut reçu avec beaucoup de respect. De Nombre de Dios, il s'avança vers Panama[1], et fut reçu de même par Hinojosa, à qui Pizarre avait confié le gouvernement de cette ville et le commandement de sa flotte mouillée dans le port. Il tint en ces deux endroits le même langage, déclarant qu'il était envoyé par son souverain comme un messager de paix et non comme un ministre de vengeance, qu'il venait redresser tous leurs griefs, révoquer les lois qui les avaient alarmés, pardonner les fautes passées, et rétablir l'ordre et la justice au Pérou[2]. Sa douceur, la simplicité de ses manières, la sainteté de son état et un air de candeur aimable, lui gagnèrent la confiance. Le respect dû à une personne revêtue d'une autorité légale, et agissant en vertu d'une commission du souverain, commença à renaître parmi des hommes qui depuis quelque temps ne connaissaient qu'une autorité usurpée. Hinojosa, Mexia et plusieurs autres officiers de distinction, à chacun desquels Gasca s'était adressé séparément, furent gagnés et n'attendirent qu'un

(1) Il y entra le 13 août 1546. (D. L. R.)

(2) Il paraîtrait que Gasca insinua en même temps qu'une flotte de quarante voiles portant quinze mille hommes, devait être sortie du port de Séville pour venir apaiser les troubles du Pérou, en cas qu'il n'obtînt pas de succès par les voies de la modération et de l'équité. (D. L. R.)

1546 prétexte pour se déclarer hautement en sa faveur [1].

Procédés violents de Pizarre.

Pizarre le leur fournit bientôt par ses procédés violents. Dès qu'il apprit l'arrivée de Gasca à Panama, quoiqu'il fût en même temps informé de la nature de sa mission, et qu'il sût que le président offrait un pardon général à tous les Espagnols établis au Pérou, et promettait la révocation des lois qui avaient causé le mécontentement, au lieu de recevoir avec reconnaissance la grace qu'on lui offrait, il fut outré de n'être pas conservé dans sa place de gouverneur, et il prit sur-le-champ la résolution de s'opposer à l'entrée de Gasca au Pérou, et de l'empêcher d'y exercer aucune juridiction. Cette résolution désespérée fut suivie d'une autre non moins extravagante. Il envoya en Espagne de nouveaux députés chargés de justifier sa conduite et de demander pour lui, au nom de toutes les communautés du Pérou, le gouvernement pendant sa vie, comme le seul moyen d'y rétablir et d'y conserver la tranquillité. Les personnes chargées de cette étrange commission firent connaître les intentions de Pizarre au président, et lui signifièrent en son nom qu'il eût à quitter Panama et à retourner en Espagne. Ils portèrent aussi à Hinojosa des instructions secrètes par lesquelles Pizarre l'autorisait à offrir à Gasca un présent de cinquante mille

(1) Fernandez, *lib. II*, *cap.* 21, *etc.* Zarate, *lib. VI*, *cap.* 6, 7. Gomara, *cap.* 175. Vega, *p.* 2, *lib. V*, *cap.* 3.

pesos, s'il voulait faire de bonne grace ce qu'on demandait de lui, et le pressait, au cas que le président résistât, de s'en défaire par le fer ou par le poison[1]. 1546

Diverses circonstances poussaient Pizarre à ces mesures extravagantes. Accoutumé une fois à l'exercice de l'autorité suprême, il ne pouvait soutenir la pensée de redevenir simple particulier. Connaissant toute la grandeur de ses fautes, il soupçonnait que l'empereur voulait le tromper, et ne lui pardonnerait jamais les outrages qu'il en avait reçus. Ses confidents les plus intimes, aussi coupables que lui, avaient les mêmes craintes. L'approche de Gasca, qui n'avait point de troupes, ne les effrayait pas. Il y avait alors plus de six mille Espagnols établis au Pérou[2]. En se mettant à leur tête, il se croyait assuré de s'élever jusqu'à l'indépendance, si la cour d'Espagne lui refusait ce qu'il demandait. Mais il ne savait pas qu'un esprit de défection avait déjà commencé de se répandre parmi ceux auxquels il accordait le plus de confiance. Hinojosa, épouvanté de la pensée de s'opposer aux ordres de son souverain et dédaignant d'être l'instrument des crimes auxquels Pizarre l'excitait dans son instruction secrète, reconnut publiquement les titres du

(1) Zarate, *lib. IV*, *cap.* 8. Fernandez, *lib. II*, *cap.* 33, 34. Herrera, *Decad. VIII*, *lib. II*, *cap.* 9, 10.

(2) Herrera, *Decad. VIII*, *lib. III*, *cap.* 1.

1546 président à l'autorité suprême dans le Pérou. Les officiers qui servaient sous ses ordres l'imitèrent. L'influence de l'exemple fut si contagieuse qu'elle entraîna même les députés envoyés du Pérou, et qu'au moment où Pizarre attendait la nouvelle du départ de Gasca pour l'Espagne, ou même de sa mort, il apprit que le président était maître de la flotte, de Panama et des troupes qui y étaient postées.

1547

Pizarre se détermine à la guerre.

Furieux presque jusqu'à la folie à la nouvelle d'événements si inattendus, il se prépara ouvertement à la guerre, et, afin de donner une apparence de justice à cette démarche, il chargea l'audience de Lima de faire le procès à Gasca pour les crimes dont il s'était, disait-il, rendu coupable en s'emparant de ses vaisseaux, en séduisant ses officiers et en empêchant ses députés de se rendre en Espagne. Cepeda, qui n'était lui-même juge qu'en vertu d'une commission de l'empereur, ne se fit point de scrupule de prostituer la dignité de ses fonctions. Il reconnut Gasca coupable de haute trahison et le condamna à mort [1]. Ces formes, toutes ridicules qu'elles étaient en pareilles circonstances, imposèrent aux aventuriers ignorants qui remplissaient le Pérou, en donnant à Pizarre l'air de marcher contre un traître, condamné comme tel par un tribunal lé-

(1) Fernandez, *lib. II*, *cap.* 55. Vega, *p.* 2, *lib. V*, *cap.* 7. Herrera, *Decad. VIII*, *lib. III*, *cap.* 6.

gal. Il vit arriver sous ses drapeaux des soldats de 1547
toutes les parties de l'empire, et se trouva bientôt à la tête de mille hommes, formant le corps le mieux équipé qu'on eût encore vu au Pérou.

Préparatifs de Gasca.

Gasca de son côté, voyant la nécessité d'employer la force pour exécuter sa commission, mettait tous ses soins à se former un corps de troupes en en faisant venir de Nicaragua de Carthagène et des autres établissements espagnols du continent. Il y réussit si bien qu'il fut bientôt en état de détacher de sa flotte une escadre montée d'un nombre considérable de soldats pour la côte du Pérou. Leur apparition porta l'alarme partout, et, sans tenter aucune descente, ils rendirent un service plus grand à Gasca en mettant à terre en différents endroits des personnes qui répandirent des copies de l'acte d'amnistie générale et de la révocation des derniers édits, et qui firent connaître les intentions pacifiques et le caractère doux du président. L'effet de ces proclamations fut étonnant. Tous ceux qui étaient mécontents de l'administration violente de Pizarre, tous ceux qui conservaient quelques sentiments de fidélité pour leur souverain, commencèrent à méditer leur défection. Quelques-uns abandonnèrent ouvertement une cause qu'ils trouvaient alors injuste. Centeno, laissant la caverne où il était demeuré caché, assembla environ cinquante de ses partisans, et, avec cette

Avril.

Insurrection de Centeno.

1547 troupe faible et mal armée, s'avança hardiment vers Cusco. Une attaque de nuit, où il déploya autant de valeur que de talent, le rendit maître de la capitale, quoique défendue par une garnison de cinq cents hommes, dont la plupart se rangèrent sous ses drapeaux, de sorte qu'il se vit à la tête d'un corps nombreux [1].

Pizarre marche contre lui.

Pizarre, quoique étonné à la vue de deux ennemis qui s'avançaient, l'un par mer, l'autre par terre, dans un moment où il se croyait maître de tout le Pérou, avait trop de courage, était trop accoutumé aux vicissitudes de la fortune, pour se laisser abattre. Comme l'attaque de Centeno le menaçait de plus près, il se mit en mouvement pour s'opposer à lui. Après avoir pourvu de chevaux tous ses soldats, il marcha avec une extrême rapidité. Mais, chaque jour au matin, il voyait ses troupes diminuées par la désertion qui se faisait pendant la nuit, et, quoique devenu soupçonneux à l'excès et punissant sans rémission ceux qu'il soupçonnait, il ne put arrêter les progrès du mal. Avant qu'il fût en vue de l'ennemi posté à Huarina, près du lac Titiaca, il n'avait plus que quatre cents soldats. A la vérité, il pouvait les regarder comme des hommes d'un attachement éprouvé, et compter entièrement sur eux. C'étaient les plus audacieux et les plus déter-

(1) Zarate, *lib. VI*, *cap.* 13-16. Gomara, *cap.* 180, 181. Fernandez, *lib. II*, *cap.* 28, 64, *etc.*

minés de ses partisans, qui, sentant comme lui-même toute l'étendue de leur crime, désespéraient d'en obtenir le pardon et ne pouvaient échapper à la punition que par le succès de leur audace. Avec eux, il n'hésita pas à attaquer Centeno, quoique plus fort du double que lui. Les royalistes ne cherchèrent pas à éviter le combat, qui fut le plus obstiné et le plus sanglant qui eût eu lieu jusque là au Pérou. A la fin, la valeur intrépide de Pizarre et la supériorité des talents militaires de Carvajal l'emportèrent sur le nombre : la victoire fut complète, le butin immense [1] et le traitement des vaincus atroce. Ce succès signalé rétablit la réputation de Pizarre, qui, regardé désormais comme invincible, vit son armée augmenter de jour en jour [2].

1547

20 octobre.

Cependant d'autres événements, en d'autres parties du Pérou, balançaient avantageusement pour Gasca la victoire éclatante de Pizarre à Huarina. Celui-ci avait à peine quitté Lima que les citoyens, las de son gouvernement tyrannique, avaient arboré l'étendard du roi. Aldana, avec un détachement de soldats de la flotte, avait pris possession de la ville. Vers ce même temps [3] le président avait débarqué à Tumbez avec cinq cents hommes. Encou-

(1) Voyez la note 32.

(2) Zarate, *lib. VII*, *cap.* 2, 3. Gomara, *cap.* 181. Vega, *p.* 2, *lib. V*, *cap.* 18, *etc.* Fernandez, *lib. II*, *cap.* 79. Herrera, *Decad. VIII*, *lib. IV*, *cap.* 1, 2.

(3) Zarate, *lib. VI, cap.* 17.

1547 ragés par sa présence, tous les pays voisins de la mer s'étaient déclarés pour le roi, et la situation respective des parties était tout-à-fait changée. Cusco et les provinces adjacentes étaient au pouvoir de Pizarre; tout le reste de l'empire, depuis Quito, au sud, reconnaissait l'autorité de Gasca. Le président, voyant son armée se renforcer rapidement, s'avança dans l'intérieur du pays. Sa conduite était toujours douce et modeste. Il témoignait en toute occasion un desir ardent de terminer la querelle sans effusion de sang. Plus occupé de ramener les rebelles que de les punir, il ne reprochait à personne ses fautes passées, et recevait ceux qui se présentaient comme un père accueille des enfants qui rentrent dans leur devoir. Mais le desir sincère qu'il montrait de la paix ne l'empêchait pas de faire avec activité ses préparatifs de guerre. Il indiqua pour rendez-vous général de ses troupes la fertile vallée

Il s'avance vers Cusco. 29 décembre.

de Xauxa, sur la route de Cusco [1]. Il s'arrêta quelques mois en cet endroit, non-seulement pour tenter de nouveau un accommodement avec Pizarre, mais pour exercer ses nouveaux soldats et les accoutumer à la discipline avant de les conduire contre un corps victorieux de vétérans. Pizarre, enivré du succès qui avait jusque là accompagné ses armes, et fier d'avoir encore près de mille soldats sous ses ordres, refusa d'entendre aucune proposition, quoi-

(1) Zarate, *lib. VII*, *cap.* 9. Fernandez, *lib. II*, *cap.* 77, 82.

que Cepeda avec plusieurs de ses officiers et Carvajal lui-même[1] fussent d'avis d'accepter les offres du président, c'est-à-dire une amnistie générale et la révocation des lois dont on se plaignait[2]. La Gasca, ayant tout fait pour éviter de tremper ses mains dans le sang de ses concitoyens, se mit en marche pour Cusco, à la tête de seize cents hommes. 1547 29 décembre.

Pizarre, se tenant assuré de la victoire, laissa les royalistes passer sans obstacle toutes les rivières qui coulent entre Guamanga et Cusco et s'avancer jusqu'à quatre lieues de cette capitale, se flattant que leur défaite, dans une situation qui leur rendait la retraite impossible, terminerait la guerre en un coup. Il s'avança alors à la rencontre de l'ennemi; Carvajal choisit le terrain et disposa les troupes avec le discernement et les profondes connaissances militaires qui distinguaient toutes ses opérations. Les deux armées s'avançant lentement l'une contre l'autre présentaient chacune un spectacle singulier. Dans celle de Pizarre, composée d'hommes enrichis des dépouilles du pays le plus opulent de l'Amérique, tous les officiers et jusqu'aux simples soldats étaient habillés d'étoffes de soie ou de brocarts, et couverts de broderies d'or et d'argent. Leurs chevaux, leurs armes, leurs drapeaux,

1548 Les deux partis se préparent au combat.

9 avril.

(1) Voyez la note 33.

(2) Zarate, *lib. VII*, *cap.* 6. Vega, *p.* 2, *lib. V*, *cap.* 27.

1548 étaient ornés avec toute la magnificence militaire[1].

L'armée de La Gasca n'était pas aussi brillante, mais présentait un coup d'œil non moins singulier. Lui-même, accompagné de l'archevêque de Lima, des évêques de Quito et de Cusco, et d'un grand nombre d'ecclésiastiques, parcourait les rangs, répandant des bénédictions et encourageant ses soldats à remplir courageusement leur devoir.

Pizarre abandonné de ses troupes.

L'action était près de commencer lorsqu'on vit Cepeda donner des éperons à son cheval et galoper vers le président auquel il se rendit. Garcilaso de la Vega et d'autres officiers considérables suivirent son exemple. Leur défection frappe tout le reste d'étonnement. La confiance mutuelle, sans laquelle il ne peut y avoir dans une armée ni union ni force, se perd tout à coup. La défiance et la consternation se répandent de rang en rang : quelques-uns se dérobent en silence, d'autres jettent bas leurs armes, le plus grand nombre passe du côté des royalistes. Pizarre, Carvajal et quelques autres chefs emploient en vain l'autorité, les menaces et les prières. En moins d'une demi-heure un corps capable de décider du sort de l'empire du Pérou est entièrement dispersé. Pizarre, se voyant perdu sans ressource, demande à quelques officiers qui lui demeurent attachés : « Que nous reste-t-il? Rien? répond l'un d'eux, que de nous jeter au milieu de nos

(1) Zarate, *lib. VI*, *cap.* 2.

ennemis et de mourir en Romains. » Abattu par un revers si inattendu, Pizarre n'eut pas le courage de suivre ce conseil, et, avec une lâcheté qui démentait son ancienne réputation, il se rendit à un des officiers de La Gasca. Carvajal cherchant à s'échapper fut atteint et fait prisonnier[1]. 1548

Pris.

Et mis à mort.

La Gasca, heureux d'une victoire qui n'avait pas fait couler de sang, ne la souilla pas par la cruauté. Pizarre, Carvajal et un petit nombre des rebelles les plus connus pour tels et les plus distingués, furent punis de mort. Pizarre eut la tête tranchée le lendemain. Il se soumit à son sort avec une sorte de dignité, et parut expier ses crimes par le repentir. La mort de Carvajal fut conforme à sa vie. Lorsqu'on lui fit son procès, il n'entreprit point de se défendre. En entendant la sentence qui le condamnait à être pendu[2], il répondit avec un air d'indifférence, *On ne meurt qu'une fois.* Entre son jugement et son exécution, il ne montra aucun remords du passé ni aucune inquiétude sur l'avenir. Il plaisanta ceux qui lui rendaient visite avec la même gaîté grossière et la même vivacité qu'il avait toujours montrées[3]. Cepeda, plus criminel que l'un et l'autre, aurait eu

(1) Cette bataille, si l'on peut donner ce nom à une action dans laquelle il ne périt du côté de Pizarre que douze à quinze personnes et une seule du côté de La Gasca, se donna le 9 avril 1548 dans la vallée de Sacsahuana. (D. L. R)

(2) Son corps fut ensuite écartelé. (D. L. R.)

(3) Gonzalez Pizarre n'avait que quarante-deux ans lorsqu'il fut décapité, et François de Carvajal était âgé de quatre-vingt-quatre ans. (D. L. R.)

1548 la même destinée; mais on lui laissa la vie pour avoir abandonné ses associés dans un moment si critique et si décisif. Il fut néanmoins envoyé prisonnier en Espagne et mourut dans sa prison[1].

Dans les détails que les historiens contemporains nous donnent des guerres civiles qui désolèrent le Pérou pendant dix années de suite presque sans interruption, on remarque plusieurs circonstances si frappantes et qui indiquent des mœurs si singulières, qu'elles méritent de fixer notre attention.

Point de troupes payées dans les guerres civiles du Pérou.

Quoique les Espagnols qui envahirent les premiers le Pérou fussent des hommes des dernières classes de la société, et que la plus grande partie de ceux qui se joignirent à eux dans la suite fussent des aventuriers sans fortune, cependant dans tous les corps de troupes conduits par les différents chefs qui se disputaient l'autorité il ne se trouvait pas un seul homme qui servît pour une paye. Tout aventurier au Pérou se regardait lui-même comme conquérant, ayant droit par ses services à un établissement dans ce pays, conquis par sa valeur. Dans les contestations entre les chefs, chacun se déterminait selon son propre jugement ou ses affections, regardait son général comme son compagnon de fortune, et se serait cru dégradé en recevant une solde comme un

(1) Zarate, *lib. VII*, *cap.* 6, 7, 8. Gomara, *cap.* 185, 186. Vega, *p.* 2, *lib. V*, *cap.* 30, *etc.* Fernandez, *lib. II*, *cap.* 86, *etc.* Herrera, *Decad. VIII*, *lib. IV*, *cap.* 14, *etc.*

mercenaire. Leurs chefs devaient la plupart leur élévation à leur valeur et à leurs talents, et non à leur naissance, et chacun de leurs compagnons de guerre espérait de s'ouvrir une route à la richesse et au pouvoir par les mêmes moyens [1]. 1548

Entretien des troupes extrêmement dispendieux.

Mais ces troupes, servant ainsi sans aucune paye régulière, ne se levaient qu'avec des frais immenses. Parmi des hommes accoutumés à partager les dépouilles d'un si riche pays, la soif des richesses devenait tous les jours plus ardente, à proportion même de l'espérance du succès. Tous étant entraînés par le même but et dominés par la même passion, il n'y avait qu'un moyen de gagner ces hommes et de se les attacher fortement. Les officiers qui avaient un nom connu et de l'influence, outre la promesse de grands établissements, recevaient encore des sommes considérables du chef avec lequel ils s'engageaient. Il en coûta cinq cent mille pesos à Gonzalez Pizarre pour lever mille hommes [2]. La Gasca en dépensa neuf cent mille pour former le corps qu'il conduisit contre les rebelles [3]. Les concessions de terres et d'Indiens qu'on accordait aux vainqueurs comme une récompense après la victoire étaient encore plus exorbitantes. Cepeda, pour l'adresse et la perfidie qu'il avait montrées à persuader à la cour

Récompenses excessives aux particuliers.

(1) Vega, *p.* 2, *lib. IV*, *cap.* 38, 41.

(2) Fernandez, *lib. II*, *cap.* 54.

(3) Zarate, *lib. VII*, *cap.* 10. Herrera, *Decad. VIII*, *lib. V*, *cap.* 7.

1548 de l'audience royale de donner sa sanction à l'usurpation de Pizarre, obtint une concession qui lui valait cent cinquante mille pesos de revenu annuel [1]. Hinojosa, qui se détacha un des premiers de Pizarre et livra à son ennemi la flotte qui décida du destin du Pérou, obtint en terres un revenu de deux cent mille pesos [2]. Tandis qu'on traitait les principaux officiers avec une magnificence plus que royale, on récompensait les simples soldats en proportion.

Profusion et luxe des militaires espagnols.

Des changements de fortune si rapides produisaient les effets qu'on devait en attendre, et donnaient naissance à de nouveaux besoins et à de nouveaux desirs. Des vétérans accoutumés aux plus grandes fatigues acquéraient tout à coup le goût de la profusion et s'abandonnaient à tous les excès de la licence militaire. La plus basse crapule occupait les uns, les autres se livraient au luxe le plus dispendieux [3]. Le dernier soldat, au Pérou, se serait cru dégradé en marchant à pied; et, malgré le prix exorbitant des chevaux en Amérique, à cette époque, chacun voulait en avoir un avant de se mettre en campagne [4]. Mais, quoique devenus alors moins capables qu'auparavant de supporter les fatigues du service, ils affrontaient le danger et la mort avec la même intrépidité, et, animés par l'espérance de

(1) Gomara, *cap.* 164.

(2) Vega, *p.* 2. *lib. VI*, *cap.* 3.

(3) Herrera, *Decad. V*, *lib. II*, *cap.* 3; *Decad. VIII*, *lib. VIII*, *cap.* 10.

(4) Voyez la note 34.

1548

nouvelles récompenses, ils ne manquaient jamais en un jour de bataille de déployer toute leur ancienne valeur.

Férocité de leurs guerres civiles.

Avec leur courage ils conservèrent toute leur première férocité. En aucun pays la guerre civile n'a été faite avec plus de fureur qu'au Pérou. L'avarice se joignit aux passions qui rendent les querelles atroces entre des concitoyens, et donnait à leur inimitié plus de violence et de durée. La mort d'un ennemi entraînant la confiscation de ses biens, on ne faisait point de quartier dans les combats. Après la victoire, tout homme opulent était exposé aux accusations ou aux châtiments. Sur les plus légers soupçons, Pizarre condamna à mort plusieurs des plus riches habitants du Pérou. Carvajal en fit mourir un plus grand nombre sans chercher même de prétexte pour justifier sa cruauté. Il périt presque autant d'hommes par la main du bourreau que sur le champ de bataille[1], et presque tous furent condamnés sans forme de procès.

Leur mauvaise foi à observer les traités.

La violence avec laquelle les partis opposés se traitaient n'était pas même accompagnée, comme il est assez ordinaire, de fidélité et d'attachement pour ceux avec lesquels on combattait. Les liens formés par l'honneur, qui sont regardés comme sacrés parmi les soldats, et la droiture qui domine dans le caractère espagnol autant que dans celui

(1) Voyez la note 35

1548 d'aucune autre nation, semblent avoir été également oubliés. On trahissait sans honte et sans remords. A peine y eut-il pendant ces discussions un seul Espagnol au Pérou qui n'abandonnât le parti qu'il avait embrassé d'abord, et qui ne violât tous ses engagements. Le vice-roi Nugnez Vela fut perdu par la trahison de Cepeda et des autres juges de l'audience royale, qui étaient obligés, par le devoir de leur place, de soutenir son autorité. Les principaux instigateurs et les complices de la révolte de Gonzalez Pizarre furent les premiers à l'abandonner et à se soumettre à ses ennemis. Sa flotte fut livrée à La Gasca par l'homme qu'il avait choisi entre tous ses officiers pour lui confier cet important commandement. Dans la journée qui décida de son sort, des vétérans, à la vue de l'ennemi, jetèrent leurs armes sans combat, et abandonnèrent un chef qui les avait si souvent conduits à la victoire. L'histoire présente rarement des exemples d'un mépris si général et si peu dissimulé des principes de la morale et des obligations qui lient l'homme à l'homme, et qui constituent l'union sociale. On ne trouve ces mœurs que dans des hommes qui habitent des pays éloignés du centre de l'autorité, où l'on ne sent plus que faiblement la contrainte des lois et de l'ordre, où l'espoir du gain n'a point de bornes, où des richesses immenses peuvent faire oublier les crimes par lesquels on les a acquises : ce

n'est que dans des circonstances semblables qu'il est possible de trouver autant d'inconstance, d'avidité, de perfidie et de corruption qu'on en voit dans les conquérants du Pérou. 1548

La Gasca cherche des occupations pour ses soldats.

A la mort de Pizarre, tous les mécontents des différentes parties du Pérou mirent bas les armes, et la tranquillité parut entièrement rétablie; mais deux points intéressants demandaient encore l'attention du président. L'un était de trouver sur-le-champ à cette multitude turbulente d'aventuriers audacieux qui remplissaient le pays, une occupation qui les empêchât d'exciter de nouveaux troubles; l'autre d'accorder des récompenses convenables à ceux à la fidélité desquels il devait ses succès. Il remplit en grande partie le premier de ces objets, en envoyant Pedro de Valdivia au Chili pour en continuer la conquête, et en chargeant Diego Centeno de la découverte des vastes régions que traverse la rivière de La Plata. La réputation de ces chefs et l'espérance d'améliorer leur sort dans des pays nouveaux attirèrent sous leurs drapeaux la soldatesque la plus indigente et la plus effrénée, et bannirent presque entièrement de la colonie cet esprit de mutinerie que La Gasca redoutait.

Il partage les terres aux Espagnols qui l'ont aidé dans sa conquête.

La seconde opération était plus difficile et plus délicate. Les *repartimientos* ou distributions de terres et d'Indiens qui restaient à faire en conséquence de la mort ou de la fuite des rebelles, ou

1548 des confiscations prononcées contre eux, passaient deux millions de pesos en revenu annuel [1]. La Gasca devenu maître absolu de disposer de cette immense propriété, conserva le même désintéressement qu'il avait montré jusque là, et n'en voulut pas réserver la moindre portion pour lui-même. Mais il y avait un grand nombre de solliciteurs, et la vanité ou l'avarice de chacun lui faisant exagérer ses services et les récompenses qu'il attendait, les prétentions de tous étaient si exorbitantes qu'il devenait impossible de les satisfaire. La Gasca écouta tout le monde avec la plus grande attention, et, pour avoir le loisir de peser scrupuleusement les droits de chacun, il se retira avec l'archevêque de Lima et un seul secrétaire dans un village situé à douze lieues de Cusco. Là, il employa plusieurs jours à faire le partage des terres et des Indiens à tous les prétendants [2], selon l'importance des services que chacun avait rendus et de ceux qu'il pouvait rendre dans la suite. Malgré l'impartialité qui l'avait guidé, il prévoyait les cris et la rage qui ne manqueraient pas d'éclater à la publication de son décret, et pour s'y dérober il partit pour Lima, laissant l'acte de partage scellé, avec ordre de ne l'ouvrir que quelques jours après son départ.

24 août. Mécontentement causé

Lorsque le décret de répartition eut été rendu

(1) Vega, *p.* 2, *lib. VI*, *cap.* 4.

(2) Ce travail dura plus de trois mois, suivant Garcil. de la Vega. (D.L.R.)

public, l'indignation fut aussi grande que l'avait prévu La Gasca. La vanité, l'avarice, la jalousie, l'envie, la honte, la rage et toutes les passions qui agitent les hommes avec le plus de véhémence, lorsque leur honneur et leur intérêt sont compromis, tout concourut à en augmenter la violence. Elle éclata avec toute la fureur de l'insolence militaire. La Gasca fut ouvertement en butte à la calomnie, aux menaces et aux malédictions. On l'accusa d'ingratitude, de partialité et d'injustice. Parmi des soldats toujours prêts à en venir aux armes, ces discours séditieux auraient été bientôt suivis de violences. Déjà ils commençaient à chercher quelque chef mécontent qui se mît à leur tête pour demander le redressement de leurs griefs. Mais quelques actes de vigueur du gouvernement faits à propos arrêtèrent cet esprit de mutinerie, et la guerre civile fut éloignée pour le moment [1].

1548 par cette distribution.

La Gasca cependant, considérant que le feu était plutôt couvert qu'éteint, travailla avec la plus grande assiduité à adoucir les mécontents en donnant aux uns des gratifications considérables, en promettant aux autres des *repartimientos* lorsqu'il y en aurait de vacants, en les caressant et les flattant tous; mais, afin d'établir la tranquillité publi-

1549 Il rétablit l'ordre.

(1) Zarate, *lib. VII*, *cap.* 9. Gomara, *cap.* 187. Vega, *p* 2, *lib. VII*, *cap.* 1, *etc.* Fernandez, *p.* 2, *lib. I*, *cap.* 1, *etc.* Herrera, *Decad. VIII*, *lib. IV*, *cap.* 17, *etc.*

1549 que sur des fondements plus solides que les dispositions passagères qu'il leur inspirait, il travailla à fortifier l'autorité de ses successeurs dans l'emploi qu'il occupait, en rétablissant une administration régulière dans toutes les parties de l'empire. Il introduisit l'ordre et la simplicité dans la perception des revenus du roi. Il fit des réglements sur le traitement des Indiens, pour les mettre à l'abri de l'oppression et les faire instruire dans les principes de la religion, sans priver les Espagnols du bénéfice qu'on pouvait retirer de leurs travaux. Après avoir ainsi rempli sa mission, La Gasca, desirant de retour-
1550 ner à la vie privée, commit le gouvernement du Pérou
Et part pour l'Espagne. à l'audience royale, et fit voile pour l'Espagne. Comme, durant l'anarchie et les troubles des quatre dernières années, il n'avait été fait aucune remise au trésor du roi, il emportait avec lui treize cent mille pesos épargnés sur le revenu public par son économie et le bon ordre de son administration, après avoir payé toutes les dépenses de la guerre.

Comment il y est reçu. Il fut reçu dans sa patrie avec l'admiration universelle que méritaient ses talents et des vertus aussi pures que celles dont il venait de donner des preuves si éclatantes. Sans armée, sans flotte, sans argent, avec un train si modeste qu'il n'en coûta à l'état que trois mille ducats pour l'équiper [1], il

(1) Fernandez, *lib. II, cap.* 18.

était parti d'Europe pour calmer une révolte terrible. Par sa sagesse et son habileté il suppléa aux moyens qui lui manquaient, et créa, pour ainsi dire, les instruments propres à exécuter son entreprise. Il acquit une force maritime assez grande pour le rendre maître de la mer. Il leva un corps de troupes capables de se mesurer avec les vétérans qui régnaient au Pérou. Il triompha de leur chef, dont la victoire avait jusque là suivi les pas, et au lieu de l'anarchie et de l'usurpation, il établit le pouvoir des lois et l'autorité du souverain légitime. Mais les éloges dus à ses talents sont encore au-dessous de ceux que méritent ses vertus. Après avoir résidé dans un pays où l'appât des richesses avait jusqu'alors séduit tous ceux qui y avaient été revêtus de quelque autorité, il quitta ce poste délicat sans qu'on eût pu même soupçonner son intégrité. Il avait partagé à ses compatriotes des possessions d'une étendue et d'un revenu immenses, et il demeurait dans sa première pauvreté; en même temps qu'il rapportait au trésor royal des sommes énormes, il fut obligé de demander à son souverain qu'on payât quelques dettes qu'il avait contractées pendant son expédition [1]. Tant de mérite et de désintéressement ne furent pas méconnus de Charles. Il donna à La Gasca les témoignages de l'estime la plus distinguée. Il le fit évêque de Palencia, et cet homme 1550

(1) Manuscrit entre les mains de l'auteur.

1550 rare passa le reste de sa vie dans la retraite, respecté de ses compatriotes, honoré par son souverain, aimé de tout le monde.

Malgré les sages réglements de La Gasca, la tranquillité du Pérou dura peu de temps. Dans un pays où l'autorité avait été méconnue pendant un si long intervalle d'anarchie et de désordre, où il y avait tant de chefs trompés dans leur espérance et disposés à faire éclater leur mécontentement, et tant de soldats prêts à les suivre, il n'était pas difficile de rallumer la sédition. Le pays fut encore troublé par plusieurs révoltes. Mais comme ces orages quoique terribles ne furent que passagers et élevés plutôt par l'ambition et la turbulence de quelques particuliers que par des motifs généraux et pour ainsi dire nationaux, les détails en sont étrangers à l'objet de cette histoire. Ces commotions, comme tout ce qui est violent dans le corps naturel ou politique, ne furent pas de longue durée; et, en emportant les principes vicieux qui les avaient causées, elles contribuèrent à la fin à fortifier la société qu'elles avaient menacé de détruire. Dans le cours de ces graves querelles, plusieurs des premiers conquérants du Pérou et des aventuriers sans frein que la renommée de leurs succès avait attirés dans le pays, périrent par les mains les uns des autres. Chaque parti triomphant alternativement mettait à mort ou bannissait ses

adversaires. Il ne resta à la fin au Pérou que les 1550
hommes les moins entreprenants et les plus disposés à se renfermer dans les occupations d'une industrie paisible, et l'autorité royale s'y trouva par degrés aussi solidement établie que dans aucune autre colonie espagnole.

FIN DU LIVRE SIXIÈME.

# HISTOIRE

# DE L'AMÉRIQUE.

## LIVRE SEPTIÈME.

Le Mexique et le Pérou plus policés que les autres parties de l'Amérique.

La conquête du Mexique et du Pérou formant la période la plus éclatante et la plus intéressante de l'histoire de l'Amérique, un tableau des institutions politiques et des mœurs nationales de ces deux grands empires présente aux yeux d'un observateur intelligent l'espèce humaine dans une époque singulière de ses progrès [1].

Lorsque l'on compare le Mexique et le Pérou avec les autres parties de l'Amérique, on peut regarder ces deux empires comme des états civilisés. Au lieu de petites tribus indépendantes et continuellement en guerre, n'ayant qu'une subsistance précaire au milieu des bois et des marais, étrangères aux arts et à toute industrie, ne connaissant aucune subordination et presque sans l'apparence d'un gouvernement régulier, nous trouvons des pays d'une vaste

(1) Voyez la note 36.

étendue, soumis à un seul souverain; les habitants rassemblés dans des villes, une législation occupée de la subsistance et de la sûreté des citoyens, l'empire des lois établi en quelque sorte, l'autorité d'une religion reconnue, plusieurs des arts nécessaires à la vie portés jusqu'à un certain point de perfection, et ceux qui servent à l'embellir commençant à se montrer.

Nations du nouveau continent inférieures à celles de l'ancien.

Mais si l'on compare les Américains avec les nations de l'ancien continent, l'infériorité des premiers est sensible, et on ne peut plus les placer parmi les peuples vraiment civilisés; les peuples des deux grands empires de l'Amérique, comme les tribus sauvages qui les environnent, ne connaissaient point les métaux utiles, et avaient peu étendu le domaine de l'homme sur les animaux. Les seuls que les Mexicains eussent l'art d'apprivoiser et de nourrir étaient les dindons, les canards, les lapins et une espèce de petits chiens [1]. A la vérité ces faibles essais de leur industrie avaient rendu leur subsistance un peu plus abondante et plus sûre que celle de l'homme qui n'a de ressource pour se nourrir que la chasse; mais ils n'avaient pas tenté de se soumettre des animaux plus forts, ni de s'en faire aider dans leurs travaux. Parmi les petites espèces, les Péruviens n'avaient rendu domestique que le canard; mais ils avaient apprivoisé

(1) Herrera, *Decad. II, lib. VII, cap.* 12.

le llama, animal particulier à leur pays, dont la forme a quelque ressemblance avec le chameau, et dont la taille est un peu au-dessus de celle du mouton. Sous la protection de l'homme cette espèce s'était fort multipliée; sa laine habillait les Péruviens et sa chair les nourrissait. Cet animal était même employé comme bête de charge, et portait un fardeau modique avec beaucoup de patience et de docilité [1]. Il ne servait pas de bête de trait, et, comme on ne l'élevait que dans les montagnes, on n'en tirait pas de grands secours, si l'on en juge par différentes circonstances que rapportent les premiers historiens du Pérou.

Dans l'histoire des progrès des nations vers la civilisation, on a toujours regardé l'emploi des métaux utiles et l'établissement de l'empire de l'homme sur les animaux comme des pas de la plus grande importance. Dans notre continent, la société a été encore long-temps barbare après ces deux découvertes. L'homme, après avoir acquis cet empire sur la nature, a vu s'écouler encore beaucoup de siècles avant que son industrie fût assez perfectionnée pour rendre sa subsistance assurée, avant que les arts qui fournissent à ses besoins et à ses commodités fussent inventés, et qu'on eût aucune idée des diverses institutions nécessaires pour conserver l'ordre dans la société. Les Mexicains et les

(1) Vega, *p.* 1, *lib. VIII, cap.* 16. Zarate, *lib. I, cap.* 14.

Péruviens, privés de la connaissance des métaux utiles[1] et du secours des animaux domestiques, étaient donc arrêtés par des obstacles puissants, et quoique, au moment de la découverte de l'Amérique, ils fussent arrivés au plus haut point de leurs progrès, ils paraissaient encore à cette époque dans l'enfance de la vie civilisée.

Coup d'œil sur les institutions et les mœurs des Mexicains et des Péruviens.

Après cette observation générale sur la circonstance la plus singulière qui distingue les deux grandes nations de l'Amérique, je vais tâcher de présenter la constitution et la police intérieure de l'une et de l'autre sous un point de vue d'après lequel on pourra déterminer leur rang dans l'échelle politique et leur véritable place entre les peuplades grossières et barbares du Nouveau-Monde et les nations civilisées de l'ancien; c'est-à-dire estimer de combien elles sont au-dessus de celles-là et au-dessous de celles-ci.

L'ancien empire du Mexique mal connu.

De ces deux empires, le Mexique a été le premier soumis à la couronne d'Espagne, mais nous n'en connaissons pas mieux pour cela les coutumes et les lois. Ce que j'ai dit ailleurs de l'inexactitude des relations qui pouvaient nous donner quelque connaissance de l'état et des mœurs des tribus sauvages de l'Amérique peut être appliqué à l'empire du Mexique. Cortez et les aventuriers qui l'accompa-

(1) Les Mexicains et les Péruviens connaissaient, outre l'or et l'argent, le cuivre, le plomb et l'étain; Clavigero et M. de Humboldt nous en fournissent des preuves irrécusables. (D. L. R.)

guèrent n'avaient ni le temps, ni les lumières nécessaires pour enrichir l'histoire civile et naturelle de nouvelles observations. Ils n'avaient qu'un seul but dans leurs expéditions, et paraissaient à peine avoir porté les yeux sur d'autres objets. Si dans quelques courts intervalles de tranquillité, lorsque la guerre cessait et que l'ardeur du pillage se ralentissait, les institutions et les mœurs du peuple conquis attiraient leur attention, des soldats ignorants devaient mettre dans leurs recherches sur ces objets intéressants peu d'ordre et de sagacité; aussi le tableau qu'ils nous ont tracé de la police et des lois du Mexique est superficiel, confus et inexplicable. C'est plutôt d'après certaines circonstances qu'ils rapportent par occasion, que par leurs propres observations et par les conséquences qu'ils tirent, que nous pouvons nous former quelque idée du génie et des mœurs des Mexicains. L'obscurité dans laquelle l'ignorance des conquérants du Mexique a laissé les annales de ce pays s'est encore augmentée par la superstition de leurs successeurs. Comme la mémoire des événements passés était conservée parmi les Mexicains au moyen de figures peintes sur des peaux, sur des toiles de coton, sur des écorces d'arbres, les premiers missionnaires, incapables d'entendre la signification de ces figures et frappés de leurs formes bizarres, les regardèrent comme des monuments d'idolâtrie qu'il fallait détruire pour faciliter

la conversion des Indiens. Pour obéir à une ordonnance de Jean de Zummaraga, moine franciscain, premier évêque de Mexico, toutes ces archives de l'ancienne histoire du Mexique furent rassemblées et livrées aux flammes. Par suite de ce zèle fanatique des premiers moines qui s'établirent dans la Nouvelle-Espagne, et dont leurs successeurs déplorèrent bientôt les effets, on perdit entièrement la connaissance des événements reculés tracés sur ces monuments grossiers, et il ne resta d'autres traces des anciennes révolutions et de l'état politique de l'empire, que ce qu'en avait pu conserver la tradition ou quelques fragments des peintures historiques qui échappèrent aux recherches barbares de Zummaraga[1]. L'expérience de toutes les nations prouve que la mémoire des événements passés ne peut se conserver long-temps ni se transmettre avec quelque fidélité par la tradition. Les peintures mexicaines, qu'on suppose avoir servi comme annales de l'empire, sont en petit nombre et d'une signification très obscure. Ainsi d'après l'incertitude des traditions et l'obscurité des peintures, on conçoit combien sont incomplètes les notions que nous pouvons recueillir de la petite quantité de matériaux dispersés dans les ouvrages des historiens espagnols[2].

(1) Acosta, *lib. VI, cap.* 7. Torquem. *Proem. lib. II, lib. III, cap.* 6, *lib. XVI, cap.* 6.

(2) Voyez la note 37.

Origine de l'empire du Mexique.

Les Mexicains eux-mêmes reconnaissaient que leur empire n'était pas ancien. Leur pays était, disaient-ils, originairement possédé plutôt que peuplé par de petites tribus indépendantes, dont les mœurs ressemblaient à celles que nous avons observées chez les peuples les plus sauvages. Mais, à une période qui correspond au commencement du dixième siècle de l'ère chrétienne, plusieurs tribus vinrent successivement de régions inconnues situées au nord et au nord-ouest [1], et s'établirent dans différentes provinces du pays d'*Anahuac*, ancien nom de la Nouvelle-Espagne. Ces peuplades nouvelles, moins barbares que les naturels du pays, commencèrent à leur donner quelque goût pour les arts de la vie civile. Vers le commencement du treizième siècle, les Mexicains, nation plus formée qu'aucune de celles qui l'avaient précédée, s'avancèrent des bords du golfe de Californie, et prirent possession des plaines voisines d'un grand lac, à peu près au centre du pays d'Anahuac. Après y avoir résidé environ cinquante ans, ils y fondèrent une ville connue depuis sous le nom de Mexico [2], qui devint bientôt la plus considérable du Nouveau-

(1) Voyez la note 38.

(2) « Les Aztèques ou Mexicains, sortis d'Aztlan vers 1180, avant d'avoir fondé sur un groupe d'îlots, l'an 1325, la capitale qui subsiste encore, avaient déjà habité pendant cinquante-deux ans une autre partie du lac qui est plus méridionale. *Humboldt, Essai polit. sur la Nouv.-Esp. t. II, p.* 115. (D. L. R.)

Monde. Cette nation, depuis son établissement dans ses nouvelles possessions, demeura, comme les autres tribus de l'Amérique, sans rois, gouvernée dans la paix et conduite pendant la guerre par ceux que leur sagesse ou leur valeur faisait préférer. Mais bientôt, comme il est arrivé partout où le pouvoir et le territoire se sont étendus, la suprême autorité se centralisa à la fin entre les mains d'une seule personne, et, lorsque les Espagnols envahirent le pays sous la conduite de Cortez, Montézuma était le neuvième monarque régnant, non par droit héréditaire, mais par élection.

Très récente. Selon cette tradition, conservée parmi les Mexicains, l'origine de leur empire est très récente[1]. Ils ne comptent pas plus de trois cents ans depuis la première migration de leurs ancêtres; et, depuis l'établissement du gouvernement monarchique, environ cent trente ans selon quelques-uns[2], et cent quatre-vingt-dix-sept selon d'autres[3]. Si d'un côté nous supposons l'empire du Mexique plus ancien, et établi depuis assez long-temps pour que nous puissions admettre le degré de civilisation que lui attribuent les historiens espagnols, il est difficile de concevoir comment un peuple qui possédait l'art de conserver par des peintures le souvenir des évé-

(1) Voyez Clavigero, *Stor. ant. del Messico,* Dissertation II, *sur les principales époques de l'histoire du Mexique*, et la note 3 déjà citée. (D. L. R.)

(2) Acosta, *Hist. lib. VII, cap.* 8, *etc.*

(3) Purchas, *Pilgrim. III. p.* 1068, *etc.*

nements passés, et qui considérait comme une partie essentielle de l'éducation le soin d'apprendre aux enfants les chansons historiques qui célébraient les exploits de leurs ancêtres[1], a laissé s'affaiblir ainsi et se perdre presque entièrement la mémoire des anciens événements de son histoire. D'un autre côté, si nous nous en tenons à l'opinion de la nation elle-même sur la nouveauté de son origine, il n'est pas plus aisé de comprendre les progrès qu'elle avait faits vers la civilisation, ni l'étendue de sa domination au temps de l'invasion des Espagnols. L'enfance des nations est si longue, et lors même que toutes les circonstances sont favorables à leurs progrès, il leur faut tant de temps pour acquérir quelque force, et se donner une forme de gouvernement, que, d'après la nouveauté de l'origine de l'empire des Mexicains, on ne peut s'empêcher de soupçonner fortement une grande exagération dans les descriptions avantageuses qu'on nous a données de leur gouvernement et de leurs mœurs.

Faits qui prouvent les progrès des Mexicains vers la civilisation.

Mais ce n'est pas d'après la théorie ou de simples conjectures qu'un historien peut déterminer l'état politique et le caractère d'une nation. Il ne peut fonder que sur des faits les jugements qu'il se hasarde à prononcer. En recueillant ceux qui peuvent nous guider dans cette recherche, on en trouve qui semblent indiquer chez les Mexicains de grands

(1) Herrera, *Decad. III*, *lib. II*, *cap.* 18.

progrès de civilisation, tandis que d'autres pourraient nous faire regarder ces peuples comme n'étant guère plus avancés que les tribus sauvages dont ils étaient environnés. Nous mettrons les uns et les autres sous les yeux de nos lecteurs, afin qu'en les comparant ils puissent former eux-mêmes leur opinion.

Droit de propriété établi chez les Mexicains.

Le droit de propriété privée était parfaitement connu et établi dans toute son étendue chez les Mexicains. Nous avons vu que chez plusieurs tribus sauvages cette notion d'un droit exclusif à la possession d'un objet était presque inconnue, et que dans toutes elle était très bornée et très confuse. Mais au Mexique, où l'agriculture et l'industrie avaient fait quelques progrès, la distinction de la propriété foncière et usufruitière, territoriale et mobilière, était établie. Ces diverses espèces de propriétés pouvaient se transporter par l'échange ou la vente, et se transmettre par voie de succession. Tout homme libre avait une propriété en terre, qui pouvait être cependant possédée à différents titres. La possession était quelquefois pleine et entière, et elle se transmettait à des héritiers. Quelquefois elle était attachée à quelque office ou dignité, et se perdait quand on cessait d'en jouir. Ces deux modes de posséder étaient regardés comme nobles, et étaient particuliers aux citoyens des plus hautes classes. Le gros de la nation tenait les terres d'une manière très

différente. Dans chaque district, on mesurait et on affectait au peuple une certaine quantité de terres dans la proportion du nombre de familles. Ces terres étaient cultivées par le travail de toute la communauté. Leur produit se portait dans un magasin commun, et se partageait entre les familles selon leurs besoins respectifs. Aucun membre de cette espèce de communauté appelée *Calpullée*, mot indien synonyme d'*association*, ne pouvait aliéner sa portion, dont la propriété demeurait indivisiblement affectée à l'entretien de sa famille[1]. Cette distribution du territoire intéressait chaque individu au bien général, et liait son bonheur avec la tranquillité publique[2].

Nombre et grandeur de leurs villes.

Une des circonstances les plus frappantes qui distinguent les Mexicains des autres nations de l'Amérique, c'est le nombre et la grandeur de leurs villes. Tant que la société demeure dans l'état de barbarie, les besoins des hommes sont en si petit nombre, et ils se passent si facilement les uns des autres que les motifs qui les portent à se rapprocher sont extrêmement faibles. Leur industrie est en même temps

(1) Herrera, *Decad. III, lib. IV, cap.* 15. Torquemada, *Mon. Ind. lib. XIV, cap.* 7. Corita, *manuscrit.*

(2) Les terres de l'empire mexicain étaient partagées suivant Clavigero (*Stor. ant. del Messico*, liv. 7 sect. XIV.), entre la couronne, la noblesse, les communes et les prêtres; et il existait des peintures dans lesquelles chacune de ces espèces de propriétés était distinctement représentée avec une couleur différente. (D. L. R.)

si imparfaite qu'elle ne peut assurer la subsistance de beaucoup de familles sur un même terrain. Ils vivent dispersés autant par choix que par nécessité, ou tout au plus ils s'assemblent dans de petits hameaux sur les bords des rivières qui leur fournissent une partie de leur nourriture, ou sur des terres que la nature a laissées ouvertes ou qu'ils ont débarrassées des productions sauvages par leurs propres travaux. A leur entrée dans le Mexique, les Espagnols, qui n'avaient vu jusque là en Amérique que des peuplades sauvages, furent extrêmement étonnés d'y trouver les habitants rassemblés dans des villes d'une aussi grande étendue que beaucoup de villes d'Europe. Dans la première chaleur de leur admiration, ils comparèrent Zempoalla, ville du second ou du troisième ordre, aux plus grandes villes d'Espagne. Lorsqu'ensuite ils eurent vu successivement Tlascala, Cholula, Tacuba, Tezcuco et enfin Mexico, leur étonnement augmenta si fort qu'ils se laissèrent aller à une exagération incroyable. Même après avoir eu le loisir de faire des observations plus suivies et sans intérêt de tromper, leurs estimations sur la population des villes furent très peu exactes et leurs calculs communément très enflés. Il ne faut donc pas s'étonner que Cortez et ses compagnons, peu accoutumés à cette sorte de calculs et fortement tentés d'exagérer pour exalter le mérite de leurs découvertes et de leurs

conquêtes, se soient laissés aller à une erreur si commune et à des descriptions si éloignées de la vérité. Cette considération doit faire rabattre beaucoup du nombre d'habitants qu'ils donnent aux villes du Mexique; mais il reste toujours constant qu'on y en trouva d'assez considérables pour ne pouvoir appartenir qu'à une nation déjà fort avancée dans la civilisation [1].

La séparation des professions diverses, parmi les Mexicains, est encore une marque de leurs progrès qui n'est pas équivoque. Dans les premiers temps de la formation de la société, les arts sont en si petit nombre et si simples que tout homme est en état de les exercer assez bien pour satisfaire des besoins et des desirs aussi bornés que les siens. Le sauvage peut faire son arc, aiguiser ses flèches, élever sa hutte et creuser son canot sans le secours de personne. Les besoins des hommes croissent avec le temps, et leur adresse se perfectionne avant que les productions de l'art soient assez compliquées dans leur fabrication pour qu'il faille une éducation particulière à chaque espèce d'ouvrier. A mesure que le travail devient plus parfait, la distinction des professions s'étend, et chacune se subdivise davantage. Chez les Mexicains, cette séparation des arts nécessaires à la vie était portée fort loin. Les métiers de maçon, de tisserand, d'orfèvre, de pein-

Séparation des professions.

(1) Voyez la note 39.

tre, et plusieurs autres, étaient exercés par des ouvriers différents. Chacun avait son apprentissage. L'ouvrier se bornait à un seul genre de travail, et, par la patience et l'assiduité particulière aux Américains, l'ouvrage parvenait à un degré de perfection fort au-delà de celui qu'on pouvait naturellement attendre des outils grossiers qu'ils employaient. Les différentes productions étaient mises dans le commerce et portées à des marchés qui se tenaient régulièrement dans les villes; par ce moyen, les citoyens satisfaisaient leurs besoins mutuels [1] avec la facilité et la régularité qu'on ne voit que dans les sociétés civilisées.

Distinction des rangs.

La distinction des rangs établie au Mexique est une autre circonstance qui mérite notre attention. En traçant le tableau des tribus sauvages de l'Amérique, nous avons fait observer que, dans l'enfance de la vie civile, l'homme a le sentiment de l'égalité et ne se soumet que difficilement à quelque espèce d'autorité que ce soit. Pendant la paix, les sauvages connaissent à peine un chef, et l'autorité de celui qui les conduit à la guerre est extrêmement limitée. Comme l'idée de la propriété leur est étrangère, ils ne connaissent point la différence des conditions qui en résulte. Il n'y a point chez eux de prééminence donnée par la naissance et les dignités; on

(1) Cortès, *Relat. ap.* Ramus. XIII. 239, *etc. Gomara*, *Cron. cap.* 79. Torquemada, *lib. XIII*, *cap.* 34. Herrera, *Decad. II*, *lib. VII*, *c.* 15, *etc.*

ne peut l'acquérir que par les qualités personnelles. La forme de la société, parmi les Mexicains, était fort différente. La plus grande partie de la nation vivait dans un état très abject. La condition des *Mayeques*, qui formaient une portion considérable du peuple, approchait beaucoup de celle des paysans serfs des temps féodaux, qui, sous diverses dénominations, étaient regardés comme des instruments de culture attachés au sol. Les Mayeques ne pouvaient changer de résidence sans la permission du supérieur dont ils dépendaient. Ils passaient, avec les terres sur lesquelles ils se trouvaient, d'un possesseur à un autre; ils étaient obligés de les cultiver et d'exécuter différents genres de travaux serviles [1]. D'autres habitants du pays étaient réduits à l'état encore plus humiliant de la servitude domestique et exposés à toutes les rigueurs qui accompagnent cette misérable condition. Ils étaient si avilis, et leur vie était si peu estimée, qu'on pouvait les tuer sans encourir aucune espèce de peine [2]. Parmi le peuple, ceux même qui étaient regardés comme libres étaient traités par les seigneurs comme des êtres d'une espèce inférieure. Les nobles, possesseurs d'amples territoires, étaient divisés en différentes classes dont chacune avait des titres d'honneur particuliers. Quelques-uns de ces titres passaient du

(1) Herrera, *Decad. III, lib. IV, cap.* 17, Corita, *manuscrit.*
(2) Herrera, *Decad. III, lib. IV, cap.* 7.

père au fils, comme les terres. D'autres étaient attachés à de certaines fonctions ou offices, ou conférés à vie comme des marques de distinction personnelle [1]. Le monarque, élevé au-dessus de tous, était revêtu de la suprême dignité et d'un pouvoir très étendu. Ainsi, la distinction des rangs y était complètement établie, et par une gradation régulière depuis le premier jusqu'au dernier des citoyens. Chacun connaissait ses droits et ses devoirs. Le peuple, à qui il n'était pas permis de porter les mêmes vêtements que ceux des nobles, ni d'habiter des maisons semblables aux leurs, ne les approchait qu'avec les marques du plus grand respect. En présence de leur souverain, ils se tenaient les yeux baissés vers la terre et n'osaient le regarder en face [2]. Lorsque les nobles eux-mêmes étaient admis à son audience, ils ne s'y présentaient que pieds nus, avec des habillements simples, et lui rendaient, comme ses esclaves, des hommages qui allaient presque jusqu'à l'adoration. Ce respect, dû par les inférieurs à leurs supérieurs, était réglé avec un cérémonial si exact, qu'il avait influé jusque sur le génie de la langue, et s'était, pour ainsi dire, incorporé avec elle. La langue du Mexique abondait en expressions de respect et de politesse. Les tournures et les mots dont on se servait avec des égaux auraient été incon-

(1) Herrera, *Decad. III, lib. IV, cap.* 15. Corita, *manuscrit*,
(2) Herrera, *Decad. III, lib. II. cap.* 14.

venants dans la bouche d'un inférieur s'adressant à une personne d'un rang plus élevé[1], qui les aurait considérés comme des insultes. C'est seulement dans les sociétés auxquelles le temps et les institutions d'un gouvernement régulier ont donné leur forme qu'on peut trouver les hommes distribués ainsi en diverses classes, et qu'on peut mettre tant d'attention à conserver à chacune ses droits respectifs.

L'esprit des Mexicains, ainsi accoutumé et plié à la subordination, était très bien préparé à recevoir le gouvernement monarchique, mais les descriptions de leurs institutions politiques et de leurs lois, transmises par les Espagnols qui ont détruit les unes et les autres, sont si inexactes et si remplies de contradictions, qu'il est difficile d'en donner aucune idée précise. Quelquefois ils représentent les souverains du Mexique comme absolus et décidant à leur gré de toutes les affaires publiques. Dans d'autres occasions nous découvrons les traces de coutumes et de lois faites pour circonscrire le pouvoir de la couronne, et des droits, des priviléges de la noblesse, qui semblent avoir été établis comme des barrières contre les usurpations du monarque. Ces contradictions apparentes ont été l'effet du peu d'attention que les Espagnols ont fait aux innovations introduites par Montézuma dans le gou-

Constitution politique.

(1) Voyez la note 40.

vernement du Mexique. Son ambition avait détruit l'ancienne constitution, et introduit à sa place le despotisme pur. Il méprisa les anciennes lois ; viola les priviléges les plus sacrés, et réduisit tous ses sujets à la condition d'esclave[1]. Les chefs ou nobles du premier rang s'étaient soumis au joug avec une telle répugnance, que, dans l'espoir de le secouer et de recouvrer leurs premiers droits, plusieurs d'entre eux recherchèrent la protection de Cortez, et se réunirent à un ennemi étranger contre un oppresseur domestique[2]. Ce n'est donc pas sous le règne de Montézuma, mais sous celui de ses prédécesseurs, que nous pouvons reconnaître la forme originaire et l'esprit du gouvernement du Mexique, qui paraissent avoir subsisté sans beaucoup d'altération depuis la fondation de l'empire jusqu'à l'élection de Montézuma. Le corps de citoyens que nous pouvons appeler les nobles formait le premier ordre de l'état, et le plus respectable. Il y avait différentes classes parmi eux, comme nous l'avons déjà fait observer, et ils acquéraient les dignités et les transmettaient de diverses manières. Leur nombre paraît avoir été très grand. Selon un auteur soigneux de bien constater ce qu'il avance, il y avait dans l'empire du Mexique trente nobles du

(1) Herrera, *Decad. III, lib. II, cap.* 14. Torquemada, *lib. II, cap.* 69.

(2) Herrera, *Decad. II, lib. V, cap.* 10, 11. Torquemada, *lib. IV, cap.* 49.

premier rang, dont chacun avait dans son territoire, et sous sa dépendance, environ cent mille citoyens, parmi lesquels on comptait trois cents nobles d'une classe inférieure, qui lui étaient subordonnés [1]. Le territoire dépendant des chefs de Tezcuco et de Tacuba n'était guère moins étendu que celui qui formait le district du monarque [2]. Chacun de ces chefs exerçait une juridiction territoriale complète, et levait des taxes sur ses vassaux; mais tous suivaient l'étendard du monarque à la guerre, y conduisaient un nombre d'hommes proportionné à l'étendue de leur domaine, et plusieurs payaient tribut au roi, comme à leur seigneur suzerain.

Dans cette esquisse de la constitution du Mexique, on trouve les principaux traits du gouvernement féodal dans sa forme la plus rigide. On y reconnaît ces trois caractères distinctifs, une noblesse jouissant d'une autorité presque indépendante, un peuple abaissé à la plus abjecte soumission, et un souverain chargé du pouvoir exécutif. L'esprit et les principes de cette espèce de gouvernement semblent avoir produit dans le Nouveau-Monde les mêmes effets que dans l'Ancien. L'autorité du souverain y était extrêmement limitée. Tout le pouvoir réel demeurait entre les mains des seigneurs,

(1) Herrera, *Decad. II, lib. VIII, cap.* 12.

(2) Torquemada, *lib. II, cap.* 57. Corita, *manuscrit.* Clavigero ne partage pas cette opinion; voyez la note 41. (D. L. R.)

qui n'en laissaient au roi que l'ombre. Jaloux à l'excès de leurs droits, ils les défendaient avec la plus grande vigilance contre les entreprises du monarque. C'était une loi fondamentale du royaume que le roi ne pouvait décider sur aucune affaire importante et générale sans l'approbation d'un conseil composé de la première noblesse [1]. Il ne pouvait ni déclarer la guerre, ni disposer à son gré d'une partie très considérable du revenu public, dont la destination était réglée, et qui ne devait être employée par le roi seul à aucun autre usage [2]. Pour assurer l'observation des priviléges de la nation et des leurs, les nobles ne permettaient pas que la couronne se transmît par succession; elle était élective. Le droit d'élection semble avoir été d'abord entre les mains du corps entier de la noblesse; mais il avait passé ensuite à six électeurs, parmi lesquels étaient toujours les seigneurs de Tezcuco et de Tacuba [3]. Par respect pour la famille de leurs monarques, le choix tombait communément sur un de ses membres; mais, comme une nation engagée dans des guerres continuelles avait un grand besoin d'un souverain actif et valeureux, on avait plus d'égard dans le choix au mérite et

(1) Herrera, *Decad. III, lib. II, cap.* 19. Idem, *Decad. III, lib. IV, cap.* 16. Corita, *manuscrit.*

(2) Herrera, *Decad. III, lib. IV, cap.* 17.

(3) Acosta, *lib. VI, cap.* 24. Herrera, *Decad. III, lib. II, cap.* 13. Corita, *manuscrit.*

à la maturité de l'âge qu'à l'ordre de la naissance, et on préférait souvent des collatéraux à des parents plus proches du monarque décédé [1]. C'est à cet usage que les Mexicains durent cette succession de princes habiles et guerriers qui avaient élevé leur empire en si peu de temps à ce haut point de puissance où le trouva Cortez en débarquant dans la Nouvelle-Espagne.

Pouvoir des monarques et splendeur de leur cour.

Tant que l'autorité des monarques demeura limitée, il est probable qu'elle fut exercée sans beaucoup d'ostentation; mais lorsqu'elle s'étendit, ils augmentèrent aussi la magnificence du trône. C'est dans ce dernier état que la cour du Mexique se montra aux yeux des Espagnols, qui en furent frappés, et qui en décrivent la pompe fort au long et avec les expressions de la plus grande admiration. La nombreuse suite de Montézuma,

(1) Le gouvernement du Mexique fut aristocratique jusqu'à l'année 1352, que pour résister aux attaques de leurs voisins les peuples de ce pays élurent pour roi Acamapitzin. Depuis cette époque la couronne fut élective et décernée d'abord par quatre électeurs choisis dans les rangs de la plus haute noblesse et presque toujours du sang royal. Sous Itzcoatl, quatrième roi du Mexique, le nombre de ces électeurs fut porté à six par l'adjonction des rois d'Acolhuacan et de Tacuba, quoique le titre de ces derniers fût purement honorifique. Afin de borner l'autorité des électeurs et pour prévenir les troubles, il fut décidé que le choix du monarque devrait être fait dans la famille d'Acamapitzin; et il fut ensuite établi par une loi qu'à la mort d'un roi son successeur serait choisi d'abord parmi ses frères, à défaut de frères, parmi ses neveux, et à défaut de neveux, parmi ses parens plus éloignés, au choix des électeurs, sans qu'il fussent forcés d'avoir égard à la primogéniture. Clavigero. *Stor. antic. del Messico. liv. III et VII.* (D. L. R.)

l'ordre, le silence, le respect avec lesquels il était servi, la vaste étendue de son palais, les logements de ses différents officiers, le faste avec lequel il déployait sa grandeur toutes les fois qu'il daignait se laisser voir à ses sujets, tenaient plus de la magnificence des anciens monarques d'Asie que de la simplicité des états naissants du Nouveau-Monde.

Ordre établi dans le gouvernement.

Mais ce n'était pas seulement par cette pompe extérieure que les souverains du Mexique déployaient leur pouvoir; ils le manifestaient d'une manière plus bienfaisante par l'ordre et la régularité avec lesquels ils dirigeaient l'administration intérieure et la police de leurs états. Le roi avait sur ses vassaux immédiats une juridiction entière, tant civile que criminelle. Chaque département avait ses juges, et, si nous pouvons compter sur ce que les écrivains espagnols nous disent des principes et des lois sur lesquels ils fondaient leurs décisions dans ces deux genres d'affaires, la justice était administrée au Mexique avec autant d'ordre et d'équité qu'on en peut trouver dans les sociétés parvenues à la plus haute civilisation.

Dépenses publiques.

Les moyens de fournir aux dépenses publiques étaient aussi fort bien entendus. C'étaient des taxes sur la terre, sur les richesses de l'industrie et sur les marchandises de tous les genres mises en vente dans les marchés publics. Ces droits, quoique considérables, n'étaient ni arbitraires, ni inégaux; ils

étaient fixés d'après des règles établies, et chacun connaissait la proportion des charges publiques qu'il avait à supporter. Comme l'usage de la monnaie était inconnu au Mexique[1], tous les impôts se payaient en nature, et on portait dans les magasins publics, non-seulement toutes les productions naturelles des diverses provinces de l'empire, mais tous les ouvrages de l'industrie et des arts. De ces magasins l'empereur tirait de quoi pourvoir sa nombreuse suite pendant la paix, et ses armées pendant la guerre, de nourriture, d'habits, d'armes, etc. Le petit peuple, qui ne possédait point de biens fonds et qui ne faisait point de commerce, payait sa part des impôts en travaux de différents genres; et c'était par ce travail que les terres de la couronne étaient cultivées, les ouvrages publics exécutés, et les diverses maisons appartenantes à l'empereur construites ou entretenues[2].

Les progrès des Mexicains dans la civilisation se montrent non-seulement dans tous les points essentiels à une société bien ordonnée, mais encore dans divers objets de police intérieure qu'on peut regarder comme d'une moindre importance. L'établissement de courriers publics, postés de distance en distance pour faire passer les nouvelles

(1) Robertson me paraît être dans l'erreur, car les Mexicains avaient plusieurs espèces de monnaie. Voyez la note 42. (D. L. R.)

(2) Herrera, *Decad. II, lib. VII, cap.* 13; *Decad. III, lib. IV, cap.* 16, 17. Voyez la note 43.

d'une partie de l'empire à l'autre, était une invention ingénieuse de police que ne connaissait à cette époque aucun état de l'Europe. La situation de la capitale sur un lac, avec des digues et des chaussées fort longues qui servaient d'avenues à ses différents quartiers, avait demandé une adresse et un travail qu'on ne pouvait trouver que chez un peuple civilisé. On peut faire la même réflexion sur la structure des aqueducs, par lesquels ils avaient amené un cours d'eau douce d'une distance fort considérable, le long des chaussées [1]. La destination d'un certain nombre d'hommes, employés régulièrement à nettoyer les rues, à les éclairer par des feux allumés en différentes places, et à y faire la garde pendant la nuit [2], montre encore un degré d'attention sur la tranquillité publique que même les nations policées n'ont acquis que fort tard.

Mais la marque la moins équivoque des progrès des Mexicains est le degré où ils avaient porté plusieurs arts. Cortez et les premiers historiens espagnols en parlent avec ravissement, et prétendent que les artistes les plus célèbres de l'Europe n'auraient pu surpasser les Mexicains pour la délicatesse et la propreté du travail. Ils représentaient, dit-on, les hommes, les animaux et d'autres objets par le moyen de plumes diversement colorées et

(1) Voyez la note 44.

(2) Herrera, *Decad. II, lib. VIII, cap.* 4. Torribio, *manuscrit.*

nuancées, de sorte qu'on voyait dans leurs tableaux tous les effets de la lumière et de l'ombre, et la nature imitée avec autant d'agrément que de vérité. On dit aussi que leurs ouvrages d'or et d'argent n'étaient pas moins curieux. Il faut cependant remarquer qu'en cherchant, d'après des descriptions générales, à se former une idée de l'état des arts chez une nation à demi-civilisée, on est fort sujet à se tromper. Nous voyons les ouvrages des arts chez un peuple qui est à peu près à notre niveau avec un œil critique et quelquefois jaloux, au lieu que ceux des nations comparativement moins avancées nous étonnent quand nous comparons la force des obstacles qu'elles ont eus à surmonter avec la faiblesse de leurs moyens, et, dans la chaleur de notre admiration, nous sommes disposés à nous les représenter comme plus parfaits qu'ils ne sont réellement. C'est à l'influence de cette illusion qu'il faut attribuer l'exagération de quelques écrivains espagnols dans le récit qu'ils nous font de l'état des arts chez les Mexicains, sans leur supposer aucune intention de tromper.

Ce n'est pas aussi d'après ces descriptions que nous devons juger ces peuples, mais sur l'examen des ouvrages mexicains qui se sont conservés jusqu'à nos jours. Comme le vaisseau dans lequel Cortez envoyait à Charles V les plus curieuses productions de leurs arts rassemblés dans le premier

pillage de l'empire par les Espagnols, fut pris par un corsaire français [1], les monuments de leur industrie sont moins nombreux que ceux des Péruviens. J'ignore s'il existe en Espagne quelques-uns de leurs ouvrages en plumes qui imitaient la peinture; mais on voit dans le magnifique cabinet du roi d'Espagne, nouvellement ouvert au public, plusieurs de leurs bijoux en or et en argent, ainsi que divers ustensiles employés aux usages ordinaires de la vie; et j'ai appris par des personnes sur le goût et le jugement desquelles je puis compter, que ces ouvrages vantés de leur industrie ne sont que des représentations informes d'objets communs, et des figures grossières d'hommes et d'animaux, sans vérité et sans grace [2]; ce qui est confirmé encore par l'inspection des gravures en bois ou en taille-douce de leurs peintures, publiées par différents auteurs. On n'y voit que des représentations grossières et maladroites d'hommes, de quadrupèdes ou d'oiseaux, ainsi que de la nature inanimée. Le style égyptien le plus sec, tout roide et tout grossier qu'il est, a encore plus d'élégance. Les essais informes d'un enfant qui entreprend de dessiner quelque objet ne sont pas plus imparfaits [3].

(1) *Relac. de Cort.* Ramus. III, 294. *F.*

(2) Voyez la note 45.

(3) On prendra une idée plus avantageuse des peintures et des sculptures des Mexicains, en lisant les ouvrages de Clavigero, de MM. le baron de Humboldt et Beulloch. (D. L. R.)

Mais, quoique les peintures des Mexicains, considérées comme ouvrages de l'art, soient très imparfaites, si nous les considérons comme le dépôt de l'histoire de leur pays, comme des monuments de leurs lois et des principales révolutions de leur état, elles deviennent des monuments aussi curieux qu'intéressants. La plus noble et la plus utile invention dont puisse se glorifier l'esprit humain est sans doute l'art de l'écriture, qui a contribué plus qu'aucun autre au perfectionnement de l'espèce; mais ses premiers essais ont été très grossiers et ses progrès très lents. Quand le guerrier avide de renommée a desiré de transmettre la mémoire de ses exploits aux générations à venir, quand la reconnaissance d'une nation pour son souverain l'a portée à faire passer à la postérité le souvenir des bienfaits qu'elle en avait reçus, le premier moyen qui semble s'être présenté a été de dessiner le mieux qu'on a pu des figures représentant l'action dont on voulait conserver la mémoire. On a trouvé chez les nations sauvages de l'Amérique des ouvrages de cette espèce d'art, appelés avec beaucoup de justesse *écriture en tableaux*[1]. Un chef revenant de son expédition dépouillait un arbre de son écorce, et gravait sur le tronc avec une sorte de peinture rouge quelques figures grossières représentant la route qu'il avait tenue, le nombre de ses troupes et

(1) *Divine Legation of Moses, III*, 73.

celles de l'ennemi, les chevelures qu'il avait rapportées, les prisonniers qu'il avait faits : il confiait sa renommée à ces monuments grossiers, et se flattait de l'espérance qu'ils serviraient à lui obtenir les éloges des guerriers des temps à venir [1].

Les peintures des Mexicains, comparées à ces essais informes des nations sauvages de l'Amérique, peuvent être regardées comme des ouvrages où se montre une sorte de composition et de dessin. A la vérité, ils ne connaissaient pas d'autre méthode de conserver le souvenir des événements qu'en peignant les objets qu'ils désiraient représenter; mais ils pouvaient tracer une suite plus longue de faits, dans l'ordre des temps, et décrire par une certaine disposition de figures les événements d'un règne, depuis l'avénement du roi à sa couronne jusqu'à sa mort; les progrès de l'éducation d'un enfant, depuis sa naissance jusqu'à l'âge viril; les différentes récompenses et les marques de distinction accordées aux guerriers, suivant les exploits qu'ils avaient faits. On a conservé quelques-unes de ces écritures en tableaux, qui sont regardées avec raison comme les monuments les plus curieux des arts du Nouveau-Monde. Les plus remarquables de ces peintures ont été publiées par Purchas en soixante-six planches. Elles sont divisées en trois parties : la première contient l'histoire

(1) Sir W. Johnson, *Phil. Transact.* vol. 63, *p.* 143. *Mémoires de Lahontan*, *II*, 191. Lafiteau, *Mœurs des Sauvages*, *II*, 43.

de l'empire du Mexique, sous ses dix monarques; la seconde est un rôle des impositions, représentant ce que chaque ville conquise paye au trésor royal; la troisième est un code de leurs institutions civiles, politiques et militaires. L'archevêque de Tolède qui siége aujourd'hui a publié d'autres peintures mexicaines, en trente-deux planches. On trouve joint à chacun de ces tableaux une explication complète de ce qui y est représenté, donnée aux Espagnols par des Indiens qui connaissaient très bien leurs arts. Toutes sont faites d'après le même principe: elles représentent des choses et non des mots; elles offrent des images aux yeux et non des idées à l'esprit. Elles peuvent donc être considérées comme les premiers et les plus grossiers essais de l'art d'écrire. On a dû sentir bientôt l'imperfection de cette méthode de conserver la mémoire des faits. Ce devait être une opération bien longue et bien fastidieuse que celle de peindre ainsi chaque événement; et, comme les affaires se compliquent et que les événements se multiplient dans toutes les sociétés, les annales devaient former en peu de temps un volume énorme; d'ailleurs, on ne peut peindre que les objets qui tombent sous les sens. Les conceptions de l'esprit n'ont aucune forme sensible; et, aussi long-temps que l'écriture en tableau n'a pu les peindre, elle n'a dû être qu'un art très imparfait. La nécessité de la perfectionner a dû aiguiser l'invention, et l'esprit

humain dans le Nouveau-Monde tenant la même route qu'il a suivie dans l'ancien, l'art a dû faire successivement les mêmes pas, c'est-à-dire, aller de la peinture de l'objet à l'hiéroglyphe, au symbole allégorique, ensuite à des caractères arbitraires, pour arriver avec le temps à un alphabet capable d'exprimer toutes les combinaisons des sons employés dans le discours. On voit dans les peintures des Mexicains qu'ils procédèrent ainsi. En observant avec attention les planches dont j'ai parlé, on y remarque quelques figures qui approchent de l'hiéroglyphe, et dans lesquelles une partie principale de l'objet, ou quelque circonstance importante du sujet, est employée pour représenter le tout. Dans les annales de leurs rois publiées par Purchas, les villes conquises par chacun d'eux sont constamment représentées de la même manière par la figure grossière d'une maison; mais, pour distinguer les villes particulières dont les souverains du Mexique s'étaient emparés, on trouve employés des emblèmes particuliers, quelquefois des objets naturels, d'autres fois des figures arbitraires. Dans le rôle des impôts publié par l'archevêque de Tolède, on ne voit point la maison, symbole ordinaire d'une ville, mais seulement un emblème qui la représente. Ailleurs on a été plus loin et l'on s'est approché davantage de l'hiéroglyphe plus figuré et plus arbitraire. Pour désigner un monarque qui a étendu son domaine

par la force des armes, on a figuré un bouclier couvert de flèches placé entre ce souverain et les villes qu'il a conquises. On ne trouve cependant dans leurs peintures qu'un seul exemple de tentative pour exprimer des idées d'objets qui n'ont aucune forme sensible : c'est dans leur manière de désigner les nombres. Ils avaient inventé pour cela des caractères ou signes de pure convention, dont ils se servaient pour compter les années des règnes de leurs rois et le montant des sommes payées au trésor royal. La figure du cercle représente l'unité; elle se répète pour exprimer les petits nombres. Des marques particulières expriment les nombres plus grands, et il y en a pour désigner tous les nombres cardinaux, depuis vingt jusqu'à huit mille[1]. La courte durée de l'empire des Mexicains ne leur a pas permis d'avancer plus loin dans cette route qui conduit les hommes de la peinture si laborieuse et si compliquée des objets réels à la simplicité et à la facilité de l'écriture alphabétique. Quoiqu'on découvre dans l'emploi de ces moyens quelques idées qui pouvaient les conduire à l'écriture, on ne peut cependant y voir rien de plus qu'une écriture en tableaux, assez améliorée pour prouver leur supériorité sur les tribus sauvages de l'Amérique, mais qui est encore assez défectueuse pour n'appartenir qu'au premier période du progrès que doit avoir fait

(1) Voyez la note 46.

une nation, pour être mise au rang des peuples civilisés [1].

Leur manière de mesurer le temps.

Leur manière de mesurer le temps est une preuve moins équivoque de leur industrie. Ils divisaient l'année en dix-huit mois, chacun de vingt jours, qui, tous ensemble, faisaient trois cent soixante jours. Mais comme ils avaient observé que le soleil ne faisait pas sa révolution tout entière dans cette période, ils avaient ajouté cinq jours à l'année. Ces cinq jours intercalaires étaient appelés d'un nom synonyme de *surnuméraire* ou *perdu*, et, comme ils n'appartenaient à aucun mois, pendant toute leur durée il ne se faisait aucun travail ni aucune cérémonie religieuse; on les passait dans les plaisirs et dans les fêtes [2]. Une différence si peu considérable entre l'année des Mexicains et l'année vraie prouve que ces peuples avaient porté quelque attention à des recherches et des spéculations sur lesquelles les hommes ne tournent jamais leurs pensées tant qu'ils sont dans l'état de barbarie [3].

Faits qui indiquent un état imparfait de civilisation.

Tels sont, dans les mœurs et le gouvernement des Mexicains, les traits les plus frappants qui peuvent

(1) Voyez la note 47 et celle que nous avons mise à la suite d'après M. de Humboldt. (D. L. R.)

(2) Acosta, *lib. VI, cap.* 2.

(3) On trouve des renseignements curieux sur le calendrier Aztèque dans les *Vues pitt. des Cordillères et monuments des peup. indig. de l'Am.*, t. I, p. 338 et suiv. et t. II, p. 1 et suiv. (D. L. R.)

les faire regarder comme un peuple très civilisé, tandis que d'autres circonstances peuvent faire croire que, par leur caractère et plusieurs de leurs institutions, ils ne différaient pas beaucoup des autres habitants de l'Amérique.

Leurs guerres continuelles et féroces.

Les Mexicains, comme les tribus sauvages qui les environnaient, étaient sans cesse en guerre, et les motifs qui les y poussaient semblent avoir été les mêmes : ils combattaient pour satisfaire leur vengeance, en versant le sang de leurs ennemis. Dans les combats, ils cherchaient principalement à faire des prisonniers, et la victoire était d'autant plus éclatante qu'ils en faisaient davantage. On ne rendait jamais de captifs : tous étaient égorgés sans miséricorde, et les vainqueurs les dévoraient avec la joie barbare des sauvages les plus féroces. En quelques occasions la cruauté était portée à des excès encore plus monstrueux. Leurs principaux guerriers se couvraient quelquefois de la peau sanglante des malheureuses victimes qui avaient succombé sous leurs coups, et allaient dansant dans les rues, célébrant leur propre valeur et insultant à leurs ennemis [1]. Jusque dans leurs institutions civiles on trouve des traces de cette barbarie que leur système de guerre leur inspirait. Les quatre principaux conseillers de l'empire étaient distingués par des titres atroces, qui n'avaient pu être imaginés que chez

(1) Herrera, *Decad. III, lib. II, cap.* 15. Gomara, *Cron. cap.* 217.

une nation qui se plaît dans le carnage et dans le sang[1]. Cette férocité de caractère se trouve chez toutes les nations de la Nouvelle-Espagne. Les Tlascalans, le peuple du Mechoacan, et d'autres états ennemis des Mexicains, étaient aussi sans cesse en guerre, et traitaient leurs ennemis avec la même cruauté. A mesure que les hommes s'unissent en société et vivent sous l'empire des lois et d'une police régulière, leurs mœurs s'adoucissent, les sentiments d'humanité naissent en eux; les droits et les devoirs sont mieux connus; la férocité des guerres s'affaiblit, et, même au milieu des combats, les hommes se souviennent de ce qu'ils se doivent les uns aux autres. Le sauvage combat pour détruire, le citoyen pour conquérir. Le premier est inaccessible à toute pitié et n'épargne personne; le dernier a acquis une sensibilité qui adoucit ses fureurs. Cette sensibilité paraît avoir été entièrement étrangère aux Mexicains. La barbarie avec laquelle ils faisaient la guerre était telle qu'on ne peut s'empêcher d'en conclure qu'ils étaient bien imparfaitement civilisés.

Leurs cérémonies funèbres.

Leurs cérémonies funèbres n'étaient pas moins sanglantes que celles des tribus les plus sauvages. A la mort des grands, et surtout lorsque l'empereur cessait de vivre, un certain nombre de ses domestiques étaient choisis pour l'accompagner dans l'autre monde, et ces malheureuses victimes

(1) Voyez la note 48.

étaient égorgées sans miséricorde et ensevelies dans le même tombeau[1]

Quoique leur agriculture fût plus avancée que celle des peuplades errantes qui ne vivent presque que de leur chasse, elle ne paraît pas leur avoir fourni autant de subsistance qu'il en faut à des hommes rassemblés pour se livrer avec quelque suite aux travaux de l'industrie. Les Espagnols ne remarquèrent point que les Mexicains fussent plus robustes que les autres Américains. Ils observaient que les uns et les autres étaient faibles et peu propres à supporter la fatigue, et que la force d'un Espagnol surpassait celle de plusieurs Indiens. Ils imputaient cette différence au défaut de nourriture et à la mauvaise qualité des aliments, qui suffisaient pour soutenir la vie et non pour former une constitution robuste[2]. Ces remarques ne se seraient pas présentées dans un pays qui eût fourni avec abondance des subsistances à ses habitants. La difficulté que Cortez trouva à faire vivre le petit corps de troupes qu'il avait avec lui, et la nécessité où les Espagnols furent souvent de recourir aux productions spontanées de la terre, semblent confirmer ce jugement, et nous donnent une idée désavantageuse de l'état de la culture de l'empire du Mexique.

Imperfection de leur agriculture.

(1) Herrera, *Decad. III, lib. II, cap.* 18. Gomara, *Cron. cap.* 202.

(2) *Relat. ap.* Ramus. III, 306. *A.* Herrera, *Decad. III, lib. IV, cap.* 17; *Decad. II, lib. VI, cap.* 16.

Autres preuves de cette imperfection.

Cette opinion se trouve encore confirmée par une pratique universellement établie dans la Nouvelle-Espagne. Les femmes mexicaines nourrissaient tous leurs enfants de leur lait pendant plusieurs années, et pendant ce temps-là elles n'habitaient pas avec leurs maris [1]. Cette précaution contre une augmentation de famille qui leur aurait été à charge, quoique nécessaire, comme je l'ai déjà observé, parmi des sauvages dont la vie est si dure et la subsistance si précaire, ne se serait pas conservée chez un peuple qui eût vécu dans quelque aisance.

Doutes sur l'étendue attribuée à cet empire.

La vaste étendue de l'empire du Mexique, circonstance qu'on regarde avec raison comme la preuve la plus décisive d'un progrès considérable dans l'art du gouvernement, est un de ces faits de l'histoire du Nouveau-Monde qui semble avoir été admis sans assez d'examen et sans preuves suffisantes. Les historiens espagnols, pour relever les exploits de leurs compatriotes, s'accordent à représenter l'empire de Montézuma comme s'étendant sur toutes les provinces de la Nouvelle-Espagne depuis la mer du Nord jusqu'à l'Océan Pacifique; mais une grande partie des pays de montagnes était possédée par les *Otomies*, nation féroce qui paraît avoir été le reste des habitants originaires du pays conquis par les Mexicains. Les provinces situées au nord et à

(1) Gomara, *Cron. cap.* 208. Herrera, *Decad. III, lib. IV, cap.* 16.

l'ouest de Mexico étaient occupées par les *Chichemecas* et d'autres peuplades de chasseurs. Toutes ces nations ne reconnaissaient point le monarque du Mexique. Même, dans le pays plat et dans l'intérieur, plusieurs villes et provinces n'avaient jamais subi le joug. Tlascala, quoique placée seulement à vingt-une lieues de la capitale de l'empire, était une république indépendante et ennemie; Cholula, quoique encore plus voisine, n'était soumise que depuis fort peu de temps lors de l'arrivée des Espagnols. Tepeaca, éloignée de trente lieues de Mexico, paraît avoir été un état séparé, gouverné par ses propres lois [1]; Mechoacan, dont la frontière n'était qu'à quarante lieues de Mexico, était un royaume puissant, célèbre par son implacable inimitié pour les Mexicains [2]. Ces puissances ennemies circonscrivaient l'empire de tous les côtés. Nous devons donc rabattre beaucoup des hautes idées que nous donnent de son étendue les descriptions des historiens espagnols [3].

(1) Herrera, *Decad. III, lib. X, cap.* 15, 21. B. Diaz, *cap.* 130.
(2) Herrera, *Decad. III, lib. II, cap.* 10.
(3) Il semble que Robertson éprouve ici une distraction, car après avoir dit que les historiens espagnols s'accordent à représenter l'empire de Montézuma, comme s'étendant sur toutes les provinces de la Nouvelle-Espagne depuis la mer du Nord jusqu'à l'Océan Pacifique, il prouve immédiatement le contraire par le témoignage de ces mêmes historiens. L'empire du Mexique ne s'étendait pas à la vérité sur toutes les provinces de la Nouvelle-Espagne, mais il était baigné par les deux mers. Voyez la note 49. (D. L. R.)

Défaut de communication entre les provinces.

Avec cette indépendance des divers états de la Nouvelle-Espagne, il ne pouvait y avoir que peu de communication entre ses diverses provinces. Même dans l'intérieur du pays et à peu de distance de la capitale, il n'y avait pas de routes pour faciliter la communication d'un district à l'autre; et quand les Espagnols voulurent y pénétrer, ils furent obligés de s'ouvrir des chemins au travers des bois et des marais[1]. Lorsque Cortez, en 1525, se hasarda à marcher de Mexico au pays de Honduras, il trouva des difficultés et essuya des fatigues aussi grandes que celles qu'il eût pu rencontrer dans les contrées les moins civilisées des autres parties de l'Amérique. Dans quelques endroits il put à peine se frayer une route à travers des bois impénétrables ou des plaines couvertes d'eau. Dans d'autres il y avait si peu de culture que ses troupes furent souvent à la veille de périr par la faim. Ces faits bien constants s'accordent mal avec les descriptions pompeuses que les écrivains espagnols nous ont laissées de la police et de l'industrie des Mexicains, et ne donnent guère de ce pays des idées différentes de celles que nous avons des parties occupées par les tribus du nord de l'Amérique. On trouvait çà et là ce que les sauvages appelaient et ce qu'on appelle encore *un sentier de commerce ou de guerre* pour conduire d'un établissement à un autre; mais généralement il n'y

(1) B. Diaz, *cap.* 166, *cap.* 176.

paraissait pas de trace de communication établie, peu d'industrie et nul monument des arts[1].

Autre preuve de l'état peu avancé des Mexicains.

Une preuve non moins frappante de l'imperfection de leurs relations commerciales est le défaut de monnaie ou de tout autre moyen général d'échange et d'évaluation. La découverte d'un semblable étalon est un des pas les plus importants dans les progrès des nations. Jusqu'à ce qu'il soit trouvé, tous les échanges se font si lentement, si difficilement qu'ils ne peuvent être ni nombreux ni variés. L'invention de ce moyen de commerce est d'une si haute antiquité dans notre hémisphère et remonte si fort au-delà de toutes les époques authentiques de l'histoire, qu'elle semble presque aussi ancienne que la société. Les métaux précieux paraissent avoir été employés de fort bonne heure à cet usage, parce que leur valeur est plus permanente, qu'ils sont plus facilement divisibles et qu'ils ont beaucoup d'autres qualités qui les rendent plus propres à servir de mesure commune que les autres substances que la nature a soumises à l'empire de l'homme. Mais dans le Nouveau-Monde, même dans

(1) Les connaissances que possédaient les Mexicains annoncent un grand développement de l'esprit humain qui ne permet pas de supposer qu'ils n'aient produit aucun monument des arts. Pour prouver que Robertson s'est trompé à ce sujet, il suffit de citer leurs chaussées, leurs aqueducs, leurs ponts et ces édifices si remarquables par leur forme et leur grandeur dont Clavigero, M. de Humboldt et M. Bulloch, etc., ont donné des descriptions. (D. L. R.)

les contrées où l'or et l'argent se trouvent en plus grande abondance on n'y connaissait point cet usage de ces métaux. Ils n'étaient pas encore assez nécessaires aux besoins des peuplades grossières ou des monarchies imparfaitement civilisées de l'Amérique. Tout le commerce était conduit par des échanges en nature. Ce défaut d'un moyen d'échange et d'évaluation, si avantageux et qui apporte tant de commodités dans la vie civile, doit être regardé comme une marque certaine de l'état encore imparfait de la police des Mexicains. Cependant on commençait à sentir dans le Nouveau-Monde l'inconvénient de manquer de l'instrument général du commerce, et l'on faisait quelques efforts pour y suppléer. Au Mexique, où le commerce était plus étendu qu'en aucune autre partie de l'Amérique, on avait commencé à employer un moyen dont l'usage rendait les petits échanges plus faciles. Comme le chocolat était d'un usage commun à toutes les classes des citoyens, les noix ou amandes de cacao dont il est composé, étaient reçues en échange des marchandises de peu de valeur. On les considéra donc comme l'instrument du commerce; et la valeur de ce que l'acheteur voulait acquérir, et de ce que le vendeur voulait vendre s'estimait par le nombre de noix de cacao qu'on pouvait obtenir en échange de la marchandise achetée ou ven-

due. C'est là le plus grand pas que les Américains semblent avoir fait vers la découverte d'un moyen pour remplacer l'usage de la monnaie ; et si le défaut de monnaie peut être regardé comme une preuve de leur barbarie, l'expédient par lequel ils avaient imaginé d'y suppléer est, d'un autre côté, une marque décisive de leur supériorité sur les autres nations de l'Amérique dans les connaissances et dans les arts qui accompagnent la civilisation [1].

Doutes sur l'état de leurs villes.

Tel était l'état où les conquérants du Mexique trouvèrent plusieurs de ses provinces. Leurs villes elles-mêmes, quelque grandes et peuplées qu'elles fussent, paraissent plutôt avoir été l'asile d'hommes qui ne font que sortir de la barbarie que l'habitation d'un peuple policé. D'après la description qu'on nous donne de Tlascala, cette ville ressemblait beaucoup à un village indien ; ce n'était qu'un amas de huttes basses, dispersées çà et là, selon le caprice de chaque propriétaire, bâties en terre et en pierre, et couvertes de roseaux, qui ne recevaient de jour que par une porte si basse qu'on ne pouvait y entrer qu'en se courbant [2]. Quoique la situation de Mexico sur le lac eût produit une disposition plus régulière des maisons, la structure du plus grand nombre était également grossière. Les temples mêmes et les édifices publics ne paraissent pas avoir mérité les

Leurs temples

(1) Voyez la note 42 déjà citée.

(2) Herrera, *Decad. II, lib. VI, cap.* 12.

éloges pompeux qu'en font les historiens espagnols. Autant qu'il est possible d'en juger par leurs descriptions obscures et peu exactes, le grand temple de Mexico, le plus célèbre de la Nouvelle-Espagne, qui a été représenté comme un édifice magnifique, assez élevé pour qu'on y montât par un perron de cent quatorze marches, était une masse solide de terre de forme carrée, et revêtue en partie de pierre. Chaque côté de sa base avait quatre-vingt-dix pieds: il diminuait graduellement à mesure qu'il s'élevait, et se terminait par le haut en un espace d'environ trente pieds carrés, où était placée une figure de la divinité et deux autels sur lesquels on sacrifiait les victimes[1]. Les autres temples les plus célèbres de la Nouvelle-Espagne ressemblaient tous à celui de Mexico[2]. De tels édifices n'annoncent pas que l'art ait fait de grands progrès, puisqu'on peut difficilement concevoir plus de grossièreté dans les premiers ouvrages d'une nation qui commence à élever des monuments publics.

Et leurs autres édifices publics.

A en croire les historiens espagnols, le palais de l'empereur et les maisons des principaux nobles montraient plus d'art et d'industrie. On y voyait quelque élégance dans le dessin et des distributions assez commodes. Cependant, si des édifices pareils eussent existé dans les villes du Mexique, on en

(1) Herrera, *Decad. II, lib. VII, cap.* 17.

(2) Voyez la note 50.

trouverait encore quelques restes. Par la manière dont Cortez conduisit le siége de Mexico, nous pouvons croire que tous les monuments un peu considérables de la capitale ont été détruits. Mais, comme il ne s'est écoulé que deux siècles et demi depuis la conquête de la Nouvelle-Espagne, il paraît impossible qu'en un espace de temps si court ces édifices tant vantés aient disparu sans laisser après eux aucun vestige, et que dans aucune des autres villes, et surtout dans celles qui n'ont pas été emportées de vive force, il n'y ait aucune ruine qui atteste leur ancienne magnificence[1].

Dans les villages des Indiens les plus barbares, il y a des bâtiments d'une plus grande étendue et d'une plus grande élévation que les maisons des particuliers. Ceux où se tient le conseil de la nation, où elle s'assemble dans les fêtes publiques, sont magnifiques, comparés aux autres. La distinction des rangs et l'inégalité des propriétés étant établies parmi les Mexicains, le nombre des grands édifices devait y être aussi plus considérable que dans les autres parties de l'Amérique. Il ne paraît pourtant pas qu'il y en ait eu aucun qui méritât, par sa magnificence ou sa solidité, les pompeuses épithètes que quelques auteurs espagnols leur donnent en les

(1) Ces ruines existent malgré ce que dit Robertson : MM. le baron de Humboldt et Bulloch en ont vu de très remarquables. Voyez la note 51. (D. L. R.)

décrivant. Il est probable que, quoique plus ornés et construits sur une plus grande échelle, ces édifices étaient bâtis des mêmes matériaux, légers et peu durables, qu'on employait pour les maisons ordinaires [1], puisqu'en moins de deux cent cinquante années le temps en a emporté jusqu'aux moindres vestiges [2].

Tous ces faits rassemblés prouvent évidemment que la civilisation au Mexique était beaucoup plus avancée que parmi les tribus sauvages que nous avons fait connaître; mais il n'en est pas moins manifeste qu'en beaucoup de choses les historiens espagnols ont exagéré les progrès des Mexicains. Il n'y a point de source plus commune et plus féconde d'erreur, en décrivant les mœurs et les arts des nations sauvages ou demi-civilisées, que d'y appliquer les noms et les expressions dont on se sert pour désigner les institutions et les arts des peuples policés. Lorsqu'on a eu donné le nom de roi ou d'empereur au chef d'une petite peuplade, le lieu de sa résidence a dû s'appeler palais, et son petit cortége a dû prendre le nom de cour. De pareilles dénominations ont donné aux choses une importance qu'elles n'avaient pas; l'illusion se répand, et, chaque partie du récit étant embellie de fausses couleurs, l'imagination est tellement égarée

(1) Voyez la note 52.

(2) Voyez la note 53 et les explications qui l'accompagnent.

par la ressemblance des noms, qu'il lui devient difficile de distinguer les objets tels qu'ils sont réellement. Lorsque les Espagnols abordèrent pour la première fois au Mexique, ils furent si frappés de l'apparence de police et de quelques ouvrages des arts, fort supérieurs à ceux des tribus grossières qu'ils avaient jusque là trouvées en Amérique, qu'ils s'imaginèrent avoir enfin découvert dans le Nouveau-Monde un peuple civilisé. Dans leurs descriptions ils paraissent ne perdre jamais de vue cette comparaison entre les habitants du Mexique et leurs sauvages voisins. En observant avec admiration la supériorité des Mexicains marquée en plusieurs choses, ils emploient à décrire leur police imparfaite et leurs arts grossiers des termes qui ne sont applicables qu'à des nations infiniment plus avancées dans la civilisation et dans les arts. Ces deux circonstances concourent à diminuer beaucoup la confiance qu'on doit aux descriptions de l'état du Mexique que nous ont laissées les premiers historiens espagnols. En comparant cette nation à d'autres petits peuples sauvages, ils ont laissé leurs idées s'élever beaucoup au-dessus du vrai, et les termes qu'ils ont employés dans leurs descriptions ont encore contribué à augmenter l'exagération. Les écrivains postérieurs ont adopté le style des premiers, et l'ont chargé encore davantage. Solis, en traçant le caractère de Montézuma et en décrivant la splen-

deur de sa cour, les lois et la police de son empire, emploie les mêmes expressions dont on se servirait pour faire connaître le souverain et les institutions de l'une des nations les plus civilisées.

Mais, quoiqu'il faille reconnaître que la chaleur de l'imagination espagnole a ajouté quelques embellissements à ces descriptions, on n'est pas en droit pour cela de prononcer, avec le ton décidé qu'emploient plusieurs auteurs, que tout ce qu'on a écrit de l'étendue, de la police et des lois du Mexique, n'est qu'un amas de fictions d'hommes qui ont voulu tromper ou qui avaient un grand penchant à croire au merveilleux. Il y a peu de faits historiques qu'on puisse établir sur des témoignages plus incontestables que les faits principaux de l'histoire du Mexique. Ce sont des témoins oculaires qui rapportent ce qu'ils ont vu; des hommes qui, ayant vécu parmi les Mexicains, avant et après la conquête, décrivent des institutions et des mœurs qui leur étaient familières; enfin, des personnes de professions différentes, militaires, prêtres, jurisconsultes, à qui les objets doivent s'être présentés sous des aspects différents, concourent à rendre le même témoignage. Si Cortez s'était hasardé à tromper son souverain en lui faisant un tableau de mœurs imaginaires, il n'eût pas manqué d'ennemis et de rivaux empressés à découvrir sa tromperie et à en tirer parti pour lui nuire. Mais, comme le remarque avec raison un auteur

qui a éclairci par sa sagacité et embelli par son éloquence l'histoire de l'Amérique[1], cette supposition est aussi invraisemblable que le projet eût été audacieux. Parmi les destructeurs de ce grand empire, il n'y en avait pas un seul assez éclairé pour imaginer un système de police aussi bien combiné et aussi bien d'accord dans toutes ses parties que celui qu'ils attribuent aux Mexicains. D'où auraient-ils emprunté l'idée de plusieurs institutions ignorées à cette époque de toutes les autres nations connues? Au commencement du seizième siècle, il n'y avait en Europe aucun établissement semblable à celui qu'on avait formé au Mexique, pour porter au souverain des nouvelles de toutes les parties de son empire. La même observation peut s'appliquer à ce qu'on nous dit de la forme de la ville de Mexico, de sa police et de ses différentes lois pour l'administration de la justice, ou pour assurer le bonheur de la communauté. Tout homme accoutumé à observer les progrès des nations remarquera souvent, dans les premiers pas qu'elles font, les germes de ces idées d'où naissent ces institutions qui font la gloire et l'ornement des sociétés arrivées au plus haut degré de civilisation. Même dans l'état de civilisation imparfaite où se trouvait l'empire du Mexique, la sagacité ingénieuse de quelque observateur, excitée ou aidée par des circonstances que

(1) M. l'abbé Raynal, *Hist. phil. et polit.*, *etc.* *III*, 127.

nous ne connaissons pas, a pu y introduire des institutions dignes des sociétés les plus policées. Mais il était presque impossible que les conquérants ignorants et grossiers du Nouveau-Monde aient pu imaginer, dans aucun cas, des coutumes et des lois hors de la limite d'amélioration de leur propre siècle et de leur pays; et si Cortez et quelques-uns de ses compagnons eussent été capables de cet effort, pourquoi leurs successeurs auraient-ils travaillé à perpétuer l'erreur? Pourquoi Corita, ou Motolinea, ou Acosta, auraient-ils voulu amuser leur souverain et leurs compatriotes de contes entièrement fabuleux?

Religion des Mexicains.

En un point cependant, les guides que nous avons dû suivre ont représenté les Mexicains comme plus barbares peut-être qu'ils ne l'étaient réellement. Leurs dogmes religieux et les cérémonies de leur culte sont représentés comme féroces et cruels au plus haut degré.

La religion, qui occupe peu de place dans la tête d'un sauvage qui n'a pas des idées fort claires d'une puissance supérieure, et dont les rites sont simples et en petit nombre, était formée chez les Mexicains d'après un système régulier; elle avait ses prêtres, ses temples, ses victimes et ses fêtes. Cela même est une preuve claire que l'état des Mexicains était très différent de celui des tribus plus grossières de l'Amérique. Mais de l'extravagance de leurs notions religieuses, ou de l'atrocité de leurs cérémonies, on

ne peut tirer avec certitude aucune conséquence contre leur civilisation. Car les nations conservent des systèmes de superstition fondés sur les absurdes notions des premiers âges de leur formation, longtemps après que leurs idées ont commencé à s'étendre et leurs mœurs à se polir. D'après l'esprit de la religion du Mexique, nous pouvons néanmoins nous former une idée de son influence sur le caractère du peuple qui la pratiquait. La superstition s'y montrait sous un aspect sombre et atroce. Leurs divinités y étaient environnées de la terreur, et se plaisaient dans la vengeance. Elles étaient représentées au peuple sous les formes les plus capables d'inspirer l'horreur[1]. Les temples étaient décorés de figures de serpents, de tigres et d'autres animaux destructeurs. La crainte était le seul sentiment qui animait leurs dévots. Les jeûnes, les mortifications, les pénitences, poussés aux excès les plus cruels, étaient les moyens qu'ils employaient pour apaiser la colère de leurs dieux, et ils n'approchaient jamais de leurs autels sans les teindre de leur propre sang. De toutes les offrandes les sacrifices humains étaient celles qu'ils croyaient le plus agréables à ces dieux. Cette croyance religieuse se joignant à un esprit de vengeance implacable, et y ajoutant une force nouvelle, tous les prisonniers de guerre étaient conduits au temple, offerts comme des victimes à la divinité et

(1) Voyez la note 54.

sacrifiés avec des cérémonies aussi solennelles que pleines de cruauté[1]. Le cœur et la tête de la victime étaient la part consacrée aux dieux. Le guerrier qui s'était rendu maître du prisonnier emportait le corps pour s'en repaître dans un festin avec ses amis. Sous l'empire de ces idées funestes et terribles, accoutumé à verser le sang et à voir ces effroyables scènes consacrées par la religion, l'homme devait s'endurcir, et son cœur se fermer à tout sentiment d'humanité. Aussi les Mexicains étaient-ils féroces et impitoyables. L'esprit de leur religion balançait si fortement l'influence de la police et des arts, que, malgré les progrès qu'ils y avaient faits, leurs mœurs au lieu de s'adoucir en étaient devenues plus féroces. L'histoire de ce peuple ne nous est pas assez connue pour que nous sachions quelle cause avait donné à leur superstition ce caractère de cruauté; mais l'influence de leur religion est évidente, et avait produit chez eux des effets singuliers dans l'histoire de l'esprit humain, puisque les mœurs du peuple du Nouveau-Monde le plus avancé dans la civilisation[2] étaient plus féroces, et quelques-unes de leurs coutumes plus barbares, que celles des nations sauvages du reste de l'Amérique.

Prétentions des Péruviens

L'empire du Pérou se vante d'une plus haute an-

(1) Cortez, *Relat. ap.* Ramus. III, 240, *etc.* B. Diaz, *cap.* 28. Acosta, *lib. V, cap.* 13, *etc.* Herrera, *Decad. III, lib. II cap.* 15, *etc.* Gomara, *Cron. cap.* 80, *etc.* Voyez la note 55.

(2) Voyez la note 56.

tiquité que celui du Mexique : selon les traditions recueillies par les Espagnols, il avait subsisté quatre cents ans sous douze monarques successifs; mais les Péruviens n'ont pu communiquer à leurs conquérants que des connaissances très imparfaites et très incertaines de leur ancienne histoire[1]. Ils ignoraient, comme les autres nations de l'Amérique, l'art d'écrire, et manquaient du seul moyen par lequel on peut conserver avec quelque exactitude la mémoire des événements. Chez les peuples même où l'art de l'écriture est connu, l'époque où l'histoire commence à prendre quelque authenticité est de beaucoup postérieure à cette utile invention qui a servi longtemps aux usages ordinaires et communs de la vie, avant d'être employée à fixer le souvenir des faits pour le transmettre d'un siècle à l'autre. Mais la tradition seule n'a jamais transmis les connaissances historiques d'une manière suivie et régulière durant un période aussi long que celui qu'on donne à la durée de la monarchie du Pérou.

sur la grande ancienneté de leur empire.

Incertaines.

Les *quipos*, ou nœuds de cordons de différentes couleurs que des écrivains, amateurs du merveilleux, nous donnent comme les annales régulières de l'empire, ne suppléaient que très imparfaitement à l'écriture. Selon la description obscure qu'en fait Acosta[2], adoptée par Garcilaso de la Vega, qui n'a presque fait que la copier, les quipos paraissent n'a-

Insuffisance de l'invention des quipos.

(1) Voyez la note 57. (2) *Hist. lib. VI, cap.* 8.

voir été qu'un moyen de calculer plus vite et plus sûrement. Les couleurs différentes exprimaient les différents objets, et chaque nœud un nombre particulier. On prenait ainsi note et on tenait une espèce de registre du nombre d'habitants de chaque province et de ses différentes productions qu'on rassemblait dans des magasins pour le service de la nation ; mais comme ces nœuds, de quelque manière qu'ils fussent variés et combinés, ne pouvaient représenter aucune idée abstraite, et ne pouvaient peindre ni les opérations, ni les qualités de l'esprit, ils étaient de peu d'utilité pour conserver la mémoire tant des anciens événements que des institutions politiques. Les peintures imparfaites et les symboles grossiers des Mexicains pouvaient servir mieux à cet usage. Quand les quipos auraient été plus utiles pour conserver l'histoire, et plus propres à suppléer à l'écriture, ils ont été si entièrement détruits, ainsi que tous les autres monuments de l'industrie des Péruviens, dans la dévastation générale causée par la conquête et par les guerres civiles qui l'ont suivie, qu'aucune lumière ne peut nous venir de ce côté-là. Tout le zèle de Garcilaso de la Vega pour la gloire de la race des monarques dont il descendait, toute l'activité de ses recherches et les grandes facilités qu'il avait pour les suivre ne lui ont pas fait connaître une seule source où n'eussent pas puisé les auteurs espagnols qui avaient écrit avant lui. Dans son *Com-*

*mentaire royal*, il se borne à éclaircir ce qu'ils ont rapporté de l'histoire et des institutions du Pérou [1], et ses éclaircissements, comme leurs récits, ne sont fondés que sur la tradition courante parmi ses compatriotes.

Il suit de là que les petits détails que ces écrivains nous donnent des exploits, des batailles, des conquêtes et du caractère particulier des premiers monarques péruviens, ne méritent guère notre croyance. Nous ne pouvons regarder comme authentiques qu'un petit nombre de faits si étroitement liés au système de leur religion et de leur politique intérieure que la mémoire n'a pu s'en perdre : à quoi il faut ajouter les coutumes et les institutions encore en vigueur au temps de la conquête, et que les Espagnols purent observer. C'est en examinant ces deux sortes de faits avec attention, et en tâchant de les séparer de ceux qui paraissent fabuleux ou dépourvus de preuves, que je me suis efforcé de donner une idée des mœurs et du gouvernement des Péruviens.

Origine de leur gouvernement.

Les peuples du Pérou, comme je l'ai déjà dit [2], étaient encore dans toute la grossièreté de la vie sauvage, lorsque Manco Capac et sa femme Mama Ocollo se montrèrent à eux pour les instruire et les civiliser. La tradition des Péruviens ne nous apprend

(1) *Lib. I, cap.* 10.
(2) *Lib. VI, p.* 126 et suiv.

point qui étaient ces deux personnages extraordinaires; s'ils apportaient leur système de législation et les connaissances des arts de quelque pays plus civilisé, ou s'ils étaient natifs du Pérou; ni comment ils s'étaient élevés à des idées si fort au-dessus de celles de la nation à laquelle ils s'adressaient. Manco Capac et sa femme, profitant du penchant des Péruviens à la superstition, et surtout de leur vénération pour le soleil, prétendirent qu'ils étaient les enfants de ce bel astre, et qu'ils venaient les éclairer et les instruire en son nom et par son autorité. La multitude écouta et crut. Nous avons vu plus haut le changement qui se fit dans les mœurs et dans la police des Péruviens, changement que les historiens attribuent aux fondateurs de cet empire, et comment les institutions de l'inca et de sa femme répandirent parmi eux quelque connaissance des arts, et quelque goût pour les commodités de la vie. Ces bienfaits furent d'abord resserrés dans des limites fort étroites; car l'autorité du premier inca ne s'étendit point au-delà de quelques lieues de Cusco. Mais dans la suite des temps et peu à peu ses successeurs soumirent tous les pays qui s'étendent à l'ouest des Andes depuis le Chili jusqu'à Quito, et établirent dans toutes ces provinces leurs institutions religieuses et politiques.

Il est fondé sur la religion.

Le caractère le plus singulier et le plus frappant du gouvernement péruvien, c'est l'influence de la

religion sur le génie et les lois[1]. Les idées religieuses font si peu d'impression sur l'esprit d'un sauvage, que leur effet sur ses sentiments et sur ses mœurs est à peine sensible. Parmi les Mexicains, la religion, réduite en un système régulier et tenant une grande place parmi leurs institutions publiques, concourait avec beaucoup de force à former le caractère national. Mais au Pérou tout le système civil était fondé sur la religion. L'inca n'était pas seulement un législateur, mais un envoyé du ciel. Ses préceptes étaient reçus non pas seulement comme les ordres d'un supérieur, mais comme les oracles de la divinité. Sa famille était sacrée, et, pour la tenir séparée et sans aucun mélange impur d'un sang moins précieux, les enfants de Manco Capac épousaient leurs propres sœurs, et aucun ne pouvait monter sur le trône sans prouver sa descendance des seuls *enfants du soleil*. C'était là le titre de tous les descendants du premier inca, et le peuple les regardait avec le respect dû à des êtres d'un ordre supérieur. On croyait qu'ils étaient sous la protection immédiate de la divinité qui leur avait donné naissance, et que toutes les volontés de l'inca étaient celles de son père le soleil.

Effets remarquables de cette influence de la religion.

Deux effets résultaient de cette influence de la religion sur le gouvernement. L'autorité de l'inca

(1) N'en est-il pas de même des législations judaïque, musulmane, et peut-être même lamaïque? (D. L. R.)

était absolue et illimitée dans toute la force de ces termes. Toutes les fois que les décrets d'un souverain sont regardés comme des commandements de la divinité, c'est non-seulement un acte de révolte, mais un acte d'impiété, de les contester ou de s'y opposer. L'obéissance devient un devoir de religion, et, comme ce serait un sacrilége de blâmer l'administration d'un monarque qui est immédiatement sous la direction du ciel, et une audace présomptueuse de lui donner des avis, il ne reste plus qu'à se soumettre avec un respect aveugle. Tel doit être nécessairement le principe de tout gouvernement établi sur la base d'un commerce avec le ciel. De là aussi la soumission aveugle des Péruviens envers leurs souverains : les plus puissants et les plus élevés de leurs sujets reconnaissaient en eux des êtres d'une nature supérieure ; admis en leur présence, ils ne se présentaient qu'avec un fardeau sur leurs épaules comme un emblème de la servitude, et une disposition à se soumettre à toutes les volontés de l'inca. Il ne fallait au monarque aucune force coactive pour faire exécuter ses ordres. Tout officier qui en était chargé était l'objet du respect du peuple, et, selon un observateur judicieux des mœurs des Péruviens[1], il pouvait traverser l'empire d'une extrémité à l'autre sans rencontrer le moindre obstacle ; car, en montrant une frange du *borla*,

(1) Zarate, *lib. I, cap.* 13.

ornement particulier de l'inca régnant, il devenait le maître de la vie et de la fortune de tous les citoyens.

Il faut regarder comme une autre conséquence de cette liaison de la religion avec le gouvernement la peine de mort infligée à tous les crimes. Ce n'étaient plus des désobéissances à des lois humaines, mais des insultes à la divinité. Les fautes les plus légères, comme les crimes les plus atroces, appelaient la même vengeance sur la tête du coupable, et ne pouvaient être expiées que par son sang. La peine suivait la faute inévitablement, parce qu'une offense envers le ciel ne pouvait en aucun cas être pardonnée [1]. Parmi des nations déjà corrompues, des maximes si sévères, en conduisant les hommes à la férocité et au désespoir, auraient été plus capables de multiplier les crimes que d'en diminuer le nombre. Mais les Péruviens, avec des mœurs simples et une crédulité aveugle, étaient contenus dans une telle crainte que le nombre de fautes était extrêmement faible. Leur respect pour des monarques éclairés et guidés par la divinité qu'ils adoraient, les maintenait dans le devoir; et la crainte d'une peine qu'ils étaient accoutumés à regarder comme un châtiment inévitable de l'offense faite au ciel, les éloignait de toute prévarication.

Tous les crimes y étaient punis de mort.

Le système de superstition sur lequel les incas

Douceur de leur religion.

(1) Vega, *lib. II*, cap. 6.

avaient fondé leur autorité était très différent de celui des Mexicains. Manco Capac avait tourné tout le culte religieux vers les objets de la nature. Le soleil, comme la première source de la lumière, de la fécondité de la terre et du bonheur de ses habitants, était le premier et le principal objet de leur hommage. La lune et les étoiles, secondant le soleil dans ses bienfaisantes opérations, obtenaient après lui les adorations des Péruviens. Partout où le penchant de l'homme à reconnaître et à adorer une puissance supérieure prend cette direction, et se porte à admirer et à contempler l'ordre et la bienfaisance qui existent réellement dans la nature, l'esprit de superstition est doux; lorsqu'au contraire des êtres chimériques, ouvrage de l'imagination et de la crainte des hommes, sont supposés conduire l'univers, et deviennent les objets du culte religieux, la superstition prend des formes bizarres et atroces. La première de ces religions était celle des Péruviens, la dernière celle des Mexicains. Les Péruviens, il est vrai, ne s'étaient pas élevés jusqu'à des idées justes de la divinité : on ne trouve même dans leur langue aucun terme, aucun nom donné au pouvoir inconnu et suprême qu'ils adoraient, qui puisse faire conjecturer qu'ils le regardassent comme créateur et gouverneur de l'univers [1]. Mais les cérémonies du culte décerné à cet

(1) Acosta, *lib. V, cap.* 3. Voyez la note 58.

astre brillant, qui, par son énergie universelle et vivifiante, est le plus bel emblème de la bienfaisance divine, étaient douces et humaines. Ils offraient au soleil une partie des substances que sa chaleur fait produire à la terre. Ils lui sacrifiaient, en témoignage de leur reconnaissance, quelques-uns des animaux dont ils se nourrissaient, et dont l'existence et la multiplication étaient dues à son influence. Ils lui présentaient des ouvrages choisis et précieux de l'industrie de leurs mains guidées par sa lumière. Jamais les incas ne teignirent ses autels de sang humain; jamais ils n'imaginèrent que le soleil leur père pût se plaire à recevoir de si barbares sacrifices [1]. Ainsi les Péruviens, éloignés de ce culte sanglant qui éteint la sensibilité, et qui étouffe les mouvements de la compassion à la vue des souffrances de l'homme, devaient à l'esprit même de leur superstition un caractère national, plus doux que celui des autres peuples de l'Amérique.

Son influence sur les institutions civiles.

Cette influence de la religion s'étendait jusqu'à leurs institutions civiles, et en écartait tout ce qui était contraire à la douceur des mœurs et du caractère. Le pouvoir des incas, quoique le plus absolu des despotismes, était mitigé par son alliance avec la religion. L'esprit de leurs sujets n'était pas humilié et avili par l'idée d'une soumission forcée à la volonté d'un être semblable à eux. L'obéis-

(1) Voyez la note 59.

sance qu'ils rendaient à un souverain revêtu d'une autorité divine était volontaire et ne les dégradait point. Le souverain, convaincu que la soumission respectueuse de ses sujets était l'effet de leur croyance à son origine céleste, avait continuellement sous les yeux des motifs qui le portaient à imiter l'être bienfaisant qu'il était supposé représenter. Aussi trouve-t-on à peine dans l'histoire du Pérou quelques révoltes contre le prince régnant, et aucun de ses douze monarques ne fut un tyran.

Et même sur leur système de guerre.

Dans les guerres mêmes où furent engagés les incas, ils se conduisirent avec un esprit très différent de celui des autres nations de l'Amérique. Ils ne combattaient pas, comme les sauvages, pour détruire et pour exterminer, ou, comme les Mexicains, pour rassasier de sang leurs barbares divinités : ils faisaient la guerre pour civiliser les vaincus et pour répandre la connaissance de leurs propres institutions et des arts. Les prisonniers ne paraissent point avoir été exposés aux insultes et aux tourments qu'ils étaient destinés à subir dans toutes les autres parties du Nouveau-Monde. Les incas prenaient sous leur protection les peuples qu'ils avaient soumis, et les faisaient participer à tous les avantages dont jouissaient leurs anciens sujets. Cette pratique, si opposée à la férocité américaine, et qui ressemble à l'humanité des nations les plus civilisées, doit être attribuée, comme d'autres circon-

stances que nous avons observées dans les mœurs des Péruviens, au génie de leur religion. Les incas, considérant comme impie l'hommage rendu à tout autre objet qu'aux puissances célestes qu'ils adoraient, s'efforçaient de faire des prosélytes. Les idoles des peuples conquis étaient portées en triomphe au grand temple de Cusco[1], et y étaient placées comme des trophées qui montraient la puissance supérieure de la divinité protectrice de l'empire. Le peuple était traité avec douceur et instruit dans la religion de ses nouveaux maîtres[2], afin que le conquérant eût la gloire d'avoir augmenté le nombre des adorateurs du soleil.

Espèce de propriété particulière aux Péruviens.

La manière dont les terres étaient possédées au Pérou par les citoyens n'était pas moins singulière que leur religion, et contribuait également à adoucir le caractère de ce peuple. Toutes les terres propres à la culture étaient divisées en trois portions : l'une était consacrée au soleil, et tout ce qu'elle produisait était employé à la construction des temples et aux dépenses du culte religieux; l'autre appartenait à l'inca comme une allocation faite par la communauté pour soutenir le gouvernement; la troisième et la plus considérable était réservée pour la subsistance du peuple, à qui elle était partagée. Personne cependant n'avait un droit de propriété exclusive

(1) Herrera, *Decad. V, lib. IV, cap.* 4. Vega, *lib. V, cap.* 12.
(2) Herrera, *Decad. V, lib. IV, cap.* 8.

sur la portion qui lui était attribuée; il la possédait seulement pour une année. A l'expiration de ce terme, on faisait une nouvelle division selon le rang, le nombre et les besoins de chaque famille. Toutes ces terres étaient cultivées par un travail commun de tous les membres de la communauté. Le peuple, averti par un officier préposé à cet effet, se rendait dans les champs et remplissait la tâche imposée. Des chants et des instruments de musique les animaient au travail [1]. Cette distribution singulière du territoire, aussi bien que la manière de le cultiver, gravait dans l'esprit de chaque citoyen l'idée d'un intérêt national et de la nécessité d'un secours mutuel entre eux. Chaque individu sentait l'utilité qui résultait pour lui de sa liaison avec ses concitoyens et le besoin qu'il avait de leur secours. Un état ainsi constitué peut être considéré comme une grande famille dans laquelle l'union des membres est si entière, et l'échange mutuel des bons offices si marqué qu'il en naissait le plus grand attachement, et que l'homme était lié à l'homme plus étroitement que dans aucune autre société établie en Amérique [2]. De là des mœurs douces et des vertus sociales inconnues dans l'état sauvage, et presque entièrement ignorées des Mexicains.

Inégalité des conditions.

Mais, quoique les institutions des incas eussent

(1) Herrera, *Decad. V, lib. IV, cap.* 2. Vega, *lib. V, cap.* 5.

(2) Voyez la note 60.

pour but de fortifier les liens d'une affection mutuelle entre leurs sujets, il régnait cependant au Pérou une grande inégalité dans les conditions. La distinction des rangs y était complètement établie. Un grand nombre de citoyens, sous la dénomination de *Yanaconas*, étaient tenus dans l'état de servitude. Leurs habillements et leurs maisons différaient des habillements et des maisons des hommes libres. Comme les *Tamemes* du Mexique, ils étaient employés à porter des fardeaux et à tous les travaux pénibles[1]. Au-dessus d'eux étaient les hommes libres, qui n'étaient revêtus d'aucun office et d'aucune dignité héréditaire. Ensuite venaient ceux que les Espagnols ont nommés *Orejones*, à raison des ornements qu'ils portaient à leurs oreilles. Ceux-là formaient ce qu'on peut appeler le corps des nobles, et exerçaient, en temps de paix comme en temps de guerre, les emplois importants ou de confiance[2]. A la tête de la nation étaient les enfants du soleil, qui, par leur naissance et leurs priviléges, étaient autant au-dessus des Orejones que ceux-ci étaient au-dessus des autres citoyens.

Etat des arts.

Cette forme de société, tant par l'union de ses membres que par la distinction des rangs, était favorable aux progrès des arts. Mais les Espagnols, connaissant déjà le degré de perfection où diffé-

(1) Herrera, *Decad. V, lib. III cap. 4; lib. X, cap. 8.*
(2) Herrera, *Decad. V, lib. IV, cap. 1.*

rents arts avaient été au Mexique, ne furent pas si frappés de ce qu'ils virent au Pérou lorsqu'ils en firent la découverte; et c'est avec un sentiment d'admiration beaucoup moins vif qu'ils décrivent les objets d'industrie qu'ils y remarquèrent. Cependant les Péruviens avaient fait beaucoup plus de progrès que les Mexicains, et dans les arts nécessaires et dans ceux qui ne servent qu'à l'agrément de la vie.

Etat avancé de l'agriculture.

L'agriculture, cet art de première nécessité dans l'état social, était beaucoup plus étendue au Pérou, et y était exercée avec plus d'habileté que dans aucune autre partie de l'Amérique. Les Espagnols, en s'avançant dans le pays, y trouvèrent si abondamment des provisions de toute espèce, que, dans le récit de leurs expéditions, on ne les voit jamais exposés à ces cruelles situations où la famine réduisit souvent les conquérants du Mexique. Ce n'était pas la volonté des particuliers qui réglait la quantité des terres mises en culture, mais l'autorité publique, selon les besoins de la communauté. Les calamités qui sont la suite ordinaire des mauvaises récoltes n'étaient pas fort sensibles, parce que le produit des terres consacrées au soleil, aussi bien que la portion des incas, étant déposée dans les *tambos* ou magasins publics, on y trouvait toujours des ressources pour les temps de disette [1]. Par une prévoyance si sage, l'étendue de la culture étant

(1) Zarate, *lib. I, cap.* 14. Vega, *lib. I, cap.* 8.

proportionnée aux besoins de l'état, l'industrie et l'esprit d'invention des Péruviens ne se déployaient avec quelque activité que pour remédier à certains inconvénients particuliers à leur climat et à leur sol. Toutes les grandes rivières qui coulent des Andes dirigent leur cours vers l'est, jusqu'à l'océan Atlantique. Le Pérou n'est arrosé que par quelques cours d'eau qui descendent des montagnes comme des torrents. Les parties basses sont presque toutes sablonneuses et stériles, et la pluie ne les humecte jamais. L'industrie des Péruviens avait imaginé différents moyens pour rendre ces terres fertiles. Ils avaient fait, avec beaucoup d'adresse et de patience, des canaux artificiels qui distribuaient à leurs champs, d'une manière régulière, les eaux de ces torrents[1]. Ils amélioraient leur sol en y répandant la fiente des oiseaux de mer dont toutes les îles répandues le long de leurs côtes sont couvertes[2]. Dans le tableau d'une nation entièrement civilisée, ces pratiques attireraient à peine notre attention ou ne devraient être mentionnées que d'une manière superficielle; mais dans l'histoire du Nouveau-Monde, où nous ne trouvons que des hommes dépourvus de prévoyance, elles sont dignes d'être remarquées comme des preuves frappantes d'art et d'industrie. L'usage

(1) Zarate, *lib. I, cap.* 4. Vega, *lib. V, cap.* 1 et 24.

(2) Acosta, *lib. IV, cap.* 37. Vega, *lib. V, cap.* 3. Voyez la note 61.

de la charrue était à la vérité inconnu aux Péruviens; ils travaillaient la terre avec une espèce de bêche faite d'un bois dur[1]. Ce travail n'était pas regardé comme assez humiliant pour être abandonné aux femmes seules; les hommes le partageaient avec elles, et même les enfants du soleil donnaient l'exemple, en cultivant de leurs propres mains un champ situé près de Cusco, et ils honoraient cette fonction en l'appelant leur triomphe sur la terre[2].

Leurs bâtiments.

La supériorité de l'industrie des Péruviens se montre encore dans la construction de leurs maisons et de leurs édifices publics. Dans les vastes plaines qui s'étendent le long de l'Océan Pacifique, où le climat est doux et le ciel toujours serein, leurs maisons étaient d'une bâtisse très légère, et cela devait être ainsi; mais dans les parties plus élevées où tombent les pluies, où il y a de la vicissitude dans les saisons, et où la rigueur du froid se fait sentir, elles étaient construites avec une plus grande solidité. Leur forme était généralement carrée; les murailles, d'environ huit pieds de haut, étaient faites de briques durcies au soleil; elles étaient sans fenêtres; la porte en était basse et étroite. Toute simple que paraît cette construction, et tout grossiers qu'en étaient les matériaux, les édifices

(1) Zarate, *lib. I*, *cap.* 8.

(2) Vega, *lib. V*, *cap.* 2.

étaient si solides que plusieurs subsistent encore aujourd'hui, long-temps après que tous les monuments qui auraient pu nous donner une idée de l'état civil des autres nations de l'Amérique ont disparu de la surface de la terre. C'est surtout dans les temples consacrés au soleil et dans les palais de leurs monarques, que les Péruviens déployaient toute leur industrie. Les descriptions que nous ont laissées de ces édifices les écrivains espagnols qui les ont vus lorsqu'ils étaient encore presque entiers, pourraient être regardées comme fort exagérées, si les ruines encore subsistantes ne garantissaient la vérité de leurs relations. On trouve dans toutes les provinces de l'empire des restes des édifices sacrés et des palais des incas, et leur nombre seul prouve qu'ils sont l'ouvrage d'une nation puissante, qui doit avoir subsisté pendant un assez long période, dans un état de civilisation assez avancé. Ils sont de différentes grandeurs, quelques-uns d'une étendue médiocre, plusieurs immenses, se ressemblant tous par leur solidité ainsi que par le style de leur architecture. Le temple de Pachacamac, avec le palais de l'incas et une forteresse, formaient ensemble une grande fabrique de plus d'une demi-lieue de circuit. La construction de cet immense édifice est d'un goût singulier, ainsi que tous les autres ouvrages des Péruviens. Comme ils ignoraient l'usage de la poulie et des autres puis-

sances mécaniques, et qu'ils ne pouvaient élever à une grande hauteur les grosses pierres qu'ils employaient, les murailles de cet édifice, qui paraît être le plus grand effort de leur industrie, n'ont pas plus de douze pieds de hauteur au-dessus du sol. Quoiqu'ils n'eussent découvert l'usage ni du mortier ni d'aucune autre espèce de ciment, les briques et les pierres y sont si bien unies qu'à peine peut-on distinguer les jointures[1]. Les appartements, autant qu'on peut juger de leur distribution par les ruines qui subsistent encore, étaient mal disposés et offraient peu de commodités. Il n'y avait pas une seule fenêtre dans tout l'édifice, et on n'y recevait la lumière que par la porte; de sorte que les plus grandes pièces devaient être absolument obscures, à moins qu'on ne les éclairât par quelque autre moyen. Mais ces imperfections, et d'autres qu'on pourrait indiquer dans les monuments de l'architecture des Péruviens, n'empêchent pas qu'on ne doive les regarder comme des efforts étonnants d'industrie chez un peuple qui ignorait l'usage du fer, et comme une preuve de la puissance de leurs anciens rois.

Chemins.

Ce n'étaient pourtant pas encore les ouvrages les plus beaux et les plus utiles des incas. Les deux grandes routes de Cusco à Quito, qui avaient plus de cinq cents lieues de long, méritent de plus grands

(1) Voyez les notes 62 et 63.

éloges. L'une traversait les parties intérieures et montueuses du pays, l'autre les plaines qui s'étendent le long de la mer. Les premiers historiens du Pérou qui virent ces routes en parlent avec tant d'admiration et d'étonnement, et ont été si bien secondés par les pompeuses descriptions des écrivains plus récents qui ont été conduits par quelque système à vanter les Américains, qu'on serait tenté de comparer ces travaux des incas aux anciens chemins militaires qui subsistent encore comme des monuments de la puissance romaine. Dans un pays où il n'y avait aucun animal domestique que le llamma qui n'était jamais employé comme bête de trait et rarement pour porter des fardeaux, et où les chemins un peu montueux n'étaient guère fréquentés que par les hommes, il ne fallait ni beaucoup d'industrie ni de grands travaux pour faire des routes. Les chemins du Pérou n'avaient que quinze pieds de largeur[1], et, dans beaucoup d'endroits, ils étaient faits avec si peu de solidité que le temps a effacé toutes les traces de leur direction. Dans les parties basses on n'avait presque fait autre chose que de planter des arbres ou des bornes pour indiquer la véritable route aux voyageurs. C'était une tâche plus difficile d'ouvrir des sentiers dans les montagnes. On avait aplani quelques hauteurs et comblé quelques vallons, et, pour conserver la

(1) Cieça, *cap.* 60. Voyez la note 64.

route, on l'avait fortifiée des deux côtés d'un banc de gazon. De distance en distance on y trouvait des *tambos* ou magasins pour l'incas et sa suite lorsqu'il voyageait dans ses domaines. Cette route, faite dans des parties du pays plus hautes et moins praticables, avait été construite plus solidement, et, quoique, par la négligence des Espagnols pour tout ce qui n'était pas relatif à l'exploitation des mines, on n'ait rien fait pour l'entretenir, on peut encore la reconnaître partout[1]. Telle était la célèbre route des incas, dont la description, dépouillée de toutes les exagérations et reduite à ce qu'on ne peut révoquer en doute, nous présente encore une preuve incontestable d'un grand progrès dans les arts et dans la civilisation. Les peuplades sauvages de l'Amérique n'ont jamais eu l'idée de former des communications entre les parties éloignées des pays qu'elles habitaient; les Mexicains l'avaient à peine entrevue, et l'on sait que dans les états les plus civilisés de l'Europe, ce n'est qu'après avoir déjà acquis beaucoup d'autres connaissances que les gouvernements se sont occupés d'une manière un peu suivie des moyens de faciliter le commerce par la construction des chemins.

Ponts. En faisant des chemins, les Péruviens furent

(1) Xerès, *p.* 189, 191. Zarate, *lib. I, cap.* 13, 14. Vega, *lib. IX, cap.* 13. Bouguer, *Voyage, p.* 105. Ulloa, *Entretenimientos, p.* 365. Voyez la note 64 déjà citée.

conduits à procurer à leur pays un autre avantage également inconnu au reste de l'Amérique. La route des incas, dans sa direction du sud au nord, était coupée par tous les torrents qui sortent des Andes pour se jeter dans l'Océan-Occidental. Leur rapidité, ainsi que la fréquence et la violence des inondations qu'ils occasionnent, en rendaient la navigation impossible. Il fallait donc trouver quelque expédient pour les passer. Les Péruviens, ignorant l'art de faire des voûtes, et ne sachant pas travailler les bois, ne pouvaient construire ni ponts de pierre, ni ponts de bois. La nécessité, mère de l'invention, leur suggéra un moyen de suppléer à ce défaut. Ils faisaient des câbles d'une grande force en entrelaçant ensemble l'osier et les lianes, dont leur pays abonde. On tendait d'un bord à l'autre six de ces câbles parallèles entre eux, et fortement attachés par chaque bout. On les liait ensemble par d'autres cordages plus petits, assez rapprochés pour former en une seule pièce une sorte de filet qui, étant couvert de branches d'arbre et ensuite de terre, faisait un pont qu'on pouvait passer avec assez de sécurité[1]. Il y avait des personnes établies à chaque pont pour les entretenir et aider les passagers[2]. Dans les pays plats où les rivières devenaient plus profondes et

(1) Voyez la note 65.

(2) Sancho, *ap.* Ramus. III, 376. B. Zarate, *lib. I, cap.* 14. Vega, *lib. III, cap.* 7, 8. Herrera, *Decad. V, lib. IV, cap.* 3, 4.

plus larges, et avaient un cours moins rapide, on les passait dans des *balzas*, espèce de radeaux que les Péruviens construisaient et conduisaient avec une adresse qui prouve encore leur supériorité sur les autres peuples de l'Amérique. Toute l'industrie de ceux-ci se bornait à l'usage de la rame. Les Péruviens avaient osé mâter leurs petits bâtiments, et les conduire à la voile, de sorte que non-seulement ils savaient profiter du vent pour marcher avec plus de vitesse, mais ils pouvaient même virer de bord avec une grande célérité[1].

Leur manière de traiter la mine d'argent.

L'industrie des Péruviens n'était pas bornée aux objets essentiels d'utilité. Ils avaient fait quelques progrès dans des arts qu'on peut appeler de luxe. Ils possédaient les métaux précieux en plus grande abondance qu'aucune autre nation de l'Amérique. Ils recueillaient l'or, comme les Mexicains, dans le lit des rivières, ou en lavant les terres qui en contenaient des particules; mais pour se procurer l'argent ils avaient employé une industrie et une adresse assez remarquables. Ils ne connaissaient pas, il est vrai, l'art de creuser la terre à de grandes profondeurs pour pénétrer jusqu'aux richesses qu'elle cache dans son sein; mais ils ouvraient des cavernes sur les bords escarpés des rivières et dans les flancs des montagnes, et suivaient toutes les veines du métal qui ne se perdaient pas trop avant dans la

(1) Ulloa, *Voyage*, *I*, 167, *etc.*

terre. En d'autres endroits, où le métal était près de la surface, ils ouvraient la mine en-dessus sans creuser trop profondément, afin que les travailleurs pussent jeter le minerai sur les bords du trou ou le transmettre de main en main dans des paniers [1]. Ils avaient trouvé l'art de le fondre et de le purifier, soit par la simple application du feu, ou, quand il était trop réfractaire et mêlé de substances hétérogènes, en le traitant dans de petits fourneaux élevés et si artistement construits, que le courant d'air faisait la fonction de soufflet, machine qui leur était entièrement inconnue. Par ce moyen si simple la mine la plus rebelle était fondue avec tant de facilité que l'argent était assez commun au Pérou pour qu'on en fît des ustensiles et des vases destinés aux usages ordinaires [2]. On prétend que plusieurs de ces ustensiles étaient aussi précieux par le travail que par la matière ; mais, comme les conquérants de l'Amérique ne connaissaient bien que la valeur du métal, et ne s'occupaient guère des formes que l'art peut lui donner, dans le partage du butin on ne tint compte que du poids et du degré de finesse, et presque tout fut fondu.

Autres ouvrages de leurs arts.

On a vanté aussi leur adresse dans d'autres ouvrages de pure curiosité ou d'ornements, dont la

(1) Ramusio, III, 414, *A*.

(2) Acosta, *lib. IV, cap.* 4, 5. Vega, *p.* 1, *lib. VIII, cap.* 25. Ulloa, *Entreten.*, *p.* 258.

plus grande partie a été trouvée dans les *guacas* ou élévations de terre dont ils couvraient les corps des morts. Ce sont des miroirs de diverses grandeurs, faits d'une pierre dure et rendue brillante par un très beau poli; des vases de terre de différentes formes, des haches et d'autres armes, des outils servant à leurs travaux, quelques-uns de silex, d'autres de cuivre durci par un procédé inconnu, de manière à pouvoir suppléer au fer dans plusieurs circonstances. Si l'usage de ces outils de cuivre eût été général chez les Péruviens, leurs progrès dans les arts les auraient rapprochés beaucoup des nations les plus éclairées; mais il paraît ou que le métal était rare, ou que l'opération par laquelle on le durcissait était difficile et longue; car ces outils étaient en très petit nombre, et si petits qu'ils ne pouvaient servir que pour les ouvrages les plus légers. Cependant on peut dire que c'est à cette découverte que les Péruviens ont dû leur supériorité sur les autres peuples de l'Amérique en différents arts[1]. On peut appliquer aux ouvrages des arts trouvés au Pérou la même observation que nous avons faite sur ceux des Mexicains. Les pièces qu'on voit en dépôt dans le cabinet du roi à Madrid et dans les collections formées en d'autres parties de l'Europe, sont plus admirées, d'après ce que j'ai lieu de croire, à raison

(1) Ulloa, *Voyage, tome I, p.* 381, *etc.* Idem, *Entreten.*, *page* 369, *etc.*

de l'adresse qu'il a fallu pour les exécuter avec des outils imparfaits, que pour leur élégance et leur délicatesse réelles; et les arts chez les Péruviens, quoique plus avancés que chez les autres Américains, étaient encore dans l'enfance.

Etat imparfait de leur civilisation.

Les faits que nous venons de rassembler paraissent indiquer de grands progrès chez cette nation. Il y en a cependant d'autres qui font penser que la civilisation y était encore à ses premiers pas. Dans tous les domaines des incas, Cusco était la seule ville qui méritât ce nom. Partout ailleurs le peuple vivait épars dans des habitations détachées, ou tout au plus rassemblé dans de petits villages[1]. Or, à moins que les hommes ne se réunissent en grand nombre, et ne se lient par une communication fréquente et continuelle, ils ne sentent jamais bien le besoin qu'ils ont les uns des autres; ils ne prennent jamais parfaitement l'esprit et les mœurs de la vie sociale. Dans un pays d'une étendue immense, où il n'y avait qu'une seule ville, les progrès de la civilisation et des arts ont dû être si lents et arrêtés par tant d'obstacles qu'il faut s'étonner plutôt de ce que les Péruviens se sont autant avancés que de voir qu'ils n'ont pas porté leurs pas plus loin.

Cusco était la seule ville.

Nulle séparation marquée entre les professions.

En conséquence de cet état d'union imparfaite, la séparation des professions au Pérou n'était pas à beaucoup près aussi complète que chez les Mexi-

(1) Zarate, *lib. I, cap.* 9. Herrera, *Decad. V, lib. VI, cap.* 4.

cains. Plus l'association des hommes entre eux est faible, plus leurs mœurs sont simples et leurs besoins en petit nombre. L'industrie, qui pourvoit aux usages communs de la vie, n'est pas alors assez délicate ni assez difficile à acquérir pour qu'il soit nécessaire de s'y former par une éducation suivie. Chaque Péruvien exerçait indistinctement toutes les professions. Il n'y avait que les artistes occupés aux ouvrages les plus recherchés qui formassent un ordre séparé et distingué des autres citoyens[1].

Peu de commerce.

Le défaut de villes dans le Pérou produisait un autre effet. Il y avait peu de relations commerciales entre les parties de ce grand empire. La grande activité du commerce est de la même époque que la formation des cités. Aussitôt que les membres d'une société se rassemblent en grand nombre en un même lieu, les opérations de la communauté prennent plus de vigueur. Les citoyens des villes commencent à dépendre, pour leur subsistance, du travail des cultivateurs. Ceux-ci reçoivent des villes quelque équivalent de leurs denrées. Le commerce s'établit entre eux, et les productions des arts s'échangent régulièrement pour celles de l'agriculture. Les villes du Mexique avaient des marchés réglés, et tous les objets des desirs et des besoins des hommes y étaient en même temps les objets du commerce. Mais au

(1) Acosta, *lib. VI, cap.* 15. Vega, *lib. V, cap.* 9. Herrera, *Decad. V, lib. IV, cap.* 4.

Pérou, par suite de la division singulière de la propriété, et de la manière dont le peuple était établi, il n'existait presque aucune espèce de commerce entre les différentes provinces, et la communauté connaissait moins cette communication active entre tous ses membres[1], qui est en même temps le lien de leur union et l'aiguillon qui les presse dans leur marche vers la civilisation.

Les Péruviens peu propres à la guerre.

Les Péruviens manquaient absolument du courage guerrier, défaut aussi remarquable en eux qu'il leur devint funeste[2]. La plus grande partie des nations grossières de l'Amérique résistèrent aux Espagnols avec un courage féroce et indomptable, quoiqu'avec peu de conduite et de succès. Les Mexicains défendirent leur liberté avec beaucoup de persévérance, et ne furent soumis qu'avec beaucoup de peine. Les Péruviens, subjugués tout d'un coup et presque sans résistance, perdirent, par leur timidité, les occasions les plus favorables de recouvrer leur liberté et d'exterminer leurs oppresseurs. Quoique leur tradition nous présente tous les incas comme des princes guerriers, souvent à la tête d'armées conquérantes et victorieuses, on trouve peu de traces de cet esprit militaire dans leurs opérations postérieures à l'invasion des Espagnols. Peut-être leurs institutions,

(1) Vega, *lib. VI, cap.* 8.

(2) Xerès, 190. Sancho, *ap.* Ramus. III, 372. Herrera, *Decad. V, lib. I, cap.* 3.

en adoucissant leurs mœurs, leur donnaient-elles cette mollesse indigne de l'homme; peut-être la douceur de leur climat énervait-elle leur constitution physique. Peut-être aussi quelque principe de leur gouvernement, que nous ne connaissons pas, était-il la cause de cette faiblesse politique. Quoi qu'il en soit, le fait est certain, et il n'y a pas dans l'histoire un seul exemple d'un peuple si peu avancé en civilisation, si destitué de tout art et de tout courage militaire. Leur postérité conserve le même caractère. Les Indiens du Pérou sont encore en ce moment le peuple de l'Amérique le plus asservi et le plus familiarisé avec le joug. Enervés par une vie sans activité, ils paraissent incapables de toute action vigoureuse.

A ces vices de leur état politique se joignent quelques faits détachés, conservés par les historiens espagnols, qui montrent encore des traces frappantes de barbarie dans les mœurs. Les Péruviens avaient la même coutume que nous avons vue parmi les nations sauvages de l'Amérique. A la mort de l'incas et d'autres grands personnages, on égorgeait un grand nombre de leurs domestiques et on les enterrait autour de leur guaca, afin que le prince ou le grand pussent paraître dans l'autre monde avec la même dignité et y être servis avec le même respect. A la mort d'Huana Capac, le plus puissant de leurs monarques, plus de mille victimes furent im-

molées sur sa tombe [1]. En un autre point, les Péruviens paraissent avoir été plus grossiers que les nations les plus sauvages ; quoiqu'ils connussent l'usage du feu et qu'ils s'en servissent à préparer le maïs et d'autres végétaux pour leur nourriture, ils mangeaient la viande et le poisson entièrement crus, et étonnèrent les Espagnols par cette pratique si contraire aux idées de tous les peuples civilisés [2].

Autres domaines de l'Espagne en Amérique.

Quoique le Mexique et le Pérou soient parmi les possessions de l'Espagne au Nouveau-Monde celles qui, à raison de leur état ancien et présent, ont attiré davantage l'attention de l'Europe, elle y possède d'autres domaines importants, soit par leur étendue, soit par leur produit. L'Espagne devint maîtresse de la plupart de ces établissements pendant la première moitié du seizième siècle, et dut ses conquêtes à des aventuriers particuliers qui armaient, soit à Saint-Domingue, soit dans la Vieille-Espagne. Si nous voulions suivre chacun de ces chefs dans ses expéditions, nous retrouverions le même courage, la même ardeur, la même persévérance, la même avidité, la même constance à supporter toutes les fatigues et à vaincre tous les obstacles, qui distinguèrent les Espagnols dans leurs grandes conquêtes en Amérique. Mais, au lieu

(1) Acosta, *lib. V, cap.* 7.

(2) Xerès, *p.* 190. Sancho, *ap.* Ramus. III, *p.* 372. C. Herrera, *Decad. V, lib. I, cap.* 3.

d'entrer dans un détail qui ne présenterait presque qu'une répétition des faits que nous avons déjà rapportés, je me contenterai de jeter un coup d'œil sur les autres provinces espagnoles de l'Amérique dont je n'ai pas encore parlé, et de donner à mes lecteurs quelque idée de leur grandeur, de leur fertilité et de leur opulence.

Provinces voisines du Mexique.

Je commence par les contrées voisines des deux grandes monarchies dont je viens de faire l'histoire, et je décrirai ensuite les autres possessions espagnoles en Amérique. La juridiction du vice-roi de la Nouvelle-Espagne s'étend sur diverses autres provinces qui n'étaient pas soumises à l'empire du Mexique. Celles de Cinaloa et de Sonora, qui s'étendent le long de la côte orientale de la mer Vermeille ou golfe de Californie, aussi bien que les immenses royaumes de la Nouvelle-Navarre [1] et du Nouveau-Mexique, à l'ouest et au nord, ne reconnaissaient point l'autorité de Montézuma, ni celle de ses prédécesseurs. Ces régions, aussi vastes que tout l'empire du Mexique, sont plus ou moins sou-

Cinaloa et Sonora.

(1) L'intendance de la Sonora comprenait les trois provinces de *Cinaloa* ou *Sinaloa*, d'*Hostimuri et de la Sonora* proprement dite. La première s'étend depuis le Rio del Rosario jusqu'au Rio del Fuerte; la seconde depuis cette dernière rivière jusqu'à celle de Mayo. La province *de la Sonora*, que d'anciennes cartes désignent aussi sous le nom de la *Nouvelle-Navarre*, *occupe toute l'extrémité septentrionale de cette intendance*. Ces indications, puisées dans l'*Essai politique sur la Nouvelle-Espagne*, de M. le baron de Humboldt, t. II, pag. 389, rectifient le passage de Robertson. (D. L. R.)

mises au joug espagnol. Elles occupent une des plus agréables parties de la zone tempérée. Leur sol est en général très fertile, et les productions du genre animal et végétal y sont excellentes. Elles ont toutes une communication avec l'Océan Pacifique ou avec le golfe du Mexique, et sont arrosées par des rivières qui les enrichissent et qui pourraient devenir d'un grand secours pour le commerce. Le nombre des Espagnols établis dans ces vastes régions est à la vérité extrêmement petit. On peut dire qu'ils les ont soumises, et qu'ils ne les ont pas occupées; mais si la population continue à augmenter dans leurs anciens établissements de l'Amérique, elle pourra se répandre peu à peu dans ces provinces, dont ils n'ont pas pu encore prendre véritablement possession.

Une circonstance peut contribuer à amener ce changement. On y a découvert des mines très riches, tant d'or que d'argent[1]. Si on les ouvre et qu'on les exploite avec quelque succès, la popula- Mines.

(1) Plusieurs géographes paraissent confondre le *Nouveau-Mexique* avec les *provincias internas,* dit M. le baron de Humboldt, *Essai politique sur la Nouv. Esp.*, t. II, pag. 400; ils en parlent comme d'un pays *riche en mines* et d'une vaste étendue. Le terrain fertile, mais dépeuplé, *est dépourvu,* à ce que l'on croit jusqu'ici, *de toutes richesses métalliques,* et s'étend le long du Rio del Norte, depuis le 31° jusqu'au 38° de latitude boréale. On lit dans un autre endroit de ce même ouvrage que dans la partie la plus septentrionale de l'intendance de la Sonora, les ravins et même les plaines contiennent de l'or de lavage disséminé dans les terrains d'alluvion. (D. L. R.)

tion s'y portera. Pour fournir aux besoins de cette multitude, la culture s'accroîtra, des artisans s'y établiront, l'industrie et la richesse commenceront à s'y montrer. Il y a plusieurs exemples de ces changements en différentes parties de l'Amérique, depuis qu'elles sont tombées sous la domination des Espagnols. Des villages populeux et de grandes villes se sont tout à coup élevés dans des lieux sauvages et inhabités. Le travail des mines n'est pas, à beaucoup près, l'objet le plus digne de fixer l'attention d'une société naissante; mais ce peut être un moyen d'y animer une activité utile et d'y augmenter la population. On a vu un exemple récent et singulier en ce genre, qui est encore peu connu en Europe, et qui, pouvant avoir des suites importantes, mérite notre attention. Les Espagnols établis dans les provinces de Cinaloa et de Sonora avaient été long-temps inquiétés par les incursions de quelques tribus sauvages d'Indiens qui les avoisinent. En 1765, les incursions devinrent si fréquentes et si meurtrières, que les habitants au désespoir s'adressèrent au marquis de Sainte-Croix, vice-roi du Mexique [1], pour obtenir de lui un corps de troupes qui pût les mettre en état de chasser ces terribles en-

Découverte récente et remarquable.

(1) M. de Humboldt l'appelle le marquis de Croix, et M. Warden, (*Art de vérifier les dates*, t. IX, p. 273.) d'après Lorenzana, don Carlos Francisa de Croix, marquis de Croix; suivant ce dernier écrivain, le marquis de Croix n'aurait pris possession de son gouvernement que le 25 août 1766. (D. L. R.)

nemis de leurs places de retraite dans les montagnes; mais le fisc était si épuisé par les grandes sommes qu'on en avait tirées pour soutenir la dernière guerre contre la Grande-Bretagne, qu'il ne fut pas possible au vice-roi de leur donner aucun secours. Ce qu'il ne pouvait pas par sa place, il l'exécuta par le crédit que lui donnaient ses vertus. Il engagea des négociants à avancer environ deux cent mille pesos pour fournir aux frais de l'expédition. On la confia à un bon officier : on employa trois années à poursuivre les sauvages dans des montagnes et des défilés presque impraticables; enfin elle se termina en 1771 par l'entière soumission des Indiens, qui cessèrent d'être la terreur des deux provinces qu'ils dévastaient. Dans le cours de cette entreprise, les Espagnols traversèrent des contrées où il ne paraît pas qu'ils eussent pénétré auparavant, et découvrirent des mines tellement riches qu'elles excitèrent l'étonnement même des hommes qui connaissaient les richesses renfermées dans les montagnes du Nouveau-Monde. A Cineguilla, dans la province de Sonora, ils entrèrent dans une plaine de quatorze lieues d'étendue, où ils trouvèrent l'or en grains à la profondeur seulement de seize pouces et en morceaux si considérables que quelques-uns pesaient jusqu'à neuf marcs, et en si grande quantité qu'en peu de temps un petit nombre de travailleurs en recueillit mille

marcs, sans prendre la peine de laver les terres qui les contenaient, et qui paraissaient si riches que des personnes intelligentes estimaient qu'il y avait pour un million de pesos de métal fin. Avant la fin de l'année 1771, il s'établit à Cineguilla, sous l'autorité de quelques magistrats et la conduite de quelques ecclésiastiques, environ deux mille personnes; et, comme on a découvert plusieurs autres mines aussi riches que celles de Cineguilla, tant dans Sonora que dans Cinaloa[1], il est probable que ces provinces, jusqu'à présent négligées et peu habitées, pourront égaler bientôt en valeur et en population les autres possessions des Espagnols dans quelque partie de l'Amérique que ce soit[2].

Effets qu'elle peut avoir.

Californie. Son état.

La Californie, péninsule située de l'autre côté de la mer Vermeille, semble avoir été moins connue des anciens Mexicains que les provinces dont je viens de parler. Elle fut découverte par Cortez dans l'année 1536[3] (*tom.* III, *pag.* 102). Pendant long-temps elle fut si peu fréquentée qu'on ignorait jusqu'à sa forme, et que dans plusieurs cartes elle était représentée comme une île[4]. Quoique le climat de ce pays

(1) Voyez la note 66.

(2) L'intendance de la Sonora renfermait sept *diputaciones de mineria* ou arrondissements, qui sont ceux *d'Alamos*, *Copala*, *Cosala*, *San-Francisco*, *Xavier de la Huerta*, *Guadalupe de la Puerta*, *Santissima Trinidad de Pena Blanca*, et *San Francisco Xavier de Alisas*, divisés en soixante-huit *reales*, ou endroits environnés de mines. Voyez *l'Essai politique sur la Nouvelle Espagne*, t. III, p. 319. (D. L. R.)

(3) Voyez la note 11 déjà citée. (4) Voyez la note 67.

semble devoir être excellent, si l'on en juge par sa situation, les Espagnols ont peu réussi à y former des établissements. Vers la fin du dernier siècle, les Jésuites, auxquels on doit savoir un gré infini pour avoir exploré ce pays si négligé, et pour en avoir civilisé les sauvages habitants, acquirent insensiblement sur eux une autorité aussi absolue que celle qu'ils avaient sur les peuples du Paraguay, et ils travaillèrent à y introduire la même police et à y gouverner les Indiens par les mêmes maximes. Pour empêcher la cour d'Espagne de concevoir quelque jalousie de leurs opérations, ils avaient eu grand soin de donner une très mauvaise idée du pays[1]. Selon eux, le climat en était si malsain et le sol si stérile que le seul zèle de la conversion des Indiens avait pu déterminer les missionnaires à s'y établir[2]. Plusieurs bons citoyens s'étaient efforcés de détromper leur souverain en montrant la Californie sous un point de vue très différent, et ils n'y avaient pas réussi. Enfin, lorsque la société fut chassée de tous les domaines d'Espagne, la cour de Madrid, se défiant autant des Jésuites qu'elle avait eu jusque là de confiance aveugle en eux, envoya D. Joseph Galvez, que ses talents ont depuis élevé au ministère des Indes, pour visiter cette péninsule. Il en rendit un

(1) Le reproche que Robertson fait ici aux jésuites en s'appuyant de l'autorité de Venegas, est réfuté par M. le baron de Humboldt dans son *Essai politique sur la Nouvelle Espagne*. Voyez la note 68. (D. L. R.)

(2) Venegas, *Hist. de la Californie*, *I*, 26.

compte très favorable. Il reconnut que la pêche des perles sur la côte pouvait être très avantageuse, et y découvrit des mines d'or qui promettaient beaucoup [1]. La Californie étant très voisine de Cinaloa et de Sonora, il est probable que, si la population de ces provinces s'augmente suivant les conjectures que nous venons d'exposer, elle pourra s'étendre dans la péninsule, qui ne sera plus comptée alors parmi les possessions inutiles et désertes des Espagnols en Amérique.

Yucatan et pays de Honduras.

A l'est de Mexico, le Yucatan [2] et le pays de Honduras [3] sont compris dans le gouvernement de la Nouvelle-Espagne, quoique anciennement il ne paraisse pas qu'ils aient fait partie de l'empire du Mexique. Ces grandes provinces s'étendent depuis la baie de Campêche jusque par-delà le cap Gracias à Dios. Elles ne tirent pas leur valeur, comme les autres provinces espagnoles du Nouveau-Monde, de la fertilité de leur sol ou de la richesse de leurs mines; mais elles donnent en plus grande abondance qu'aucune autre partie de l'Amérique le bois de teinture qui est si supérieur à toutes les autres matières employées dans les procédés de cet art, et dont la con-

(1) Lorenzana, 349, 350. Voy. la note 68, déjà citée.

(2) Le nom de *Nouvelle-Espagne* ne fut d'abord donné en 1518 qu'à la province de Yucatan, qui forma depuis l'intendance de Merida, et qui avait, suivant M. de Humboldt, une étendue de cinq mille neuf cent soixante-dix-sept lieues carrées. (D. L. R.)

(3) Le pays de Honduras s'étend depuis la province de Verapaz jusqu'à celle de Nicaragua ; les Anglais y ont formé des établissements qui les rendent maîtres du pays. (D. L. R.)

sommation est immense en Europe et forme l'objet d'un très grand commerce. Pendant un long période aucune nation européenne n'a mis le pied dans ces provinces et n'a tenté de partager ce commerce avec les Espagnols. Mais, après la conquête de la Jamaïque par les Anglais, les Espagnols s'aperçurent bientôt qu'ils avaient près d'eux de redoutables voisins. Un des premiers objets qui tentèrent les Anglais fut le grand profit du commerce de bois de teinture et la facilité d'en enlever quelque partie aux Espagnols. Quelques aventuriers de la Jamaïque firent une première tentative au cap Catoche, situé au sud-est [1] du Yucatan, et firent un grand profit en y coupant des bois. Lorsque les arbres les plus proches de la côte furent abattus, ils se portèrent à l'île de Trist, dans la baie de Campêche; et enfin ils ont placé leur principal établissement dans la baie de Honduras. Les Espagnols, alarmés de ces envahissements, essayèrent d'abord par des négociations, ensuite par des remontrances, et enfin à force ouverte, d'empêcher les Anglais de mettre le pied dans cette partie du continent de l'Amérique; mais, après avoir lutté pendant plus d'un siècle, les revers de l'Espagne, dans la dernière guerre, ont arraché à la cour de Madrid un consentement à ce que ces étrangers s'établissent au milieu de ses possessions [2]. Les Espa-

Affaiblissement du commerce des Espagnols dans ce pays.

(1) Ce cap est au nord-est du Yucatan (D. L. R.)
(2) Traité de Paris, art. XVIII.

gnols ont ressenti tant de peine à se voir forcés de faire cette humiliante concession, qu'ils ont cherché et trouvé un moyen de la rendre inutile aux Anglais, qui leur a mieux réussi que la négociation et la force. Le bois de teinture de la côte occidentale du Yucatan, où le sol est plus sec, est bien supérieur à celui des terrains marécageux où les Anglais sont établis. En encourageant la coupe chez eux et en supprimant les droits que cette matière payait en Espagne[1], ils ont donné une si grande activité à cette branche de commerce que le bois que les Anglais portent au marché est tellement tombé de prix, que leur commerce dans la baie de Honduras a déchu graduellement[2] depuis l'époque même où il a reçu une sanction légale par l'accord des deux cours. Il est même probable qu'il sera bientôt abandonné[3] et que les provinces du Yucatan et de Honduras deviendront bientôt des possessions fort importantes pour l'Espagne.

Costa-Rica et Veragua.

Plus loin, à l'est[4] du pays de Honduras, sont situées les deux provinces de Costa-Rica et de Veragua, qui dépendent encore de la vice-royauté de la

(1) *Real Cedula,* Campomanes, III, 145.

(2) Voyez la note 69.

(3) Ce que prévoyait Robertson n'est pas arrivé, et les Anglais continuent de garder la possession de la partie du Yucatan, située au sud de la rivière Hondoez, qui porte le nom de *Yucatan anglais.* Ils y ont bâti la ville de *Balise,* où réside un *roi* indien titulaire, qui reçoit un brevet de nomination du gouvernement de la Jamaïque; et ils ont établi de petites colonies dans les îles de Rattan, Turnef et autres du golfe de Honduras. (D. L. R.)

(4) Ces provinces sont au sud-est. (D. L. R.)

Nouvelle-Espagne; mais toutes deux ont été si fort négligées par les Espagnols et paraissent avoir si peu de valeur [1] qu'elles ne méritent guère notre attention.

La province la plus importante qui dépende de la vice-royauté du Pérou est le Chili. Les incas avaient établi leur domination dans quelques-uns de ses districts méridionaux [2]; mais dans la plus grande partie du pays le courage des naturels les avait maintenus dans l'indépendance. Les Espagnols, attirés par la renommée de son opulence, tentèrent de bonne heure d'en faire la conquête sous les ordres de Diego Almagro. Après sa mort, Pedro de Valdivia reprit ce projet. Ils trouvèrent l'un et l'autre une vigoureuse opposition. Le premier abandonna son entreprise, comme je l'ai dit plus haut [3]; le dernier, après avoir déployé un grand courage et des talents militaires, périt avec un corps considérable de troupes qui était Le Chili.

(1) La province de Costa-Rica, la plus orientale et en même temps la plus méridionale du Guatimala, est un pays généralement montagneux. Elle n'a pas, il est vrai, de mines très productives, quoiqu'il y en existe d'or, d'argent et de cuivre; mais elle est riche en superbe bois de construction et en excellents pâturages; et elle produit du cacao, du tabac, et d'autres denrées des climats chauds. Elle ne mérite cependant pas le nom que les Espagnols de Panama, qui la découvrirent en 1522, lui donnèrent à cause des riches présents en or et en argent qu'ils reçurent des indigènes, car c'est la province la moins commerçante, et la plus pauvre du Guatimala. Sa population n'est évaluée qu'à 30,000 habitants. La province de Veragua a également de belles forêts et des pâturages. (D. L. R.)

(2) Les Péruviens avaient conquis la partie septentrionale du Chili, et non les districts méridionaux, ainsi que le dit Robertson. Voyez la note 70. (D. L. R.)

(3) Liv. VI, p. 165.

sous ses ordres. La bravoure et l'habileté de François de Villagra, son lieutenant, continrent les Indiens, et sauvèrent le reste des Espagnols. Peu à peu toute la plaine le long de la côte fut soumise. Les parties montagneuses sont encore occupées par les Puelches, les Araucos et d'autres tribus indiennes, dont le voisinage est toujours redoutable aux Espagnols, qui, depuis deux siècles, sont obligés de soutenir avec ces peuples une guerre presque continuelle, interrompue seulement par quelques intervalles d'une paix mal assurée.

Beauté du climat et bonté du sol.

La partie du Chili qui peut être regardée comme une province espagnole s'étend sur une assez petite largeur le long de la côte, depuis le désert d'Atacamas jusqu'à l'île de Chiloë, sur plus de neuf cents milles de long. Ce climat est le plus délicieux de l'Amérique; peut-être en est-il peu dans le monde entier qu'on puisse lui comparer. Quoique voisin de la zone torride, on n'y éprouve jamais d'excessives chaleurs, parce que les Andes lui servent d'abri à l'est, et qu'il est constamment rafraîchi à l'ouest par des brises de mer. La température de l'air y est si douce et si égale que les Espagnols la préfèrent à celle des provinces du midi de l'Espagne. La fertilité du sol répond à la douceur du climat, et le rend propre à recevoir et à nourrir toutes les productions de l'Europe. Les plus précieuses, celles qui donnent le blé, le vin et l'huile, abondent au Chili comme si elles y étaient naturelles. Tous les fruits qu'on y a portés

de notre continent y arrivent à une parfaite maturité. Les animaux de notre hémisphère s'y multiplient, et leurs races s'y perfectionnent. Les bêtes à cornes y sont plus belles qu'en Espagne. Les chevaux du Chili sont plus beaux et ont plus de vivacité que les fameux andaloux dont ils descendent. La nature ne s'y est pas bornée à enrichir la surface de la terre; elle a caché des trésors dans ses entrailles. On a découvert en différents endroits des mines très riches d'or, d'argent, de cuivre et de plomb[1].

Causes qui ont fait négliger le Chili par les Espagnols.

Il semble qu'un pays si favorisé de la nature aurait dû être un établissement préféré et l'objet particulier des soins du gouvernement espagnol : le contraire est arrivé. Une grande partie du Chili est restée déserte. Il n'y a pas en tout plus de quatre-vingt mille blancs et environ trois fois autant de nègres et de métis[2]. Le sol le plus fertile de l'Amérique demeure sans culture, et ses mines les plus riches ne sont

(1) Il y a aussi des *mines de fer* dans les provinces de Coquimbo, de Copiapo, d'Aconcagua et de Huilquiléma, et des *mines* de charbon de terre à Talcahuano. M. de Humboldt porte le produit annuel des mines d'or et d'argent du Chili, tel qu'il était au commencement du 19e siècle, à 2,807 kilog. d'or, et à 6,827 kilogr. d'argent, dont la valeur totale était de 10,300,000 fr. En 1821, don Mannuel de Salas, cité par M. Caldcleugh, n'évaluait ce produit annuel qu'à 7,500,000 f. Suivant un dicton du pays rapporté par le capitaine Basill Hall, on s'enrichit par les mines de cuivre, tandis qu'on s'appauvrit par les mines d'or, et qu'on se tire à peu près d'affaire par les mines d'argent. (D.L.R.)

(2) Suivant M. Miers, le Chili, contrée longue et étroite, aurait aujourdhui 560,000 habitants sur une superficie de 66,960 milles carrés D'après le *Dictionnaire géographique universel*, le Chili, en y com-

point exploitées. Quelque étrange que cette négligence puisse paraître, on peut en assigner les causes. Tout le commerce de l'Espagne avec ses colonies de la mer du Sud ne s'est fait pendant deux siècles que par la flotte qui se rend annuellement à Porto-Bello. Toutes les productions des colonies étaient embarquées dans les ports de Callao ou d'Arica au Pérou, et envoyées à Panama, d'où elles étaient transportées par terre au travers de l'isthme. Toutes les marchandises qu'elles recevaient de la métropole leur étaient portées de Panama, et débarquées dans les mêmes ports du Pérou. Ainsi les importations au Chili, de même que les exportations de ce pays, passaient par les mains des commerçants du Pérou. Ceux-ci faisaient un double profit, et dans les deux cas les habitants du Chili étaient dans leur dépendance, sans commerce direct avec l'Espagne, et à la merci d'une autre colonie pour fournir à leurs besoins aussi bien que pour vendre leurs

prenant tout le pays des Araucaniens, (les *Araucos* de Robertson) quoique le peuple ne reconnût pas la domination de l'Espagne, et l'archipel de Chiloé, aurait vingt-un mille trois cents lieues carrées de superficie, tandis qu'il n'aurait que quinze mille deux cents lieues, en en retranchant le pays des Araucaniens et en le bornant au Biobio vers 37° de latitude. Sa largeur varie; mais elle est généralement de cinquante lieues. La population du Chili, proprement dit, est évaluée de 600,000 à 800,000 habitants par M. Caldcleugh. Suivant Schmidt Meyer, elle ne serait que de 400,000 habitants; enfin M. de Humboldt, *Voy. aux régions équinox.* t. III, liv. IX, p. 64, donne à ce pays une superficie de 12,400 lieues carrées de 20 au degré, et une population de 1,000,000 habitants. (D. L. R.)

productions. Avec de tels obstacles et la privation de tout encouragement, la population et l'industrie ne pouvaient faire aucun progrès. Mais aujourd'hui l'Espagne, par des raisons que j'exposerai plus bas, a adopté un nouveau système, et conduit son commerce avec ses colonies de la mer du Sud par des vaisseaux qui, doublant le cap Horn, établissent une liaison directe entre le Chili et la métropole. L'or, l'argent et les autres productions de cette province seront échangés dans ses propres ports pour les ouvrages des manufactures de l'Europe. Par là le Chili s'élèvera rapidement à l'importance que ses avantages naturels doivent lui donner parmi les établissements espagnols. Il peut fournir de grains le Pérou et les autres pays situés le long de l'Océan Pacifique. Il peut leur donner du vin, des bestiaux, des chevaux, du chanvre et beaucoup d'autres articles pour lesquels les provinces de la mer du Sud dépendent aujourd'hui de l'Europe. Quoique ce nouveau plan ne soit suivi que depuis un petit nombre d'années, les effets en sont déjà sensibles [1]. Si l'on s'y tient avec quelque fermeté pendant un demi-siècle, on peut prédire que la population, l'industrie et la richesse auront bientôt fait au Chili de grands progrès.

Raisons de croire que l'état de ce pays deviendra meilleur.

A l'est des Andes, les provinces du Tucuman et de Rio de la Plata bornent le Chili et dépendaient

Provinces du Tucuman et de Rio de la Plata.

(1) Campomanes, II, 157.

comme lui de la vice-royauté du Pérou [1]. Ces régions immenses s'étendent du nord au sud sur une longueur de plus de treize cents milles, et sur une largeur de plus de mille milles. Beaucoup de royaumes d'Europe n'ont pas tant d'étendue. On peut les diviser assez naturellement en deux parties, l'une au nord et l'autre au sud de la rivière de la Plata. La première comprend le Paraguay, les fameuses missions des Jésuites et quelques autres districts. Les bornes des possessions espagnoles et portugaises n'y sont pas encore bien déterminées, et ont été l'objet de disputes qui subsistent encore entre les deux cours. Il est probable que la contestation se décidera enfin, soit à l'amiable soit par les armes. Je traiterai pour cette raison de la partie du nord lorsque je ferai l'histoire de l'Amérique portugaise. Je me servirai alors de relations authentiques, tant espagnoles que portugaises, pour faire connaître à fond les opérations et les vues des Jésuites dans l'établissement de ce gouvernement singulier qui a si fort attiré l'attention de l'Europe, et qu'on a si mal connu. Je bornerai mes observations actuelles à la seconde division qui renferme les

Leur division.

(1) Ceci est un peu confus; il y avait entre le Tucuman et le Chili la province de Cuyo. En 1718, on annexa la vice-royauté de la Nouvelle-Grenade au royaume de Quito, qui fut détaché du Pérou; une seconde érection de cette nouvelle vice-royauté eut lieu en 1739; et en 1778, la province de Buénos-Ayres fut érigée en vice-royauté, ce qui diminua encore l'importance de la vice-royauté du Pérou, dont on détacha en outre la province de Potosi, etc. (D. L. R.)

gouvernements du Tucuman et de Buénos-Ayres.

Les Espagnols entrèrent dans cette partie de l'Amérique par la rivière de la Plata. Leurs premières tentatives pour s'y établir furent très malheureuses; mais ils ne se découragèrent point, soutenus d'abord par l'espoir de découvrir des mines dans l'intérieur du pays, et ensuite par la nécessité de l'occuper eux-mêmes pour empêcher les autres nations de s'y introduire et de pénétrer par là dans leurs riches possessions du Pérou. Ils n'y ont point fait d'autre établissement considérable que Buénos-Ayres. On n'y voit que quelques pauvres villages de deux ou trois cents habitants chacun, auxquels ils ont cherché à donner de l'importance en les appelant du nom de villes et en y érigeant des évêchés. Une circonstance qu'on n'avait pas prévue a contribué à rendre ce district intéressant malgré le défaut de population. La province de Tucuman, ainsi que le pays situé au sud de la Plata, au lieu d'être couverte de bois comme d'autres parties de l'Amérique, n'est qu'une vaste plaine sans un seul arbre [1]. Son sol est une couche profonde de terre franche et fertile, arrosée par un grand nombre de ruisseaux qui descendent des Andes, et couverte d'une verdure continuelle. Dans ces riches pâturages les chevaux et les autres bestiaux importés

Buénos-Ayres.

(1) Le Tucuman n'est pas dépourvu d'arbres, ainsi que l'avance Robertson. Voyez la note 71. (D. L. R.).

d'Europe par les Espagnols se sont multipliés à un degré presque incroyable. Cet avantage a mis les habitants en état d'entretenir un commerce lucratif, et avec le Pérou, qu'ils fournissent de bestiaux, de chevaux et de mules, et avec l'Europe, où ils portent une prodigieuse quantité de cuirs. Mais la situation de cette colonie, si propre à faire un commerce de contrebande, a été la principale source de sa prospérité. Tandis que la cour de Madrid suivait ses relations avec l'Amérique, d'après son ancien système, la rivière de la Plata était si écartée de la route suivie par les vaisseaux espagnols, que les interlopes pouvaient, presque sans risque d'être observés ou empêchés, y verser les ouvrages des fabriques d'Europe en assez grande quantité pour fournir au besoin de la colonie, et pour approvisionner aussi les parties orientales du Pérou. Lorsque les Portugais du Brésil étendirent leurs établissements jusque sur les bords de la rivière de la Plata, il s'ouvrit encore un nouveau canal, par lequel les marchandises prohibées purent s'introduire dans les colonies espagnoles avec encore plus d'abondance et de facilité. Ce commerce illégal, quoique funeste à la métropole, contribua à faire prospérer la colonie qui en retirait un avantage immédiat, et Buénos-Ayres devint par degrés une ville opulente et peuplée. Il est difficile de déterminer à présent avec quelque certitude quel sera l'effet

du changement de système de la cour d'Espagne, relativement à cette colonie et à l'administration de son commerce.

Autres territoires appartenants à l'Espagne.

Tous les autres territoires appartenants à l'Espagne dans le Nouveau-Monde, si l'on excepte les îles, sont compris sous deux grandes divisions. La première porte le nom de royaume de Terre-Ferme, et s'étend le long de l'Océan Atlantique depuis la frontière orientale de la Nouvelle-Espagne jusqu'à l'embouchure de l'Orénoque; la dernière s'appelle nouveau royaume de Grenade, et occupe les parties intérieures. Je terminerai ce livre par une description abrégée de ces deux pays.

Darien.

A l'est de Veragua, la dernière des provinces comprises, de ce côté, sous la vice-royauté du Mexique, est l'isthme de Darien. Quoique cette partie du continent de l'Amérique eût vu les premiers établissements des Espagnols, la population n'y avait fait aucun progrès. Comme le pays est extrêmement montagneux, que les pluies qui y règnent une grande partie de l'année le rendent très malsain, et qu'il ne contient aucune mine d'un produit considérable, il aurait été probablement abandonné sans la bonté du havre de Porto-Bello sur la mer Atlantique d'un côté, et sans le havre de Panama de l'autre. Ces deux ports ont été appelés les clés de la communication des deux mers, entre l'Espagne et ses plus riches colonies. Cet avantage a rendu Panama une

ville considérable et opulente. L'insalubrité de l'air a empêché Porto-Bello de s'accroître dans la même proportion. Comme le commerce de l'Espagne avec ses établissements de la mer du Sud est maintenant conduit par un autre canal, il est probable que Porto-Bello et Panama déclineront insensiblement, lorsque le commerce auquel ces deux villes doivent leur prospérité et même leur existence aura cessé de les alimenter et de les enrichir.

Carthagène et Sainte-Marthe.

Les provinces de Carthagène et de Sainte-Marthe sont à l'est de l'isthme de Darien. Le pays continue à être montagneux; mais les vallées y sont moins resserrées, bien arrosées et très fertiles. Pédro de Heredia le soumit à l'Espagne vers 1532. Il est mal peuplé et par conséquent mal cultivé. Il produit cependant beaucoup de drogues médicinales et quelques pierres précieuses, particulièrement des émeraudes; mais il tire surtout quelque importance du port de Carthagène, le meilleur et le mieux fortifié de tous ceux que l'Espagne possède en Amérique. Avec une situation si favorable, le commerce y a pris bientôt un grand accroissement. Dès 1544, Carthagène paraît avoir été une ville considérable. Mais lorsqu'elle fut choisie pour être le port où les galions abordaient à leur arrivée d'Europe, et le point de rendez-vous pour leur retour en Espagne, le commerce de ses habitants fut tellement favorisé par ces arrangements, qu'elle devint bientôt l'une des

villes les plus belles, les plus peuplées et les plus riches de l'Amérique. Il y a cependant lieu de croire qu'elle est arrivée à son plus haut période, et que le changement de système de la cour d'Espagne pour la conduite du commerce avec l'Amérique, en la privant de la visite des galions, la fera déchoir au moins temporairement. Mais les richesses qui y sont déjà rassemblées pourront trouver quelque nouvelle destination et prendre une route jusqu'à présent négligée. Son port est si sûr et si bien situé pour recevoir les marchandises d'Europe, ses négociants ont tellement l'habitude de les fournir à toutes les provinces adjacentes, qu'il est probable qu'elle retiendra encore cette branche de commerce, et qu'elle continuera à être une ville d'une grande importance.

La province contiguë à Sainte-Marthe, en allant à l'est, fut visitée pour la première fois dans l'année 1499 [1] par Alphonse d'Ojeda. Les Espagnols à leur débarquement, voyant quelques huttes que les Indiens avaient établies sur des pieux pour les élever au-dessus des eaux stagnantes qui couvraient la plaine, donnèrent au pays le nom de *Venezuela*, ou petite Venise, d'après leur penchant ordinaire à trouver des ressemblances entre ce qu'ils découvraient en Amérique et ce qu'ils connaissaient en Europe. Ils firent quelques tentatives pour s'y éta- Venezuela.

(1) Tom. I, p. 194.

blir, mais sans succès. Ils en devinrent enfin les maîtres par des moyens bien différents de ceux qui les ont mis en possession de leurs autres domaines du Nouveau-Monde. L'ambition de Charles V l'engagea souvent dans des projets si multipliés et si vastes que ses revenus ne suffisaient pas pour les dépenses de l'exécution. Parmi d'autres expédients qu'il employa pour y suppléer, il avait emprunté de grosses sommes des Velsers d'Augsbourg, qui étaient alors les plus riches négociants de l'Europe. Pour leur paiement, et peut-être pour en obtenir de nouveaux secours, il leur concéda la province de Venezuela pour la tenir en fief héréditaire de la couronne de Castille, à la condition qu'ils se rendraient maîtres du pays, et qu'ils y établiraient une colonie. On devait espérer que sous la direction de négociants aussi éclairés, un établissement serait formé sur des principes très différents de ceux qui avaient été adoptés par les Espagnols, qu'on y encouragerait davantage les progrès d'une industrie utile, sources véritables de l'opulence et de la prospérité d'un pays. Mais malheureusement ils confièrent l'exécution de leur plan à quelques-uns des soldats de fortune dont l'Allemagne était remplie au seizième siècle. Ces aventuriers, avides de s'enrichir, afin de pouvoir abandonner promptement un pays dont le séjour leur parut bientôt très désagréable, au lieu d'y établir une colonie pour culti-

ver et améliorer le sol, se répandirent dans les différents districts, afin d'y chercher des mines, pillant partout les Indiens avec la plus cruelle rapacité, et les accablant de travaux qu'ils ne pouvaient supporter. En peu d'années leurs exactions, plus atroces que celles des Espagnols eux-mêmes, désolèrent si complètement cette province qu'elle ne put plus leur fournir de subsistance, et que les Velsers furent forcés d'abandonner une propriété qui ne pouvait plus leur offrir aucun avantage [1]. Lorsque les restes malheureux des Allemands eurent quitté Venezuela, les Espagnols s'en remirent en possession; mais, malgré plusieurs avantages naturels à ce pays c'est encore un des établissements des Espagnols les plus languissants et les moins utiles à la nation.

Carracas et Cumana.

Les provinces de Carracas et de Cumana sont les dernières de cette côte qui appartiennent aux Espagnols. J'aurai occasion de décrire leur état et leurs productions lorsque je parlerai de l'établissement et des opérations de la compagnie qui a obtenu le privilége exclusif du commerce de ces deux colonies.

Nouveau royaume de Grenade.

Le nouveau royaume de Grenade est un pays tout-à-fait méditerranée, et d'une grande étendue. Les rois d'Espagne en sont devenus maîtres vers l'an 1536, par le courage et l'habileté de Sébas-

(1) D. Joseph Oviedo y Bagnos, *Hist. de la Conquista de Venezuela*, *p.* 2, *etc.*

tien de Benalcazar et de Gonzalez Ximenez de Quesada, deux des meilleurs officiers qui aient déployé leurs talents en Amérique. Le premier, qui commandait alors à Quito, l'attaqua par le sud ; le second y entra par Sainte-Marthe du côté du nord. Comme les Indiens de cette partie étaient plus éclairés qu'aucune des nations de l'Amérique, si l'on excepte les Mexicains et les Péruviens [1], ils se défendirent avec beaucoup de résolution et de conduite. Mais l'habileté et la constance de Benalcazar et de Quesada surmontèrent tous les obstacles et tous les dangers, et ajoutèrent cette conquête à toutes celles de l'Espagne dans la partie méridionale du Nouveau-Monde.

Le nouveau royaume de Grenade est si élevé au-dessus du niveau de la mer, que, quoiqu'il soit très voisin de la ligne, le climat en est fort tempéré [2]. Ses vallées ne le cèdent pas en fertilité aux meilleures terres des autres parties de l'Amérique, et dans les endroits élevés on trouve de l'or et des pierres précieuses de différentes espèces. L'or qu'on y recueille n'est pas enfoncé profondément dans la terre ; il est mêlé avec elle très près de la surface, et on l'en sépare facilement au moyen de lavages répétés. Cette opération s'exécute par des esclaves nègres ; car, quoique l'expérience ait prouvé que l'air froid des mines profondes leur est funeste, et qu'on ne puisse

(1) Voyez le livre quatrième.

(2) Voyez la note 72.

par cette raison les employer dans les mines d'argent, ils sont plus capables des autres espèces de travaux que les Américains. Les naturels du nouveau royaume de Grenade, se trouvant exempts de ce service pénible, qui a détruit si rapidement leur race dans les autres parties de l'Amérique, se sont fort multipliés. Quelques districts fournissent l'or avec une profusion non moins étonnante que la vallée de Cineguilla, dont j'ai parlé plus haut, et on le trouve souvent en *pepitas* ou en gros grains, ce qui prouve manifestement son extrême abondance. Sur une hauteur voisine de Pampelune, on a vu tel travailleur en recueillir en un jour la valeur de mille pesos[1]. Le dernier gouverneur de Santa-Fé a rapporté en Espagne un morceau d'or vierge massif estimé environ dix-huit mille cinq cents livres tournois. Ce morceau, peut-être le plus gros et le plus précieux qu'on ait jamais trouvé dans le Nouveau-Monde, est déposé en ce moment au cabinet royal de Madrid. Mais sans établir aucun calcul sur ces exemples extraordinaires, il est certain que la quantité d'or recueillie annuellement dans ce pays, particulièrement dans les provinces de Popayan et de Choco, est très considérable. Les villes du nouveau royaume de Grenade sont florissantes et peuplées, et la population s'y accroît en-

(1) Piedrahita, *Hist. del N. Reyno*, p. 481, manuscrit entre les mains de l'auteur.

core de jour en jour. La culture et l'industrie commencent à y être encouragées et à prospérer. Les produits des mines et d'autres marchandises sont portés à Carthagène par la grande rivière de Sainte-Madeleine, et fournissent à cette ville la matière d'un grand commerce. D'un autre côté, le nouveau royaume de Grenade communique avec l'Océan Atlantique par l'Orénoque. Mais le pays arrosé par cette rivière du côté de l'est est encore peu connu, et les Espagnols n'y ont qu'un très petit nombre d'établissements.

FIN DU LIVRE SEPTIÈME.

# NOTES

# ET ÉCLAIRCISSEMENTS.

Note 1, page 8.

Herrera et Solis croient que Velasquez fut encouragé à former cet armement contre Cortez, par les rapports qu'il reçut d'Espagne, touchant la réception des agents envoyés par la colonie de la Vera-Cruz, et par la chaleur avec laquelle Fonseca, évêque de Burgos, avait épousé ses intérêts et condamné les procédés de Cortez. *Herrera*, *Decad.* 2, *lib.* IX, *cap.* 18. *De Solis*, *lib.* IV, *cap.* 5. Mais l'ordre chronologique des événements réfute cette supposition. Portocarrero et Montejo mirent à la voile de la Vera-Cruz le 26 juillet 1519. *Herrera, Decad.* 2, *lib.* V, *cap.* 4. Ils débarquèrent à San-Lucar, en octobre, suivant Herrera, *ibid.* Mais P. Martyr, qui se trouvait à la cour dans ce temps-là, et qui communiquait jour par jour tous les événements de quelque importance à ses correspondants, parle pour la première fois le 1<sup>er</sup> décembre de l'arrivée de ces agents, comme d'un événement récent. *Epist.* 650. Tous les historiens s'accordent à dire que les agents de Cortez eurent leur première audience de l'empereur à Tordésillas, lorsqu'il se rendit dans cette ville pour y voir sa mère, en allant à Saint-Jacques de Compostelle. *Herrera, De-*

*cad.* 2, *lib.* V, *cap.* 4. *De Solis, lib.* IV, *cap.* 5. Mais l'empereur partit de Valladolid pour aller à Tordésillas le 11 mars 1520, et P. Martyr dit avoir vu alors les présents faits à Charles-Quint, *Epist.* 1, 665. L'armement commandé par Narvaez partit de Cuba en avril 1520. Il est donc clair que Velasquez n'a pu recevoir aucune nouvelle de ce qui s'était passé à cette entrevue à Tordésillas, avant ses préparatifs hostiles contre Cortez. Ses vrais motifs paraissent avoir été ceux dont j'ai parlé. La patente qui le nomme *adelantado* de la Nouvelle-Espagne, avec des pouvoirs aussi étendus, est datée du 13 novembre 1519. *Herrera, Decad.* 2, *lib.* III, *cap.* 11. Il a pu la recevoir vers le commencement de janvier. Gomara remarque que du moment qu'il eut reçu sa patente, il commença à équiper une flotte et à lever des troupes. *Cron. cap.* 96.

Note II, page 11.

Solis prétend que, comme Narvaez n'avait point d'interprètes, il ne pouvait avoir aucune communication avec les peuples des provinces, ni converser avec eux que par le moyen des signes, et qu'il lui était également impossible d'avoir quelque commerce avec Montézuma, *lib.* IV, *cap.* 7. Mais c'est d'après l'autorité de Cortez même que je rapporte toutes les particularités de la correspondance de Narvaez avec Montézuma, et avec ses sujets dans les provinces maritimes. *Relat. Ramus.* III, 244, *A C.* Cortez assure qu'il y avait une espèce de correspondance établie entre Narvaez et les Mexicains; mais il n'explique point de

quelle manière elle se faisait. B. Diaz supplée à ce défaut, en disant que les trois déserteurs qui avaient joint Narvaez lui servaient d'interprètes, étant assez instruits de la langue du pays, *cap.* 110. Il rapporte avec son exactitude ordinaire leurs noms et leurs caractères, et parle, *chap.* 122, de la manière dont ils furent punis de leur perfidie. Il y avait alors un an que les Espagnols demeuraient avec les Mexicains ; il n'était donc pas surprenant que quelques-uns d'entre eux eussent appris à parler la langue du pays, comme il y a lieu de le croire. *Herrera, Decad.* 2, *lib.* X, *cap.* 1. B. Diaz, qui en fut le témoin, et Herrera, le plus exact et le plus instruit des auteurs espagnols, s'accordent avec le récit que donne Cortez de la correspondance secrète avec Montézuma, *Decad.* 2, *lib.* IX, *cap.* 18, 19. Solis semble regarder comme un déshonneur pour Cortez, son héros, que Montézuma ait voulu s'engager dans une correspondance avec Narvaez. Il prétend que ce monarque avait pris une telle amitié pour les Espagnols, qu'il ne desirait point de les voir partir. Cette affection paraît peu croyable quand on pense à la manière indigne dont il avait été traité, et Solis même est obligé d'avouer qu'on doit la regarder comme un des miracles que Dieu a opérés pour faciliter la conquête du Nouveau-Monde, *lib.* IV, *cap.* 7. Ce qu'il y a de vrai, c'est que, malgré la crainte que Montézuma avait des Espagnols, il n'était pas moins impatient de recouvrer sa liberté.

Note III, page 29.

J'ai pris ces mots de l'histoire anonyme de l'établissement des Européens en Amérique, publiée par Dodsley, en 2 vol. *in*-8°, ouvrage d'un mérite si reconnu, que je ne crois pas qu'aucun écrivain de ce siècle puisse rougir de s'en avouer l'auteur.

Note IV, page 37.

Les historiens contemporains diffèrent considérablement sur le nombre des hommes que les Espagnols perdirent en cette occasion. Cortez, dans sa seconde lettre à l'empereur, dit qu'il n'y eut que cent cinquante hommes tués. *Relat. apud Ramus.* III, *pag.* 249, *A.* Mais son intérêt exigeait alors qu'il laissât ignorer à la cour d'Espagne toute la perte qu'il avait faite. Solis, toujours attentif à diminuer les échecs qu'essuyaient ses compatriotes, évalue cette perte à deux cents hommes, *lib.* IV, *cap.* 19. B. Diaz assure qu'ils perdirent huit cent soixante-dix hommes, et que quatre cent quarante seulement s'échappèrent de Mexico, *cap.* 128, *pag.* 108; *B.* Palafox, évêque de Los Angelès, qui paraît avoir porté un œil attentif sur les événements arrivés à ses compatriotes dans la Nouvelle-Espagne, confirme le récit que B. Diaz fait de la grandeur de leur perte. *Virtudes del Indio*, *pag.* 22. Gomara évalue cette perte à quatre cent cinquante hommes, *Cron. cap.* 109. Quelques mois après, Cortez, ayant reçu plusieurs renforts, fit la revue de ses troupes, et trouva qu'elles montaient seulement à cinq cent quatre-vingt-dix hommes. *Relat. ap. Ramus.*

III, *pag.* 255, *E.* Comme Narvaez avait amené huit cent quatre-vingts hommes dans la Nouvelle-Espagne, et qu'alors environ quatre cents soldats de Cortez vivaient encore, il est évident que sa perte, à la retraite de Mexico, doit avoir été beaucoup plus considérable qu'il ne le dit. B. Diaz, toujours porté à exagérer les dangers et les fatigues auxquels ses compagnons et lui avaient été exposés, peut avoir exagéré le nombre des morts; mais je crois qu'on ne peut pas l'estimer à moins de six cents hommes.

Note V, page 61.

On voit encore quelques restes de ce grand ouvrage, et l'on montre aux étrangers l'endroit où l'on conduisit et lança à l'eau les brigantins. Torquemada les a vus. *Monarq. Indiana*, *vol.* I, *pag.* 531.

Note VI, page 71.

Le poste d'Alvarado, sur la chaussée de Tacuba, était le plus voisin de la ville. Cortez dit qu'ils pouvaient observer distinctement de là tout ce qui se passait lorsque leurs compagnons furent sacrifiés, *Relat. ap. Ramus.* III, *pag.* 273, *E.* B. Diaz, qui était de la division d'Alvarado, rapporte ce qu'il a vu de ses yeux, *cap.* 152, *pag.* 148, *B.* 149, *A.* Il décrit avec son ingénuité ordinaire l'impression que lui fit ce spectacle, et sa franchise est celle d'un homme dont le courage était trop connu pour être suspect. « Avant « que j'eusse vu, dit-il, la poitrine de mes compagnons « ouverte, leurs cœurs palpitants offerts à une affreuse

« idole, et leur chair dévorée par nos cruels ennemis, « j'étais accoutumé à marcher au combat, non-seule- « ment sans crainte, mais avec une grande intrépi- « dité ; mais, depuis ce moment-là, je ne m'approchai « jamais des Mexicains pour les combattre sans une « secrète horreur et sans anxiété; je frémissais en « pensant à la mort cruelle que mes amis avaient su- « bie en ma présence. » Il a soin d'ajouter que cette crainte cessait aussitôt que le combat était engagé, et sa valeur reconnue en toute occasion ne peut laisser aucun doute sur son récit. *B. Diaz, cap*, 156, *pag.* 157, *A*.

Note VII, page 78.

Une circonstance de ce siége mérite de fixer notre attention. Le récit que les historiens espagnols font des armées nombreuses employées à l'attaque et à la défense de Mexico paraît incroyable. Suivant Cortez même, il a eu à la fois à son service cent cinquante mille auxiliaires indiens. *Relat. ap. Ramus.* III, *pag.* 275, *E*. Gomara dit qu'il y en avait plus de deux cent mille, *Cron. cap.* 136. Herrera, auteur d'une plus grande autorité, assure aussi qu'ils étaient au nombre d'environ deux cent mille, *Decad.* 3, *lib.* I, *cap.* 19. Aucun des historiens contemporains ne marque positivement le nombre des personnes qui se trouvèrent au siége de Mexico ; mais Cortez parle souvent des Mexicains qui y furent tués, ou qui périrent faute de nourriture ; et, si l'on peut ajouter foi à ces rapports, il est à croire que plus de deux cent mille Indiens se

trouvaient renfermés dans la ville. Mais la quantité extraordinaire de vivres nécessaires pour la subsistance d'une si grande multitude assemblée pendant trois mois dans une place, et les soins que les Mexicains auraient dû prendre pour les rassembler, font douter qu'on pût y parvenir dans un pays où l'agriculture était encore si imparfaite, où il n'y avait aucun animal domestique, et dont le peuple n'était pas capable du degré de prévoyance et d'ordre qu'aurait exigé un plan si compliqué. Les Espagnols, malgré leurs soins et leur attention, furent très mal nourris, et se trouvèrent souvent réduits à la plus affreuse extrémité, faute de vivres. *B. Diaz, pag.* 142. *Cortez, Relat.* 271, *D.* Cortez parle une fois en passant de la subsistance de son armée; et, après avoir avoué qu'il se trouvait souvent dans le plus grand besoin, il ajoute qu'il recevait des secours des naturels, qui lui apportaient du poisson et des fruits, auxquels il donne le nom de *cerises du pays*, *ibid.* B. Diaz dit qu'ils avaient des gâteaux de maïs et des *cerasas de la tierra*, et que quand la saison en était passée, ils avaient d'autres fruits qu'il appelle *tunas;* mais leur meilleur aliment était une racine dont les Indiens se nourrissent, et qu'il nomme *quilites, pag.* 142. Les Indiens auxiliaires avaient un moyen de plus pour se nourrir que les Espagnols; ils mangeaient les Mexicains qu'ils tuaient dans le combat, *Cortez, Relat.* 176, *C.* B. Diaz confirme ce récit, et ajoute que, lorsque les Indiens retournèrent de Mexico chez eux, ils emportèrent une grande quantité de chair des Mexicains, salée ou sé-

chée, comme un présent fort précieux pour leurs parents, qui auraient le plaisir de se nourrir dans leurs festins du corps de leurs ennemis, *pag.* 157. Solis, qui paraît craindre qu'on n'impute à ses compagnons d'avoir agi de concert avec des auxiliaires qui se nourrissaient de chair humaine, est très attentif à prouver qu'ils cherchèrent à engager leurs alliés à ne point manger les corps des Mexicains, *lib.* V, *cap.* 24; mais il ne peut s'appuyer sur l'autorité d'aucun historien original. Diaz et Cortez lui-même ne paraissent pas avoir eu un pareil scrupule, et en plusieurs occasions Cortez parle, sans en témoigner d'horreur, de ces repas indiens, qui leur étaient devenus très familiers. Mais, malgré ce supplément de nourriture pour les Indiens, il ne paraît encore guère possible qu'ils aient pu fournir des vivres pour des armées aussi considérables que celles dont parlent les historiens espagnols. Peut-être que le meilleur moyen de résoudre cette difficulté est d'adopter le sentiment de B. Diaz del Castillo, le plus naïf de tous les *historiadores primitivos*. « Lorsque Gomara, dit-il, rapporte en quelques « endroits que nous avons eu tant de milliers d'Indiens « pour alliés, et d'un autre côté, qu'il y avait tant de « milliers de maisons dans telle ou telle ville, on ne doit « avoir aucun égard à cette énumération, parce que « son autorité ne peut être d'aucun poids à cet égard, « le nombre des hommes ou des maisons n'étant pas « la cinquième partie de ce qu'il dit. Si l'on addition- « nait les différents nombres qu'il cite, ce pays con- « tiendrait plus de millions d'hommes qu'il n'y en a

« dans la Castille, » *cap.* 129. Mais, quoiqu'on puisse rabattre beaucoup des calculs que les Espagnols ont donnés des forces mexicaines, elles doivent cependant avoir été fort considérables, car il n'y avait qu'une très grande supériorité du nombre qui pût les engager à faire tête à un corps de neuf cents Espagnols, commandé par un général aussi habile que Cortez.

Note VIII, page 95.

En parlant des procédés cruels et tyranniques des conquérants de la Nouvelle-Espagne, je n'ai pas pris pour guide Barthélemi de Las Casas, parce que le récit qu'il en fait, *Relat. de la Destruyc., pag.* 18, *etc.*, est manifestement exagéré. C'est sur le témoignage de Cortez même et de Gomara, qui écrivit sous ses yeux, que j'ai fondé le récit de la punition infligée aux Panucans, qu'ils rapportent sans y ajouter aucun sentiment d'improbation. B. Diaz, contre sa coutume, n'en parle qu'en des termes généraux, *ch.* 162. Herrera, attentif à pallier les actions barbares de ses compatriotes, dit bien que soixante caciques et quatre cents personnes de distinction furent condamnées aux flammes; mais il prétend qu'il n'y en eut que trente de brûlées, et qu'on pardonna aux autres, *Decad.* 3, *lib.* V, *cap.* 7. Mais cela est contraire au témoignage des écrivains originaux, et particulièrement à celui de Gomara, qu'il paraît avoir consulté, puisqu'on retrouve plusieurs de ses expressions dans ce même passage. Les historiens espagnols les plus au-

thentiques parlent de la punition de Guatimosin. Torquemada a extrait d'une histoire de Tezcuco, écrite en langue mexicaine, un récit de ce fait, plus favorable a Guatimosin que ceux des écrivains espagnols, *Mon. Indiana*, I, 575. Suivant ce récit, Cortez n'avait aucune preuve positive pour justifier un pareil acte de cruauté. Bern. Diaz assure que Guatimosin et ses malheureux compagnons attestèrent leur innocence en rendant le dernier soupir, et que plusieurs soldats condamnèrent l'action de Cortez comme également injuste et inutile, *pag*. 200, *B*, 201, *A*.

Note IX, page 98.

Cette expédition avait pour motif de punir Christoval Olid, un de ses officiers, qui s'était révolté contre lui, et qui cherchait à se former une juridiction indépendante. Cette révolte parut à Cortez d'un exemple si dangereux, et il craignait tellement l'expérience et la popularité d'Olid, qu'il marcha lui-même à la tête des troupes destinées pour l'apaiser. Suivant Gomara, il fit plus de trois mille milles au travers d'un pays couvert d'épaisses forêts, de montagnes escarpées, de rivières profondes, peu habité et cultivé seulement en quelques endroits. Il n'y a que les aventures des autres conquérants du Nouveau-Monde qui puissent égaler ce qu'il souffrit par la famine, par les hostilités des naturels du pays, par les rigueurs du climat et par des fatigues de toute espèce. Cortez employa plus de deux ans à cette terrible expédition, qui ne fut marquée par aucun événement d'éclat, mais

pendant laquelle il donna de plus grandes preuves de son courage, de la force de son esprit, de sa persévérance et de sa patience, que dans aucune autre période de sa vie. *Herrera, Decad.* 3, *lib.* VI, VII, VIII et IX. *Gomara, Cron. cap.* 163-177. *B. Diaz,* 174-190.

Si l'on avait à écrire la vie de Cortez, cette expédition devrait y occuper une place remarquable; mais comme elle ne produisit aucune action un peu importante, il suffit d'en faire mention dans une histoire générale de l'Amérique.

Note x, page 100.

Suivant Herrera, le trésor que Cortez apporta avec lui consistait en quinze cents marcs d'argenterie travaillée, deux cent mille pesos d'or fin et dix mille d'un moindre aloi, plusieurs diamants de grand prix, un entre autres valant quarante mille pesos, et plusieurs ornements et bijoux de prix : *Decad.* 4, *lib.* III, *c.* 8 ; *lib.* IV, *cap.* 1. Il s'engagea ensuite à donner en mariage à sa fille cent mille pesos. *Gomara, Cron. c.* 237. Il laissa à ses fils une fortune très considérable. Nous avons cependant déjà remarqué que la somme qui fut partagée entre les conquérants à la première réduction de Mexico était fort petite. Il y a donc lieu de croire que les accusations des ennemis de Cortez n'étaient pas tout-à-fait dénuées de fondement. Ils lui reprochaient de s'être approprié injustement une portion exorbitante des dépouilles des Mexicains; d'avoir caché les trésors de Montézuma et de Guatimosin; d'avoir distrait le quint du roi, et d'avoir privé

ses compagnons de ce qui leur était dû : *Herrera, Decad.* 3, *lib.* VIII, *cap.* 15 ; *Decad.* 4, *lib.* III, *cap.* 8. Quelques-uns même des conquérants eurent de pareils soupçons, *B. Diaz, cap.* 157.

Note XI, page 103.

M. de Humboldt (*Essai politique sur la Nouvelle-Espagne, tom.* II, *pag.* 416 et 417) a trouvé, dans un manuscrit conservé dans les archives de la vice-royauté de Mexico, que la Californie avait été découverte en 1526, sans qu'on fît connaître sur quoi cette assertion était fondée. Il paraît, d'après les extraits, que l'auteur de la *Relacion del viage al Estrecho de Fuca* a faite des manuscrits précieux conservés à l'académie royale d'histoire de Madrid, que cette province ne fut pas même vue dans l'expédition de Diego Hurtado de Mendoza, en 1532. Les côtes de la Californie furent découvertes par Hernando de Grixalva au mois de février 1534, dans le cours d'une des navigations entreprises aux frais particuliers de Cortez. Celui-ci, mécontent de la lenteur et du peu de succès des découvertes dans la mer du Sud, s'embarqua lui-même en 1535 au port de Chiametlan, longea les deux côtes du golfe que l'on désigna dès lors par le nom de Mer de Cortez, qu'il porte encore à si juste titre. Il poursuivit sans relâche ses découvertes en Californie, et, lorsqu'il fut obligé de revenir à Acapulco, il les fit poursuivre, toujours à ses frais, par Francisco de Ulloa, qui dans le cours d'une navigation de deux ans reconnut les côtes du golfe de Californie jusque vers l'embouchure du Rio Colorado. (D. L. R.)

Note XII, page 105.

En traçant les progrès des armes espagnoles dans la Nouvelle-Espagne, nous avons suivi Cortez lui-même comme le guide le plus sûr. Ses lettres à l'empereur contiennent un récit exact de ses opérations; mais le vainqueur ignorant du Pérou n'était pas en état d'écrire lui-même ses propres exploits. Cependant nous avons puisé les faits dans des auteurs contemporains et respectables.

C'est François Xerez, secrétaire de Pizarre, qui nous a donné la première relation de ses exploits au Pérou. C'est un récit simple et naïf, qui ne va que jusqu'à la mort d'Atahualpa en 1533; car l'auteur retourna en Espagne en 1534, et fit imprimer immédiatement après son arrivée sa courte histoire de la conquête du Pérou, qu'il dédia à l'empereur.

Don Pedro Sancho, officier qui servit sous Pizarre, écrivit un récit de son expédition, qui fut traduit en italien par Ramusio et inséré dans son précieux recueil, mais qui ne fut jamais publié dans sa langue originale. Sancho retourna en Espagne dans le même temps que Xerez. On peut ajouter la plus grande foi à tout ce que ces deux auteurs ont dit des opérations de Pizarre; mais les Espagnols étaient restés si peu de temps au Pérou lorsqu'ils quittèrent ce pays, et ils avaient eu si peu de communication avec les habitants, qu'ils n'avaient qu'une connaissance fort bornée des mœurs et des usages des Péruviens.

L'historien contemporain qui vient ensuite est Pierre Cieça de Léon, qui publia sa Chronique du

Pérou à Séville en 1553. S'il avait fini tout ce qu'il se proposait par la division générale de son ouvrage, c'aurait été l'histoire la plus complète qui eût été publiée de quelque partie du Nouveau-Monde que ce fût. Il était très en état de l'exécuter, ayant servi pendant dix-sept ans en Amérique, et ayant parcouru lui-même la plupart des provinces dont il avait à parler. Mais la première partie de sa chronique a seule été publiée ; elle contient une description du Pérou et de plusieurs des provinces adjacentes, et un détail historique des mœurs et des usages des naturels du pays, écrite avec si peu d'art et avec tant d'apparence de vérité, qu'on ne peut s'empêcher de regretter la perte des autres parties de son ouvrage.

Cette perte est amplement réparée par don Augustin Zarate, qui en 1555 publia son *Historia del descubrimiento y conquista de la provincia del Peru*. Zarate, homme de condition, avait reçu une bonne éducation et avait été employé au Pérou en qualité de contrôleur général du revenu public. Son histoire, tant par le sujet que par la manière dont elle est écrite, est un livre fort estimable ; et comme il a été à portée d'être bien informé, et qu'il paraît avoir observé avec attention les mœurs et les actions des Péruviens, son témoignage mérite le plus grand crédit.

En 1571, don Diego Fernandès publia son histoire du Pérou, dont le seul objet est de rapporter les divisions et les guerres civiles des Espagnols dans cet empire. Comme il a été employé dans les affaires publiques au Pérou, et qu'il avait une connaissance

exacte du pays et des principaux acteurs dans les scènes singulières qu'il décrit; que d'ailleurs il avait un jugement sain et une grande impartialité, il peut être mis au rang des historiens les plus distingués par l'exactitude de leurs recherches et par leur discernement à juger des événements qu'ils rapportent.

Garcilaso de la Vega, inca, est celui qu'on peut regarder comme le dernier historien contemporain de la conquête du Pérou; car quoique la première partie de son ouvrage, intitulé *Commentarios Reales del Origen de los Incas reies del Peru*, ne fût publiée qu'en 1609, soixante-seize ans après la mort d'Atahualpa, le dernier empereur, cependant, comme il était né au Pérou d'un officier de distinction et d'une *coya* ou femme de la famille royale, ce qui l'autorisait à prendre le titre d'*inca;* comme d'ailleurs il parlait fort bien la langue des incas, et qu'il était instruit des traditions de ses compatriotes, son autorité est fort estimée et souvent même préférée à celle de tous les autres historiens. Cependant on ne peut regarder son ouvrage que comme un commentaire des écrivains espagnols qui ont traité de l'histoire du Pérou, composé de citations prises des auteurs dont j'ai parlé. C'est l'idée qu'il en donne lui-même, *lib*. I, *cap*. 10. Ce n'est pas seulement dans le récit des faits qu'il les suit servilement; mais il ne paraît pas mieux instruit qu'eux en expliquant les institutions et les cérémonies de ses ancêtres. L'explication qu'il donne des quipos est à peu près la même que celle d'Acosta. Il ne cite aucun exemple de la poésie des Péruviens, si ce n'est

le mauvais morceau qu'il a pris de Blas Valera, un des premiers missionnaires, dont les mémoires n'ont jamais été publiés, *lib.* II, *cap.* 15. Au reste, ce serait en vain qu'on chercherait dans les commentaires de l'inca le moindre ordre et le discernement nécessaire pour distinguer ce qui n'est que fabuleux d'avec ce qui est probable ou vrai. Malgré tous ces défauts, son ouvrage peut être utile. On y trouve quelques traditions qui lui ont été communiquées par ses compatriotes. La connaissance qu'il avait de la langue péruvienne l'a mis à portée de corriger quelques erreurs des écrivains espagnols, et il y a inséré des faits curieux qu'il a pris dans les ouvrages de quelques auteurs, dont les écrits n'ont jamais été publiés et qui sont perdus maintenant.

Note XIII, page 111.

On pourra se former une idée des peines qu'ils eurent à souffrir, et de l'insalubrité des pays qu'ils parcoururent par la mortalité extraordinaire qui régna parmi eux. Pizarre conduisit avec lui cent douze hommes, et Almagro soixante-dix; il en mourut cent trente en moins de neuf mois, et peu par l'épée; presque tous périrent de maladie : *Xerez, pag.* 180.

Note XIV, page 115.

Cette île, dit Herrera, est si désagréable par l'insalubrité de son climat, par ses bois impénétrables, ses montagnes escarpées et la multitude des insectes et des reptiles, que lorsqu'on en parle on se sert ordi-

nairement de l'épithète d'*infernale*. On y voit rarement le soleil, et il y pleut presque toute l'année, *Decad.* 3, *lib.* X, *cap.* 3. Dampier, qui toucha à cette île en 1685, n'en rend pas un compte plus favorable, *vol.* I, *pag.* 172. Pendant sa croisière sur cette côte, il visita la plupart des endroits où Pizarre descendit, et la description qu'il en fait jette un grand jour sur les récits des premiers historiens espagnols.

Note xv, page 134.

Les chevaux étaient alors fort multipliés dans les possessions espagnoles sur le continent. Lorsque Cortez commença son expédition en 1518, il ne put se procurer que seize chevaux, quoique son armement fût plus considérable que celui de Pizarre, et composé de personnes d'un rang supérieur à ceux qui conquirent le Pérou.

Note xvi, page 135.

En 1740, Don Antoine Ulloa et Don Georges Juan allèrent de Guayaquil à Motupé par la même route que Pizarre avait suivie. On peut se former une idée de la difficulté de sa marche par le récit qu'ils ont fait de leur voyage. Les plaines sablonneuses entre Saint-Michel de Piura et Motupé s'étendent à quatre-vingt-dix milles, sans qu'on trouve ni eau, ni arbre, ni plante, ni verdure sur cette horrible étendue de sable brûlant. *Voyage*, *tom.* I, *pag.* 399, *etc.*

Note xvii, page 141.

C'est avec justice que tous les historiens ont cen-

suré le discours extravagant et déplacé de Valverde. Mais, quoiqu'il paraisse avoir été un moine fort ignorant, fort superstitieux, et fort différent du bon Olmedo qui accompagna Cortez, on ne peut cependant lui imputer entièrement son absurde apostrophe à Atahualpa. Sa harangue est évidemment une traduction ou une paraphrase du formulaire concerté en 1509, par une junte d'ecclésiastiques et de jurisconsultes espagnols, pour démontrer le droit de leur roi à la souveraineté du Nouveau-Monde, et pour servir d'instruction aux employés en Amérique, sur la manière dont ils devaient prendre possession d'un nouveau pays. *Voyez vol.* I, *note* XXVIII. Les sentiments contenus dans la harangue de Valverde ne peuvent être attribués à l'imbécille fanatisme d'un seul homme, mais à celui du siècle où il a vécu. On trouve dans Gomara et dans Benzoni un fait qui, s'il est vrai, suffit pour rendre Valverde non-seulement un objet de mépris, mais même d'horreur. Ils disent que pendant toute l'action ce moine ne cessa d'exciter les soldats au carnage, en leur conseillant de frapper l'ennemi, non du tranchant de leurs épées, mais de la pointe : *Gomara, Cron. cap.* 113 : *Benzoni, hist. nov. orbis, lib.* III, *cap.* 3. Cette conduite est bien différente de celle des prêtres catholiques romains dans les autres parties de l'Amérique, où ils ont employé tout leur crédit pour protéger les Indiens, et pour modérer la férocité de leurs compatriotes.

Note XVIII, page 142.

Il y a deux sentiments différents touchant la conduite d'Atahualpa. Les historiens espagnols, pour justifier les violences de leurs compatriotes, prétendent que les démonstrations d'amitié de l'inca n'étaient que simulées, et qu'en accordant une entrevue à Pizarre, à Caxamalca, son intention était de se défaire tout d'un coup de lui et de ses compagnons; que c'est pour cette raison qu'il s'avança avec une suite si nombreuse qui avait des armes cachées pour exécuter ce projet. Voilà du moins le sentiment de Xerez et de Zarate, lequel a été adopté par Herrera. Mais si l'inca avait voulu détruire les Espagnols, il n'est pas croyable qu'il les eût laissé passer librement par le désert de Motupé, et qu'il eût négligé de défendre les passages des montagnes où il aurait pu les attaquer avec tant d'avantage. Si les Péruviens en marchant vers Caxamalca avaient eu intention de tomber sur les Espagnols, il est surprenant qu'un corps de troupes aussi considérable, armé pour le combat, n'ait pas cherché à faire la moindre résistance, et se soit au contraire laissé lâchement tuer par un ennemi qu'il s'était préparé à attaquer. La manière dont Atahualpa se rendit à l'entrevue avait l'air d'une procession paisible et non pas d'une entreprise militaire. Lui-même et les personnes de sa suite, vêtus de leurs habits de cérémonie, étaient précédés par des coureurs sans armes. Quoique les peuples sauvages soient souvent faux et rusés, cependant, s'il faut imputer le plan d'une fourberie ou

d'une trahison, ou à un monarque qui n'avait pas lieu d'être alarmé de la visite d'étrangers qui demandaient à être admis en sa présence comme amis, ou à un aventurier aussi hardi et aussi peu scrupuleux que l'était Pizarre, on ne peut guère balancer sur le choix du coupable. Malgré les soins des historiens espagnols pour pallier les procédés de Pizarre, il est facile de s'apercevoir que c'était son intention comme son intérêt de se saisir de l'inca, et qu'il avait pris pour cet effet des mesures avant qu'il eût pu avoir le moindre soupçon des desseins de ce monarque.

Garcilaso de la Vega, très soigneux de justifier les Péruviens ses compatriotes du crime d'avoir voulu massacrer Pizarre et ses compagnons, ne craint pas moins d'accuser les Espagnols d'en avoir mal agi avec l'inca, ce qui lui fait adopter un autre sentiment. Il dit qu'un homme de taille majestueuse, avec une longue barbe et des habits qui descendaient jusqu'à terre, ayant apparu à Viracocha, huitième inca, et lui ayant déclaré qu'il était fils du soleil, ce monarque bâtit un temple en son honneur, et y plaça une image aussi ressemblante qu'il fut possible à la forme singulière sous laquelle il se montrait à ses yeux. C'est dans ce temple qu'on lui rend les honneurs divins sous le nom de Viracocha : *Part.* I, *lib.* IV, *cap.* 21; *liv.* V, *cap.* 22. Lorsque les Espagnols parurent pour la première fois au Pérou, la longueur de leur barbe et les habits qu'ils portaient leur donnaient tant de ressemblance avec l'image de Viracocha aux yeux des Péruviens, qu'ils les regardèrent comme des en-

fants du soleil descendus du ciel sur la terre. Tous conclurent que l'empire du Pérou touchait au terme fatal, et que le trône allait être occupé par de nouveaux maîtres. Atahualpa lui-même, regardant les Espagnols comme des envoyés du ciel, fut si éloigné de chercher à leur résister, qu'il résolut de se soumettre aveuglément à leurs ordres. C'est à ces sentiments qu'on doit attribuer les démonstrations d'amitié et de respect de l'inca, ainsi que la réception amicale qu'il fit à Soto et à Ferdinand Pizarre dans son camp, et la soumission respectueuse avec laquelle il se disposa à visiter le général espagnol dans son quartier; mais, par l'ignorance grossière de l'interprète Phillipilo, la déclaration des Espagnols et la réponse de l'inca furent si mal expliquées, que la difficulté de s'entendre mutuellement fut cause de la catastrophe de Caxamalca et de ses terribles conséquences.

Il paraît singulier qu'on ne trouve aucune trace de cette vénération superstitieuse des Péruviens pour les Espagnols ni dans Xerez, ni dans Sancho, ni dans Zarate, historiens antérieurs à l'entrevue de Caxamalca; cependant les deux premiers servaient alors sous Pizarre, et le dernier se rendit au Pérou peu de temps après la conquête. Si l'inca lui-même ou ses envoyés avaient adressé aux Espagnols les discours que Garcilaso leur prête, ils doivent avoir été étonnés d'entendre des déclarations si humbles, et ils s'en seraient sans doute servis pour exécuter leurs desseins avec plus de facilité. Quoique le récit de la Vega lui-

même sur la correspondance de l'inca avec les Espagnols, avant la rencontre de Caxamalca, soit fondé sur la supposition que ce monarque les regardait comme des Viracochas ou des êtres divins, *Part.* II, *lib.* I, *cap.* 17, *etc.* cependant son inattention et son inexactitude ordinaires lui font dire dans un autre endroit, que les Péruviens n'avaient remarqué la ressemblance des Espagnols avec le dieu Viracocha qu'après les malheurs qui suivirent le massacre de Caxamalca, et que ce ne fut qu'alors qu'ils commencèrent à les appeler Viracochas, *Part.* I, *lib.* V, *cap.* 21 ; ce qui se trouve confirmé par Herrera, *Decad.* 5, *lib.* II, *cap.* 12. Si l'on en croit les historiens espagnols, leurs compatriotes étaient regardés dans plusieurs parties de l'Amérique comme des êtres descendus du ciel. Mais dans ce cas, comme dans plusieurs autres auxquels peut donner lieu un commerce entre des nations dont les progrès dans la civilisation sont très inégaux, les idées de ceux qui se servent de certaines expressions sont très différentes des idées de ceux qui les entendent ; car tel est l'idiome des langues indiennes, ou telle est plutôt la simplicité de ceux qui les parlent, que lorsqu'ils voient une chose qui leur était inconnue jusqu'alors, et dont ils ignorent l'origine, ils disent qu'elle est venue du ciel : *Nugnez*, *Ramus.*, III, 327, *C.*

Le récit que j'ai fait des sentiments et des procédés des Péruviens paraît plus naturel et plus plausible que les deux autres, et se trouve plus conforme aux faits rapportés par les historiens contemporains.

Suivant Xerez, *pag.* 200, deux mille Péruviens furent tués. Sancho fait monter le nombre de ceux qui périrent à six ou sept mille. *Ramus.*, III, 274, *D.* La Vega dit qu'il y en eut cinq mille de massacrés, *Part.* II, *lib.* I, *cap.* 25. Le nombre moyen que j'ai pris entre les deux extrêmes paraît approcher davantage de la vérité.

### Note XIX, page 144.

Il n'y a point de preuves plus frappantes de ce fait, que le voyage de trois Espagnols de Caxamalca à Cusco, dont la distance est de six cents milles. Pendant toute cette longue route ils furent traités avec tous les honneurs que les Péruviens rendaient à leurs souverains et même à leurs divinités. Sous prétexte de rassembler ce qui manquait encore à la rançon de l'inca, ils demandèrent les plaques d'or dont étaient ornés les murs du temple du soleil à Cusco, et, quoique les prêtres ne voulussent pas donner ces ornements sacrés, et que le peuple refusât de violer la demeure de son dieu, les trois Espagnols dépouillèrent de leurs propres mains le temple de la plus grande partie de ses richesses; et le respect des Péruviens pour eux était si grand, que quoiqu'ils regardassent ce sacrilége avec étonnement, ils ne tentèrent pas de l'empêcher. *Zarate, lib.* II, *cap.* 6. *Sancho, ap. Ramus.*, III, 375, *D.*

### Note XX, page 157.

Herrera dit qu'après avoir pris le quint du roi, le

butin fait à Cusco fut partagé entre quatre cent quatre-vingt personnes, dont chacune reçut quatre mille pesos, ce qui fait un million neuf cent vingt mille pesos : *Decad.* 5, *lib.* VI, *cap.* 3. Mais, comme la part du général et des autres officiers était beaucoup plus forte que celle des soldats, la somme totale doit avoir été infiniment plus grande que celle que j'ai énoncée : *Gomara, cap.* 123, et *Zarate, lib.* II, *cap.* 8, se contentent de dire en termes généraux que le butin de Cusco fut d'une valeur beaucoup plus considérable que la rançon d'Atahualpa.

Note xxi, page 160.

Aucune expédition dans le Nouveau-Monde ne fut conduite avec un courage plus constant, ni accompagnée de travaux aussi pénibles que celle d'Alvarado. La plupart de ceux qui s'y trouvèrent étaient, ainsi que leur chef, des vétérans qui avaient servi sous Cortez, et qui étaient endurcis à toutes les fatigues de la guerre en Amérique. Ceux des lecteurs qui ne peuvent consulter les peintures frappantes que Zarate et Herrera ont faites de leurs souffrances, se formeront une idée de la nature de leur marche depuis les côtes de la mer jusqu'à Quito, en lisant le récit que Don Antoine Ulloa a donné du voyage qu'il a fait en 1736, à peu près par la même route : *Voyage, tom.* I, *pag.* 178, *etc.*; ou celui de M. Bouguer qui se rendit de Puerto Viejo à Quito par le même chemin qu'avait pris Alvarado. Il compare son propre voyage avec celui du capitaine espagnol, et donne par cette com-

paraison une idée frappante de la hardiesse et de la patience d'Alvarado, en forçant sa route à travers tant d'obstacles : *Voyage du Pérou*, *pag*. 28, *etc*.

Note XXII, page 162

Suivant Herrera, il y eut pour le compte du roi la valeur de cent cinquante-cinq mille trois cents pesos en or, et cinq mille quatre cents marcs d'argent de huit onces chacun, outre la vaisselle et les ornements dont quelques-uns étaient d'or, et les autres d'argent; et pour le compte des particuliers la valeur de quatre cent quatre-vingt dix-neuf mille pesos d'or, et cinquante-quatre mille marcs d'argent : *Decad*. 5, *lib*. *VI*, *cap*. 13.

Note XXIII, page 169.

L'inca, dit Zarate, avait promis de rapporter une statue d'or massif, de son père Guaynacaba, et ce fut probablement l'espoir d'obtenir un si riche cadeau qui détermina Ferdinand Pizarre à lui permettre de quitter Cusco. (D. L. R.)

Note XXIV, page 169.

Les Espagnols renfermés dans Cusco étaient au nombre de deux cents, dont quatre-vingts cavaliers, suivant Garcilaso de la Vega ; d'autres historiens ajoutent qu'ils avaient avec eux environ mille Indiens auxiliaires, la plupart *Yanaconas*. (D. L. R.)

Note XXV, page 171.

Les Péruviens avaient recours à d'autres ruses de

guerre que celles dont se servaient les Espagnols. Comme la cavalerie était le principal objet de leur terreur, ils cherchaient à la rendre incapable d'agir en lançant une longue courroie avec une pierre attachée à chaque bout, laquelle en s'entortillant autour du cavalier et du cheval les mettait hors d'état d'agir. Herrera leur attribue cette invention : *Decad.*, 5, *lib.* VIII, cap. 4. Mais j'ai déjà fait observer dans le quatrième livre que cette arme est commune à plusieurs peuples sauvages qui habitent l'extrémité de l'Amérique méridionale ; et il est plus probable que les Péruviens, ayant remarqué la dextérité avec laquelle ils s'en servaient à la chasse, l'adoptèrent eux-mêmes en cette occasion. Les Espagnols s'en trouvaient fort incommodés : *Herrera, ibid.* Il y a un autre exemple de l'industrie des Péruviens qui mérite d'être rapporté. En détournant une rivière de son lit, ils inondèrent une vallée où se trouvait posté un corps d'Espagnols, et cela avec tant de célérité, qu'ils ne s'échappèrent qu'avec la plus grande difficulté : *Herrera*, *Decad.* 5, *lib.* VIII, *cap.* 5.

Note XXVI, page 175.

Garcilaso de la Vega, *tom.* VII, *cap.* 26, *pag.* 290 — 296, assure que François Pizarre n'envoya d'abord au secours de ses frères assiégés dans Cusco que trois cents soldats d'élite, dont cent vingt cavaliers et cent quatre-vingts fantassins, et qu'il donna à Alonso de Alvarado le commandement de ce corps, qui avait été jusqu'à ce moment sous les ordres de Pedro de Lerma.

Celui-ci, guerrier aussi brave et aussi expérimenté qu'Alvarado, conçut un vif ressentiment de cette injustice, et Pizarre lui fournit bientôt lui-même les moyens de se venger, en le plaçant à la tête de la cavalerie sous les ordres de son rival. Ils étaient déjà en marche depuis plusieurs jours, lorsqu'ils furent joints par un renfort de deux cents hommes, dont soixante-dix à cheval, envoyés par Pizarre et conduits par Gomez de Tordoya de Vargas.

Ce fut à une petite distance de Cusco qu'Alvarado apprit la défaite et l'emprisonnement des frères de Pizarre par Diego d'Almagro, et qu'il reçut des émissaires que celui-ci lui envoyait pour l'entraîner dans son parti. Non-seulement il refusa d'abandonner la cause de Pizarre; mais il fit arrêter les députés de leur ennemi, malgré l'opposition très prononcée de ses compagnons d'armes. Pedro de Lerma crut l'occasion favorable pour se venger, et il écrivit à Almagro pour lui offrir ses services et ceux de ses adhérents dont le nombre grossissait tous les jours. Il ne tarda pas à lever tout-à-fait le masque, et passa publiquement avec plus de cent soldats dans le camp d'Almagro. Cette défection, dont Robertson ne parle pas, fut cependant la cause la plus puissante des succès obtenus par le rival de Pizarre. (D. L. R.)

Note XXVII, page 184.

Suivant Garcilaso de la Vega (*Hist. gener. del Peru*, *tom.* VIII, *cap.* 1), Almagro n'adressa point de supplication à François Pizarre, puisque celui-ci ne se

trouvait pas à cette époque à Cusco, mais à Ferdinand Pizarre son frère. Celui-ci fut inflexible; et sans égard pour l'intervention de ses compagnons d'armes, qui lui demandaient avec instance la grace du vaincu, il le fit étrangler. La politique l'aurait forcé à commettre cette action barbare, s'il est vrai que des amis d'Almagro eussent annoncé hautement l'intention de lui ouvrir à force ouverte les portes de la prison dans laquelle il était enfermé. Quoi qu'il en soit, la mort d'Almagro fit un très mauvais effet, et Diego de Alvarado surtout en fut tellement indigné qu'il partit pour l'Espagne, afin de demander à l'empereur la punition des Pizarre. (D. L. R.)

Note XXVIII, page 192.

Le récit du voyage d'Orellana par Herrera est le plus détaillé et paraît être le plus exact. Il est probable qu'il l'a pris du journal d'Orellana même; mais les dates ne sont pas marquées distinctement. Il commença à descendre le Coca ou Napo dans les premiers jours de février 1541, et il arriva à l'embouchure de cette rivière le 26 d'août, ayant employé près de sept mois à faire ce voyage. En 1743 M. de la Condamine se rendit en moins de quatre mois de Cuenca à Para, établissement portugais à l'embouchure de la rivière, quoique cette navigation soit beaucoup plus longue que celle d'Orellana: *Voyage, pag.* 179. Il est vrai que les deux voyageurs étaient bien différemment équipés pour leur voyage. Cette entreprise périlleuse, à laquelle l'ambition a engagé

Orellana, et l'amour des sciences M. de la Condamine, fut faite en 1769 par madame Godin des Odonais pour aller rejoindre son mari. Il n'y a point d'histoire plus singulière ni plus touchante que celle des fatigues qu'elle souffrit, des dangers auxquels elle fut exposée, et des malheurs qu'elle essuya dans sa route. Sa conduite nous offre une vive peinture de la force qui distingue l'homme unie à la sensibilité et la tendresse qui sont particulières à la femme : *Lettre de M. Godin à M. de la Condamine.*

Note XXIX, page 195.

Herrera a fait une peinture frappante de leur indigence. Douze individus, qui avaient été officiers de distinction sous Almagro, logeaient dans la même maison, n'ayant entre eux qu'un seul manteau qu'ils portaient tour à tour quand ils devaient paraître en public, tandis que les autres étaient obligés de rester chez eux. La crainte de déplaire à Pizarre ne permettait à leurs anciens amis et compagnons ni de les voir ni d'entretenir aucun commerce avec eux. Il est facile de concevoir quels devaient être l'état et l'indignation de ces hommes accoutumés au pouvoir et à l'opulence, lorsqu'ils se virent pauvres et méprisés, sans avoir même un abri pour reposer leur tête, tandis que ceux dont le mérite et les services ne pouvaient être comparés aux leurs, vivaient avec opulence dans des édifices magnifiques : *Decad.* 6, *lib.* VIII, *cap.* 6.

Note xxx, page 210.

Herrera, historien connu par son exactitude, affirme que Gonzalez Pizarre possédait des terres dans le voisinage de Chuqueseca de la Plata, qui lui rapportaient annuellement un revenu plus considérable que celui de l'archevêché de Tolède, le plus riche siége épiscopal de l'Europe : *Decad.* 7, *lib.* VI, *cap.* 3.

Note xxxi, page 226.

Tous les historiens espagnols décrivent sa marche et les embarras des deux partis avec beaucoup d'exactitude. Zarate remarque qu'on aura peine à trouver rien de comparable dans l'histoire, tant pour la longueur de la retraite que pour l'ardeur de la poursuite. Suivant son calcul, Pizarre poursuivit le vice-roi près de trois mille milles. *Lib.* V, *cap.* 16, 26.

Note xxxii, page 243.

Suivant Fernandez, le plus instruit des historiens de ce temps, le butin se monta à un million quatre cent mille pesos. *Lib.* II, *cap.* 79.

Note xxxiii, page 245.

Depuis le commencement, Carvajal avait cherché à porter Pizarre à un accommodement avec La Gasca. Comme il trouvait que Pizarre n'était pas capable de soutenir la démarche hardie qu'il lui avait inspirée, il lui conseilla de se soumettre à temps à son souverain, comme le parti le plus sûr. Lorsque Pizarre reçut pour la première fois les offres du président, « Par

« Notre-Dame, dit Carvajal avec le ton de bouffon-« nerie qui lui était ordinaire, le prêtre donne des « lettres de grace, et il les donne bonnes et à bon « marché; il faut non-seulement les accepter, mais « même les porter comme des reliques autour de notre « col. » *Fernandez, lib.* II, *cap.* 63.

Note XXXIV, page 250.

Garcilaso de la Vega et les autres historiens qui ont raconté les événements qui se sont passés à cette époque au Pérou, s'accordent à dire que les corps espagnols qui y combattaient étaient composés de cavalerie et d'infanterie; ce qui prouve, contre l'assertion de Robertson, que le dernier soldat ne se croyait pas déshonoré en combattant à pied. (D.L.R.)

Note XXXV, page 251.

Pendant la révolte de Gonzalez Pizarre, sept cents hommes furent tués sur le champ de bataille, et trois cent quatre-vingts furent pendus ou décapités. *Herrera, Decad.* 8, *lib.* IV, *cap.* 4. Plus de trois cents de ces derniers furent mis à mort par Carvajal. *Fernandez, lib.* II, *cap.* 91. Zarate fait monter à cinq cents le nombre de ceux qui furent exécutés. *Lib.* VII, *cap.* 1.

Note XXXVI, page 261.

J'ai trouvé de grands éclaircissements sur les mœurs et la politique des Mexicains dans un volumineux manuscrit de Don Alonzo de Corita, l'un des juges de la cour d'audience de Mexico.

Philippe II, voulant connaître en 1553 le moyen

d'imposer sur les Indiens un tribut qui fût à la fois le plus avantageux possible pour la couronne et le moins onéreux pour ces peuples, adressa à toutes les cours d'audience de l'Amérique un ordre, par lequel il leur enjoignait de répondre à certaines questions qu'il leur faisait sur l'ancienne forme de gouvernement établie parmi les différentes nations indiennes, et sur la manière dont elles payaient les impôts à leurs rois ou chefs. Ce fut en conséquence de cet ordre que Corita, qui avait vécu en Amérique dix-neuf ans, dont il en avait passé quatorze dans la Nouvelle-Espagne, composa l'ouvrage dont j'ai une copie. Il annonce à Philippe II que, durant sa résidence en Amérique, et dans toutes les provinces de cette partie du monde qu'il a visitées, il s'est constamment appliqué à étudier les mœurs et les usages des naturels; que pour cet effet il s'est entretenu avec un grand nombre d'Indiens âgés et intelligents, et a consulté plusieurs ecclésiastiques espagnols qui entendaient les langues de ces peuples, surtout quelques missionnaires arrivés dans la Nouvelle-Espagne immédiatement après qu'on en eut fait la conquête. Il paraît que Corita était assez instruit, et qu'il a mis dans ses recherches tout le soin et toute l'exactitude dont il se fait gloire. Il y a surtout une circonstance qui rend son témoignage plausible : c'est qu'il ne l'a pas donné pour qu'il fût rendu public, ni pour appuyer aucun système, mais seulement pour répondre pleinement aux questions qui lui étaient faites officiellement. Quoique Herrera ne le cite pas parmi les auteurs qu'il a pris pour guides dans son

histoire, j'ai lieu de conclure de plusieurs faits dont il parle et de plusieurs expressions dont il se sert, que les mémoires de Corita ne lui étaient pas inconnus.

Note XXXVII, page 266.

« Ces assertions de Robertson (dit Clavigero dans « sa *Notice des écrivains qui ont traité l'ancienne histoire* « *du Mexique. Stor. ant. del Messico, t.* I.), sont ex-« trêmement inexactes ; car :

« 1° Les matériaux que nous trouvons dans les écri-« vains espagnols ne sont pas si imparfaits, qu'on ne « puisse en tirer une histoire des Mexicains, sinon « tout-à-fait certaine, du moins très probable ; ce « qui paraîtra évident à toute personne qui voudra « les consulter avec impartialité ; il faut seulement « savoir faire un bon choix.

« 2° Pour écrire cette histoire, il n'est pas même « nécessaire d'employer les matériaux que peuvent « fournir les écrivains espagnols, puisqu'il existe un « grand nombre d'histoires ou de mémoires écrits « par les Américains eux-mêmes, et dont Robertson « n'a pas eu connaissance [1].

« 3° Les peintures historiques qui ont échappé aux

(1) Nous ne partageons pas complètement l'opinion émise ici par Clavigero ; pour composer une bonne Histoire d'Amérique, le témoignage des écrivains nationaux est certainement d'un grand poids ; mais il ne faut pas les consulter seuls, et la comparaison de ce qu'ils racontent avec ce que les historiens espagnols ont pu apprendre, soit par la tradition, soit par tout autre moyen, doit être infiniment utile pour amener à la découverte de la vérité : c'est du choc des idées que naît la lumière. (D. L. R.)

« recherches des premiers missionnaires ne sont pas « si peu nombreuses ; à moins que nous comparions « celles qui restent encore avec l'incroyable quantité « de celles qui existaient auparavant ; ce qu'on peut « voir aisément dans cette histoire, dans *Torquemada* « et dans d'autres écrivains.

« 4° Ces peintures ne présentent pas d'ailleurs de « sens douteux, excepté pour Robertson et pour ceux « qui, comme lui, ne comprennent pas les caractères « et les figures des Mexicains, et qui ignorent la mé- « thode qu'ils suivaient pour représenter les choses. « Nos écrits offrent une signification douteuse à ceux « qui n'ont pas appris à les lire. A l'époque où les « missionnaires brûlèrent si malheureusement les « peintures mexicaines, il existait un grand nombre « d'historiens *Acolhuans*, *Mexicains*, *Tepanecans*, *Tlas-* « *calans*, *etc.* qui consacrèrent leurs veilles à réparer « la perte de ces monuments. Ils atteignirent en partie « ce but, en faisant de nouvelles peintures, ou en se « servant de nos caractères qu'ils avaient appris à « connaître, et en initiant verbalement leurs prédi- « cateurs dans l'histoire de leurs antiquités ; c'est en « effet ainsi qu'en ont agi Motolonia, Olmos et Sa- « hagun. Il est d'ailleurs absolument faux que toute « connaissance des événements les plus reculés fût « complètement perdue. Il est également faux qu'on « n'eût sur le gouvernement politique et sur les an- « ciennes révolutions de l'empire, d'autre trace que « celle qu'on tenait de la tradition. » (D. L. R.)

Note XXXVIII, pages 267 et 268.

« En général, dit M. le baron de Humboldt (*Essai polit. sur la Nouvelle-Espagne, tom.* I, *pag.* 370.), depuis le septième jusqu'au treizième siècle, la population paraît avoir continuellement reflué vers le Sud. Des régions situées au nord du Rio Gila sortirent ces nations guerrières qui, les unes après les autres, inondèrent le pays d'Anahuac. Nous ignorons si c'était là leur patrie primitive, ou si, originaires de l'Asie, ils avaient traversé les savanes de Nabajoa et du Moqui pour parvenir au Rio Gila. Les tableaux hiéroglyphiques des Aztèques nous ont transmis la mémoire des époques principales qu'offre la grande migration des peuples américains. Cette migration a quelque analogie avec celle qui, au cinquième siècle, plongea l'Europe dans un état de barbarie dont nous ressentons encore les suites funestes dans plusieurs de nos institutions sociales. Les peuples qui traversèrent le Mexique y laissèrent, au contraire, des traces de culture et de civilisation. Les Toltèques y parurent pour la première fois l'an 648, les Chichimèques en 1170, les Nahualtèques l'an 1178, les Acolhues et les Aztèques en 1196. Les Toltèques introduisirent la culture du maïs et du coton, ils construisirent des villes, des chemins, et surtout ces grandes pyramides que nous admirons encore aujourd'hui, et dont les faces sont très exactement orientées. Ils connaissaient l'usage des peintures hiéroglyphiques; ils savaient fondre des métaux et tailler les pierres les plus dures; ils avaient une année solaire plus parfaite que celle des

Grecs et des Romains. La forme de leur gouvernement indiquait qu'ils descendaient d'un peuple qui lui-même avait éprouvé de grandes vicissitudes dans son état social. Mais quelle est la source de cette culture? Quel est le pays d'où sortirent les Toltèques et les Mexicains?

« La tradition et les hiéroglyphes historiques nomment Huehuetlapallan, Tollan et Aztlan, la première demeure de ces peuples voyageurs. Rien n'annonce aujourd'hui une ancienne civilisation de l'espèce humaine au nord de Rio Gila ou dans les régions septentrionales parcourues par Hearne, Fiedler et Mackenzie; mais sur la côte nord-ouest, entre Nootka et la rivière de Cook, surtout sous le 57° de latitude boréale, dans la baie de Norfolk et dans le canal de Cox, les indigènes montrent un goût décidé pour les peintures hiéroglyphiques [1]. Un savant distingué, M. de Fleurieu, soupçonne que ces peuples pourraient bien être les descendans de quelque colonie mexicaine qui, lors de la conquête, se réfugia dans ces régions boréales. Cette opinion ingénieuse paraîtra moins probable, si l'on considère la grande distance que ces colons auraient eu à franchir, et si l'on se rappelle que la culture mexicaine ne s'étendait pas au nord du 20° de latitude. J'incline plutôt à croire que, lors de la migration des

(1) *Voyage de Marchand*, t. I, p. 258, 261, 375; *Dixon*, *p.* 332. Une harpe représentée dans les peintures hiéroglyphiques des habitans de la côte nord-ouest de l'Amérique, est un objet au moins aussi remarquable que la fameuse harpe figurée sur les parois des tombeaux des rois à Thèbes.

Toltèques et des Aztèques vers le Sud, quelques tribus sont restées sur les côtes du Nouveau-Norfolk et de la Nouvelle-Cornouailles, tandis que les autres continuaient leur marche vers le Sud. On conçoit comment des peuples qui voyageaient en masse, par exemple, les Ostrogoths et les Alains, ont pu parvenir depuis la mer Noire jusqu'en Espagne; mais croirait-on qu'une portion de ces mêmes peuples aurait pu retourner de l'ouest à l'est, à une époque où d'autres hordes avaient déjà occupé leurs premières demeures vers les rives du Don et du Borysthène ? »

Il ne nous est point permis d'agiter ici le grand problème de l'origine asiatique des Toltèques et des Aztèques : la question générale de la première origine des habitants d'un continent est au-delà des limites prescrites à l'histoire ; peut-être même n'est-elle pas une question philosophique. Sans doute il existait déjà d'autres peuples au Mexique, lorsque les Toltèques s'y présentèrent dans leur migration : par conséquent, rechercher si les Toltèques sont une race asiatique, n'est pas demander si tous les Américains sont descendus du haut plateau du Thibet, ou de la Sibérie orientale. De Guignes croit avoir prouvé, par les Annales des Chinois, que ce dernier peuple visitait l'Amérique depuis l'année 458. Horn, dans son ouvrage ingénieux *de Originibus Americanis*, publié en 1699, M. Schérer, dans ses Recherches historiques sur le Nouveau-Monde, et des écrivains plus récents, ont rendu très probable que

d'anciens rapports existaient entre l'Asie et l'Amérique. (D. L. R.)

Note xxxix, page 273.

Les premiers historiens espagnols ont évalué avec tant de précipitation et si peu d'exactitude le nombre des habitants des provinces et des villes de l'Amérique, qu'il est impossible d'indiquer avec quelque précision même la population de Mexico. Cortez ne parle de l'étendue et de la population de cette capitale que d'une manière vague et générale, qui cependant fait croire qu'elle n'était pas inférieure aux plus grandes villes de l'Europe. Gomara s'explique plus clairement et assure qu'il y avait soixante mille maisons ou familles à Mexico. *Cron. cap.* 78. Herrera a adopté ce sentiment, *Decad.* 2, *lib.* VII, *cap.* 13, et la plupart des auteurs le suivent aveuglément, sans examen et sans scrupule. Suivant ce calcul, il doit y avoir eu environ 300,000 ames à Mexico. Torquemada, avec son penchant ordinaire pour le merveilleux, dit qu'il y avait cent vingt mille maisons ou familles à Mexico, et par conséquent environ six cent mille habitants, *lib.* 3, *cap.* 23. Mais, suivant une description fort judicieuse de l'empire du Mexique, faite par un des officiers de Cortez, la population est fixée à 60,000 ames [1]. *Ramus.*, III, 309, *A.* Ainsi d'après cette évaluation qui paraît s'approcher le plus de la vérité, Mexico était une ville considérable.

(1) Nous avons déjà démontré, d'après Clavigero, qu'il y avait ici une erreur, et que le traducteur italien du conquérant anonyme avait pris le nombre des maisons pour celui des habitants. (D. L. R.)

Note XL, page 277.

C'est au P. Torribio de Benavente que je dois cette remarque curieuse, qui se trouve pleinement confirmée et expliquée par Palafox, évêque de la Puebla Los-Angeles. La langue mexicaine est la seule, dit-il, où se trouve une particule qu'on peut ajouter à la fin de chaque mot pour marquer différentes nuances de politesse ou de respect. *Silavas reverentiales y de cortesia.* En ajoutant à un mot la syllabe finale *zin* ou *azin*, il devient une expression respectueuse dans la bouche d'un inférieur. Lorsque avec son égal on veut se servir du mot père, on dit *tatl;* mais un inférieur dira *tatzin.* Lorsqu'un prêtre parle à un autre prêtre, il l'appelle *teopixque;* une personne d'un rang inférieur le nomme *teopixcatzin.* L'empereur qui régnait lorsque Cortez conquit le Mexique, se nommait *Montézuma;* mais ses vassaux l'appelaient par respect *Montézumazin. Torribio, manus. Palaf. Virtudes del Indio, pag.* 65. Les Mexicains avaient non-seulement des noms de respect, mais même des verbes pour marquer ce sentiment. La manière dont ils étaient formés des verbes ordinaires se trouve expliquée par D. Jos. Aug. Aldama y Guevara dans sa Grammaire mexicaine, nº 188.

Note XLI, page 279.

« Le royaume de Tezcuco ou Acolhuacan, dit Clavigero (*Stor. ant. del Messico, dissertation* VII), était borné à l'ouest en partie par le lac de Texcuco, et en partie par Tzompanco, et d'autres états mexicains;

et à l'est par la république de Tlascala ; de sorte qu'il ne pouvait pas s'étendre de l'ouest à l'est au-delà de soixante milles ; vers le sud il était borné par l'état de Chalco appartenant à Mexico ; et au nord par l'état indépendant des Huaxtecas. Depuis les frontières de ce pays jusqu'à celles de Chalco, la distance est d'environ deux cents milles, ce qui est l'étendue totale du royaume d'Acolhuacan ; mais ne forme pas la huitième partie de celle des domaines de l'empire mexicain. Les états du petit roi de Tlacopan ou Tacuba étaient si restreints qu'ils ne méritaient pas le nom de royaume ; car depuis le lac de Mexico à l'est, jusqu'à la frontière du royaume de Michuacan à l'ouest, il n'y avait pas plus de quatre-vingts milles ; et de la vallée de Tolocan jusqu'au midi, au pays des Otomies au nord, il n'y en avait pas plus de cinquante. Il résulte de ce que je viens de dire, que la comparaison faite par Robertson entre les domaines des rois d'Acolhuacan et de Tacuba et ceux du souverain du Mexique, est inexacte. (D. L. R.)

Note XLII, page 283.

Ce n'était pas seulement par voie d'échange que se faisait le commerce des Mexicains, mais par des achats et des ventes effectives. Ils avaient cinq espèces de monnaies réelles, quoiqu'elles ne fussent pas frappées comme les nôtres ; et comme elles avaient une valeur déterminée, ils s'en servaient pour acheter tout ce dont ils avaient besoin. La première était une espèce de cacao, différent de celui dont ils se ser-

vaient comme boisson journalière; il circulait dans les mains des marchands de la même manière que la monnaie le fait parmi nous. Ils comptaient le cacao par *xiquepilli,* qui équivalait à huit mille noix; et, pour se dispenser de les compter, lorsque la marchandise achetée était d'une certaine valeur, ils avaient des sacs qui contenaient chacun trois *xiquepilli* ou vingt-quatre mille noix; la deuxième espèce de monnaie était certains petits morceaux d'étoffe de coton, qu'ils appelaient *patol quachtli*, et qui étaient destinés seulement à l'achat des marchandises d'un besoin immédiat; la troisième espèce était de l'or en poudre contenu dans des tuyaux de plumes, dont la transparence laissait apercevoir le précieux métal; ces tuyaux avaient plus ou moins de valeur suivant leur grosseur; la quatrième espèce, qui ressemblait le plus à nos métaux monnayés, était faite de morceaux de cuivre ayant la forme d'un T, et était employée pour les achats d'objets de peu de valeur; enfin la cinquième espèce de monnaie était des petites pièces minces d'étain, dont Cortez fait mention dans sa dernière lettre à l'empereur Charles-Quint et voici à quelle occasion.

Cortez manquant de canon et voulant en fabriquer, avait besoin pour cela de cuivre et d'étain; il parvint à se procurer le cuivre qui lui était nécessaire, mais il manquait d'étain. Après avoir acheté tous les plats et tous les pots qu'il put trouver dans les mains des soldats, il fit faire des recherches pour s'assurer si les naturels possédaient de l'étain, et il apprit que

dans la province de Tachco, éloignée de vingt-six lieues de Mexico, *de petites lames d'étain fort minces étaient employées comme monnaie;* ceci le conduisit à la découverte des mines d'où l'on tirait ce métal. Voici les propres termes de Cortez : *Quizo nuestro señor, que tiene cuidado y siempre lo ha tenido, de proveer en la mayor priesa, que tope entre los naturales de una provincia que se dice Tachco, ciertas pecezuelas de ello, a manera de moneda muy delgada, y procediendo por mi pesquìsa hallè, que en la dicha provincia, y aun en otras, se trataba por moneda.* Cart. IV, § 17. Barcia, t. I, pag. 149, et Clavigero, *Stor. antic. del Messico,* liv. VII, sect. XXXVI. (D. L. R.)

### Note XLIII, page 283.

En comparant plusieurs passages de Corita et d'Herrera, on peut se former une idée assez juste des différentes manières dont les Mexicains contribuaient au soutien du gouvernement. 1° Il paraît que quelques personnes du premier rang ont été exemptes de payer aucune espèce de tribut, et que leur seule obligation envers le public se bornait au service militaire personnel, et à l'obligation de suivre avec leurs vassaux la bannière de l'empereur. 2° Les vassaux immédiats de la couronne étaient non-seulement tenus au service militaire personnel, mais ils payaient en nature une certaine portion du produit de leurs terres. 3° On retenait aussi une partie des appointements de ceux qui exerçaient des places d'honneur ou de confiance. 4° Chaque *Capullée* ou

association cultivait, pour le service de la couronne, une partie des biens communaux qui lui étaient alloués, et en portait le produit dans les greniers de l'empereur. 5° On prenait pour le service public une certaine partie de tout ce qu'on portait aux marchés publics, soit des fruits de la terre, soit des différentes productions des artistes et des manufactures; et les marchands qui payaient cette redevance étaient exempts de toute autre taxe. 6° Les *Moyeques*, ou *adscripti glebæ*, étaient tenus de cultiver dans chaque province certains districts, qu'on peut regarder comme *domaine de la couronne*, et d'en porter les productions dans les magasins publics. Ainsi le souverain recevait une partie de tout ce qu'il y avait d'utile et de précieux dans le pays, soit que ce fût un produit naturel du sol, soit qu'il fût acquis par l'industrie du peuple : ce que chaque particulier payait au gouvernement paraît avoir été peu de chose. Corita, pour répondre à l'une des questions proposées par Philippe II à l'audience de Mexico, a cherché à estimer en argent la valeur de ce que chaque citoyen pouvait être supposé payer, et il ne le fait monter qu'à trois ou quatre *réaux*, c'est-à-dire de trente-trois à quarante-cinq sols de France par tête.

Note XLIV, page 284.

Cortez, qui paraît avoir été aussi étonné de ces ouvrages que d'aucun autre exemple de l'industrie des Mexicains, en donne une description particulière. « Le long de l'une des chaussées, dit-il, par

« lesquelles on entre dans la ville, on a pratiqué deux « conduits, composés d'argile, mêlée de mortier, « larges d'environ deux pas, sur six pieds de hauteur. « Par l'un de ces conduits passe un courant d'eau « excellente, du volume du corps d'un homme, qui « va jusqu'au milieu de la ville et fournit abondam- « ment aux besoins de tous les habitants. Le second « conduit n'est destiné qu'à y faire passer l'eau lors- « qu'il est nécessaire de nettoyer ou de réparer le « premier. Comme ces conduits passent le long de « deux ponts aux endroits où il y a des brèches à la « chaussée par lesquelles coule l'eau salée du lac, « il y a des tuyaux de la grosseur d'un bœuf. L'eau « est portée par des canots dans tous les quartiers « de la ville, pour y être vendue aux habitants. » *Relat. ap. Ramus.*, 241, *A*.

Note XLV, page 286.

On voit dans l'arsenal du palais royal, à Madrid, une armure complète qu'on dit avoir été celle de Montézuma. Elle est faite de plaques de cuivre fort minces et vernies. Les personnes les plus instruites croient que c'est un ouvrage oriental : ce qui paraît confirmé par les dragons qu'on voit sur les ornements d'argent qui la couvrent, et dont le travail est infiniment supérieur à tout ce qu'a produit l'art des Mexicains. Il est probable que les Espagnols ont reçu cette armure des îles Philippines. Le seul ouvrage incontestable des Mexicains que je connaisse en Angleterre, est une coupe d'or fin, qu'on

dit avoir appartenu à Montézuma. Elle pèse environ cinq onces et un demi-gros. On en présenta trois dessins à la société des antiquaires, le 10 juin 1765. D'un côté on voit la tête d'un homme en face, de l'autre en profil, et du troisième par derrière. On dit que le relief a été fait en frappant d'un poinçon le côté intérieur de la coupe, ce qui a produit la représentation de l'objet sur le côté extérieur. Les traits sont grossiers, cependant passables, mais trop mal dessinés pour être un ouvrage espagnol. Cette coupe fut achetée par Édouard, comte d'Orford, pendant qu'il se trouvait avec sa flotte dans le port de Cadix, et elle appartient aujourd'hui au lord Archer, son petit-fils. Je dois ce détail à mon respectable et spirituel ami, M. Barrington.

Note XLVI, page 291.

Quant à leurs caractères numériques, dit Clavigero (*Stor. ant. del Messico, lib.* VII), on doit remarquer que les Mexicains peignaient autant de points qu'il y a d'unités dans 20. Ce nombre avait son caractère particulier, qu'ils doublaient pendant 20 fois pour représenter 400. Ce caractère était doublé de la même manière, pour représenter 8000, et ils doublaient ensuite le caractère de 8000. Avec ces trois caractères et les points, ils exprimaient tous les nombres qu'ils voulaient, au moins jusqu'à vingt fois 8000 ou 160,000. Mais il est probable que ce dernier nombre avait aussi son caractère particulier.

(D. L. R.)

Note XLVII, page 292.

Le lecteur instruit s'apercevra facilement que je dois beaucoup, pour cette partie de mon ouvrage, à l'évêque de Gloucester, qui a marqué avec autant d'érudition que de génie les progrès successifs qu'a faits l'esprit humain dans cette route. Il est le premier, à ce que je crois, qui ait formé un système raisonnable et plausible des différentes manières d'écrire des nations, suivant les différents degrés de leurs connaissances. *Div. legation of Moses*, III, *pag.* 69. Le savant et judicieux auteur du Traité de la formation mécanique des langues y a ajouté quelques observations importantes. *Tom.* I, *pag.* 295, *etc.*

Comme les peintures des Mexicains sont un des plus curieux monuments des premières méthodes d'écriture, il ne sera pas hors de propos de faire connaître par quels moyens on les a préservées de l'oubli général dans lequel sont tombés tous les ouvrages de l'art en Amérique, et comment elles ont été communiquées au public. C'est à l'attention du curieux observateur Hakluyt que nous en devons la première et la plus curieuse collection, publiée par Purchas. Don Antoine Mendoza, vice-roi de la Nouvelle-Espagne, ayant jugé que ces peintures étaient dignes d'être présentées à Charles V, les envoya en Espagne; mais le vaisseau qui les portait fut pris par un garde-côte français, et elles tombèrent entre les mains de Thevet, géographe du roi, qui ayant voyagé lui-même dans le Nouveau-Monde et décrit une de ses provinces, recherchait avec soin tout ce qui pouvait jeter

un nouveau jour sur les mœurs des Américains. A sa mort, elles furent achetées par Hakluyt [1], qui alors était chapelain de l'ambassadeur d'Angleterre à la cour de France, et qui les laissa à Purchas, lequel les publia à la prière du savant antiquaire Henry Spelman. *Purchas*, *tom.* III. *pag.* 1065 [2].

Le second monument de l'*écriture en tableaux* des Mexicains fut publié en deux planches par le médecin Jean-François Gemelli Carreri. La première est une carte ou tableau des progrès des anciens Mexicains lors de leur première arrivée dans le pays, et des différents endroits où ils s'établirent avant de fonder la capitale de leur empire sur le lac de Mexico. La seconde est une roue chronologique, ou un cercle qui représente la manière dont ils calculaient et marquaient leur cycle de cinquante-deux ans. Le premier tableau fut donné à Carreri, dans la ville de la Puebla de Los Angeles, par le Dr. Christoval de Guadalajora, et il reçut le second de Don Carlos de Siguenza y Gongorra. Mais comme il paraît que c'est aujourd'hui une opinion reçue, je ne sais sur quelle preuve, que Carreri n'est jamais sorti de l'Italie, et que son fameux *Giro del mundo* n'est que le récit d'un voyage supposé, je n'ai pas parlé de ces peintures dans le

(1) Pour vingt *couronnes*. (D. L. R.)

(2) On ignore absolument ce qu'est devenu ce recueil de peintures mexicaines, que le célèbre Ralegh voulait publier, et que Purchas fit paraître en 1625; il est curieux de voir ce qu'en dit M. le baron de Humboldt dans ses *Vues des Cordillères, etc.*, t. I, p. 219, etc. Suivant cet illustre voyageur, le recueil de Mendoza jette un grand jour sur l'histoire, l'état politique et la vie privée des Mexicains. (D. L. R.)

texte [1]. Elles paraissent cependant manifestement des productions mexicaines ; elles étaient regardées comme telles par Boturini, qui était fort en état de juger si elles étaient véritables ou supposées. La manière de peindre du premier de ces tableaux est beaucoup plus parfaite que celle d'aucun autre ouvrage de dessin qu'on ait conservé des Mexicains ; mais comme on dit que l'original a presque été effacé par le temps, je soupçonne qu'il a été retouché et corrigé par quelque artiste européen. *Carreri, Churchill*, IV , *pag*. 487. La roue chronologique est une représentation exacte de la manière dont les Mexicains supputaient le temps, suivant le récit d'Acosta, *lib*. VI , *cap*. 2. Elle paraît ressembler à celle qu'avait vue ce savant jésuite, et si on peut la regarder comme un monument authentique, elle prouve que les Mexicains avaient des caractères artificiels ou arbitraires qui, outre les nombres, représentaient différentes choses. Chaque mois est représenté dans ce tableau par le symbole de quelque travail ou cérémonie religieuse qui lui était particulier.

Le troisième monument de peinture mexicaine a été découvert par un autre Italien. Laurent Boturini Benaducci partit pour la Nouvelle-Espagne en 1736. Divers incidents l'engagèrent à apprendre la langue

(1) Clavigero et M. le baron de Humboldt ont justifié complètement à ce sujet Gemelli Carreri, et ils ont démontré qu'il était impossible que cet écrivain eût pu parler avec autant d'exactitude des personnes qui vivaient de son temps en Amérique, des couvents de la ville de Mexico, et des églises de plusieurs villages dont le nom était inconnu en Europe, sans avoir quitté l'Italie. (D. L. R.)

des Mexicains et à rassembler les débris de leurs monuments historiques. Il employa neuf ans à ces recherches, avec tout l'enthousiasme d'un faiseur de projets et toute la patience d'un antiquaire. En 1746 il publia à Madrid son *Idea de una nueva historia general de la America septentrional*, contenant le résultat de ses recherches; il y joignit un catalogue de son cabinet d'histoire américaine, divisé en trente-six articles. Son Idée d'une nouvelle histoire me paraît l'ouvrage d'un homme aussi bizarre que crédule ; mais son catalogue des cartes, des peintures, des registres, des impôts, des almanachs, etc. est surprenant. Malheureusement le vaisseau sur lequel il envoyait en Europe une partie de cette collection fut pris par un armateur anglais pendant l'avant-dernière guerre, et il est probable que le tout fut perdu par l'ignorance de ceux entre les mains de qui ces effets tombèrent. Boturini lui-même encourut la disgrace de la cour d'Espagne et mourut dans un hôpital à Madrid. L'histoire, dont l'*Idée* n'était qu'un *prospectus*, n'a jamais été publiée. Il paraît que le reste de cette collection a été dispersé[1]. Une partie tomba entre les mains de l'archevêque de Tolède actuel, lorsqu'il était encore primat de la Nouvelle-Espagne, et il en publia le curieux registre des impôts dont j'ai parlé plus haut.

La seule autre collection de peintures mexicaines,

(1) Il existe aujourd'hui, dit M. le baron de Humboldt, dans le palais du vice-roi de la Nouvelle-Espagne trois liasses de peintures mexicaines provenant de la collection de Boturini, chacune de sept décimètres en carré et de cinq de hauteur. (D. L. R.)

autant que je puis le savoir, se trouve à la Bibliothèque impériale à Vienne. J'en ai obtenu, par ordre de leurs Majestés Impériales, une copie en huit tableaux, si fidèlement imités qu'à peine pouvait-on, à ce qu'on m'a marqué, distinguer les copies des originaux. Suivant une note qui se trouve sur ce *Codex mexicanus*, il paraît qu'Emmanuel, roi de Portugal, en fit présent au pape Clément VII, qui mourut en 1533. Après avoir passé par les mains de plusieurs possesseurs illustres, cette collection tomba entre celles du cardinal de Saxe-Eisenach, qui la présenta à l'empereur Léopold [1]. On ne peut douter que ces peintures ne soient l'ouvrage des Mexicains; mais elles sont d'un style tout-à-fait différent de toutes les autres. J'en ai fait graver une pour satisfaire la curiosité des lecteurs qui la croiront digne de leur attention. Si l'objet était assez important, il serait possible de parvenir, avec quelque attention et avec le secours des planches de Purchas et de l'archevêque de Tolède, à former quelques conjectures plausibles touchant le sens de ce tableau. Plusieurs figures sont absolument semblables. *A A* sont des boucliers et des dards à peu près de la même forme que ceux qu'on voit dans Purchas, *pag.* 1070, 1071, *etc.* *B B* représentent des temples qui ressemblent beaucoup à ceux de Purchas, *pag.* 1109 et 1113, et à ceux de la seconde planche de Lorenzana. *C* est une balle de manteaux ou d'habits de coton, dont la figure se trouve dans presque toutes les planches de Purchas

(1) Voyez la note 73.

et de Lorenzana. *EEE* paraissent être des capitaines mexicains en habits de guerre, dont les ornements singuliers ressemblent aux figures de Purchas, *pag.* 1110, 1111, 1113. Je suis porté à croire que ce tableau représente un rôle d'imposition, parce que la manière d'exprimer les nombres s'y retrouve souvent. *D D D*, etc. Boturini dit que la méthode de compter par des nœuds était aussi familière aux Mexicains qu'au peuple du Pérou, *pag.* 85 ; opinion qui paraît confirmée par la manière dont les unités sont représentées dans les peintures mexicaines que j'ai. Elles ressemblent parfaitement à une suite de nœuds faits à une corde.

Depuis que j'ai publié la précédente édition de cette histoire d'Amérique, M. Waddilove, qui a toujours continué de me procurer des informations avec un zèle si bienveillant et si actif, a découvert dans la Bibliothèque de l'Escurial un volume in-folio renfermant quarante feuilles (*sheets*) d'une espèce de carton, ayant chacune la grandeur d'une feuille de papier à lettre et couvertes d'une grande variété de figures mexicaines peintes d'une manière grossière et bizarre en couleurs très vives, avec une explication en langue espagnole au-dessous de la plupart de ces figures. Les vingt-deux premières feuilles représentent les mois, jours, etc. Vers le milieu de chacune de ces feuilles, il y a deux et quelquefois un plus grand nombre de figures plus grandes pour les mois, entourées par les signes des jours. Les dix-huit dernières feuilles ne contiennent pas autant

de figures; elles paraissent désigner des divinités et des représentations de divers objets. Suivant ce calendrier de l'Escurial, l'année mexicaine renferme deux cent quatre-vingt-six jours divisés en vingt-deux mois de treize jours. Chaque jour est représenté par un signe différent, pris dans la nature; c'est un serpent, un chien, un lézard, un roseau, une maison, etc. Les signes des jours, dans le calendrier de l'Escurial, sont précisément les mêmes que ceux indiqués par Boturini dans son *Idea*, etc. p. 45. Mais si nous en croyons cet auteur, l'année mexicaine renfermait 360 jours divisés en 18 mois de 20 jours chacun. L'ordre des jours dans chaque mois était calculé, suivant lui, d'abord par ce qu'il appelle une progression tridecennaire, de jours d'un à treize, de la même manière que dans le calendrier de l'Escurial; ensuite par une progression septenaire, de jours d'un à sept, faisant en tout vingt. On a marqué dans ce calendrier non-seulement les signes qui distinguent chaque jour, mais encore les qualités qu'on suppose particulières à chaque mois. Il y a toujours une certaine faiblesse qui semble accompagner l'esprit humain dans tous les pas des progrès qu'il fait dans l'observation et les sciences. Les connaissances médiocres des Mexicains en astronomie semblent avoir déjà été liées avec l'astrologie judiciaire. Ils supposaient que la destinée et le caractère des personnes nées dans chaque mois étaient fixés par quelque influence supérieure qui prédominait à l'époque de leur naissance. On prédisait de là dans le calendrier,

que toutes les personnes qui naîtraient dans tel mois seraient riches, dans tel autre guerriers ou débauchés, etc., etc. Le carton ou la substance quelle qu'elle soit, sur lequel le calendrier de l'Escurial est peint, paraît ressembler beaucoup, d'après la description qu'en fait M. de Waddilove, à la substance du calendrier qui se trouve dans la bibliothèque impériale de Vienne. Sous quelques rapports, les figures ont quelque ressemblance avec celles qui se trouvent dans la planche que j'ai publiée. M. Waddilove suppose que les figures marquées D, qui m'avaient porté à conjecturer que cette peinture était un rôle d'impositions semblable à ceux qui ont été publiés par Purchas et par l'archevêque de Tolède, sont les signes des jours ; et comme j'ai la plus grande confiance dans l'exactitude de ses observations, j'en conclus que son opinion est bien fondée. Il paraît d'après la forme des caractères dont on s'est servi pour écrire les explications, que ce monument curieux des arts du Mexique a été trouvé peu de temps après la conquête de cet Empire. Il est étonnant qu'aucun écrivain espagnol n'en ait fait mention[1].

### Note XLVIII, page 294.

Le premier était appelé *le prince de la lance mor-*

(1) D'après les recherches que j'ai faites, dit M. le baron de Humboldt (*Vues pittor. des Cordillères, et monuments des peuples indigènes de l'Amérique*, t. I. p. 215), il paraît qu'il n'existe aujourd'hui en Europe que six collections de peintures mexicaines : celles de l'Escurial, de Bologne, de Veletri, de Rome, de Vienne et de Berlin. Le savant jésuite Fabrega, qui est souvent cité dans les ouvrages de

*telle*, le second *le partageur d'hommes*, le troisième *le verseur de sang*, le quatrième *le seigneur de la maison noire*. Acosta, *lib*. VI, *cap*. 25.

Note XLIX, page 297.

Le nom d'*Anahuac*, dit Clavigero (*Stor. ant. del Messico, liv*. Ier), fut d'abord restreint à la vallée de Mexico, parce que ses principales villes étaient situées dans de petites îles ou sur les bords de deux lacs [1]. Plus tard on étendit sa signification, et on l'employa pour désigner les pays qui composent aujourd'hui la *Nouvelle-Espagne* [2].

Cette vaste contrée comprenait les royaumes de *Mexico*, d'*Acolhuacan*, de *Tlacopan* et de *Michuacan*, les républiques de *Tlaxcallan*, de *Cholollan* et d'*Huexotzinco* et plusieurs autres petits états.

Le royaume de Mexico, quoique le plus moderne,

M. Zoega, et dont le chevalier Borgia, neveu du cardinal de ce nom, a bien voulu me communiquer quelques manuscrits relatifs aux antiquités aztèques, suppose que les archives de Simancas, en Espagne, renferment aussi quelques-unes de ces peintures hiéroglyphiques que Robertson désigne si bien par le mot de *picture writings* (*écriture en tableaux*). (D. L. R.)

(1) *Anahûac* signifie *près de l'eau*, d'où il paraît qu'on a fait dériver le nom d'*Anahuatlaca*, ou *Nahuatlaca*, par lequel les nations policées qui occupaient les bords du lac mexicain ont été connues.

(2) M. de Humboldt pense qu'on ne doit pas confondre la dénomination d'*Anahuac* avec celle de *Nouvelle-Espagne*. Suivant cet illustre écrivain, *Essai pol. sur la Nouv.-Esp.*, t. I, p. 218, on désignait, avant la conquête, sous le premier nom tout le pays contenu entre le 14e et le 21e degré de latitude, et renfermant seulement les états mentionnés par Clavigero; d'où il résulterait que ce dernier étend beaucoup trop l'Anahuac, en disant qu'il comprend tous les pays compris aujourd'hui sous le nom de Nouvelle-Espagne.

était plus étendu que tous les autres royaumes, républiques et états dont nous venons de parler pris ensemble. Il s'étendait au sud-ouest et au sud jusqu'à l'Océan Pacifique ; au sud-est jusqu'au Quauhtemallan ; à l'est, à l'exception des districts des trois républiques et d'une petite partie du royaume d'Acolhuacan, jusqu'au golfe du Mexique; vers le nord il était borné par le pays des Huaxtecas ; au nord-ouest par les barbares Chichemecas ; les royaumes de Tlacopan et Michuacan lui servaient de frontière à l'est. La totalité du royaume de Mexico était comprise entre le 14° et le 21° de latitude nord, et entre le 271° et le 283° de longitude prise du méridien de l'île de Fer. (D. L. R.)

Note L, page 302.

Le temple de Cholula, qu'on regardait comme le plus sacré de tous ceux de la Nouvelle-Espagne, en était aussi le plus considérable. Ce n'était cependant qu'une masse de terre solide, dont la base, selon Torquemada, avait plus d'un quart de lieue de circuit, et qui avait quarante brasses de hauteur. *Mon. Ind. lib.* III, *cap.* 19.

Suivant les différentes figures des temples qu'on trouve dans les peintures gravées par Purchas, il y a lieu de croire que tous ceux des Mexicains étaient construits de la même manière. *Voy. vol.* III, *pag.* 1109, 1110, 1113 [1].

(1) La description de ces différents temples, faite par Clavigero, de Humboldt et Bulloch, en donne une idée beaucoup plus avantageuse. (D. L. R.)

Note LI, page 303.

Le haut degré de civilisation auquel étaient parvenus les Mexicains est suffisamment prouvé par le témoignage de M. de Humboldt dans ses *Vues des Cordillères et monuments des peuples indigènes de l'Amérique,* dans son *Essai politique sur la Nouvelle-Espagne,* et dans la *relation historique* de son voyage. Il confirme pleinement les assertions de Clavigero, comme les récits des écrivains espagnols.

Les ouvrages de cet excellent observateur, auquel nous avons déjà fait tant d'emprunts, se trouvant entre les mains de tout le monde, nous croyons inutile de répéter ici ce qu'il a dit.

Nous nous bornerons à présenter au lecteur des extraits de l'ouvrage de M. Bulloch, dont il a paru une traduction française sous le titre : *Mexique en* 1823, pour prouver que les Mexicains ont construit des édifices très remarquables, et que les traces de ces édifices ne sont pas toutes effacées, ainsi que l'a supposé Robertson. Nous n'avons garde de comparer MM. de Humboldt et Bulloch, mais ce dernier, quelque inférieur qu'il soit à son illustre devancier, et quoiqu'il n'ait pu que glaner après lui, nous paraît judicieux et véridique, et il a vu un très grand nombre d'antiquités mexicaines qui avaient échappé aux regards scrutateurs de M. de Humboldt, peut-être par la jalousie des naturels.

« Cholula était fameuse pour ses idoles, sa sainteté et les rites païens qu'on y remplissait. Son Teocalli ou temple est composé de couches alternatives d'ar-

gile et de briques cuites au soleil, qui forment une grande pyramide divisée en étages réguliers ou plate-formes... Mais le temps et la croissance de plusieurs végétaux tels que le nopal et le poirier épine, n'ont laissé que peu de la forme originale ; et ce monument ressemble à présent à une montagne naturelle... Nous montâmes par une pente sans chemin tracé, partiellement coupée en degrés, jusqu'à une esplanade de 140 pieds, sur laquelle est bâtie une église de 90 pieds de longueur, avec deux tours et un dôme... Nous descendîmes à regret le long du flanc de cette pyramide, dont la base est égale en largeur à celle de la grande pyramide d'Égypte...

« Avant d'arriver dans le voisinage immédiat de Tezcuco, on s'aperçoit déjà que l'on approche d'un lieu très anciennement habité. On passe devant un grand aquéduc construit jadis pour apporter l'eau à la ville, et servant encore actuellement au même usage, et près des ruines de plusieurs édifices en pierre d'une grande étendue...

Près des portes nous observâmes les fossés modernes, creusés pour la défense de la ville pendant la révolution ; en y travaillant on a découvert plusieurs anciennes structures toutes fort grandes et quelques-unes immenses...

Les fondations et les restes des temples, des forteresses, des palais et autres édifices de grande étendue suffisent pour attester l'ancienne splendeur de Tezcuco; mais il est d'ailleurs assez connu qu'elle fut, dans le temps des Caciques. le siége de la littérature

et des arts mexicains : cette ville était l'Athènes de l'Amérique, la résidence des historiens, des orateurs, des poètes, des artistes, des hommes célèbres dans toutes les sciences cultivées par ces peuples...

Après avoir passé devant ce bel aquéduc et plusieurs *tumuli* ( pyramides en brique ), notre conducteur nous conduisit sur l'emplacement du palais des anciens caciques ou rois tributaires de Tezcuco. C'était, sans doute, un noble édifice, et il surpassait de beaucoup l'idée que je m'étais faite de l'habileté en architecture des Américains aborigènes.

Ce monument s'étendait à trois cents pieds et formait un des côtés de la grande place ; il était construit sur des terrasses en pente élevées les unes au-dessus des autres par de petites rampes. Quelques-unes de ces terrasses sont entières et recouvertes d'un ciment très dur , aussi beau que celui des édifices romains. D'après ce qu'on connaît des anciennes fondations, ce palais devait occuper plusieurs acres de terrain. Il était composé de gros blocs de pierre basaltique, de quatre ou cinq pieds de long et de deux ou trois pieds de large, coupés et polis avec la plus grande pureté. Une vaste église, érigée auprès de ces ruines, a été presque entièrement bâtie avec les matériaux qui en ont été tirés. Plusieurs pierres sculptées, appartenant à cet antique palais, se voient distinctement dans les murs de l'église, quoique leurs ornements aient été tournés exprès à contre-sens... Dans le pavé et les murailles, j'ai souvent reconnu des fragments de pierres sculptées ; et

j'ai trouvé, entre autres, dans une petite maison, les anciennes armes du Mexique, l'aigle à ailes déployées, et le nopal, avec des caractères hiéroglyphiques... On nous apprit qu'à deux lieues de la ville était un lieu nommé *Baño de Montezuma*, qui avait autrefois servi de bain à ce monarque... Le bain dont il est question était taillé dans le roc vif, et paraissait en saillie comme le nid d'une hirondelle contre le mur d'une maison. Non-seulement ce bain est d'une structure extraordinaire ; mais sa position l'est encore davantage. C'est un beau bassin de douze pieds de long, sur huit de large, au milieu duquel est un puits de quatre à cinq pieds de profondeur, avec des parapets de deux pieds et demi de haut tout au tour. On y voit aussi un trône ou siége, tel que les anciennes peintures représentent ceux qui servaient au roi. Il y a des escaliers pour descendre dans ce bassin ou bain, et le tout est coupé dans un rocher de porphyre, avec une précision mathématique, et poli d'une manière parfaite... En redescendant, notre guide nous montra dans les rochers un grand réservoir qui servait à fournir d'eau le palais, et dont les murs hauts de huit pieds existaient encore. Nous trouvâmes, en poussant nos recherches un peu plus avant, que toute la montagne avait été couverte de palais, de temples, de bains, de jardins suspendus, etc. et cependant ce lieu n'a jamais été mentionné par aucun voyageur.

Je pense que tous ces restes pouvaient bien être déjà des antiquités avant la découverte de l'Amérique, et que les monuments auxquels ils ont appar-

tenu avaient été érigés par un peuple dont l'histoire était perdue avant la fondation de Mexico. Nous recueillîmes sur notre chemin des échantillons du stuc qui couvre les terrasses, qui est encore plus dur et plus beau qu'aucun de ceux que l'on trouve à Portici ou à Herculanum. Don Trinidad Rosalia nous dit que nous n'avions vu que le commencement des merveilles de ce lieu ; que l'on voyait des vestiges de bâtiments très distincts jusques sur la cîme du mont ; que la montagne elle-même était perforée par des excavations artificielles, et qu'un escalier conduisait à l'une d'elles près du sommet : il y était entré ; mais personne n'avait eu le courage de l'explorer, quoique l'on supposât que d'immenses trésors y étaient ensevelis... Un fait qui paraîtra fort étrange, c'est que ce lieu, le plus intéressant de tous ceux que nous avions visités, n'a jamais été cité par les écrivains espagnols, du temps de la conquête, et que parmi les habitants de Mexico, je n'en ai pas trouvé un seul qui eût jamais vu ces ruines ou qui en eût même entendu parler... A la porte d'une chaumière du village de Huexotla, situé à environ deux milles de Tezcuco, nous vîmes une grande idole de pierre, semblable à celle que nous avions observée à Tezcuco, mais d'un meilleur travail, et dans le milieu du village une espèce de colonne fort singulière, avec un sommet terminé en pointe... L'ancienne muraille, haute de près de trente pieds, et très épaisse, s'étend à une grande distance, et sa construction est fort extraordinaire. Elle est divisée en cinq parties inégales ; la plus considérable est bâtie en pierres ovales fort larges, dont

les extrémités dépassent de manière à donner à la bâtisse l'apparence d'avoir été des crânes humains. Une corniche en saillie sépare cette partie des autres. L'ensemble est très différent de tout ce que j'ai vu ailleurs. A l'extrémité du bourg, on voit le lit d'une rivière maintenant à sec, et formant un profond ravin, sur lequel est un pont très remarquable, avec une arche angulaire, haute de près de 40 pieds, que l'on dit avoir été construite par les Indiens avant la conquête ; elle est soutenue d'un côté par une masse de maçonnerie d'une forme pyramidale, et, vue d'en bas, c'est un objet très pittoresque... Au bout du village, est une sorte de large avenue couverte, pratiquée entre deux hautes murailles, et qui se termine près d'une rivière ; ce devait être une des entrées de la ville. Il y a dans ce lieu quantité de choses bien dignes d'être examinées, et nous le quittâmes en regrettant que le temps ne nous permît pas d'en voir davantage... La ville et les faubourgs de Tezcuco offrent partout des vestiges de son ancienne grandeur. Des pyramides de brique s'élèvent de toutes parts au milieu de ruines, d'aquéducs et de monuments, dont plusieurs, très vastes et d'une forme carrée, sont encore entiers... Autour de l'église, les fragments de pierre sculptée sont extrêmement abondants, de même que dans les environs de la place du marché et du palais, édifice que l'on ne peut contempler sans que les plus intéressants souvenirs s'éveillent dans l'esprit, pour peu que l'on connaisse l'histoire de cette partie de l'Amérique.

Ce fut dans ce palais que Cortez et toute son armée furent logés et reçus, comme le raconte Bernal Dias, dans sa simple narration, dont j'ai eu plus d'une fois l'occasion de reconnaître la vérité. Ce fut aussi sur la place du marché que le premier évêque, mu par un zèle excessif et mal entendu, rassembla tous les documents concernant l'histoire du Mexique, la littérature et les arts, enfin toutes les peintures, manuscrits et hiéroglyphes aztèques, en forma une pyramide, et les livra aux flammes, au milieu des inutiles supplications que lui adressait le peuple pour obtenir leur conservation... Après avoir vainement cherché les célèbres pyramides du soleil et de la lune, ou de San-Juan de Teotihuacan, nous nous mîmes en chemin pour visiter Otumba, espérant les trouver près de ce lieu... En descendant la montagne, nous vîmes pour la première fois les pyramides que nous cherchions, dans une plaine en face de nous, à environ cinq à six milles de distance... Nous observâmes deux anciennes colonnes très curieusement sculptées... A mesure que nous approchions la forme carrée et parfaite de la plus grande pyramide devenait toujours plus distincte, et nous pûmes bientôt compter les terrasses. Nous nous dirigeâmes d'abord sur la plus petite qui est la moins conservée des deux, et nous montâmes jusqu'à son sommet sur des masses de pierres tombantes et de maçonnerie en ruines, avec moins de difficultés que nous ne nous y attendions. Sur le haut de la tour on voit les ruines d'un ancien monument de quarante-sept pieds de long, sur qua-

torze de large ; les murs en sont construits principalement en pierres non taillées, hautes de huit pieds et épaisses de trois. L'entrée est à l'extrémité méridionale; il y a trois fenêtres de chaque côté, et à l'extrémité, vers le nord, il paraît avoir été divisé au tiers de sa longueur. En face de ce bâtiment, ayant la grande pyramide sous nos yeux et plusieurs petites à nos pieds, nous nous assîmes pour contempler ces antiques merveilles. De là, on découvre la plus grande partie de la vallée de Mexico, et la vue s'étend au loin sur les plaines et sur les montagnes qui bornent la vallée à l'ouest... Je pense qu'il y a peu de motifs de douter que ces immenses structures, qui rivalisent avec les pyramides d'Égypte, ne fussent dès le temps de la conquête, dans l'état où elles sont maintenant, et que ce fut sur l'une d'elles que Cortez monta et découvrit l'armée ennemie. On ne voit aucune autre éminence aux environs qui puisse répondre à cette fin... Nous montâmes sur les différentes petites élévations qui sont parsemées en diverses directions autour de la base de la seconde et sur la route de la plus grande pyramide. En quelques endroits elles forment des rues régulières qui vont de l'est à l'ouest. Non loin de la plus grande pyramide, près d'une porte, est une pierre énorme avec quelques ornements sculptés... On nous en montra une autre de grande dimension, couverte de sculptures, avec une ouverture dans le haut : mon fils supposa que c'était une pierre de sacrifices...

Nous arrivâmes bientôt au pied de la plus grande

pyramide, où nous montâmes plus facilement que nous ne l'espérions, quoique sur tout le chemin, les moellons de chaux et de ciment soient mêlés aux pierres tombées. Les terrasses sont parfaitement visibles, surtout la seconde, qui a trente-huit pieds de large, et est couverte d'une couche de ciment rouge, épaisse de dix pouces et composée de petits cailloux et de chaux. En plusieurs endroits les arbres de Nopal ont détruit la régularité des degrés; mais nulle part ils n'ont altéré la forme générale carrée, aussi régulière à cet égard que celle de la grande pyramide d'Égypte. De tous côtés nous vîmes des fragments d'instruments, tels que des couteaux, des flèches, des pointes de lances, etc. Des offrandes d'obsidienne, semblables à celles que nous avions vues sur les petits monticules de Cholula ; et, en arrivant au sommet, nous trouvâmes une surface plane d'une dimension considérable, mais qui avait été extrêmement gâtée. Probablement un temple ou quelque autre édifice y avait été élevé. On prétend qu'autrefois on y voyait une statue entièrement couverte d'or... J'y trouvai des fragments de petites statues et de vases de terre, et, ce qui me surprit bien plus, des coquilles d'huîtres, les premières que j'eusse vues au Mexique, et en descendant, des pièces d'ornements de la même terre que les vases, l'un desquels en relief ressemblait à ceux de la Chine, l'autre présentait un visage humain grotesque... Le docteur Oteiza, qui a donné la mesure de ces pyramides, établit la base de la plus grande à six cent quarante-cinq pieds en

longueur, et cent soixante et onze en hauteur perpendiculaire ; mais je croirais que la dernière mesure est de beaucoup trop petite, et que la hauteur est à peu près de la moitié de la largeur. Quant à l'âge des pyramides et à leur construction, ce sont des matières de pure conjecture, et je n'ai rencontré personne à Mexico capable de me donner aucuns renseignements sur ce point, ni même de s'en embarrasser le moins du monde. Jamais les habitants de cette ville ne vont les voir, quoique, du haut de la cathédrale, on puisse les apercevoir distinctement toutes deux, aussi bien que Tescosingo, où se trouve le bain de Montezuma... Le résultat de cette petite excursion de trois jours a été de me convaincre fortement de la véracité des écrivains espagnols, dont les récits sur les villes, leurs richesses, leur immense population et les progrès des arts des Mexicains paraissent douteux à ceux qui n'ont pas vu ce pays. Je crois fermement tout ce que l'infatigable abbé Clavigero a écrit de ses compatriotes. Si M. Paw, ou notre concitoyen plus éclairé Robertson, avaient passé seulement une heure à Tezcuco, Tescosingo ou Huexotla, ils n'auraient jamais supposé que le palais de Montezuma fut une chaumière de claie, et l'immense population de Mexico une fiction...

Mexico possède une grande quantité d'objets d'étude pour les antiquaires. On peut trouver des idoles sculptées dans presque toutes les parties de la ville. La pierre du coin du bâtiment actuellement occupé par l'administration de la loterie, en face du marché

aux souliers, est la tête d'un serpent, d'une grandeur démesurée, d'après laquelle je jugeai que la figure entière n'avait pas moins de soixante-dix pieds de long. Sous la porte cochère de la maison, presque en face de l'entrée de la Monnaie, est une belle statue d'une divinité de forme humaine, dans une posture inclinée, elle est ornée de divers symboles et de grandeur naturelle. On l'a trouvée il y a quelques années en creusant un puits. La maison qui fait le coin d'une rue au sud-est de la grande place, est bâtie sur un bel autel circulaire de basalte noir, orné de griffes et de queues d'un reptile gigantesque. Dans les cloîtres derrière le couvent des Dominicains, on voit un bel exemple du grand serpent idole, presque entier et d'un bon travail. Cette monstrueuse déité est représentée dévorant une victime humaine, que l'on voit se débattre dans ses horribles mâchoires...

« On ne trouve aucun témoignage de l'antique magnificence de la cité que dans les récits des premiers écrivains. Il est bien connu qu'une carte de Mexico a été faite pour Cortez par ordre de Montezuma. Le baron de Humboldt dit qu'il la cherchée en vain ; et l'on croyait qu'elle avait péri il y a plus de cent ans dans l'incendie de la *Casa de Estado* ( la maison de Cortez ). Cependant le hasard a remis au jour cette curieuse antiquité ; elle a été achetée et portée en Angleterre sur le vaisseau de S. M. B. le Phaéton, par moi-même, et je la publie dans cet ouvrage. Ce n'est qu'un fragment ; mais le monde apprendra par

luique l'ancienne Mexico était le double de la ville moderne en grandeur, qu'elle l'égalait en régularité, la surpassait dans la beauté et le nombre de ses temples et de ses palais, enfin que le récit fait par Cortez à son souverain sur les merveilles de cette capitale, et celui de Bernal Dias ne peuvent plus être révoqués en doute. »

Nous croyons devoir borner là nos extraits de l'ouvrage si curieux de M. Bulloch ; mais nous devons ajouter qu'il a fait faire des empreintes du grand calendrier mexicain et de la pierre des sacrifices, que M. le baron de Humboldt recommande principalement à l'attention des antiquaires ; qu'il a fait d'après nature, des copies des pyramides, et qu'il a apporté en Angleterre plusieurs manuscrits et peintures hiéroglyphiques exécutées par les meilleurs artistes du Mexique, sur des peaux de daims, et quelques-unes sur une sorte de papier fait avec les fibres du grand aloès américain. Outre ces peintures, dont une partie est du nombre de celles qui furent envoyées à Montezuma pour l'informer des progrès des Espagnols, M. Bulloch s'est procuré quelques-unes de celles qui avaient appartenu à la collection du célèbre chevalier Boturini, qui furent exécutées du temps de Cortez et par son ordre, et qui représentaient ses combats avec les Mexicains, son établissement dans la capitale, et d'autres sujets concernant la conquête : il a copié aussi, avec la permission du gouvernement, les dessins de la plupart des antiquités existantes, qui se trouvent dans la belle collection de

la *Mineria*. Ces dessins représentent les restes des pyramides, des châteaux, des fortifications, des temples, des ponts, des maisons, des statues, des bas-reliefs et des idoles, et ont été exécutés dans l'expédition du capitaine Dupaix, faite pour la recherche des antiquités du royaume du Mexique. Ce capitaine était accompagné du señor Luciano Castañedo Callijon de la Condeva, qui vit encore et possède une partie des dessins originaux. Dans ces dessins, quelques tours sont représentées hautes de sept étages; l'un des ponts a une arche angulaire faite de deux pierres, et l'on voit des portes dont le faîte est de forme circulaire.

M. Bulloch a également apporté à Londres un grand nombre d'anciennes statues et d'idoles de pierre et de terre cuite, des vases sacrés et d'autres ornements des temples, avec quelques meubles domestiques, et beaucoup d'anciens documents d'un grand intérêt, et qui peuvent fournir des lumières sur les habitants aborigènes du pays, ainsi que sur le haut degré de civilisation auquel ils étaient parvenus. (D. L. R.)

### Note LII, page 304.

Non-seulement à Tlascala et à Tepeaca, mais à Mexico même, les maisons du peuple n'étaient que des cabanes bâties avec de la terre ou des branches d'arbre. Elles étaient extrêmement basses et étroites, sans autres meubles que quelques vases de terre. Ainsi que chez les Indiens les plus sauvages, plusieurs familles habitaient sous un même toit, sans avoir au-

cun appartement séparé. *Herrera*, *Decad.* 2, *lib.* VII, *cap.* 13; *lib.* X, *cap.* 22; *Decad.* 3, *lib.* IV, *cap.* 17. Torquem. *lib.* III, *cap.* 23.

Note LIII, page 304.

Une personne qui a vécu long-temps dans la Nouvelle-Espagne, et qui a visité la plupart de ses provinces, m'a dit qu'il n'y avait dans l'étendue de ce vaste empire aucun monument ni aucun vestige de quelque édifice qui fût plus ancien que le temps de la conquête, ni même aucun pont ou grand chemin, excepté quelques restes de la chaussée qui va de Guadaloupe à la porte de Mexico par laquelle Cortez entra dans cette ville. *Manuscrit en ma possession.* L'auteur d'un autre manuscrit observe qu'il ne reste pas le moindre vestige de l'existence d'aucun ancien bâtiment indien, public ou particulier, ni à Mexico, ni dans aucune province de la Nouvelle-Espagne. « J'ai traversé, dit-il, toutes les provinces adjacentes ; « c'est-à-dire, la Nouvelle-Galice, la Nouvelle-Biscaye, « le Nouveau-Mexique, Sonora, Cinaloa, le nouveau « royaume de Léon et le Nouveau-Santander, sans « avoir trouvé aucun monument digne de remarque, « excepté des ruines près d'un ancien village dans la « vallée de *Casas Grandes*, au trentième degré qua- « rante-six minutes de latitude septentrionale, et au « deux cent cinquante-huitième degré vingt-quatre « minutes de longitude de l'île de Ténériffe, ou quatre « cent soixante lieues au nord nord-ouest de Mexico. » Il décrit avec beaucoup d'exactitude ces ruines, qui

paraissaient avoir fait partie d'un méchant bâtiment de gazon et de pierres, recouverts d'une terre blanche ou de chaux. Un missionnaire lui avait dit avoir découvert les ruines d'un autre bâtiment semblable au premier à environ cent lieues au nord-ouest, sur les bords de la rivière de Saint-Pierre. *Manuscrit en ma possession.*

Ce qui donne beaucoup de crédit à ces témoignages, c'est qu'ils n'ont point été avancés pour soutenir quelque système particulier, et que ce sont de simples réponses à des questions que j'avais faites. Il faut croire cependant que lorsque ces voyageurs ont dit qu'on ne peut pas espérer maintenant de découvrir aucune ruine ni aucun reste d'ouvrages anciens dans l'empire du Mexique, ils ont seulement voulu faire entendre qu'il n'y restait rien qui pût donner quelque idée de grandeur ou de magnificence dans les ouvrages de ses anciens habitants. Car, suivant le témoignage de plusieurs écrivains espagnols, il paraît qu'on voit encore quelques vestiges d'anciens bâtiments à Otumba, Tlascala, Cholula, etc. Villa-Segnor : *Theatro Amer. pag.* 143, 308, 353. D. Franç. Ant. Lorenzana, ci-devant archevêque de Mexico et aujourd'hui de Tolède, dans son introduction à l'édition des lettres *Cortas de relacion of Cortez* qu'il a publiées à Mexico, parle de quelques ruines qu'on voit encore dans plusieurs villes par lesquelles Cortez a passé en se rendant à la capitale, *pag.* 4, *etc.* Mais aucun de ces auteurs n'en donne la moindre description, et ces ruines parais-

sent si peu considérables, qu'à peine suffisent-elles pour faire voir qu'il y a eu autrefois quelque bâtiment dans ces endroits. Le grand tertre de terre à Cholula (1), auquel les Espagnols ont donné le nom de temple, s'y trouve toujours, mais sans le moindre escalier pour y monter et sans aucune apparence de pierre. Cette élévation ne paraît maintenant qu'une montagne naturelle, couverte d'herbe et d'arbrisseaux ; et peut-être qu'elle n'a jamais été rien de plus. *Torquemada, lib.* III, *cap.* 19. J'ai reçu une description fort détaillée des ruines d'un temple près de Cuernavaca, sur la route de Mexico à Acapulco. Elles sont composées de larges pierres, aussi exactement jointes les unes aux autres que celles des bâtiments des Péruviens, dont nous parlerons dans la suite. Les fondations de ce temple forment un carré de vingt-cinq verges d'Angleterre, ou soixante-quinze pieds de roi ; mais il diminue d'étendue à mesure qu'il s'élève en hauteur, non par gradation, mais en se resserrant tout à coup à des distances régulières ; de sorte qu'il doit avoir ressemblé à la figure *B* de la planche. Il se terminait, à ce qu'on dit, en pyramide.

(1) Voir sa description dans M. de Humboldt ; *Vues des Cordill., etc.*, t. I, p. 96. Cette pyramide était construite non en terre, mais en briques séchées probablement au soleil. On y a découvert récemment dans l'intérieur des cavités qui servaient à la sépulture des indigènes, et même une maison carrée construite en pierre et soutenue par des poutres de cyprès chauve ; elle renfermait deux cadavres, des idoles en basalte, et un grand nombre de vases vernissés et peints avec art. Voyez aussi la note 51 déjà citée. (D. L. R.)

Note LIV, page 309.

La plus grande et la plus célèbre des divinités mexicaines, dit M. Bulloch, était, de notoriété publique, enterrée sous la galerie de l'Université. Ce voyageur obtint la permission de la faire exhumer, et il en fit faire le plâtre ; voici la description qu'il en donne :

« Ce monstre horrible et colossal a été taillé dans un bloc de basalte de neuf pieds de haut, et se compose de la figure humaine difforme, unie à tout ce que la structure du tigre et du serpent à sonnettes offre de plus affreux. Deux grands serpents lui tiennent lieu de bras, et sa draperie est composée de vipères entortillées en nombreux anneaux de la manière la plus dégoûtante. Deux aîles de vautour terminent ses côtés ; ses pieds sont ceux du tigre, avec les griffes étendues pour saisir sa proie, et au milieu d'eux paraît la tête d'un autre serpent à sonnettes qui semble descendre du corps de l'idole ; ses ornements s'accordent avec sa hideuse forme. C'est un large collier de cœurs humains, de crânes et de mains enfilés par des entrailles et couvrant entièrement la poitrine, à l'exception des seins difformes de la statue. Elle a évidemment été peinte des couleurs naturelles, qui devaient beaucoup ajouter au terrible effet qu'elle était destinée à produire sur ses adorateurs ». ( D. L. R. )

Note LV, page 310.

Il paraît que les historiens espagnols ont beaucoup exagéré le nombre des victimes humaines qu'on sacrifiait à Mexico. Suivant Gomara, il n'y avait point d'année où l'on n'immolât vingt mille personnes aux divinités du Mexique, et il y avait même des années où elles allaient à cinquante mille. *Cron. cap.* 229. Les crânes de ces malheureuses victimes étaient rangés par ordre dans un bâtiment qui avait cette destination, et deux des officiers de Cortez, qui les avaient comptés, ont dit à Gomara qu'il y en avait cent trente-six mille. *Ibid.*, *cap.* 82. Le rapport d'Herrera est plus incroyable encore : il dit que le nombre des victimes était si grand, qu'on en sacrifiait cinq mille en un jour, et en quelques occasions même jusqu'à vingt mille. *Decad.* III, *lib.* II, *cap.* 16. Torquemada les surpasse tous deux en exagération ; car il prétend qu'on immolait annuellement vingt mille enfants, sans compter les autres victimes. *Mon. Ind. lib. VII*, *cap.* 21. L'autorité la plus respectable en faveur de ce grand nombre de victimes est celle de Zumurraga, premier évêque de Mexico, qui, dans une lettre au chapitre général de son ordre, écrite en 1631, dit que les Mexicains sacrifiaient tous les ans vingt mille victimes. Davila, *Teatro eccles.*, 126. D'un autre côté, Barth. de Las Casas remarque que si l'on avait fait mourir tous les ans un si grand nombre d'hommes, le Mexique ne serait jamais parvenu à ce degré de population qui surprit tous les Espagnols lorsqu'ils y

arrivèrent, et il assure positivement que les Mexicains ne sacrifiaient jamais plus de cinquante à cent personnes par an. Voyez l'exposé de ses discussions avec Sepulveda, qui se trouve joint à sa *Brevissima relacion, pag*. 105. Cortez ne spécifie pas le nombre des hommes qu'on sacrifiait annuellement ; mais B. Diaz del Castillo, dit que les religieux franciscains qu'on envoya dans la Nouvelle-Espagne immédiatement après la conquête, ayant fait des recherches à ce sujet, trouvèrent qu'on sacrifiait tous les ans deux mille cinq cents personnes à Mexico. *C*. 207.

Note LVI, page 310.

M. Warden ne partage pas cette opinion de Robertson. Il place les Péruviens au-dessus des Mexicains, et pense que les premiers étaient, sans contredit, à l'époque de la conquête, le peuple le plus civilisé du Nouveau-Monde. Comme il serait trop long d'exposer dans une note les considérations puissantes que ce savant et modeste écrivain fait valoir à l'appui de son opinion, nous croyons devoir renvoyer le lecteur qui desirerait approfondir cette matière si intéressante au tome X, p. 154 et suiv. de *l'Art de vérifier les dates*.

Robertson au surplus modifie lui-même le jugement qu'il a d'abord porté sur la supériorité des Mexicains, lorsqu'il reconnaît ( liv. VII, pag. 324 ) « que les Péruviens avaient fait beaucoup plus de progrès que les Mexicains, et dans les arts nécessaires, et dans ceux qui ne servent qu'à l'agrément de la vie. » ( D. L. R. )

Note LVII, page 311.

Il est pour ainsi dire inutile d'observer que la chronologie péruvienne est non-seulement obscure, mais même en contradiction avec les observations les plus exactes et les plus étendues sur la durée de chaque règne, dans quelque succession de prince qu'on suppose. On a trouvé que le nombre moyen n'a pas passé vingt années. Suivant Acosta et Garcilaso de la Vega, Huana-Capac, qui mourut vers l'année 1527[1], a été le douzième inca. On ne peut pas compter que la monarchie du Pérou ait duré plus de deux cent quarante ans; cependant ils assurent qu'elle a subsisté pendant quatre cents années. *Acosta*, *l.* VI, *c.* 19. *Vega*, *lib.* I, *cap.* 9. Suivant ce rapport, la durée moyenne de chaque règne est portée à trente-trois ans, au lieu de vingt, nombre établi par les observations de sir Isaac Newton; mais les traditions des Péruviens étaient si imparfaites, que, quoique le total y soit fixé d'une manière positive, le nombre des années de chaque règne est cependant inconnu.

Note LVIII, page 318.

On ne peut douter, d'après les témoignages de plusieurs historiens espagnols recommandables, que les Péruviens n'adorassent un Dieu inconnu et invisible sous le nom de *Pachacamac*.

Voici ce que dit à ce sujet Garcilaso de la Vega, *Hist. gener. del Peru*, *t.* 1, *cap.* XXXIII, *pag.* 232, et *t.* 4,

(1) En 1523, suivant l'*Art de vérifier les dates* t. X, p. 152. (D. L. R.)

*cap.* IV, *p.* 28. Il est certain que les Incas croyaient à l'immortalité de l'ame et à la résurrection universelle, et qu'ils avaient découvert par les seules lumières de la raison, qu'il existait un souverain créateur de toutes choses, qu'ils appelèrent *Pachacamac*, ce qui signifie *créateur de l'univers* et *celui qui le maintient dans l'état civil où il est.* (*Hacedor y sustentador del universo.*) [1] Ils croyaient qu'il était invisible, et par ce motif, ils ne lui élevaient pas de temple et ne lui offraient pas de sacrifices comme au soleil; mais ils se bornaient à l'adorer intérieurement avec une vénération profonde, et à faire des signes extérieurs de respect avec la tête, les yeux, les bras et le corps chaque fois qu'ils prononçaient son nom. Cette doctrine des Incas fut non-seulement adoptée par tous les peuples qu'ils soumirent successivement à leur empire, mais encore par les nations voisines. Les prédécesseurs du roi Cuismancu, avant d'avoir subi le joug des Incas, avaient cependant élevé un temple magnifique à Pachacamac dans la vallée à laquelle ils donnèrent son nom : c'était le seul qui lui fût consacré dans tout le Pérou. Les *Yncas* y sacrifiaient des animaux et quelquefois des victimes humaines. (D. L. R.)

Note LIX, page 319.

Plusieurs des premiers historiens espagnols assurent que les Péruviens sacrifiaient des victimes humaines. Xerez, *p.* 190. Zarate, *lib.* I, *cap.* 11, *lib.* V,

(1) *Camac,* suivant Pedro de Cieça (*Chronica del Peru*, cap. 72, p. 88.), signifie créateur, et *pacha,* monde.

*cap.* 19. Mais Garcilaso de la Vega prétend que, quoique cette coutume barbare eût subsisté parmi leurs ancêtres non civilisés, elle fut totalement abolie par les Incas, et qu'on n'a jamais offert de victime humaine dans aucun temple du soleil. Cette assertion et les raisons plausibles sur lesquelles il l'appuie suffisent pour réfuter les écrivains espagnols dont les récits ne paraissent fondés que sur des ouï-dire et non sur ce qu'ils ont observé eux-mêmes. Vega, *lib.* II, *cap.* 4. Les Péruviens, dans une de leurs fêtes, offraient des gâteaux arrosés du sang tiré des bras, des sourcils et du nez de leurs enfants. *Idem, lib.* VII, *cap.* 6. Cette cérémonie paraît avoir été une suite de leur ancienne coutume de sacrifier des victimes humaines.

Note LX, page 322.

Chez les Péruviens, dit M. le baron de Humboldt (*Introd. aux Vues des Cordillères, etc.*), un gouvernement théocratique, tout en favorisant les progrès de l'industrie, les travaux publics et tout ce qui indique pour ainsi dire une civilisation en masse, entravait le développement des facultés intellectuelles.

L'empire des Incas ressemblait à un grand établissement monastique, dans lequel était prescrit à chaque membre de la congrégation, ce qu'il devait faire pour le bien commun. En étudiant sur les lieux ces Péruviens, qui, à travers des siècles, ont conservé leur physionomie nationale, on apprend à apprécier à sa juste valeur le code des lois de Manco-Capac, et

les effets qu'il a produits sur les mœurs et sur la félicité publique. Il y avait une aisance générale et peu de bonheur privé ; plus de résignation aux décrets du souverain que d'amour pour la patrie ; une obéissance passive sans courage pour les entreprises hardies ; un esprit d'ordre qui réglait minutieusement les actions les plus indifférentes de la vie, et point d'étendue dans les idées, point d'élévation dans le caractère. Les institutions politiques les plus compliquées que présente l'histoire de la société humaine avaient étouffé le germe de la liberté individuelle, et le fondateur de l'empire de Cusco, en se flattant de pouvoir forcer les hommes à être heureux, les avait réduits à l'état de simples machines. La théocratie péruvienne était moins oppressive sans doute que le gouvernement des rois mexicains ; mais l'un et l'autre ont contribué à donner aux monuments, au culte et à la mythologie des deux peuples montagnards, cet aspect morne et sombre qui contraste avec les arts et les douces fictions des peuples de la Grèce. (D. L. R.)

Note LXI, page 325.

Les Espagnols ont adopté ces deux coutumes des anciens Péruviens. Ils ont conservé quelques-uns des aquéducs ou canaux faits du temps des Incas, et en ont construit de nouveaux, au moyen desquels ils arrosent tous les champs qu'ils cultivent. Ulloa, *Voyage*, *tom.* I, *pag.* 422, 477. Ils continuent aussi à employer pour fumier, le *guano*, ou la fiente des

oiseaux de mer. Ulloa donne une description de la quantité presque incroyable qui s'en trouve dans les petites îles qui bordent la côte. *Ibid.*, *pag.* 481.

Note LXII, page 328.

Ulloa, *Voyage*, *tom.* I, *pag.* 286, *etc.*, a décrit le temple de Cayambo, le palais des Incas à Callao dans la plaine de Lacatunga, et celui d'Atun-Cannar, qu'il a examinés avec beaucoup de soin. On trouve dans les *Mémoires de l'académie de Berlin*, *année* 1746, *p.* 435, un mémoire curieux de M. de la Condamine, sur les ruines d'Atun-Cannar. Acosta parle des ruines de Cusco qu'il a examinées, *lib.* VI, *cap.* 14. Garcilaso, dans son style ordinaire, donne des descriptions pompeuses et confuses de plusieurs temples et autres édifices publics, *lib.* III, *cap.* 1, 21 ; *lib.* VI, *cap.* 4. Zapata, dans un traité volumineux sur le Pérou, qui n'a pas encore été publié, donne la description de plusieurs monuments des anciens Péruviens, dont les autres écrivains n'ont pas fait mention. *Manuscrit entre les mains de l'auteur.* Ulloa, *tom.* I, *pag.* 391, parle de quelques anciennes fortifications péruviennes, qui étaient aussi des ouvrages considérables et fort solides. Trois circonstances frappèrent principalement tous ces observateurs : 1° la grosseur énorme des pierres que les Péruviens avaient employées pour quelques-uns de leurs bâtiments. Acosta en a mesuré une qui avait trente pieds de long et dix-huit de large, sur six d'épaisseur ; cependant il ajoute qu'il s'en trouvait de beaucoup plus grosses encore à la

forteresse de Cusco. Il est difficile de concevoir comment les Péruviens pouvaient les remuer et les élever même à la hauteur de douze pieds. 2° L'impéritie des Péruviens dans l'art de la charpente. Avec la patience et la persévérance naturelles aux Américains, ils peuvent être parvenus à donner aux pierres la forme qu'ils desiraient, principalement en frottant une pierre contre l'autre, ou par le moyen de leurs haches et autres instruments de pierre; mais avec ces outils grossiers, ils n'ont pu faire que de faibles progrès dans la charpenterie. Les Péruviens ne pouvaient pas emmortaiser deux poutres ensemble, ni donner la moindre solidité aux ouvrages de charpente. Comme ils ne savaient pas former la clef des voûtes, ils ignoraient tout-à-fait l'usage des cintres dans l'architecture, et les auteurs espagnols n'ont pu concevoir comment ils pouvaient faire les toits des grands bâtiments qu'ils élevaient.

La troisième particularité est la preuve frappante que fournissent tous les monuments des Péruviens, de leur peu de génie et d'invention, et de leur extrême patience, qui n'était pas moins remarquable. Aucune des pierres employées à la construction de ces ouvrages ne recevait une forme particulière ou égale aux autres, qui pût la rendre propre à bâtir. Les Indiens les prenaient telles qu'elles tombaient des montagnes ou qu'on les tirait des carrières. Les unes étaient carrées, les autres triangulaires, celles-ci convexes, celles-là concaves. Ils employaient leur art et leur industrie à les joindre ensemble, en for-

mant des creux dans l'une qui répondaient parfaitement aux saillies et aux élévations d'une autre. Cette lente opération, qu'ils auraient pu abréger si facilement en adaptant ensemble les surfaces des pierres, soit en les frottant, soit en les travaillant avec leurs haches de cuivre, paraîtrait incroyable, si l'on pouvait en douter en voyant les ruines de ces bâtiments. Cela leur donne un aspect singulier aux yeux des Européens. Leurs bâtiments n'offrent point d'assises régulières dans leur construction, et aucune pierre ne ressemble à une autre par sa forme et par ses dimensions ; tandis que, par l'industrie persévérante, mais mal entendue des Indiens, elles sont toutes jointes ensemble avec cette minutieuse exactitude dont j'ai parlé. Ulloa a fait cette observation sur les pierres de la forteresse d'Atun-Cannar. *Voy. vol.* I, *p.* 387. Pineto donne une pareille description de la forteresse de Cusco, le plus parfait de tous les ouvrages péruviens. *Zapata, manuscrit entre les mains de l'auteur*. Suivant M. de la Condamine, il y avait des assises de pierres exactement parallèles et de même hauteur dans quelques parties des ruines d'Atun-Cannar ; ce qu'il remarque comme une chose singulière et comme une preuve des progrès des Péruviens. *Voyez* la note suivante.

Note LXIII, page 328.

On ne peut douter que les Péruviens n'aient connu l'usage du ciment, l'art de tailler régulièrement les pierres, etc., etc., malgré l'assertion con-

traire de Robertson. C'est dans les écrits de M. le baron de Humboldt que nous allons puiser nos preuves ; il serait difficile d'invoquer un témoignage plus imposant.

« Dans la citadelle de Cannar, dit cet illustre voyageur (*Vues des Cordillères, etc., t.* I, *p.* 309 et 310), je n'ai pas observé de pierres qui eussent au-delà de huit pieds de longueur. Elles sont en général bien moins remarquables par leur masse que par l'extrême beauté de leur coupe : la plupart sont jointes sans aucune apparence de ciment ; cependant on reconnaît ce dernier dans quelques-uns des bâtiments qui entourent la citadelle, et dans les trois maisons de l'Inca, au Pullal, dont chacune a plus de 58 mètres de long. Il est formé d'un mélange de petites pierres et de marne argileuse, qui fait effervescence avec les acides; *c'est un vrai mortier*, dont j'ai retiré, au moyen d'un couteau, des portions considérables, en creusant dans les interstices que laissent les assises parallèles des pierres. Ce fait mérite quelque attention, parce que les voyageurs qui m'ont précédé ont tous assuré que les Péruviens ne connaissaient pas l'usage du ciment ; mais on a eu tort de supposer cette ignorance chez eux, de même que chez les anciens habitants de l'Égypte. Les Péruviens n'employaient pas seulement un mortier marneux ; dans les grands édifices de Pacaritambo, ils ont fait usage d'un ciment d'asphalte (*betun*), mode de construction qui, sur les bords de l'Euphrate et du Tygre, remonte à la plus haute antiquité. »

« Si l'illustre auteur de l'Histoire d'Amérique, ajoute M. de Humboldt (*Vues des Cordill.*, t. 11, p. 107), avait pu voir un seul édifice péruvien, il n'aurait pas dit, sans doute, (note 62) que les indigènes prenaient les pierres telles qu'ils les avaient tirées des carrières; que les unes étaient triangulaires, les autres carrées; les autres convexes, les autres concaves, et que l'art trop vanté de ce peuple ne consistait que dans l'arrangement de ces matériaux informes. Les pierres de la maison de l'Inca à Callo, dans le royaume de Quito (dont M. de Humboldt donne le dessin), sont taillées en parallèlipipèdes; elles ne sont pas toutes de la même grandeur, mais elles forment des assises aussi régulières que celles des fabriques romaines. Et, *pag*. 108, « Dans tous les édifices qui datent du temps des Incas, les pierres sont taillées avec un soin admirable sur la face extérieure; tandis que la face postérieure est inégale et souvent anguleuse. »

Pedro de Cieça de Léon, qui a décrit en détail plusieurs maisons de l'Inca dans la province de *los Cañares*, nous apprend (*Chron. del Peru*, cap. XLIV, p. 56 et 57) que les édifices de Thomebamba ont une couverture de joncs (*paja*) si bien faite, (*assentada y puesta*) que si le feu ne l'altère pas ou ne la consume pas, elle peut se conserver intacte pendant des siècles. (D. L. R.)

Note LXIV, page 329.

Robertson suppose que les premiers historiens du

Pérou se sont laissé aller à des exagérations, en décrivant avec trop d'enthousiasme les chemins de cet empire. M. le baron de Humboldt pense au contraire qu'on ne peut qu'admirer leur véracité. « Il faut avoir été sur les lieux, dit ce grand écrivain (*Introd. aux vues des Cordiller.*, t. I, p. 9), pour apprécier cette naïveté, cette teinte vraie et locale qui caractérise les relations des premiers voyageurs espagnols. En étudiant leurs ouvrages, on regrette qu'ils ne soient pas accompagnés de figures qui puissent donner une idée exacte de tant de monuments détruits par le fanatisme, ou tombés en ruine par l'effet d'une coupable insouciance. » Les citations suivantes prouveront que ces chemins méritent les éloges qu'on en a faits.

« Nous avons été surpris, ajoute M. de Humboldt (même ouvrage, p. 290), de trouver dans le *llano del Pullal*, et à des hauteurs qui surpassent de beaucoup celle de la cime du pic de Ténériffe, les restes magnifiques d'un chemin construit par les Incas du Pérou. Cette chaussée, bordée de grandes pierres de taille, peut être comparée aux plus belles routes des Romains que j'ai vues en Italie, en France et en Espagne : elle est parfaitement alignée, et conserve la même direction à six ou huit mille mètres de longueur. Nous en avons observé la continuation près de Caxamarca, à cent vingt lieues au sud de l'Assuay, et l'on croit dans le pays qu'elle conduisait jusqu'à la ville de Cusco. » . . . et *t.* 11, *p.* 331. « Le grand chemin de l'Inca, un des ouvrages les plus

utiles, et en même temps des plus gigantesques que les hommes aient exécutés, est encore assez bien conservé entre Cholula, Guamani et Sagique. »

Lorsque l'inca Guaynacava, que Ciéça de Léon appelle Huaynacapa, alla visiter pour la seconde fois la province de Quito, quelque temps après en avoir fait la conquête, les Indiens qui avaient construit précédemment, suivant Zarate, *l.* I, *cap.* X, un chemin dont il ne fait pas connaître la largeur, mais qui avait cinq cents lieues de long à travers les montagnes, et qui était si uni, qu'on aurait pu y voyager facilement en voiture, afin que l'Inca pût retourner à Cusco, en construisirent pour le même objet un nouveau dans la plaine ; la largeur de ce dernier était de près de *quarante pieds espagnols*. (D. L. R.)

Note LXV, page 331.

Ces ponts, tendus par leur propre poids, agités par le vent ou dans un balancement continuel par le mouvement de la personne qui y passe, offrent d'abord à la vue un spectacle effrayant. Mais les Espagnols ont cependant trouvé que c'était la manière la plus aisée de passer les torrents du Pérou, sur lesquels il serait difficile d'en construire de plus solides en pierre ou en bois. Ces ponts sont si fortement établis et si larges, que les mules peuvent y passer toutes chargées : tel est celui qui est sur la rivière d'Apurimac, où passent toutes les marchandises et autres effets dans lesquels consiste le commerce entre le Pérou et les provinces de Lima, de Cusco, etc.

On emploie une méthode plus simple pour passer des rivières moins considérables : un mannequin, dans lequel se place le voyageur, est suspendu à un fort câble tendu d'un bord de la rivière à l'autre ; on pousse et tire le mannequin par le moyen de deux cordes qui y sont attachées. Ulloa, *Voyage au Pérou, tom.* I, *pag.* 358.

Note LXVI, page 344.

J'ai puisé mes renseignements sur ces faits dans la *Noticia breve de la expedicion militar de Sonora y Cinaloa, su exito feliz, y vantojoso estado, en que por consecuencia de ello, se han puesto ambas provincias*, publiée à Mexico le 17 juin 1771, pour satisfaire la curiosité des négociants qui avaient fourni au vice-roi l'argent nécessaire à cet armement. Les copies de cette notice sont très rares à Madrid ; mais j'en ai obtenu une qui m'a mis à portée de communiquer ces faits curieux au public. Suivant ce récit, on a trouvé dans la mine de Yecorato, de la province de Cinaloa, un grain d'or de vingt-deux carats, pesant seize marcs quatre onces trois grains, poids de France, qu'on a envoyé en Espagne comme un présent digne du roi, et qui se trouve maintenant déposé dans le cabinet de Sa Majesté Catholique à Madrid.

Note LXVII, page 344.

L'incertitude des géographes sur ce point est singulière ; car Cortez paraît avoir examiné les côtes de la Californie avec une grande attention. L'archevê-

que de Tolède a publié, d'après l'original qui se trouve entre les mains du marquis del Valle, descendant de Cortez, une carte dressée en 1541, par le pilote Domingo Castillo, dans laquelle la Californie est placée comme une peninsule, qui s'étend à peu près dans la même direction qu'on lui donne aujourd'hui dans les meilleures cartes, et le point où le fleuve Colorado se jette dans le golfe y est marqué avec précision. *Hist. de Nueva-Espagna*, 327.

Note LXVIII, page 345.

La malveillance qu'on portait aux jésuites, dit M. le baron de Humboldt dans son *Essai polit. sur la Nouv. Esp.*, *t.* 11, *p.* 421, fit naître le soupçon que cet ordre cachait aux yeux du gouvernement les trésors que renfermait une terre si anciennement vantée. Ces considérations déterminèrent le visitador Don Jose de Galvez, que son esprit chevaleresque avait engagé dans une expédition contre les Indiens de la Sonora, à passer en Californie. Il y trouva des montagnes nues, sans terre végétale et sans eau: des raquettes et des mimoses arborescentes naissaient dans les fentes des rochers; rien n'annonçait l'or et l'argent que l'on accusait les jésuites d'avoir tiré du sein de la terre; mais partout on reconnut les traces de leur activité, de leur industrie, et du zèle louable avec lequel ils avaient travaillé à cultiver un pays désert et aride... *Pag.* 428. Sous le règne de Philippe V, surtout depuis l'année 1744, les établissements espagnols en Californie

devinrent très considérables. Les pères jésuites y déployèrent cette industrie commerciale et cette activité auxquelles ils ont dû tant de succès, et qui les ont exposés à tant de calomnies dans les deux Indes.... et p. 423. Dans cette péninsule, le ciel est plus beau que la terre : le sol est poudreux et aride comme dans le littoral de la Provence : la végétation y est aussi pauvre que la pluie y est rare....

M. de Humboldt ne cite qu'une mine dans l'ancienne Californie, celle de *Santa-Anna*, et il ne la classe pas parmi les mines les plus riches de la vice-royauté du Mexique. Le golfe de Californie, dit ce savant et judicieux observateur, fournit des perles au commerce de l'Europe. Elles ont une eau très belle ; elles sont grandes ; mais souvent d'une figure irrégulière et peu agréable à l'œil. Le nombre de perles de Californie qui viennent annuellement dans le commerce est aujourd'hui réduit presque à rien. (D. L. R.)

Note LXIX, page 348.

Je dois ce fait à l'auteur de l'*Histoire philosophique et politique des Indes*, *t.* III, *p.* 103 ; et, après avoir consulté une personne intelligente, qui, ayant demeuré long-temps sur les côtes des Moskites, y a fait le commerce du bois de teinture, j'ai trouvé que cet ingénieux auteur a été bien informé. Le bois coupé près de la ville de Saint-François de Campêche est d'une qualité infiniment supérieure à

celui de l'autre côté du Yucatan, et le commerce des Anglais dans la baie de Honduras tire à sa fin.

Note LXX, page 349.

Yupanqui, dixième inca, dit Garc. de la Vega, T. IV, *cap.* XXXVI, *pag.* 291, *édit. de* 1800 ) avait agrandi l'empire de plus de cinq cents lieues du côté du Sud, depuis *Atacama jusqu'au fleuve Maulli*, et de cent quarante lieues vers le nord, le long des côtes depuis Chincha jusqu'à Chimu.

Or, comme le désert d'Atacama bornait le Chili au nord, et que le fleuve Maulli ou Maule traverse cette contrée à peu près vers le milieu de sa longueur, il est incontestable que les Péruviens en avaient conquis les provinces septentrionales, et non les provinces méridionales, ainsi que le dit Robertson. On ne pourrait d'ailleurs supposer qu'ils en eussent attaqué les dernières, qui se trouvaient plus éloignées de leur pays, et où ils n'auraient pu arriver qu'en traversant des contrées qu'ils ne connaissaient même pas. ( D. L. R. )

Note LXXI, page 355.

« Le district de la ville de Santiago del Estero, *dans la province de Tucuman*, dit Falkner (*Description of Patagonia and the adjoining parts of south America, chap.* 1er ), est un sol plat, sec et sablonneux. La plus grande partie en est couverte de *bois épais*, qui commencent à cinquante lieues au midi de cette ville, et

s'étendent jusqu'au district de Tucuman, qui en est à trente lieues au nord. »

Après avoir parlé ensuite des arbres fruitiers qu'on y voit croître naturellement, tels que l'*Algarrova*, le *Mistol*, le *Channar*, le *Molie*, *etc.* Falkner ajoute : « Il y a encore plusieurs arbres beaux et utiles, d'une grande hauteur, et qui croissent principalement dans de profondes vallées et dans les enfoncements des hautes montagnes ; tels que le *Quiabrahacho* rouge et blanc, le *Viraro*, le *Lapacho*, le *Cèdre*, le *Timbo*, le *Châtaignier sauvage*, le *Laurier* et le *Saule;* et plus loin, « les habitants cultivent beaucoup d'arbres à fruits qui croissent sauvages dans le Paraguay : tels sont les limoniers et les orangers doux et aigres. Les pêches, soit cultivées, soit sauvages, y sont en grande abondance. »

Dans un *Mémoire sur les relations commerciales à établir entre la France et les provinces unies de La Plata* (ancienne vice-royauté de Buenos-Ayres), par M. Leloir, négociant français établi à Buenos-Ayres, on cite *les bois* parmi les produits du sol de Tucuman susceptibles de former un objet de commerce.

D'après le *Viajero universal*, t. XX, *p.* 1261-29, les forêts du Tucuman, entre le Rio-Dolce et le Rio-Salado, sont peuplées d'une immense quantité d'abeilles. Une espèce d'insectes y étend, sur les arbres appelés *Aromos*, de vastes réseaux de fil soyeux et de couleur d'argent. (D. L. R.)

Note LXXII, page 362.

Robertson prétend que le nouveau royaume de Grenade est un pays méditerranée, si élevé au-dessus du niveau de la mer que le climat en est fort tempéré, etc. Il y a ici quelque confusion.

Herrera, dans sa *Descripcion de las Indias occidentales, cap.* XVI, *p.* 31, après avoir dit que le district (*el distrito*) *de l'audience de Santa-Fé de Bogota*, était la même chose que le *nouveau royaume de Grenade*, et qu'il avait 300 lieues de l'est à l'ouest, et autant du nord au sud, établit une distinction entre le district et *la province du nouveau royaume de Grenade*, qui, suivant cet écrivain, en ferait partie, ainsi que les provinces de Santa-Martha de Carthagène, et une partie de celle du Popayan, et n'aurait que 14 lieues de l'est à l'ouest et 80 du nord au sud.

L'historien anglais n'a sans doute voulu parler que de la *province de la nouvelle Grenade*, et alors ce qu'il avance sur la *température* est à peu près exact, quoique M. Mollien affirme (*Voyage dans la république de Colombia, t.* I, *pag.* 142) que le climat de Bogota est généralement pluvieux et froid, et *t.* 2, *pag.* 3, « que les vallées situées à l'ouest du plateau jouissent des beaux jours qui règnent en haut, avec cette différence pourtant qu'ici un froid rigoureux se fait sentir, pendant qu'en bas on jouit d'une température brûlante. »

Mais comme Robertson comprend le Choco dans le nouveau royaume de Grenade, ce qu'il avance

nous paraît erroné, car suivant M. Mollien (*tom.* 2, *p.* 108), le Choco ne forme, depuis les bords de la mer Pacifique, le long de laquelle il s'étend jusqu'à la Cordillère, qu'une plaine très basse et humide qui, dans sa plus grande largeur, peut avoir trente lieues. (D. L. R.)

Note LXXIII, page 415.

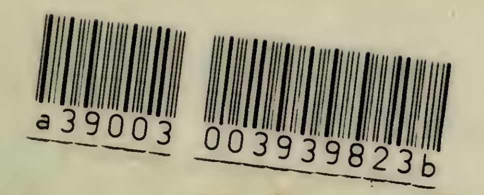
Lambeccius (*Commentar. de Bibliotheca Cæsar. Vindobonensi*, *éd.* 1776, *p.* 966), qui a fait graver assez incorrectement quelques figures du *Codex Vindobonensis*, fait observer que le roi Emmanuel, étant mort le 13 décembre 1521, c'est-à-dire, deux ans avant l'élection du pape Clément VII, arrivée le 19 novembre 1523, le don de ce manuscrit n'a pu être fait à ce pontife, qui est mort le 25 septembre 1534, et non en 1533, ainsi que le dit Robertson; mais bien à Léon X, auquel le roi de Portugal envoya une ambassade en 1513.

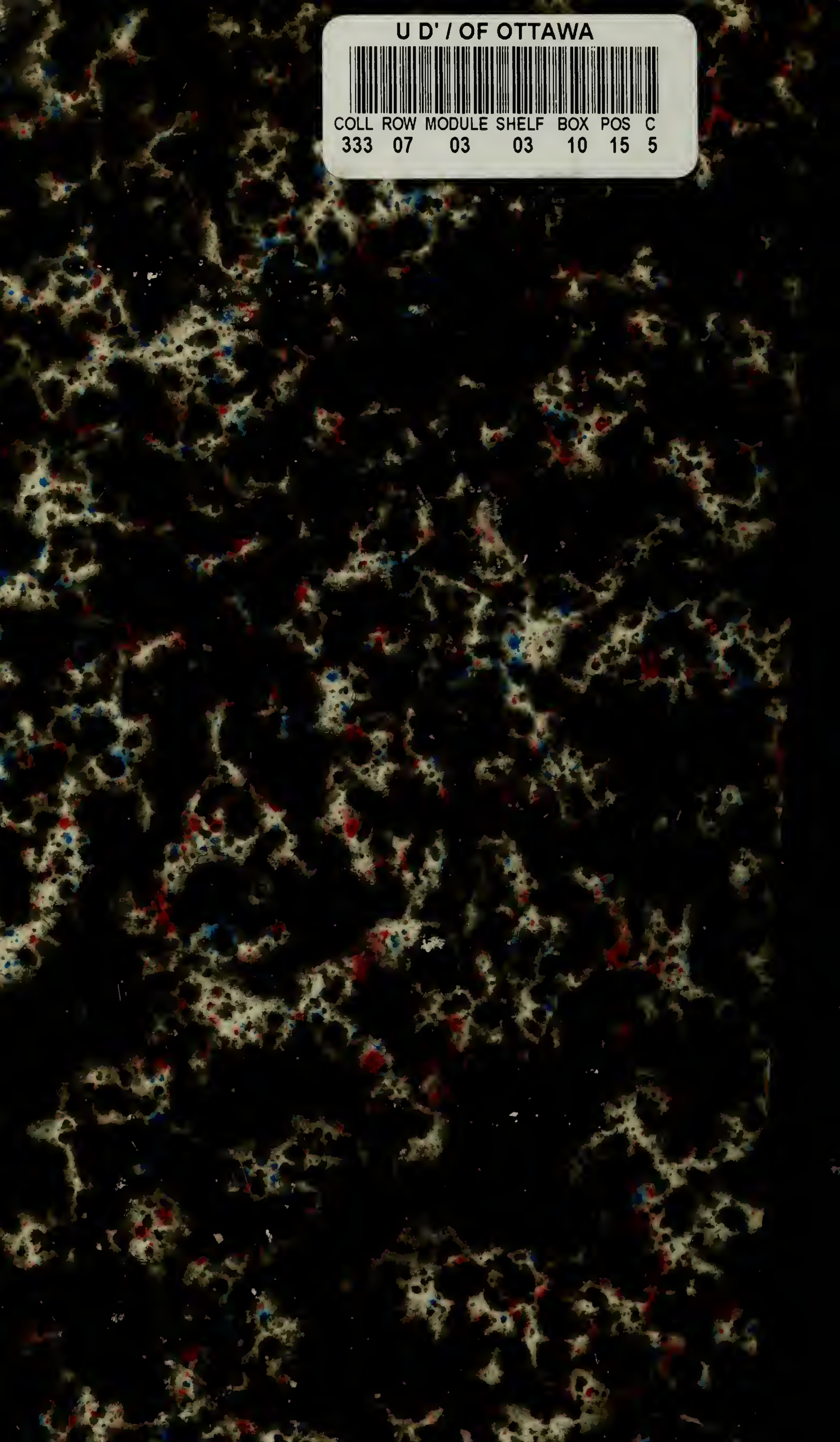
En citant ce passage de Lambeccius, M. le baron de Humboldt se demande (*Vues des Cordillères, etc.*, *tom.* I, *pag.* 218) comment on pouvait avoir en Europe des peintures mexicaines en 1513, puisque Hernandez de Cordova ne découvrit les côtes du Yucatan qu'en 1517, et que Cortez ne débarqua à la Vera-Cruz qu'en 1519. Est-il probable, ajoute ce savant, que les Espagnols aient trouvé des peintures mexicaines à l'île de Cuba, quand les habitants de cette île, malgré la proximité du cap Catoche au cap Saint-Antoine, ne paraissent pas

avoir eu de communication avec les Mexicains? Il est vrai que dans la note ajoutée au recueil de Vienne, celui-ci n'est pas nommé *Codex mexicanus*, mais *Codex Indiæ meridionalis*. Cependant l'analogie parfaite qu'offre ce manuscrit avec ceux qui sont conservés à Vélétri et à Rome, et dont Robertson n'a eu aucune connaissance, ne laisse aucun doute sur une origine commune. Il me paraît peu croyable, continue M. de Humboldt, qu'avant la première entrée des Espagnols à Ténochtitlan (8 novembre 1519) il puisse y avoir eu un manuscrit mexicain à Rome. Quelle que soit l'époque à laquelle il est parvenu en Italie, il est certain qu'après avoir passé de main en main il fut offert en 1677 à l'empereur Léopold par le duc de Saxe-Eisenach. (D. L. R.)

FIN DES NOTES ET ÉCLAIRCISSEMENTS,

ET DU TROISIÈME VOLUME.


a39003 003939823b


U D' / OF OTTAWA
COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 07 03 03 10 15 5